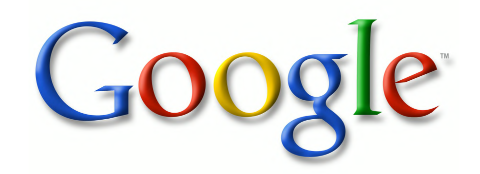
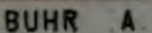
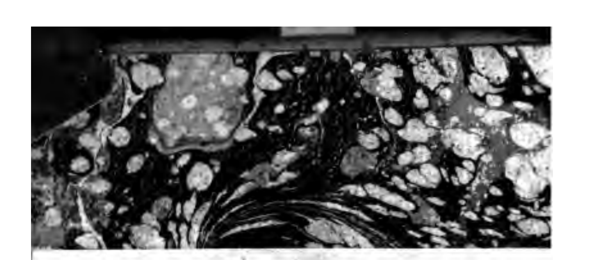
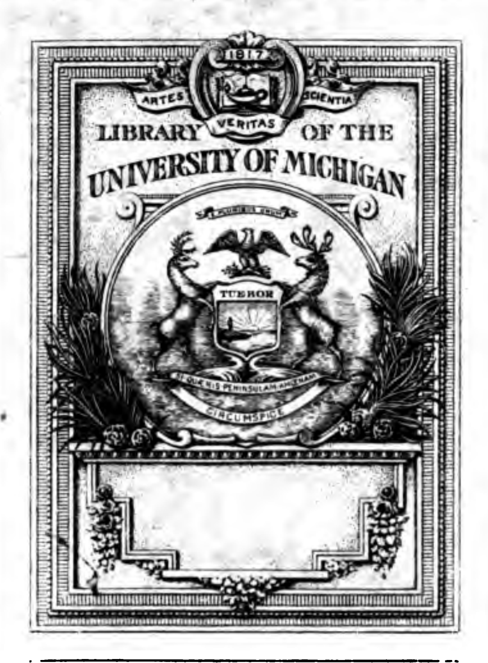
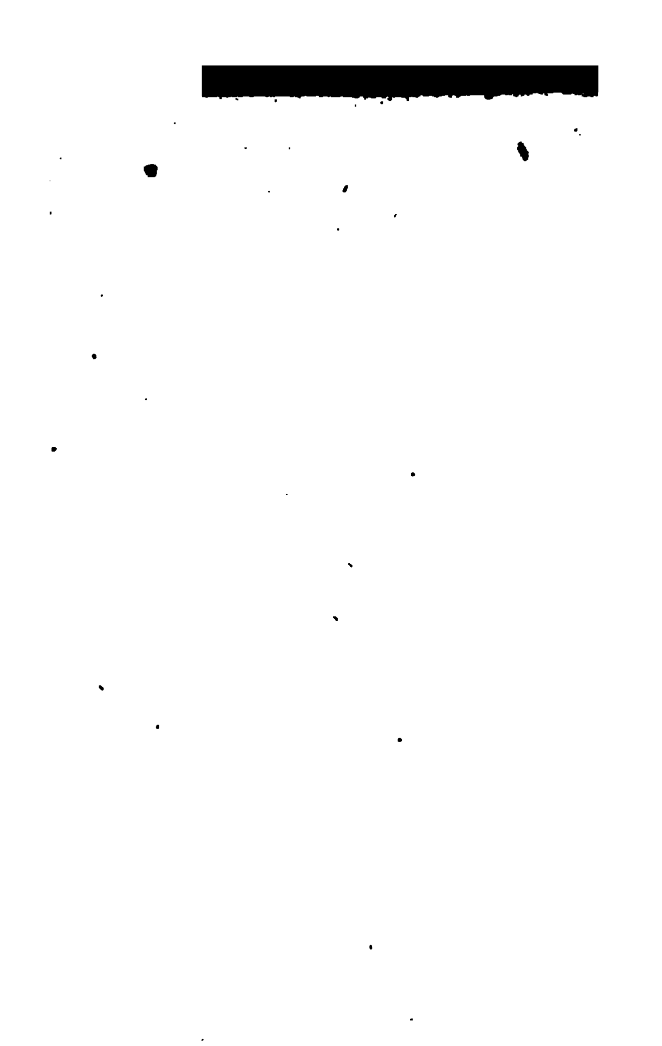



BUHR A




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





LA VIE D'ARMAND-JEAN CARDINAL DUC DE RICHELIEU,

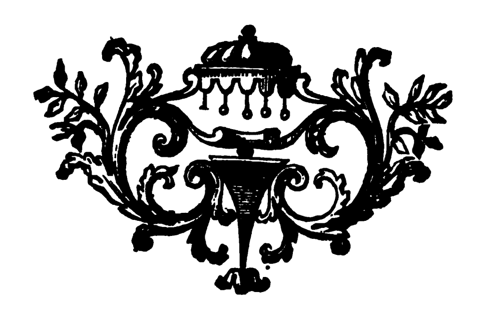
Principal Ministre d'Etat, sous LOUIS XIII. Roi de France & de Navarre.

Troisiéme édition revûe & augmentée.

Par Mr. LE CLERC.

troisieme

TOME ~~SECOND~~.



A AMSTERDAM,

Aux dépens de la Compagnie.

M.DCC.XXIV.



LA VIE DU CARDINAL DE RICHELIEU.

****

LIVRE CINQUIE'ME.

Contenant ce qui lui arriva, pendant les années 1635. & suivantes, jusqu'à l'an 1638.



E Duc d'Orleans rentré en grace, & Puilaurens, son Favori, devenu Duc & Pair de France, s'imaginerent qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour eux, & qu'ils n'avoient que faire de ménager, comme auparavant, la faveur du Cardinal. * Ainsi ce Ministre fit dire en vain à Puilaurens, que s'il pouvoit porter Monsieur à consentir à voir déclarer son mariage nul, on

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p.* 107.

lui donneroit le commandement d'une Armée, & qu'on le feroit Maréchal de France; Puilaurens se moqua de cette proposition, & crut pouvoir en railler le Cardinal impunément. Coudrai Montpensier, qui avoit le plus de crédit auprès du Duc d'Orleans, aprés Puilaurens, n'étoit pas non plus assez soumis aux volontez du Ministre. Le Cardinal croyoit que c'étoit lui, qui inspiroit à Puilaurens des pensées trop ambitieuses, de sorte qu'il fit dessein de le faire éloigner. Pour cela il dit à Puilaurens, que s'étant si étroitement allié avec lui, il vouloit encore s'unir davantage, mais qu'il ne le pouvoit faire, pendant que Coudrai-Montpensier étoit auprès de lui, & dans le nombre de ses meilleurs amis. Soit que Puilaurens se défiât de quelque dessein du Cardinal, ou qu'il ne voulût plus avoir d'égard pour le Ministre, au lieu d'éloigner cet homme, comme il le souhaitoit, il lui fit donner un appartement tout proche du sien. Cela commença à irriter le Cardinal, à qui tous les autres Ministres obéïssoient, dès qu'il avoit parlé, & qui ne pouvoit souffrir cette résistance, dans le Favori du Duc d'Orleans, aprés lui avoir fait l'honneur de lui donner une de ses parentes.

Monsieur * demeuroit ordinairement à Blois, & il arriva pendant ce temps-là, que divers Espagnols de qualité, qui alloient de Flandre en Espagne par terre, se rendirent à Blois, pour y voir ce Prince, qui leur faisoit trés-bon accueil. Il parloit même souvent des Espagnols avec estime, com-

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 199. & suiv.*

comme s'il avoit voulu faire paroître quelque reconnoissance, de la maniere obligeante, dont ils l'avoient reçû, & les engager à bien traiter Madame, qui étoit encore sur leurs terres. Cela faisoit que D. Cristoval Banavidés, Ambassadeur d'Espagne, disoit, qu'encore que Monsieur se fût retiré des Païs-Bas, sans dire adieu, s'il y alloit cent fois & s'en retiroit cent fois de même, on ne laisseroit pas de l'y bien recevoir. Cette conduite de Monsieur, & les discours des Espagnols, donnerent lieu aux Ministres de soupçonner, qu'il n'eût encore quelque intelligence avec eux, ou au moins qu'il n'eût conservé pour cette Nation un penchant, qui pourroit être nuisible à la France, dans l'état où étoient les choses. D'ailleurs le Duc d'Orleans disoit toûjours, que si le Roi pouvoit trouver moyen de défaire son mariage par des voïes légitimes, il ne s'y opposeroit pas, mais qu'il n'iroit pas aussi se plaindre au Parlement d'avoir été violenté par les Princes de Lorraine, puis qu'il ne pouvoit le faire, ni en conscience, ni avec honneur. Il loüoit beaucoup la Princesse Marguerite, & la préferoit infiniment, pour ses bonnes qualitez, à sa premiere Femme. Il lui écrivoit souvent, & lui envoya de l'argent, des habits, des livrées pour ses Domestiques, deux carosses, & cinq mille écus par mois, pour sa dépense.

Le Cardinal croyoit que cette fermeté extraordinaire de Monsieur, ne pouvoit venir que des conseils de Puilaurens. Il pré-

tendoit même que cela marquoit qu'il vouloit du mal à la personne du Roi, & qu'il souhaitoit de voir le Duc d'Orleans monter sur le Thrône, pour devenir premier Ministre d'Etat : comme si le mariage de Monsieur avoit eu du rapport avec la mort du Roi. On accusoit Puilaurens d'entretenir commerce avec un certain Vieux-Pont, Domestique de Monsieur, qui avoit mal parlé de la personne de Sa Majesté. On disoit encore, qu'il avoit correspondance avec la Maison de Lorraine, & qu'il approuvoit le mariage de Monsieur, afin que cette Maison soûtint ce Prince, si le Roi venoit à mourir. C'étoit ainsi une espece de crime au Duc d'Orleans, de ne vouloir pas dépendre de la discretion du Ministre, à l'égard de la succession à la Couronne, & le Ministre avoit droit de prendre ses sûretez, contre la Maison Royale, & les Princes du Sang.

Le Cardinal, qui avoit toûjours eu grand soin d'entretenir la jalousie, que le Roi avoit euë dès l'enfance, contre son Frere, lui persuadoit aisément que toutes les pratiques de Monsieur ne tendoient qu'à le déthrôner, & que pour prévenir les desseins de ses Domestiques, il les falloit perdre. Ainsi le Roi prit le dessein de faire arrêter Puilaurens, & afin que cela se pût faire, avec plus de facilité, on chercha les moyens de l'attirer de Blois à Paris. Pour cela, on fit le projet d'un Ballet, pour le Carnaval, où Monsieur & Puilaurens devoient danser, aussi bien que le Roi. Ils vinrent à Paris à cette occasion, & on fit de grandes caresses à Monsieur ; sans

ſans pouvoir néanmoins rien obtenir de lui, pour ce qui regardoit la diſſolution de ſon mariage.

Peu de tems aprés, on marqua le 14. de Février, pour arrêter Puilaurens, & l'on fit ce jour-là doubler la Garde du Louvre. Cela penſa faire découvrir le projet, parce qu'un Valet de pied du Duc d'Orleans l'ayant remarqué, lui dit de prendre garde à lui, que la Cour avoit quelque deſſein violent. Ce Prince entroit au Louvre à deux heures aprés midi, pour faire un eſſai du Ballet, lors qu'on lui donna cet avis, & comme la prévoyance n'étoit pas une de ſes vertus, il le mépriſa, & ne laiſſa pas d'aller à la Chambre du Roi, où il demeura juſqu'à ce que le Cardinal vint. On l'envoya querir chez le Garde des Seaux, où il dînoit, & où il avoit fait dîner avec lui le Marquis du Fargis, & Coudrai Montpenſier. En ſortant il emmena du Fargis au Louvre, avec lui, & donna ordre pour faire arrêter l'autre, quand il voudroit ſe retirer, comme il arriva. Tout étoit prêt au Louvre, pour faire l'eſſai du Ballet, & il n'y manquoit plus que Puilaurens, qui fit attendre les autres, plus d'une demi-heure aprés l'heure marquée ; qui faiſoit déja ſoupçonner le Roi & le Cardinal, qu'il n'eût été averti. Enfin il arriva, & aprés qu'il ſe fut entretenu quelque tems avec le Roi, le Duc d'Orleans, le Cardinal, & d'autres Seigneurs de la Cour, qui étoient preſens, le Roi prit Monſieur & le mena à ſon Cabinet. C'étoit-là le ſignal, dont il étoit convenu avec

le Marquis de Gordes & le Comte de Charost, Capitaines des Gardes du Corps, pour le temps, auquel il faudroit arrêter Puilaurens & du Fargis.

Ils exécuterent à l'instant les ordres du Roi, & ces deux Domestiques de Monsieur furent arrêtez, sans bruit. Le Roi en étant averti, dit à ce Prince ce qui venoit de se passer, en l'embrassant, & en lui témoignant qu'il étoit parfaitement satisfait de lui. Il ajoûtoit que Puilaurens étoit un ingrat, & que Monsieur ne pouvoit pas esperer d'en être bien servi, aprés l'ingratitude dont il avoit payé les bien-faits, qu'il avoit reçus de la Couronne. Le Duc témoigna du chagrin de cela, & dit néanmoins, dans la crainte d'être arrêté lui même, qu'il abandonneroit Puilaurens, s'il s'étoit rendu indigne de la grace de Sa Majesté. Le Cardinal arriva ensuite dans le Cabinet du Roi, & rassura un peu Monsieur, qui jugea que, si on le vouloit arrêter, le Cardinal n'oseroit pas s'y trouver. Le Ministre lui fit de nouveaux complimens, & lui dit que le Roi voudroit que desormais il assistât au Conseil. Monsieur lui demanda si le Roi lui permettoit de sortir du Louvre, & d'aller à l'Hôtel de Guise, où il étoit logé. Le Cardinal lui dit qu'oüi, & ce Prince aprés être allé à l'appartement de la Reine, où le Roi étoit, se retira. Il retourna néanmoins au Louvre, sur le soir, quoi qu'on eût arrêté plusieurs de ses Domestiques. Puilaurens & Du Fargis coucherent au Louvre, & furent conduits le lendemain au Château de Vincennes;

mais

mais Coudrai-Montpensier fut mené à la Bastille.

Le Roi fit publier là-dessus une Lettre Circulaire, qui fut envoyée aux Parlemens, & aux Gouverneurs des Provinces, pour leur apprendre que, pour de bonnes raisons, on avoit arrêté quelques Domestiques de Monsieur. Elle étoit conçûë en termes assez obscurs, parce que les prisonniers n'étoient encore convaincus de rien; mais tout le monde crut, que le Ministre ne pouvant plus se fier à Puilaurens, l'avoit fait arrêter, & iroit peut-être plus loin. Le Cardinal envoya le Cardinal de la Valette & Bouthillier, à Monsieur, pour l'assurer de nouveau de ses services, & pour lui témoigner, qu'il avoit eu du chagrin de ce que Puilaurens avoit obligé le Roi, par de nouvelles fautes, à le faire arrêter. On remarqua que le Cardinal ne fut pas lui même à l'Hôtel de Guise, dans la crainte peut être qu'il ne prît fantaisie au Duc d'Orleans de se venger. Ce dernier dit qu'il avoit promis d'être serviteur du Roi & ami du Cardinal, & qu'il tiendroit sa parole: Que s'il croyoit Puilaurens coupable, de quoi que ce soit, non seulement, il ne voudroit pas interceder pour lui, mais qu'il seroit le premier à demander justice: Qu'il ne croyoit pas qu'il eût commis de nouvelles fautes, & que s'il avoit eu quelque commerce avec Vieux-Pont, c'étoit concernant quelque galanterie de Flandre, & non des affaires d'Etat: Que si l'on attribuoit aux conseils de Puilaurens la maniere, dont lui Gaston défendoit son ma-

riage, on se trompoit; & que ni Puilaurens, ni aucun autre homme du monde ne seroit capable de le faire consentir à une chose, qu'il croiroit être contre sa conscience. Cette fermeté de Gaston donnoit beaucoup de chagrin au Cardinal, qui ne pouvoit le voir marié à une Princesse d'une Maison, qu'il venoit de ruiner. Il étoit aussi facheux, pour le Ministre, que l'on se moquât de l'Arrêt, qu'il avoit fait donner au Parlement, & par lequel le Parlement déclaroit, que Monsieur n'avoit pû contracter mariage en Lorraine.

Le Duc d'Orleans retourna ensuite à Blois, d'où par divertissement, il fut faire une course jusqu'à Nantes, qui fit croire à la Cour, qu'il s'y alloit embarquer, pour se sauver en Angleterre; mais son retour dissipa la crainte, qu'on avoit euë qu'il ne sortît de nouveau du Royaume. Cependant * Puilaurens mourut à Vincennes, aprés quelques jours de maladie, que le chagrin, autant que l'air renfermé de la prison, lui causa. Le Duc d'Orleans en fut extrémement fâché, & c'étoit-là † le second de ses Favoris, que le Cardinal avoit fait mourir en prison, sans les convaincre d'aucun crime, que de celui de n'avoir pas eu assez de considération pour lui. Peu de gens regreterent la mort de Puilaurens, dont la fierté & l'orgueil étoient insupportables à tout le monde. Toute la qualité considérable qu'il avoit, c'est qu'il s'étoit

* *Le 1. de Juillet.*

† *Voyez le I. T. de cette Hist. Liv. II. sur l'année 26. où il est parlé de la prison du Maréchal d'Ornano.*

s'étoit si bien rendu maître de l'esprit de Gaston, qu'il faisoit ce qu'il vouloit de ce Prince. Dès qu'il avoit été en prison, la Cour avoit donné à Monsieur un Conseil, composé de gens entierement dépendans du Cardinal. Bouthillier en étoit le Chef, avec le titre de Chancelier, & les autres étoient l'Abbé d'Elbene, Goulas son Secretaire, & l'Abbé de la Riviere son Chapelain.

Peu de temps aprés, le Cardinal fit assembler à Paris le Clergé de France, & le Roi envoya à l'Assemblée pour lui demander, quel étoit son sentiment, touchant les mariages des Princes du Sang, qui peuvent prétendre à la succession de la Couronne, & particulierement des plus proches, lors qu'ils sont faits non seulement sans le consentement du Roi, mais encore contre sa volonté & sa défense. L'Assemblée députa là-dessus quelques Evêques, pour consulter sur cette affaire, avec divers Théologiens Réguliers & Séculiers. Ces Evêques ayant * fait leur rapport à l'Assemblée, elle répondit le lendemain, comme le Cardinal le souhaitoit : Que les mariages peuvent être rendus nuls, par les coûtumes anciennes, qui n'ont rien que de raisonnable, & qui sont autorisées par l'Eglise : Que la coûtume de France ne permettoit pas aux Princes du Sang, & sur tout aux Héritiers présompttifs de la Couronne de se marier, sans le consentement du Roi, & bien moins encore contre sa défense : Que des mariages faits de la sorte étoient illé-

* *Le 6. de Juillet.*

illégitimes & nuls, faute d'une condition, sans laquelle les Princes ne pouvoient contracter mariage légitimement : Que cette coûtume de France étoit raisonnable, ancienne, établie par une légitime prescription, & autorisée par l'Eglise. La Reine-Mere ayant appris cette Déclaration, écrivit à Rome pour prier le Pape de défendre au Clergé de France de se mêler de cette affaire ; parce qu'il étoit de notorieté publique que ce Clergé n'étoit presque composé que d'Evêques Courtisans, disposez à dire tout ce que le Roi & le Ministre vouloient, afin de s'avancer davantage, & que si le Roi vouloit, ou s'il y avoit un Ministre d'un sentiment contraire, ils seroient prêts à faire une déclaration opposée à la précédente.

Dans la crainte que les Espagnols n'obtinssent du Pape une Déclaration contraire à celle du Clergé de France, ou qu'il ne témoignât la desaprouver ; * le Roi envoya à Rome l'Evêque de Montpelier, pour instruire Sa Sainteté des raisons, que l'on avoit euës, de faire déclarer nul le mariage de son Frere. Mais on lui défendit de donner lieu de croire, par aucune parole, que le Roi l'eût envoyé, comme ayant besoin de l'autorité du Pape, pour soûtenir son droit, ou comme si la nullité du mariage de Monsieur étoit douteuse. On vouloit seulement qu'il instruisit le Pape des dangereuses conséquences pour la Couronne, qu'une alliance avec la Maison de Lorraine pourroit avoir ; & on le chargea de representer à Sa Sain-

* *Le 12. d'Octobre.*

Sainteté tous les sujets que le Roi avoit de se plaindre des Princes de cette Maison.

La Reine-Mere avoit envoyé à Rome, depuis quelques mois *, le Vicomte Fabroni, pour être son Résident à Rome, & pour tâcher de porter le Pape à se mêler de la réconcilier avec le Roi, puis qu'elle ne pouvoit adoucir le Cardinal, obstiné à la faire mourir hors du Royaume. Elle écrivit † en même tems au Pape, pour l'exhorter à empêcher que les Couronnes n'en vinssent à une rupture ouverte, & à procurer la paix générale de l'Europe. Dans une autre Lettre, qui contient à peu prés les mêmes choses, § elle nomme son Résident, non le Vicomte Fabbroni, mais l'Abbé Fabbroni, son Aumônier. La Reine-Mere témoigne, dans cette Lettre qu'elle avoit envoyé un Gentilhomme à l'Empereur pour le porter à la paix; peut-être dans la pensée que, si elle venoit à être concluë, elle y seroit comprise, & rentreroit ainsi en France, malgré le Cardinal. Elle avoit aussi envoyé, pour la même raison, au Roi d'Espagne, comme il paroît par une autre de ses Lettres, à ¶ Mazarin, Nonce Extraordinaire en France. Comme c'étoit le Cardinal, qui avoit opiné à déclarer la guerre à l'Espagne, pour se rendre plus nécessaire au Roi qu'il ne l'auroit été pendant la paix; elle jugeoit que c'étoit le chagriner que de prendre le parti contraire, qui

* *Au Mois de Mai. Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 272.*

† *Le 25. de Mai. Siri. Ibid.*

§ *Du 1. de Juin. Aubery. Vie du Card. Liv. IV. c. 59.*

¶ *Voyez-là dans Aubery. Vie du Card. Liv. IV. c. 5.*

qui étoit d'ailleurs plus séant à une Prince
se comme elle, Mere du Roi de France & (
la Reine d'Espagne que celui que le Minist
avoit fait prendre au Roi.

Quelque tems aprés, elle écrivit * u
longue Lettre au Roi, qu'elle adressa
Mazarin, ne sachant comment la faire ton
ber entre les mains de Sa Majesté. Mais el
s'étoit trés-mal addressée; Mazarin étoit e
tierement attaché au Ministre, sans se me
tre trop en peine si cela étoit conforme à s
Caractere de Nonce. Ainsi la remit-il ent
les mains du Cardinal,† qui auroit bien vo
lu la supprimer, mais qui n'osa néanmoi
le faire; parce qu'il apprit que la Reine
avoit envoyé d'autres copies, pour les f
re rendre au Roi. L'expédient qu'il prit, a
que cette Lettre ne produisît aucun effe
fut d'accuser la Reine-Mere d'avoir voi
corrompre le Duc de Rohan, en faveur c
Espagnols, par le moyen d'un certain Cla
sel, qui avoit été pendu, à cause de ce
Le contenu de cette Lettre concernoit pri
cipalement la guerre, que la Reine tâchoit
dissuader à son Fils, par toutes sortes de r
sons. Elle lui disoit, entre autres choses,
la guerre n'est juste que lors qu'elle est nécessai
& que sa justice, & sa nécessité ne sont fond
que sur la conservation & la défense,
ne sont légitimes qu'au cas que les au
voies ne soient pas suffisantes: Que c'est
mal, qui n'est toleré que pour en éviter
plus grand: Et quel mal, continuoit-ell

* *Dattée du dernier d'Aoust, Aubery Ibid.*
† *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 359.*

êtes-vous contraint d'éviter, & quel profit pouvez-vous esperer égal à la perte de ce que vous exposez? Jusqu'ici vous êtes l'Arbitre de la paix & de la guerre, dès que vous aurez quitté la qualité de Juge, pour celle de Partie, aucune des deux ne dépendra plus de vous. Les forces, la conduite, & les interêts de vos Ennemis seront balancez avec les vôtres. La disproportion n'en étant pas extrême, les succès n'en peuvent être infaillibles; & s'ils sont incertains, comment pouvez-vous être assuré que le mal, qui doit arriver à l'un des deux Partis, ne puisse tomber sur le vôtre? Elle lui representoit ensuite, les maux que la France pourroit souffrir par cette guerre, & lui disoit que son Pere lui avoit toûjours recommandé d'entretenir le Royaume en paix, avec ses Voisins, & que si elle voyoit jamais le Roi son Fils prêt à entrer en guerre avec eux, *elle eût à le conjurer par ses cendres & par sa mémoire, de n'en point venir à ces extrêmitez, ou qu'y étant entré, elle le conviât à y apporter un prompt remede, lui recommandant de sa part à contribuer à la paix, comme à la conservation de ce qu'il lui avoit laissé, l'ayant conquis par son sang, & par vingt années de périls & de peines.*

Mazarin, pour s'aquitter en apparence du devoir de Nonce Extraordinaire envoyé pour la paix, demanda au Roi la réponse à cette Lettre, mais le Roi refusa d'y répondre. Il dit, pour raison de son silence, que s'il répondoit à une Lettre si séditieuse, si Espagnole, & si pleine d'amitié feinte pendant que la Reine sa Mere tâchoit de corrompre le Duc de Rohan, il seroit obligé de lui répresenter le tort qu'ei-

qu'elle faisoit à la France ; Qu'elle faisoit beaucoup de parade des conseils du feu Roi, d'entretenir la paix avec l'Espagne ; mais que cela ne tendoit qu'à décrier le gouvernement présent, à rendre odieux le Cardinal, & à faire soulever les Peuples : Que lors que la Reine se montreroit veritablement Mere, il l'honoreroit comme telle, & que c'étoit pour ne pas perdre le respect, qu'il ne vouloit pas lui répondre ; mais que le Nonce pouvoit lui faire la réponse, qu'il trouveroit à propos.

Cependant * Monsieur demeuroit toûjours ferme à ne vouloir pas concourir à faire déclarer son mariage nul. Tout ce qu'on pouvoit tirer de lui, c'étoit que si le Pape déclaroit qu'il pouvoit se remarier, en conscience, il feroit ce que le Roi souhaitoit ; apparemment parce qu'il savoit que la Cour de Rome n'en viendroit jamais là. Encore ne parloit-il ainsi, que quand il étoit à la Cour ; car dès qu'il étoit retiré chez lui, il ne disoit mot ; n'osant s'ouvrir à personne de ceux, qui étoient auprès de lui, & qu'il savoit dépendre du Cardinal. Il paroissoit souvent extraordinairement pensif & mélancolique, sans qu'on pût le divertir.

On remarquoit une autre chose, à la Cour, c'est que le Cardinal avoit fait en sorte, que le Conseil se tenoit chez lui à Ruel, où le Roi alloit lui même de S. Germain, ou de Versailles. Il est vrai qu'il se servoit du prétexte de ses incommoditez ; mais comme elles n'étoient pas si grandes qu'il ne pût se promener par le jar-

* *Siri Ibid. p. 360.*

jardin, bien des gens croyoient qu'il craignoit de se trouver en un lieu, où il n'étoit pas le plus fort. S'il alloit quelquefois à S. Germain, c'étoit en des tems, où l'on ne pouvoit pas savoir s'il y iroit; comme pour rompre les mesures, que l'on pourroit prendre contre lui. Mais au fonds, si le Roi l'avoit voulu perdre, toutes ses précautions auroient été inutiles; il auroit eu, dans un moment, toute la Cour, & tout le Royaume sur les bras. Les Princes du Sang, qu'il traitoit de haut en bas, & les Peuples, qu'il chargeoit tous les jours de nouveaux Impôts, le haïssoient également, & rien n'auroit été capable de le sauver. Aussi cette grande autorité, fondée uniquement sur la foiblesse du Roi, & sur des violences perpétuelles, n'étoit pas accompagnée d'une petite inquiétude.

Cependant le Cardinal, résolu de conserver son poste, par les mêmes voies dont il s'étoit servi jusqu'alors, continua à agir avec la même chaleur, contre la Reine Mere. D'abord qu'il eut apris que l'Abbé Fabbroni étoit à Rome, comme Résident de la Reine, il en fit porter des plaintes au Pape, par le Comte de Noailles; qui lui dit que la Reine-Mere n'étant pas Souveraine, mais Sujette du Roi, elle n'avoit pas droit de tenir un Résident à Rome, & qu'elle devoit avoir recours à l'Ambassadeur de France. Le Pape répondit que de simples Evêques y avoient des Agens, & qu'il y avoit des exemples semblables. Mais soit qu'il eût fait avertir Fabbroni, ou que ce dernier craignît qu'on

qu'on ne lui fit quelque affront ; il se retira bien tôt à Florence, & le Cardinal fut ainsi délivré du soin de le faire éloigner.

La Reine-Mere irritée au dernier point de l'opposition, que l'on aportoit au dessein qu'elle avoit eu d'avoir un Resident à Rome, écrivit une longue Lettre * au Pape, où elle décrit en termes trés forts la conduite du Cardinal. Elle dit que ce Ministre, qui étoit l'Auteur de la Harangue impertinente de l'Ambassadeur, disoit mal à propos qu'elle devoit se servir des Ambassadeurs du Roi, ce qui choquoit le sens commun ; puis qu'il étoit trés-certain que ces Ambassadeurs ne feroient rien de ce qu'elle desireroit d'eux, sans un ordre exprés du Roi : Qu'elle ne pouvoit le faire donner, puis que le Cardinal de Richelieu lui avoit ôté tout moyen de lui faire savoir de ses nouvelles, par Lettres, ou autrement : Que les Ambassadeurs dépendant absolument des volontez du Cardinal, ils étoient contraints, pour éviter la perte de leurs vies, de leurs biens, & de leurs honneurs, d'agir selon les passions de ce Ministre : Qu'ainsi ils ne traitoient que de fomenter les divisions, qui étoient entre les Princes Chrêtiens, de porter à la rebellion les Sujets, contre leurs Souverains, & de mettre le feu par toute la Chrêtienté : Qu'ils parloient incessamment de la paix, sans qu'ils eussent dessein de la faire : Qu'ils ne se mettoient point en peine de renverser les Loix divines & humaines, de choquer directement l'autorité Apostolique, & de violer les Sacremens, en essayant de rompre le

* *Datée du 7. de Décem. Voyez Aub. L. IV. c. 54.*

le mariage du Duc d'Orleans : Qu'elle prioit le Pape de trouver bon que son Résident demeurât auprés de lui, pour lui rendre compte de tout ce qu'elle apprendroit, qui pourroit faciliter la paix : Que le Cardinal faisoit paroître sa rage, & la haine qu'il avoit contre elle, en tâchant de lui ôter un honneur qui lui étoit dû : Que le Roi n'avoit aucune part à ces violences, & qu'il n'osoit ouvrir son cœur à ceux qui l'environnoient, qui étoient tous ou gagnez du Cardinal, par argent, ou retenus par la crainte des supplices : Qu'il voudroit bien s'aquerir un pouvoir absolu, sur les volontez de Sa Sainteté, par ses menaces ; mais qu'elle pouvoit assûrer le Pape, qu'encore que le Cardinal fût capable de toutes sortes de méchancetez, il étoit d'un naturel si timide, qu'il n'entreprendroit jamais un si horrible, ni si impie attentât, que l'étoit celui dont il le menaçoit (*c'étoit peut-être de se faire Patriarche en France* ;) Que l'Empereur & le Roi Catholique n'avoient point condamné l'affection qu'elle témoignoit pour la France, ni desapprouvé le desir qu'elle avoit de la paix, qu'au contraire, ils l'en avoient davantage estimée ; mais que le Cardinal consentiroit plûtôt au bouleversement de toute la France, que d'approuver qu'elle s'entremît de la paix. Elle represente, dans toute cette Lettre, le Roi plus dépendant de son Ministre, que le Ministre de lui, quoi qu'elle semble vouloir excuser le Roi.

Cette Lettre ne produisit néanmoins aucun effet, comme je l'ai déja dit, puis que

Fabbroni fût obligé de se retirer à Florence, & les efforts que la Reine-Mere faisoit, pour porter la France à la paix, ne furent pas moins inutiles.

Cette même année le * Cardinal fit diverses mortifications au Comte de Soissons, qui quoi qu'il eût sujet de se plaindre du Marquis de Seneterre, fut obligé de dissimuler, en consideration du Ministre; qui fit entendre à la Comtesse de Soissons, sa Mere, qu'il prenoit Seneterre en sa protection. Le Comte même fit ensuite ce qu'il n'avoit jamais voulu faire, qui fut de rendre visite au Cardinal; parce qu'auparavant il n'avoit pû souffrir que ce Prélat prît la droite chez lui, selon l'usage de Rome.

Dans le milieu de ces brouilleries de la Maison Royale, que j'ai racontées de suite, pour ne pas interrompre le recit des affaires étrangeres, le Cardinal ne laissoit pas de faire agir les forces du Roi contre la Maison d'Autriche, comme il l'auroit fait, s'il n'eût eu aucune autre occupation que celle-là.

Après plusieurs propositions inutiles, concernant les moyens d'accommoder les differens des Couronnes, par la voie de la négociation; on commença par tout à se disposer à une guerre ouverte. Dès le † commencement de l'année, Philipsbourg fut surpris par les Impériaux, sous la conduite de Braumberger, qui en avoit été Gouverneur, avant qu'il tombât entre les mains des *Suedois*. Quelques Soldats

* *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 207.*

† *Le 24. de Janvier.*

s travestis en Païsans, & conduisant
chariots chargez de vin, égorgerent le
ps de garde, pendant que Braumber-
escaladoit la Place d'un autre côté, &
a se fit avec tant de promptitude, que
Garnison Françoise fut faite prisonnie-
avec le Gouverneur, avant qu'elle
en état de se défendre, ou de se reti-
. Le Cardinal reçut cette fâcheuse nou-
le, avec un extrême chagrin, à cause
l'importance de la Place, & du butin
: les Ennemis y trouverent. Les Magazins
ient pleins de toutes sortes de munitions,
il y avoit de plus deux cens mille écus
argent comptant, pour les necessi-
de l'Armée, qui étoit en quartier
liver, dans le Bergstraat. Outre cela,
:e Place avoit coûté quatre cens mille
s, que l'on avoit donnez aux Suedois,
ır les obliger de la remettre à la France
les Panegyristes du Cardinal avoient
ılié, que son Eminence avoit trouvé le
yen de faire tomber entre les mains
Roi la plus forte Place de l'Allema-
:, sans tirer l'épée, qui pouvoit ser-
de bride au Palatinat, & à plusieurs
res Etats; qui étoit un passage assuré
le Rhin, & où l'on pouvoit mettre
Arsenal & un Magazin, par le moyen
juels on porteroit, quand on voudroit,
guerre dans le cœur de l'Allemagne.
s le Cardinal avoit fait valoir cette
isition, plus il se trouva mortifié par
perte, qu'il en venoit de faire. Le
i en eut aussi tant de chagrin, qu'au
qu'il étoit tout occupé des appa-
s du Ballet, dont j'ai parlé, il se re-

tira le lendemain à Versailles; ce qui fâcha beaucoup le Cardinal, qui auroit voulu dissimuler cette perte. Néanmoins ne se sentant pas en état de vaquer lui même aux affaires, dans l'agitation où il étoit, il alla aussi à Ruel, sous prétexte que sa santé le demandoit, & l'on dit que le Roi n'étoit allé auparavant à Versailles, que pour lui donner lieu de sortir de Paris. Le P. Joseph, qui étoit parent du Gouverneur, nommé Arnaud, & qui lui avoit fait avoir cet emploi, n'en fut pas peu mortifié; pendant que les ennemis du Cardinal & de son Confident se réjouïssoient de voir leur vanité punie.

Pour prévenir les fâcheuses suites, que la perte de Philipsbourg pouvoit avoir, on donna ordre aux Maréchaux de la Force & de Brezé, de ne pas bouger du Bergstraat; jusqu'à ce qu'on eût fortifié Manheim & Heidelberg, autant que leur situation le pourroit permettre. Aprés cela, on jugeoit qu'il seroit à propos que le Duc de Wymar joignît son Armée à celle du Roi, pour chasser les Impériaux du Païs de Wirtemberg, & délivrer Ulme, Norimberg & Augsbourh. On renvoya aussi Feuquiéres en Allemagne, pour se trouver dans l'Assemblée des quatre Cercles, qui devoit se tenir à Wormes, & pour encourager tous les Confédérez, à agir avec plus de vigueur. Cependant on * faisoit de grands préparatifs en France, pour avoir & pour entretenir cent cinquante mille hommes la Campagne prochaine, en divers endroits, où la

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 218.*

la France seroit obligée d'avoir des Armées.

Le résultat de la Diete de Wormes fut, que l'on marqueroit au Roi de France que l'on agiroit le plus vigoureusement, qu'il se pourroit, pour la cause commune; mais qu'on le prieroit, en même tems, d'entretenir l'Armée des Cercles, commandée par le Duc de Wymar, & composée de sept mille Fantassins, & de quatre mille chevaux. Cette Armée étoit petite, mais il n'y avoit que des Soldats aguerris, & les Officiers étoient tous des gens de fortune, qui n'attendoient leur avancement que de leur épée. Pour l'Armée des Suedois, commandee par Jean Bannier, elle étoit de prés de cinquante mille hommes, avec quelques Troupes des Alliez. Ainsi, malgré la perte de Philipsbourg, ils reprirent courage, & ils promettoient que si la France lui aidoit, ils repousseroient les Impériaux jusqu'en Autriche. D'un autre côté, les Géneraux Impériaux, le Duc Charles de Lorraine, Galas, les Comtes de Mansfeld & Picolomini, & Jean de Werth, assemblez à Aschaffembourg, se flattoient de pouvoir entrer dans la Lorraine, & de là en France; pour empêcher le Roi de secourir la Ligue Protestante en Allemagne.

Les Géneraux François ouvrirent la Campagne, par l'attaque de Spire, qui avoit reçu Garnison Impériale. Ils la prirent par capitulation, le 21. de Mars, & la démantelerent malgré Galas, qui étoit de l'autre côté du Rhin. La joie qu'ils eurent, pour la prise de cette Place,

ne fut pas longue ; puis qu'ils apprirent que le 26. du même mois, Treves avoit été surpris, & l'Archevêque trop partial pour les François, fait prisonnier, dans le Palais Archiepiscopal. Bussi Lamet le fils y commandoit, dans l'absence de son Pere, qui étoit allé à Goblents depuis peu, & le Comte d'Emden, Gouverneur de Luxembourg, surprit la Place par l'adresse d'un Liegois nommé Cerfontaine; qui s'approcha de nuit des murailles, avec des Barques pleines de Soldats ; qu'il dit être chargées de sel. Ensuite il petarda une porte, par où il entra avec deux mille Fantassins, & attaqua les François qui s'étoient rassemblez dans la Place. Peu de tems après, une autre porte petardée donna moyen au Comte d'Emden d'entrer dans la Ville, avec cinq cens chevaux. Bussi Lamet fut fait prisonnier, avec quatre ou cinq cens hommes, & l'Archevêque, après avoir vû son Palais, saccagé, fut mené à Luxembourg, & delà au Château d'Anvers.

Dès que l'on apprit cette nouvelle à la Cour de France, on témoigna une indignation extraordinaire contre les Espagnols ; comme s'il ne leur eut pas été permis de secourir l'Empereur, de même que les François prétendoient avoir droit de secourir les Suedois. On ne parla que de porter la guerre dans les Païs-Bas, & l'on donna des ordres, pour faire partir les équipages du Roi pour Compiegne, afin de s'acheminer droit à S. Quentin. Mais comme une rupture ouverte avec l'Espagne demandoit qu'on marchât, avec un peu plus
de

de circonspection ; le voyage du Roi fut retardé de huit jours, & l'on convoqua un grand Conseil de Guerre, où se devoient trouver tous les Princes du Sang, & plusieurs autres Seigneurs. Je dirai les suites de cette affaire, lors que j'aurai achevé de raconter ce qui se passa en Allemagne, pendant cette Campagne, entre les François & les Impériaux.

Le grand froid, * que les François avoient souffert dans le Bergstraat, & dans l'expédition prématurée de Spire, causa de trés-grandes maladies dans l'Armée. De vingt-huit Régimens Royaux, qui avoient passé le Rhin, il y avoit à peine dix mille hommes, qui fussent en état de souffrir les fatigues de la guerre, quand elle eut repassé cette Riviere. L'Armée du Duc de Wymar n'étoit pas en beaucoup meilleur état, & l'on ne pouvoit faire grand fonds, ni sur l'une, ni sur l'autre. Cependant le Cardinal en voulut tirer quelques Régimens Allemans, pour les joindre à l'Armée de Champagne, qui devoit agir en Flandre, & du côté d'Allemagne, il se réduisoit à demeurer sur la défensive, pour empêcher seulement que les Impériaux n'entrassent dans la Lorraine. On envoia des ordres à Feuquieres, de lever douze mille Allemans, pour renforcer l'Armée du Duc de Wymar, & les commander sous lui. Cette Armée résolut de demeurer sur le Rhin, pendant que le Maréchal de la Force commanderoit, sur les Frontieres de Lorraine, un Corps de quinze mille hommes. On espéroit que les Sue-

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 227.*

Suedois & les Princes confédérez des Maisons de Lunebourg & de Hesse, occuperoient une partie des forces Impériales, au delà du Rhin, & qu'ainsi le Duc de Wymar & le Maréchal de la Force seroient en état de résister au reste.

Le Chancelier de Suede * Oxenstiern se rendit à Paris au mois d'Avril, pour renouveller les Traitez précedens, & voir comment on pourroit agir en Allemagne, contre l'ennemi commun. Bouthillier & lui signerent un nouveau Traité, le 28. d'Octobre; par lequel les précedens étoient confirmez, & les deux Couronnes s'obligeoient réciproquement à secourir leurs Alliez, & à ne faire ni paix, ni trêve l'une sans l'autre. On lui fit de grands honneurs à Paris, puis que non seulement on le traita, comme les Ambassadeurs des Têtes Couronnées, mais encore on le logea & on le défraya. Le Cardinal même lui rendit ses visites, honneur qu'il ne faisoit qu'à peu de gens; mais il ne voulut pas lui donner la main chez lui, ni feindre d'être malade, comme il faisoit quelquefois en faveur des Ambassadeurs d'Angleterre, qui ne reconnoissoient pas les prérogatives du Cardinalat. Oxenstiern passa par dessus ces formalitez, en considération, disoit-il, du mérite extraordinaire du Ministre, avec qui il avoit à faire. Il partit de Paris le 3. de Mai, pour la Hollande, d'où il devoit aller dans la Basse-Saxe, pour obliger la Maison de Lunebourg de joindre ses Troupes à celles de Landgrave de Hesse, & de Banier, pour

* *Siri Ibid. p. 235.*

pour chasser Galas du Païs de VVirtemberg, & faire retirer Picolomini d'auprés du Mein.

Les Suedois * n'ayant pû obtenir des Princes Alliez, qui joignissent à eux pour ce dessein; Galas passa le Rhin, prit VVormes, & s'étant joint à Mansfeld, ils formerent ensemble une Armée de douze mille chevaux, & de quinze mille hommes de pied. Le Duc de Lorraine & Jean de VVerth s'approcherent aussi du même côté, & l'on commença à craindre qu'ils n'entrassent tous en France, avec une Armée de vingt cinq mille chevaux, & d'autant de Fantassins, sans qu'on eût assez de Troupes pour leur opposer; car les Armées d'Allemagne n'étoient pas en état de lui faire tête, & les autres étoient occupées dans les Païs Bas, ou en Italie. Les levées que l'on avoit faites, pour grossir & pour rendre complettes les Troupes, que commandoient le Maréchal de la Force & Feuquieres, s'étoient presques dissipées, & par les desertions, & par l'infidelité des Colonels & des Capitaines, qui se faisoient payer comme ayant leurs Compagnies complettes, quoi qu'il n'y eût pas la moitié de Soldats effectifs, de ce qui y devoit être.

Ceux qui savoient l'état des choses, étoient surpris de voir qu'un Royaume florissant, plein de monde & d'argent, qui entretenoit plus de cent cinquante mille hommes, dans le dessein d'humilier la Maison d'Autriche, n'eût que six mille chevaux & vingt mille Fantassins à opposer à

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 330.*

une Armée de cinquante mille hommes & fût dans la crainte de voir bien-tôt le Drapeaux de l'Empereur autour de Paris Cela faisoit voir que le Cardinal s'étoi témerairement engagé dans la guerre, qu ne se conduisoit pas comme les intrigue de la Cour, par des fourberies, & er mettant des chimeres dans l'esprit du Roi.

Mais les Impériaux, au lieu d'executer promptement le dessein qui avoit été proposé, d'entrer en Lorraine, & de là er Champagne, laisserent écouler beaucoup de tems. Galas, en attendant les autres se retira à Sarbruk, d'où il tenoit à la verité comme en échec Mayence, Creutsnak, & d'autres Places des Suedois; mais cela n'étoit rien, en comparaison de ce que l'Armée Impériale auroit pû faire, er entrant toute en Champagne. Cependant le Duc de VVymar marcha, pour couvrir la Lorraine, & empêcha que Galas ne pût rien entreprendre de ce côté-là. Il offroit même de contraindre ce Géneral de repasser le Rhin, si on lui envoyoit promptement trois mille chevaux, & quinze mille Fantassins.

Le Cardinal, qui craignoit que les Impériaux ne fissent ce qu'ils pouvoient faire, dit un jour au P. Joseph, à qui il faisoit confidence de tout, » qu'il voyoit le » Royaume, dans un état trés périlleux, & » trés peu de moyens d'y apporter de reme» de : Que les levées, que l'on faisoit, se » dissipoient en peu de tems, & qu'il ne » trouvoit plus de fidelité dans les Offi» ciers : Qu'il n'y avoit point de Troupes

» suf

» suffisantes, pour opposer aux Armées Im-
» périales, si elles se joignoient pour en-
» trer en France, & que douze mille Suis-
» ses, & autant de François, qu'il faisoit
» lever, avec quatre mille chevaux, ne pou-
» voient être prêts qu'au mois de Septem-
» bre : Que si le Duc de VVymar n'avoit
» pas arrêté Galas, quoi qu'inferieur en
» nombre, la Lorraine seroit déja perduë,
» avec les trois Evêchez de Mets, de Toul
» & de Verdun. Le Capucin, qui ne s'é-
tonnoit pas de peu de chose, dit au Cardinal qu'il falloit prendre courage, & s'appliquer particulierement à repousser Galas : Qu'il falloit donner un autre Géneral à l'Armée d'Allemagne, la renforcer autant que l'on pourroit, & empêcher les tromperies des Officiers ; Qu'enfin il falloit entretenir les Suisses dans l'Alliance que l'on avoit avec eux, pour en tirer du monde, & que cela étoit d'autant plus facile, qu'ils n'étoient pas payez de leurs pensions, par les Espagnols.

Le Cardinal, suivant ce conseil, fit compter à Ponica Agent du Duc de VVymar à Paris, * trois cens mille livres, pour le payement de son Armée, & soixante-cinq mille pour lui-même, afin de l'encourager à mieux résister à Galas ; sans néanmoins vouloir faire aucun Traité, pour l'avenir. Le Maréchal de la Force & le Duc d'Angoulême eurent ordre, de veiller sur les Frontiéres de Lorraine, & sur les mouvemens du Duc Charles, pour l'empêcher de l'envahir, comme on croyoit qu'il en avoit dessein. On ordonna aussi

* *Le 26. de Juillet.*

au Cardinal de la Valette, qui souhaitoit de commander une Armée, & dont les inclinations n'étoient nullement conformes à sa Dignité, de s'aller mettre à la tête d'un petit Corps, que l'on vouloit joindre à celui du Duc de VVymar. Galas avoit assiégé Keiserslauter, pendant qu'il tenoit bloqué Mayence, & le Duc n'étoit pas assez fort, pour faire lever ce Siége, ou rompre le blocus. Il étoit d'autant plus interessé à conserver Keiserslauter, qu'il y avoit retiré la plus considerable partie du butin, qu'il avoit fait, depuis l'entrée de Gustave en Allemagne. Aussi avoit-il mis de bonnes Troupes dedans, & entre autres le Régiment Jaune du feu Roi de Suede. Cette Place fit une trés-grande resistance, & ce Régiment n'ayant pas voulu capituler, soûtint plusieurs assauts & périt sur la brêche; mais la Ville fut emportée par la force, & tout fut passé au fil de l'épée, Elle couta cher aux Impériaux, & le Duc de VVymar y fit une perte irréparable.

Le Cardinal de la Valette se joignit aprés cela *, avec le Duc de VVymar. Ce dernier, quoique Lutherien, lui cédoit la main droite; parce qu'il consideroit plus en lui le crédit, où il étoit auprés du Ministre de Louïs XIII. que sa Dignité de Cardinal. On s'étonnoit que le Roi, qui ne manquoit pas de Chefs, & qui tenoit un Maréchal en prison, eût recours à un Archevêque, pour commander une Armée, dans une conjoncture trés-perilleuse; car enfin, quelque inclination que le Cardinal de

* *Le 27. de Juillet.*

de la Valette eût au métier de la guerre, il étoit inferieur à plusieurs gens du mêtier, que l'on pouvoit employer. Mais c'étoit une des maximes du Cardinal d'employer des Evêques & des Abbez, en des choses qui ne regardoient nullement leur profession; soit qu'il eût plus d'estime pour les Ecclesiastiques, soit qu'il crût en être servi avec plus de ponctualité.

Galas avoit cependant assiegé Deux Ponts, qu'il avoit réduit à se rendre le lendemain; lors qu'il apprit que le Cardinal de la Valette & le Duc de Wymar marchoient pour la secourir. Sur cette nouvelle, il se retira, & quelque diligence que fissent les François, avec le Duc de Wymar, ils ne purent l'atteindre, pour lui donner bataille. Mais s'étant avancez du côté de Mayence, ils firent encore * lever ce siége, à quatorze mille Impériaux, qui avoient aussi réduit la Ville à se rendre en quatre ou cinq jours, faute de vivres.

Peu de jours après, Galas ayant réüni à VVormes en un Corps toutes les Troupes Impériales, qui étoient autour du Rhin, en forma une Armée de trente mille hommes, qui se trouvant alors plus forte que celle du Cardinal & du Duc, l'obligea de se retirer à son tour. Aussi bien ne pouvoient-ils plus subsister dans les lieux, où ils étoient, à cause que Francfort s'étoit déclaré pour l'Empereur, & que les maladies avoient diminué considerablement l'Armée; mais la difficulté étoit de faire une retraite assurée, devant une Armée plus forte que la leur. Ils faisoient leur compte de marcher droit

* *Le 5. d'Aoust.*

à Sarbruk & à S. Avaud, où il y avoit des vivres ; mais Galas leur coupa ce chemin, & il fallut se résoudre à prendre celui des Montagnes, quoi que desert, & sans rafraîchissemens ; pour tâcher de gagner Vaudervange, où il y avoit Garnison Françoise. Ils firent cette marche, avec les dernieres incommoditez, sans s'oser arrêter en aucun endroit, ou à cause de la disette des vivres, ou de crainte d'avoir Galas sur les bras, ce Général les suivant de prés. Ils arriverent enfin le 26. de Septembre à Vaudervange, sans autre perte que celle de l'Artillerie, que le mauvais tems & la promptitude de la marche, contraignirent de laisser en arriere. Ils passerent le jour même la Saare, & cette précaution ne fut pas inutile ; puis que Galas parut sur l'autre bord, quatre heures aprés. Il la passa aussi le 28. & trouva que les François avoient abandonné leur bagage, pour se retirer sous le canon de Mets. Il s'avança jusqu'à une lieuë & demie, près de cette Ville ; mais voyant l'Ennemi à couvert, il reconduisit son Armée dans le Païs de Luxembourg, à quelques lieuës de là. Il avoit quinze mille Fantassins, huit mille chevaux, & six mille Croates. Le Cardinal & le Duc de VVymar n'avoient que huit mille hommes de pied & six mille chevaux.

Cependant le Duc Charles de Lorraine avoit essayé, avec un Corps de Troupes qu'il commandoit, de rentrer dans ses Etats, où quelques-uns de ses Sujets le reçurent avec joie ; mais comme toutes les Places fortes étoient entre les mains du Roi, il n'y put

pas

pas faire de progrès, à cause de la résistance du Maréchal de la Force, & du Duc d'Angoulême. Ainsi après quelques courses & quelques escarmouches, il se retira pour aller se joindre à Galas.

Le Roi averti de la retraite de ses Troupes, suivies de l'Armée Impériale, envoya incessamment à Oxenstiern; pour l'obliger à faire quelque diversion, qui empêchât que toutes les forces Impériales ne se jettassent sur la Lorraine; mais * le Duc de Lunebourg, le Landgrave de Hesse, & tout le reste des Alliez de la Suede s'étoient racommodez avec l'Empereur, à l'exemple de l'Electeur de Saxe. L'Armée abandonnoit Banier, & il fut contraint de penser à se retirer, avec le peu de Troupes qui lui restoient, vers la Pomeranie; pour traiter ensuite avec l'Empereur, aux conditions les plus supportables, que l'on en pourroit obtenir. Oxenstiern ne pensoit plus qu'à retourner en Suede, lorsqu'il aprit que Banier venoit de remporter une victoire signalée sur les Saxons, qui le poursuivoient. Quoi que cet avantage lui remît le courage & le fit demeurer en Pomeranie, Banier ne fut pas en état de faire des diversions considerables, pendant cette Campagne. Mais le Marquis de S. Chamond fit si bien, qu'il empêcha plusieurs Princes d'Allemagne de se déclarer pour l'Empereur, & qu'il en fit rentrer d'autres dans le parti Suedois. Il obligea même plusieurs Colonels, qui s'étoient détachez de Banier, faute d'être payez, de se rejoindre, dans la VVestphalie, sous le Maréchal de

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 347.*

Camp Kniphausen : en leur donnant quelque argent, & en leur en promettant davantage. Le Géneral Arnheim s'engagea aussi à ne prendre aucun parti sans le consentement du Roi de France. Ainsi si la France ne tira presque aucun usage des Troupes Suedoises, pendant cette Campagne, elle empêcha qu'elles ne se dissipassent entierement, & remit ce parti en état d'agir avec plus de vigueur, la Campagne suivante.

* Le Roi avoit eu dessein de se rendre au mois de Juillet en personne à son Armée, & disoit que s'il n'y alloit, il deviendroit malade ; mais comme l'Armée, qui étoit en Allemagne, n'étoit pas assez nombreuse, pour passer pour une Armée Royale, & qu'il y avoit du danger à exposer la personne du Roi, on l'en avoit détourné, & l'évenement fit voir que l'on avoit eu raison. On ne put néanmoins l'empêcher, lors qu'il eut appris la retraite de son Armée, † d'aller à S. Disier, sur la Frontiere de Champagne, quoi que le Cardinal demeurât à Paris, dans l'esperance que le voyage du Roi ne seroit pas long. Au lieu néanmoins de s'arrêter à S. Disier, il entra dans la Lorraine, avec quelques Troupes ramassées en Champagne, dont le Comte de Soissons avoit été déclaré Général, il fut assiéger S. Michel, petite Place hors d'état de défense, que quelques Soldats Lorrains avoient prise, & qu'ils défendirent quatre jours contre lui, après quoi ils furent contraints de se rendre à discretion. On remar-

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 334.*

† *Le 24. d'Aoust.*

marqua * qu'après la prise de cette Place, le Roi tint un Conseil de Guerre, où il ne voulut pas que le Comte de Soissons entrât, sans qu'on en sût la raison ; mais on ne doutoit pas que quelques avis du Cardinal n'en fût cause. Le Cardinal fut cependant † extrêmement incommodé de ses Hémorrhoïdes, & il y fallut appliquer le fer ; mais il fut bien-tôt aprés délivré des douleurs, qu'elles lui avoient causées.

Pendant cette expédition du Roi, l'Armée d'Allemagne arriva à Mets, & pour la fortifier on donna ordre au Maréchal de la Force & au Duc d'Angoulême, d'envoyer leurs Troupes au Cardinal de la Valette. On les grossit encore de tout ce qu'on pût rassembler ; de sorte que le Cardinal se trouva alors plus fort que Galas, quoi que le Duc de Lorraine l'eût joint. Alors le Duc de VVymar & le Cardinal eurent ordre de tâcher de l'attirer au combat, ou de lui couper les vivres, & sur tout d'empêcher qu'il n'entrât en Champagne. Mais ce General, campé avantageusement, & retranché, de sorte qu'on ne pouvoit le forcer, ne voulut rien hazarder. Il esperoit d'être bien-tôt joint, par un Corps que le Duc de Lorraine commandoit, & de plus que l'Armée du Cardinal de la Valette s'affoibliroit par de fréquentes desertions, dés que les pluyes froides de l'Automne seroient venuës.

La personne du Roi étant desormais inuti-

* *Siri. ibid. p. 339.*
† *Aubery. Vie du Card. Liv. V. c. 16.*

inutile en ces lieux, & même n'y étant pas sans péril, puis qu'il n'étoit qu'à quinze lieuës des Ennemis, on lui conseilla de s'en retourner, plûtôt que le Cardinal n'auroit voulu. On *assure que le Comte de Carmail, Maréchal de Camp dans l'Armée du Cardinal de la Valette, dit au Roi, qui lui demandoit son avis sur ce qu'il devoit faire, dans cette conjoncture, que Sa Majesté s'exposoit trop, qu'Elle pourroit être faite prisonniere par le Duc de Lorraine, si Elle ne retournoit promptement à S. Disier, & que Jean de VVerth, qui étoit venu depuis peu reconnoître son Quartier, marchoit avec six mille chevaux, pour faire cette entreprise. Pour ce bon conseil, le Comte de Carmail fut fait prisonnier, au retour du Roi, & envoyé à la Bastille. Sur cet avis, & sur quelques autres, le Roi résolut de retourner en France, mais pour couvrir sa retraite de quelque prétexte specieux, il fit publier qu'il vouloit aller à Langres, pour couper au Duc de Lorraine les vivres, qui lui venoient de la Franche-Comté. Mais dès qu'il fut en Champagne, il prit la route de S. Germain, où il arriva le 22. d'Octobre. Le Cardinal, qui étoit à Ruel, lui alla au devant jusqu'à Nully, qui est à une lieuë de-là, & en fut parfaitement bien reçû. Le Roi s'arrêta à Ruel, pour y tenir Conseil, & le Cardinal fut le lendemain à S. Germain, où il

* *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 339. Voyez aussi la Lettre de la Reine-Mere au Pape, du 7. de Decembre, dans Aubery, Vie du Cardinal. Liv. IV. c. 54.*

il fut encore en longue conference avec lui. Etant retourné à Ruel, il y fit arrêter par ses Gardes, le Comte de Carmail, & l'envoya à la Bastille, comme je l'ai dit, sous pretexte de n'avoir pas bien exercé sa Charge. Le même jour le Cardinal dit au Comte de Soissons, que le Roi étoit extrêmement irrité contre lui, & qu'il feroit bien de s'absenter pour quelque temps de la Cour, ce que le Comte executa à l'instant, & se retira dans une Maison de Campagne, prés de Fontainebleau. On lui ôta en même temps le titre de Général, qu'on lui avoit donné, ce que le Cardinal fit pour se venger de ce que le Comte avoit adroitement évité d'épouser sa Niece. Néanmoins peu de temps aprés, le Cardinal, pour faire paroître la faveur où il étoit auprés du Roi, fit rappeller le Comte; & lui fit rendre le commandement de l'Armée de Champagne.

Quelques jours aprés le retour du Roi, * l'Agent du Duc de VVymar fit un nouveau Traité pour son Maître, & pour ceux dont il commandoit les Troupes. Par ce Traité, le Roi s'obligeoit de ne faire aucune Tréve, sans ses Alliez d'Allemagne, & le Duc promettoit la même chose, à l'égard du Roi. Ce dernier s'engageoit aussi à avoir sur pied douze mille Fantassins, & six mille chevaux, avec l'artillerie nécessaire, à condition que le Roi lui feroit payer quarre millions de livres par an; que si en combattant, il perdoit cette Armée, le Roi lui en leveroit une autre; & que s'il étoit fait prisonnier, il

* *Le 27. d'Octobre. Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 340.*

il en auroit soin, comme de l'un de ses Generaux. Par un Article secret, le Roi lui promettoit encore le Landgraviat d'Alsace, & cinquante mille écus de pension à perpetuité.

Cependant toutes les Troupes ramassées, sous le commandement du Cardinal de la Valette, qui formoient ensemble une Armée de quarante mille hommes, s'avancerent vers Vic, pour contraindre Galas & le Duc de Lorraine, qui s'étoient retranchez à Dieuse, d'abandonner ce poste, ou leur couper les vivres & les fourages, du côté de la Moselle. Ces deux Generaux étoient déja dans une extrême disette de foin & d'avoine, aussi bien que de vivres; mais leur Armée accoûtumée à souffrir, ne se dissipoit pas pour cela. Au contraire l'Armée de France, à qui il ne manquoit rien, diminuoit extraordinairement par les desertions, seulement à cause du froid. Mais les maladies s'étant mises dans l'Armée Impériale, par la disette excessive, Galas fut obligé de sortir de son Camp, avec sa cavalerie, & courut d'Alsace & le Païs de Tréves, sans qu'on le pût empêcher, d'où il envoya des vivres au Camp, aprés quoi les Troupes, qui y étoient demeurées, pour faire tête aux François, se retirerent heureusement en Alsace, sans rien laisser en arriere, que les malades. Les François ne les poursuivirent point, soit qu'ils ne se fussent pas apperçus assez-tôt de leur retraite, ou qu'ils se contentassent de leur avoir fait abandonner la Lorraine. Ils se retirerent à leur tour, au-deça de la Moselle,

pen-

pendant que le Duc de Lorraine prenoit ses quartiers d'Hiver dans la Franche-Comté, & que Galas repassoit le Rhin; aprés avoir saccagé l'Alsace.

Pour venir presentement aux affaires de Flandre, le Cardinal comprit, dès le commencement de l'année, que la maxime qu'il avoit euë jusqu'alors, de ne rompre pas ouvertement avec l'Espagne, étoit desormais desavantageuse à la France, parce qu'elle ne faisoit guere moins de dépense à soûtenir les Alliez, que si elle eût été en guerre ouverte, sans néanmoins rien avancer, contre les Espagnols. Au contraire elle leur avoit donné moyen par-là, de joindre en 1634. leurs forces à celles de l'Empereur, ce qui lui avoit fait gagner la Bataille de Norlingue, & ruiner presque entierement les affaires des Suédois en Allemagne. Plusieurs Princes & plusieurs Villes, de qui les Suedois tiroient de puissans secours, n'avoient pensé dès lors, qu'à se raccommoder avec l'Empereur, de peur d'en être bien-tôt accablez, s'ils continuoient à lui faire la guerre, avec tant de desavantage. Les Etats Generaux des Provinces-Unies, lassez de celle qu'ils faisoient à l'Espagne, depuis tant d'années, & craignant d'être abandonnez par la France, qui n'avoit jamais voulu se déclarer, témoignoient beaucoup de penchant à reprendre la négociation de la Tréve, qui avoit été rompuë; dans la crainte que l'Empereur, après avoir donné la paix à l'Allemagne, ne rendît aux Espagnols le même service qu'ils lui venoient de faire; c'est-à-dire, qu'il ne

vint

vint avec une formidable Armée dans les Païs-Bas, pour leur aider à reconquerir les sept Provinces, qui s'étoient soustraites à leur domination. S'il arrivoit que la Paix se fit en Allemagne, & la Tréve dans les Païs-Bas, ou que les Provinces Unies fussent subjuguées, la France, qui n'étoit en rupture ouverte, ni avec l'Empereur, ni avec le Roi d'Espagne, auroit pû voir conclurre ces Traitez, sans y être comprise, parce que la Maison d'Autriche étoit alors dans une posture si avantageuse, qu'il auroit fallu passer, par où elle auroit voulu. Cela étant, la France qui avoit secouru pendant si long-temps les Ennemis de la Maison d'Autriche, ne pouvoit pas douter que toutes ses forces ne vinssent fondre sur elle. Les Ministres de l'Empereur, & du Roi d'Espagne disoient par tout, que les François se flatoient vainement de demeurer dans la possession de ce qu'ils avoient pris, depuis les Traitez de Querasque, & de Ratisbonne, & qu'on les contraindroit enfin de tout rendre.

Ainsi le Cardinal crut devoir prévenir la Maison d'Autriche, en se déclarant ouvertement contre l'Espagne, pour l'empêcher de secourir l'Empereur, & pour rendre le courage aux Hollandois, & aux Suédois. Pour cela il travailla à former une Ligue contre l'Espagne, en Flandre, & en Italie, afin de lui donner tant d'affaires chez elle, qu'elle ne pût se mêler de ce qui se passoit en Allemagne.

Pour commencer par la Ligue offensive & défensive, que le Roi fit avec les Etats Generaux, * elle fut signée à Paris le 8. de

* *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 224.*

de Février. Ils s'obligeoient des deux côtez à entrer sur les Païs-Bas Espagnols, avec vingt cinq mille Fantassins, & cinq mille chevaux chacun, au mois de Mai prochain. Les François avoient néanmoins mis cette condition au Traité, *si les Espagnols ne se disposent à des termes raisonnables d'accommodement*; mais on ne doutoit pas que ce qu'on appelloit *raisonnable* en France, ne passât pour *très-déraisonnable* en Espagne, de sorte que cette condition étoit assez inutile. Les conquêtes devoient être partagées, en sorte que le Roi auroit le Païs de Luxembourg, Namur le Hainaut, l'Artois, & la Flandre; & les Etats, le Marquisat du S. Empire, où est Anvers, la Seigneurie de Malines, la Duché de Brabant, Hulst, & le Païs de Dam. Pour tâcher de porter les Peuples des Pais-Bas à se soulever, on résolut de les inviter d'abord à se joindre aux Confederez, pour chasser les Espagnols, avec promesse de leur rendre la liberté; ce qui venant à s'éxecuter les trois premiers mois, les Provinces Espagnoles demeureroient unies en un Corps d'Etat libre, avec tous les droits de Souveraineté. On convint d'agir conjointement, & que Frideric Henri, Prince d'Orange, commanderoit les deux Armées unies, en qualité de Généralissime, & donneroit le mot, à moins que le Duc d'Orleans, ou le Cardinal ne s'y trouvassent en personne. Ainsi le Roi envoya ordre aux Maréchaux de Châtillon & de Brezé, ausquels on donna le commandement de l'Armée, que l'on destinoit pour les Païs-Bas, de se trouver à Mesieres le 28. d'Avril, pour aller joindre l'Armée

mée Hollandoiſe, prés de Maſtricht, le 12. de Mai. Charnacé eut de longues conferences avec le Prince d'Orange, ſur ce qu'on pourroit entreprendre. Les François ſouhaitoient qu'on cherchât l'Ennemi, pour le combattre, de peur qu'on ne perdit trop de tems à aſſiéger les Places ; & les Hollandois aimoient mieux que l'on fît quelque ſiége, ſans hazarder de combat. Ces derniers entendoient mieux alors la maniere d'aſſiéger les Places, que les François, & les François étoient plus propres qu'eux à donner bataille. Enfin on conclut ſeulement, que l'on entreroit dans les Païs-Bas par le Luxembourg, & pour le reſte on laiſſa aux Généraux la liberté de régler les entrepriſes, lors que les Armées ſeroient unies.

Ce Traité devoit demeurer ſecret, juſqu'au tems de l'exécution, auquel la France déclareroit la guerre à l'Eſpagne, à l'occaſion de diverſes infractions, que les Eſpagnols avoient faites à la Paix de Vervins; quoi qu'elle n'en eût pas moins fait, de ſon côté. Cependant il arriva que les Eſpagnols ſurprirent Trêves, & emmenerent priſonnier l'Archevêque, comme je l'ai dit. Là-deſſus le Cardinal crût ne pouvoir trouver de prétexte plus plauſible, pour déclarer la guerre aux Eſpagnols, que la détention d'un Prince, qui s'étoit mis ſous la protection de la France. Il fit donc demander, par d'Amontot, * Réſident à Bruxelles, la liberté de l'Electeur de Trêves, au Cardinal-Infant, qui y étoit venu d'Allemagne dès l'an-

* *Le 21. d'Avril. Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 230.*

l'année passée, & au Marquis d'Aytone. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient déliberer là-dessus, sans savoir quels étoient les sentimens de l'Empereur. On prit en France cette réponse, pour une défaite; parce qu'ils avoient eu assez de tems, pour envoyer à Vienne, & recevoir réponse, depuis qu'ils avoient pris l'Electeur de Trêves. Ainsi le Roi envoya à Bruxelles un Heraut d'Armes, pour déclarer la guerre à la Couronne d'Espagne, sur ce refus.

Le Prince d'Orange attendoit à marcher au rendez-vous, qu'il eût appris que l'Armée de France étoit entrée sur les Terres d'Espagne, dans la crainte qu'un ordre opposé ne la fît arrêter sur les frontieres de France. Cela retarda quelques jours l'Armée Françoise, qui attendoit la même chose du Prince d'Orange; mais enfin elle marcha, & elle arriva le 16. de Mai à Rochefort. Comme elle s'avançoit vers Mastricht, divisée en deux brigades, commandée l'une par le Maréchal de Châtillon, & l'autre par celui de Brezé, elle eut avis que le Prince Thomas, fort d'environ douze mille fantassins, & de quatre mille chevaux étoit retranché à Avein, pour leur disputer le passage, ou les charger en queuë. Les Armées se trouverent si proches, quand cet avis vint, & les lieux où il falloit passer, pour éviter le combat, étoient si desavantageux, que les Géneraux François résolurent sur le champ d'attaquer l'Armée Espagnole. Ils le firent * si heureuse-

* *Le 20. de Mai. Voyez Siri. Ibid. p. 318. & les Memoires de Puyseg ur. p. 127.*

ment, que sans faire de perte, ils lui tuèrent quinze cens hommes, firent trois mille prisonniers, & mirent le reste en fuite. Le Prince Thomas leur laissa encore tout le bagage & toute l'artillerie, & se retira à Namur, avec la cavalerie, qui avoit abandonné les Fantassins.

Le Prince d'Orange ne se joignit à l'Armée Françoise, qu'à la fin du mois de Mai, ce qui commença à donner occasion de plainte aux François, qui disoient que s'il avoit été à Mastricht, au jour marqué, ils auroient pû tirer de grands avantages de leur victoire, & que ce retardement avoit donné le tems au Prince Thomas de ramasser les débris de son Armée. Il y eut encore quelque difficulté sur le commandement, parce que le Maréchal de Châtillon, quoi que parent du Prince d'Orange, ne vouloit pas recevoir les ordres de lui, mais seulement lui communiquer les desseins, & agir de concert avec lui. Mais le Maréchal de Brezé s'opposa au dessein de son Collegue, aussi bien que le Marquis de la Meilleraye, & le commandement fut déféré, selon le Traité fait à Paris, à Frideric Henri.

Pendant ce tems-là, * le Roi publia sa Déclaration de guerre, avec un Manifeste, dans lequel il exposoit au long les infractions que les Espagnols avoient faites au Traité de Vervins. Les Espagnols firent aussi une Déclaration & un Manifeste opposé, où ils défendoient leur conduite, & faisoient de semblables reproches à la France. Ils disoient, dans cet Ecrit, que

* *Le 6. de Juin, Aubery, Vie du Card. Liv. V. c. 32.*

que ce n'étoit pas tant le Roi de France, qui leur avoit déclaré la guerre, que le Cardinal de Richelieu; parce que tout se faisoit, par le mouvement du Ministre.

Les deux Armées réünies allerent assiéger Tirlemont, qu'elles attaquerent chacune de son côté. Le Gouverneur D. Francisco de Bargos se défendit si mal, que la Ville* fut emportée l'épée à la main, & saccagée. Ensuite, malgré les Généraux, quelques Soldats y mirent le feu, & les vivres, qui y étoient en quantité, & qui auroient été fort nécessaires à l'Armée Françoise furent consumez. Il s'y commit d'assez grands desordres, que les Hollandois rejettoient sur les François, & les François sur les Hollandois. Quelques uns crurent que Frideric-Henri ne fut pas fâché de rendre les François odieux par-là, & de consumer les vivres, dont ils avoient besoin.

Ensuite, dans le dessein d'attaquer Louvain, ils prirent en passant Diest, & Arschot, & marcherent droit à Bruxelles, comme s'ils en eussent voulu à cette Ville, pour y attirer le Cardinal-Infant, qui étoit à Louvain, avec son Armée. Leur ruse réüssit, & le Cardinal-Infant courut à Bruxelles, après avoir laissé cinq mille hommes devant Louvain. Ainsi les Confédérez allerent assiéger Louvain, qu'ils commencerent à attaquer le 26. de Juin. Ils demeurerent dix jours devant, lors que les vivres venant à manquer aux troupes Françoises, elles penserent à se retirer de là, pour en avoir plus commodément, dans quelque autre lieu. Ils apprirent de plus que Piccolomini, qui venoit au secours du Cardinal-

* *Le 18. de Juin.*

Infant, avec cinq ou six mille chevaux, étoit déja arrivé à Namur, ce qui leur fit craindre qu'il ne leur arrêtât les vivres, qu'ils ne tiroient que de Liege. Ainsi aprés en avoir reçû un Convoi, ils leverent le siége le 4. de Juillet; & les François s'allerent rafraichir autour de Ruremonde & de Venlo, pendant que l'Armée des Etats prit le chemin de Boisleduc. La disette avoit considérablement diminué l'Armée de France, outre que les Géneraux ne s'entendant pas entre eux, les entreprises ne pouvoient pas être bien réglées. Le Maréchal de Brezé naturellement prompt, & fier de la faveur de son Beau-frere, maltraita même de paroles le Maréchal de Châtillon; mais le Prince d'Orange les racommoda, & Châtillon craignant d'offenser le Ministre, dissimula plus qu'il n'auroit fait, en une autre occasion.

Les François accuserent le Prince d'Orange, * d'avoir été la cause de tout le mal, par sa lenteur, & par ses irrésolutions, qui avoient laissé perdre l'occasion d'agir avec succès, & fait souffrir les Armées. Les Hollandois au contraire accusoient les Géneraux François d'avoir été peu d'accord entre eux, & de n'avoir pas tenu assez d'ordre, dans leurs Troupes. Bien des gens crurent que Frederic-Henri, qui n'avoit jamais manqué de résolution, craignit que les François ne fissent trop de progrès dans les Païs-Bas; & que les Etats aimoient mieux avoir les Espagnols pour Voisins, que les

* *Voyez Aubery Vie du Cardinal, Liv. V. c. 12.*

'rançois. En effet, il valoit mieux pour
, que les Espagnols gardassent ce qu'ils
ent dans les Païs-Bas ; parce que l'é-
nement de leurs differens Etats les em-
ıoient d'agir, avec la même vigueur,
re les Provinces-Unies ; que les Fran-
devenus leurs Voisins, & ensuite leurs
emis, auroient pû employer contre el-
On dit aussi que l'Armée Hollandoise
ıanqua jamais de vivres, & que le Prin-
'Orange en auroit pû faire avoir aux
çois, s'il eût voulu ; mais que n'ayant
'autre dessein, que d'engager la France
clarer la guerre aux Espagnols, il étoit
aise qu'elle ne la pût pas faire avec
d'avantage, & que c'étoit pour cela
l avoit presque laissé périr leur Armée.
uoi qu'il en soit, il lui arriva alors
accident de bien plus dangereuse con-
ıence, qui fut la surprise du Fort de
:nk, qui est une Clef des Provinces-
es. Il fut surpris par le Colonel Een-
, la nuit du 27. au 28. de Juillet, par-
u'on avoit négligé d'y faire quelques
ırations nécessaires, & qu'on n'y avoit
é qu'une très-petite Garnison, qui
!s avoir repoussé deux assauts des Es-
ıols, y périt au troisiéme. Le Prince
range voulut y courir, avant que
Espagnols y eussent jetté plus de mon-
& pria les Maréchaux de France de l'ai-
, mais les Espagnols firent tant de dili-
:e, pour y jetter des gens & des vivres,
l y arriva trop tard, & qu'il jugea
l étoit impossible de reprendre ce Fort,
force. Ainsi il entreprit de le reduire par
la

la faim, & il le bloqua prés d'un an, avant qu'il se rendit. Il y eut diverses rencontres, entre les deux Armées, près de ce Fort; mais il ne se fit rien de décisif. Ensuite le Cardinal-Infant alla faire fortifier Gennep, par le moyen duquel il incommoda beaucoup les Garnisons de Venlo, de Ruremonde, & de Mastricht.

Tout le monde étoit surpris, qu'une Armée de quarante mille hommes, comme étoit celle du Prince d'Orange & des Maréchaux de France, n'osât attaquer celle du Cardinal-Infant, qui n'étoit que de la moitié, & qui étoit encore étourdie de la défaite d'Avein. * Les uns attribuoient cela à une jalousie d'Etat, & les autres assuroient que le Prince habile à former un siege, craignoit extraordinairement de hazarder une bataille. On assure même qu'en se logeant sur la rive du Rhin, entre Cleves & le Fort de Schenk, il pouvoit le réduire en dix jours; mais que la seule crainte, que les Espagnols ne le contraignissent à se battre, le fit entrer dans le Betuwe, avec son Armée, pour se mettre à couvert. Mais il empêchoit aussi en même tems que les Espagnols n'entrassent trop avant, dans les Terres des Etats, ce qui auroit causé beaucoup de desordre.

Le Cardinal de Richelieu s'apperçût alors, que le dessein d'entrer dans les Païs-Bas par le Luxembourg, quoi que conforme au sentiment des deux Maréchaux, avoit été mal conçu, à cause de l'éloignement des Frontieres de France, & qu'il auroit

* Siri, Mem. Rec. T. VIII. p. 329.

auroit mieux vallu attaquer Dunkerke, comme le vouloit le Prince d'Orange. Mais il n'étoit plus temps de remedier à cette faute. Le Roi, à qui l'on avoit d'abord fait esperer des merveilles de cette entreprise, fut extrêmement fâché qu'elle réüssit si mal, & encore lui cachoit on une grande partie de ce qui se passoit. Il arriva alors qu'un Gentilhomme, que le Prince d'Orange lui envoyoit l'ayant informé de tout, il se mit en colere contre Bouthillier, le traita de menteur, & lui défendit d'ouvrir aucun paquet, qu'en sa presence. Ce Ministre en tomba malade, & le Cardinal lui-même en parut pensif. Enfin l'on donna ordre à sauver, le mieux que l'on pourroit, le reste de l'Armée, & sur tout la Cavalerie. Charnacé, qui étoit allé de l'Armée à Paris, eut ordre de retourner en Hollande, pour tâcher de la tirer de-là.

Lors que le Cardinal, traitoit avec les Etats Généraux, de la maniere dont on pourroit attaquer les Espagnols, dans les Païs-Bas, le Président de Bellievre, Ambassadeur Extraordinaire chez les Princes d'Italie, formoit avec quelques-uns d'entr'eux une Ligue, pour attaquer le Milanès, & pour défendre la liberté de l'Italie contre les Espagnols. Les Ducs de Savoie, de Mantouë & de Parme s'engagerent dans cette Ligue, pour trois ans; mais les autres Puissances d'Italie ne voulurent pas y entrer. Outre les Troupes que le Roi avoit dans la Valteline, comme on le verra par la suite, * il s'obligeoit d'envoyer con-

* *Voyez le Traité entier, dans Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 258. Il fut signé le 11. de Juillet.*

contre les Espagnols, douze mille Fantassins, & cinq mille cinq cens chevaux. Le Duc de Savoye promit six mille Fantassins & deux mille deux cens chevaux, le Duc de Mantouë, trois mille Fantassins, & trois cens chevaux; & le Duc de Parme, quatre mille hommes de pied, & cinq cens chevaux. Chacun devoit entretenir ses Troupes, à ses dépens, jusqu'à la fin de la guerre; & en cas que les Espagnols augmentassent le nombre des leurs, les Confederez en devoient mettre sur pied le quart de plus, qu'ils n'en avoient. On convint que le Duc de Savoye commanderoit l'Armée, & en son absence le Géneral des Troupes Françoises, qui devoit être le Maréchal de Crequi. On s'accorda aussi sur le partage du Milanès, quand il seroit conquis.

Cette Ligue ayant *été signée, le Maréchal entra dans les Terres d'Espagne, le 29. d'Aoust, avec les Troupes Françoises, & aprés avoir pris quelques petites Places, alla investir Valence, sur le Pô, sans ordre du Roi, ni du Duc de Savoie. Edoüard, Duc de Parme, se mit en campagne dès le lendemain, assisté d'un vieux Capitaine François, nommé De la Marne, que le Maréchal de Crequi lui avoit envoyé. Il se joignit bien tôt à lui, aprés avoir battu un petit Corps d'Armée des Espagnols, qui s'opposa à sa marche. Le Duc de Savoye tarda plus long-temps à venir au rendez-vous, & comme le Siege de Valence n'étoit pas encore entierement formé, les Espagnols eurent le temps de jetter

* *Siri, Ibid. p. 292.*

ter quatre mille hommes dedans, commandez par le Marquis de Celada, pour renforcer la Garnison. François del Cardine, étoit Gouverneur de cette Place, & assisté du Capitaine Spadini, homme de courage & de conduite.

Aprés cela, le Duc de Savoie envoya ses Troupes au Camp, & le Maréchal commença à former le Siége. Il s'imaginoit d'emporter la Place, en peu de jours, quoi que les Assiégez fissent continuellement des sorties, & ajoûtassent même de nouveaux travaux aux anciennes fortifications. Cependant les Troupes du Duc de Parme, composées de gens qui n'avoient jamais été à la guerre, diminuoient tous les jours. Le Duc de Savoie faisoit difficulté d'aller en personne à ce Siége, entrepris contre son sentiment, & commencé par un autre. Le Maréchal de Thoiras le déconseilloit aussi d'y aller, par envie contre celui de Crequi; mais enfin pressé par d'Hemery, Ambassadeur de France à Turin, il se rendit au Camp, le 13. d'Octobre, & aprés avoir fait visiter les travaux, il jugea que ce Siége ne réüssiroit point; & en effet la mauvaise intelligence, qui se mit entre les Assiégeans, ruina tous leurs desseins.

On eut avis que l'Armée Espagnole, commandée par D. Carlo Coloma, marchoit pour faire lever le Siége, & le Maréchal envoya prier le Duc de faire passer le Pô à ses Troupes; afin de combattre les Espagnols, avant qu'ils fussent retranchez à Frescarolo; mais les Troupes du Duc passerent si tard, qu'il fallut

renvoyer au lendemain. On jugea néanmoins qu'il falloit aller attaquer l'Ennemi, & l'Armée se mit en marche, le Maréchal étant à l'Avantgarde, le Duc de Savoie au Corps de Bataille, & le Duc de Parme à l'Arrieregarde. Les Espagnols n'étoient nullement retranchez, dans la pensée que les François n'oseroient sortir de leurs Lignes, devant une Armée plus grande que la leur, & commençoient déja à se retirer, lors qu'on les attaqua. Crequi avoit la droite, & le Duc de Savoie la gauche; & l'attaque commença du côté du Duc, avec assez de vigueur, quoi qu'on n'eût point encore reconnu le poste des Ennemis. On les poussa dans des vignes, où ils avoient mis leur Infanterie, & ils disputoient assez foiblement le terrain, lors que Crequi, sur un faux avis, envoya dire au Duc de Savoie, qu'étant retranchez au de-là, & en plus grand nombre qu'eux, & il ne croyoit pas qu'il fallut pousser plus loin, ce qui fit que Victor-Amedée, qui avoit déja délogé l'Infanterie Espagnole des vignes, retourna en arriere, & perdit l'occasion de battre l'Ennemi. On dit que Crequi avoit soupçonné que le Duc de Savoie le voulût seulement engager, pour le laisser ensuite tailler en pieces, & que pour cette raison, il n'attaqua pas l'Ennemi. Il se retira aussi en même temps, & les Espagnols, qui croyoient être défaits, furent ravis de voir l'Ennemi abandonner de lui-même une entreprise si bien commencée. C'est ce que l'on apprit des prisonniers, mais trop tard; parce que les Espagnols se retrancherent dés-lors, & se tinrent

rent sur leurs gardes. Aprés cela, ils jetterent du secours dans la Ville, par un endroit, où les lignes de circonvallation n'étoient pas achevées, & où les Savoyards ne firent aucune résistance. Il y en entra encore par le Pô, & les pluyes de l'Automne vinrent là-dessus. L'Armée étant d'ailleurs extrêmement affoiblie, par les maladies & par les desertions, sans que la défiance entre le Duc de Savoie & le Maréchal de Crequi cessât, on parla de lever le Siége, comme on le fit peu de jours aprés, en abandonnant le Canon & une partie du bagage. Les Chefs se retirerent, en * se plaignant les uns des autres; & le Milanès, partagé par avance entre les Alliez, demeura aux Espagnols.

Le Cardinal, qui en avoit crû la conquête facile, apprit avec un trés-grand chagrin, le mauvais succès de cette entreprise, & les accusations réciproques du Duc & du Maréchal, qui arriverent ensuite, furent peu capables de le consoler. Crequi accusoit le Duc d'intelligence, avec les Espagnols; & le Duc faisoit voir que le Maréchal avoit entrepris ce Siége avec trop peu de monde, & n'avoit eu aucune conduite en toute cette affaire, quelque bravoure qu'il pût avoir d'ailleurs.

Celui qui étoit le plus en danger étoit le Duc de Parme dont les Etats demeuroient exposez à la vengeance des Espagnols. Il se plaignoit qu'il n'y avoit que lui qui eût tenu le Traité, pour le nombre des Troupes, pour le temps marquée, & pour l'en-

* *Voyez Aubery, Vie du Card. Liv. V. c. 19. &* 20. *outre Siri.*

vie d'executer vigoureusement les projets, que l'on avoit faits dans le Conseil de Guerre. Pour prévenir la ruine de ses Etats, & les autres desseins des Espagnols, les Troupes de France prirent quartier d'Hiver en Italie, & furent mis en diverses Garnisons.

C'est ainsi que s'évanoüirent les esperances du Cardinal de conquerir le Milanès, quoi qu'on ne pût mieux choisir son tems pour cette entreprise, si elle eût été bien executée; parce qu'avant que de commencer, le Roi s'étoit déja rendu maître des passages de la Valteline, de peur qu'il ne vint aux Espagnols des Troupes d'Allemagne. * Le Duc de Rohan, qui étoit en Alsace, avoit eu ordre, dés le Printemps, d'aller en Suisse, pour y prendre six mille hommes, & quatre Compagnies de Cavalerie, & les conduire dans la Valteline, afin de se saisir de ce Païs-là, & de le défendre, avec les Troupes, qui y étoient déja. Etant prêt à marcher, au travers des Terres des Cantons Protestans, il écrivit à du Landé, qui y commandoit trois Régimens François, & autant de Grisons, de se rendre maître de tous les passages de la Valteline, ce qu'il fit trés-heureusement, dés le 13. d'Avril, sans que les Espagnols, ni les petits Cantons y apportassent aucun obstacle. Peu de temps aprés, le Duc de Rohan y arriva, & commença à faire travailler à fortifier les postes, que l'on avoit occupez. Le Roi d'Espagne, averti de cette invasion, fit demander du secours à l'Empereur, qui envoya ordre à Galas de faire

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 216.*

faire un détachement de son Armée, pour l'envoyer dans le Tirol, & de-là dans la Valteline, afin de s'y joindre aux Troupes d'Espagne, qui y devoient entrer du côté du Milanès. Galas détacha huit mille hommes, sous le Baron de Fernamond, Sergent de Bataille; qui s'étant rendu dans le Tirol, attaqua le passage de la Valteline, de ce côté-là, au mois de Novembre. Le Duc de Rohan le reçut, avec quatre mille hommes, & l'Infanterie Françoise chargea si violemment la Cavalerie Allemande qu'elle la renversa, & mit l'Armée en fuite. Fernamond perdit deux mille hommes, outre les prisonniers, & se retira dans le Tirol. Peu de temps aprés, il reçut trois mille hommes de renfort, & Serbellon entra, du côté de Milan, dans la Valteline, & s'avança vers Sondrio. Le Duc de Rohan crut devoir marcher contre ce dernier, avant que le secours de Fernamond fût en état d'agir. Il marcha donc toute la nuit du 13. au 14. de Novembre, & ayant trouvé Serbellon à Morbegno, où il se retranchoit, il l'attaqua, lui tua quinze cens hommes, le mit en fuite, & lui enleva tout son bagage. Le lendemain il retourna à Bormio, de peur que Fernamond ne profitât de son absence. Par là il empêcha qu'un secours considérable n'entrât dans le Milanès, & ne tombât sur les bras des Alliez de la France. Ce fut là le seul avantage, dont on tirât quelque fruit, que la France remporta cette premiere année de la guerre contre l'Espagne.

Les Espagnols avoient eu dessein, pen-

dant qu'elle étoit occupée à agir par terre, en Italie, en Allemagne, & dans les Païs-Bas, de l'attaquer par mer, & de faire une descente en Provence ; mais leur Flotte, aprés avoir été fort mal-traitée de la tempête, ne put faire autre chose que se saisir des Isles de Ste Marguerite, & de St. Honorat, où elle laissa Garnison, & des gens, pour y travailler à deux Forts. Cette prise pouvoit servir à troubler le Commerce de Provence, & à faciliter une descente dans la terre ferme ; mais il étoit difficile de les garder ; de sorte que cet avantage des Espagnols étoit peu considérable.

On ne doit pas oublier que ce fut cette année 1635. au mois de Janvier, que l'Academie Françoise fut établie, par un Edit du Roi, que le Cardinal obtint en faveur de quelques Beaux Esprits, qui depuis quelque tems s'étoient déja assemblez, en particulier, par un louable desir de travailler à perfectionner la Langue Françoise. Le Ministre, qui se piquoit de l'entendre parfaitement & de la bien parler, se fit un plaisir d'engager le Roi à en faire un établissement, & en vint heureusement à bout, de la maniere, qu'on peut le voir, dans l'Histoire de l'Academie, par Paul Pelisson. On a vu bien des années aprés, un Dictionnaire, composé par cette Compagnie, pour tâcher de fixer une Langue, trop sujette au changement, & d'autres Ouvrages de moindre conséquence, mais tous utiles pour le même dessein. Il est difficile qu'une Compagnie, comme celle-là, puisse produire beaucoup d'Ouvra-

ges composez en commun. Mais au moins son établissement a été cause que non seulement plusieurs de ses Membres, mais encore quantité d'autres hommes de Lettres, même hors du Royaume, se sont appliquez à écrire poliment, & ont publié une infinité de belles productions en François; qui ont porté la Langue à un point de perfection, qui ressemble fort à celui de la Langue Latine, du temps d'Auguste, & qui ont excité toute l'Europe à l'apprendre & à l'étudier, de sorte qu'elle n'est guere moins commune, que ne l'étoit auparavant la Langue Latine, & même la Langue Greque, dans les siécles plus éloignez. C'est de quoi l'on est redevable, en partie, au Cardinal de Richelieu, & qui conserveroit seul sa mémoire, pendant bien des Siécles; quand même l'Academie ne feroit pas son éloge, à toutes occasions, ainsi qu'elle le fait, avec justice. Comme j'écris la Vie du Cardinal, consideré comme Ministre d'Etat, non comme homme de Lettres, je ne m'y arrêterai pas davantage. L'Histoire de l'Academie, dont j'ai parlé, satisfera les Lecteurs, qui souhaiteront d'en être instruits plus à fonds.

* Le Chancelier d'Aligre étant mort, le Roi revêtit de cette Dignité Pierre Seguier, comme on le lui avoit promis, en lui donnant les Seaux. Ses Lettres furent presentées au Parlement, le 10. de Janvier, & enregîtrées. Le célebre Antoine le Maître fit, en cette occasion, le Panégyrique du Chancelier & de ses Ayeulx, qui avoient

* *Ann.* 1636.

été membres du Parlement de Paris, comme lui, avant qu'il devint Garde des Seaux.

Il fut reçû, avec grand applaudissement; mais bien-tôt aprés il servit à mortifier cette même Compagnie, de laquelle il étoit sorti. * Pour subvenir aux frais de la guerre, le Roi fut obligé de créer quantité de nouveaux Offices de chaque Parlement, selon l'étenduë de son ressort, fut contraint de recevoir un certain nombre de Présidens & de Conseillers, qui acheterent ces Charges du Roi. Le Parlement de Paris s'assembla là-dessus, & voulut faire des remontrances à Sa Majesté, sur cette augmentation; mais au lieu de les écouter, le Roi fit releguer quelques Conseillers à Angers & à Amboise, pour avoir parlé trop hardiment. Le nouveau Chancelier se transporta aussi au Parlement, pour lui apprendre que ce n'étoit pas à lui à trouver à redire à la conduite du Roi, & que son autorité ne s'étendoit qu'à faire observer les Loix, & à rendre justice au Peuple. Le Roi y envoya aussi la Ville aux Clercs, pour défendre aux Chambres de s'assembler, & leur déclarer que l'on n'écouteroit point leurs remontrance, qu'ils n'eussent reçu les nouveaux Conseillers. Elles obéirent, & le 17. de Mars, elles obtinrent le retour de ceux, qui avoient été releguez, à condition d'être plus sages à l'avenir.

En même temps, le Roi ferma son Epargne, pour toutes sortes de dépenses, excepté pour celles de la guerre, de sorte que les Gou-

* *Voyez Siri Mem. R c. T. VIII. p. 433. Vie du Duc d'Espernon, p. 536.*

Gouverneurs des Provinces, & les Officiers de la Couronne auroient été obligez de se passer de leurs gages & de leurs pensions, si on n'avoit trouvé moyen de les leur faire payer par le Royaume, que l'on chargea pour cela de nouvelles impositions. Quelques uns aimerent mieux s'en passer, que de ruiner les Peuples; mais la plûpart se servirent de ce moyen, pour se faire payer de tout ce qui leur pouvoit être dû, ce qui excita de grands mécontentemens.

Le Ministre se mettoit peu en peine de ce qu'on pouvoit penser des exactions, pourvû que l'on obéït. Il fut bien plus fâché d'apprendre que le Pape étoit dans le dessein de rappeller Mazarin, qu'il avoit envoyé en qualité de Nonce Extraordinaire, pour travailler à la Paix génerale, & en particulier à obtenir le rétablissement de la Maison de Lorraine. Mazarin, au lieu de s'acquitter de sa Commission, ne pensoit qu'à gagner la faveur du Cardinal Duc; & depuis l'affaire de Casal, il avoit toûjours paru si partial pour la France, que les Espagnols ne le pouvoient souffrir. Ainsi à force d'importuner le Pape, ils obtinrent qu'il le rappelleroit de la Cour de France, & lui ordonneroit d'aller faire à Avignon sa Charge de Vice-Legat. Le Cardinal fit ce qu'il put, pour obtenir que Mazarin demeurât en France, ou que s'il n'y demeuroit pas, il allât en Espagne, pour porter cette Couronne à la paix, comme il le disoit; mais comme les Espagnols le croyoient, pour lui servir d'Espion & d'Agent, dans

* *Au commencement de l'année 1636. Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 375.*

dans cette Cour. Le Roi auroit aussi volontiers consenti, que le Pape le donnât pour Ajoint au Cardinal Ginetti, que l'on parloit d'envoyer à Cologne, pour y traiter la Paix. Mais le Pape ne voulut consentir à rien de semblable, & Mazarin se disposa à aller demeurer à Avignon, le moins de tems qu'il pourroit.

La Cour de Rome donna encore un autre chagrin cette année au Cardinal, c'est que les Moines de Cisteaux & de Prémontré l'ayant élû chacun pour leur Abbé Géneral, elle refusa de lui en accorder les Bulles. Il étoit déja Abbé de Cluny, qui est Chef d'Ordre, & par conséquent Abbé Général des Benedictins; en sorte qu'il se seroit trouvé Chef des trois plus riches Ordres du Royaume. On disoit, en sa faveur, que ces Ordres avoient besoin de réforme, & qu'il falloit pour cela une personne de grande autorité, comme étoit le Cardinal; mais on étoit persuadé à Rome que c'étoit l'envie de dominer, & non de réformer, qui le portoit à demander ces Bénefices. Par là, outre les revenus,* il auroit eu un grand nombre de Moines dépendans de lui, prêts à soutenir tout ce qu'il voudroit; ou pour obtenir les Bénefices, qui sont à la collation du Général de ces Ordres, ou pour lui témoigner leur reconnoissance, après les avoir obtenus. On craignoit aussi, qu'il ne pensât à se faire déclarer Patriarche en France, ou au moins Légat à *Latere*, pour toute sa vie, à l'exemple du Cardinal d'Amboise, &

* *Id. Ibid. p.* 386.

& que dans cette vuë, il ne tâchât de s'assujettir les Moines : comme il avoit assujetti les Evêques & les Prêtres Séculiers, par le moyen des Bénéfices, que le Roi ne donnoit qu'à sa recommandation.

Si la Cour de Rome n'avoit pas pour lui la complaisance, qu'il souhaitoit ; il ne lui donnoit pas non plus la satisfaction, qu'elle desiroit de lui. Dès l'année précedente il avoit résolu d'envoyer à Rome, pour Ambassadeur Extraordinaire, le Maréchal d'Estrées ; quoi que le Pape eût une trés-grande répugnance à le recevoir, & l'eût fait témoigner à la Cour de France. Le Maréchal partit, malgré ces oppositions, au commencement * de celle-ci, pour porter le Pape à traiter le Duc de Parme, avec plus de douceur qu'il ne faisoit. Il avoit écrit deux Brefs à ce Prince, par lesquels il desaprouvoit son union avec la France, pour attaquer le Milanès ; parce qu'il exposoit ainsi ses Etats, qui sont un Fief de l'Eglise, aux ressentimens des Espagnols. Il avoit encore fait entendre au Duc, que si le S. Siége étoit obligé d'armer, pour la défense des Etats de ce Prince, il entendoit qu'il fût dédommagé de ses frais. C'étoit *là* le sujet principal de l'Ambassade du Maréchal d'Estrées, avec qui le Pape refusa long-tems de traiter ; parce qu'il sembloit avoir méprisé son autorité, lors qu'il s'étoit saisi de la Valteline, comme je l'ai dit ailleurs. On disoit encore que, par ses brusqueries, il avoit été cause de la mort de Paul V. Mais enfin le Cardinal, qui n'avoit pas

* *Le 24. de Janvier.*

pas accoûtumé de reculer, le soûtint si fortement, qu'il fallut que le Pape s'accoûtumât à traiter avec lui.

Il eut ordre * de continuer à recommander à Sa Sainteté le P. Joseph de la part du Roi, pour le Chapeau de Cardinal. Mais outre que la personne de ce Capucin déplaisoit à la Cour de Rome, le Pape faisoit difficulté de donner le Chapeau à un Capucin; parce que le Cardinal de S. Honofrio son Frere, qui avoit été Capucin, prétendoit qu'il n'y eût que lui, dans son Ordre, qui eût cet honneur. Le Pape se défendoit sur ce qu'après avoir donné le Chapeau à un Capucin, on le demanderoit pour d'autres du même Ordre, comme on le faisoit déja, & que cet Ordre, qui étoit si bien réglé, se corromproit par les pensées ambitieuses, que l'on inspireroit à beaucoup de Capucins, qui commenceroient à prétendre aux Dignitez de l'Eglise. Le Maréchal fit plus d'une fois l'éloge du P. Joseph, sans pouvoir rien obtenir du Pape; qui se servoit toûjours des mêmes raisons, quoi qu'on pût lui dire pour les affoiblir.

Avant que les Armées pussent se mettre en campogne, le Duc de Parme résolut de venir à Paris, pour se recommander lui-même au Roi & au Cardinal. Il y fut † parfaitement bien reçu, & on le logea au Louvre, dans l'appartement de la Reine-Mere. Le Duc § de VVymar y vint aussi, & fut logé à l'Arcenal, & quoi qu'on lui

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 426.*

† *Le 16. de Février. Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 38.*

§ *Ibid. p. 394.*

lui fit beaucoup d'honneur, on ne le traita pas comme le Duc de Parme; qui fut reçu en Prince Souverain. Cela causa quelque jalousie; mais qui s'appaisa bien-tôt; le Duc de VVymar ayant d'ailleurs sujet d'être satisfait du Cardinal.

Le Duc de Parme obtint du Roi le pouvoir de commander un Corps d'Armée, que le Duc de Savoie devoit lui donner, en qualité de Lieutenant du Roi. Pendant son absence, les Espagnols & le Duc de Modene firent des courses dans ses Etats, & se rendirent Maîtres de quelques petites Places. Les Troupes, que le Duc de Parme avoit sur pied, soûtenuës de quelques-unes des François & du Duc de Savoye, ne les purent pas mettre à couvert. * Il partit donc promptement de Paris, pour mettre ordre à leur défense, & dès qu'il fut arrivé en Italie, il auroit voulu que le Duc de Savoye lui remit à l'instant un détachement considerable, pour chasser les Ennemis de ses Etats, & pour se venger du Duc de Modene; mais les Troupes, qu'on attendoit de France, n'ayant pas encore passé les Monts, il ne fut pas possible de le satisfaire. Dès-lors, on commença à blâmer le Duc de Parme, de s'être déclaré témerairement contre l'Espagne; sur des esperances chimeriques, que le Cardinal lui avoit fait donner, de le mettre en possession de quelque partie du Milanès, dès qu'il seroit conquis. Il éprouva en cette occasion, qu'un ennemi voisin est infiniment plus redoutable, qu'un ami éloigné n'est utile; quoi

* *Le 18. de Mars, Siri. Ibid. p. 396.*

quoi que sa puissance ne soit nullement inferieure à celle de l'ennemi.

Néanmoins le Roi, sur les instances du Duc de Parme, envoya * prier le Duc de Savoye de se mettre promptement en campagne, pour l'aller secourir; puis que sans cela aucun Prince d'Italie ne voudroit favoriser une Ligue, dont il verroit les Membres s'abandonner les uns les autres. Le Duc de Savoye se résolut de satisfaire le Roi, & voulut mener avec lui le Maréchal de Toiras, pour qui il avoit conçû une amitié particuliere; quoi que le Cardinal le tint comme relegué à Casal, sans lui donner aucun emploi. Il y eut là-dessus de la difficulté entre Crequi & lui, que le Roi vuida en donnant l'avantage à Crequi; qui étoit comme son Lieutenant, au lieu que Thoiras ne l'étoit que du Duc de Savoye.

Cependant les Espagnols & le Duc de Modene se fortifierent dans les lieux, qu'ils avoient pris dans les Etats du Duc de Parme. Le Marquis de Leganès, à qui le Roi d'Espagne venoit de donner le Gouvernement du Milanès, plaça les principales Troupes d'Espagne à Novare; à Pavie, à Alexandrie, & dans le voisinage, & jetta un Pont sur le Pô à Girola; par lequel les trois Corps, dans lesquels elles étoient divisées, pouvoient se communiquer; afin d'empêcher que le Duc de Savoye ne pût entrer, dans les Etats du Duc de Parme. De l'autre côté, après de grandes contestations entre les Chefs, qui ne s'accordoient pas mieux, que la Campagne précedente,

* Le 16. d'Avril.

te, on conclut d'accompagner le Duc de Parme jusques sur les Frontieres de ses Etats, avec toute l'Armée, & de lui donner six mille Fantassins, & huit cens chevaux, pour en chasser les Ennemis, & en même tems de se fortifier sur le Tesin, & de se rendre maître d'Oleggio, pour être en état d'avoir communication avec les Troupes de la Valteline. Il y eut encore de grandes difficultez, dans l'execution de ce dessein; par la mesintelligence des Chefs, & par le peu d'ordre que le Duc de Savoye donna, pour fournir à l'Armée le nombre des batteaux nécessaires, pour traverser les Rivieres, qu'il falloit passer; de sorte que si les Espagnols eussent entendu le mêtier de la guerre, ils auroient eu plus d'une fois occasion de ruiner l'Armée des Confederez. Mais ils prirent les irrésolutions & les fausses démarches des François, pour des stratagêmes.

Elle prit enfin le chemin d'Oleggio, le 14. de Juin, & le lendemain Crequi se rendit Maître de cette Place, qui se rendit à l'instant. Trois cens cavaliers qu'il avoit envoyez vers le Tesin, pour se saisir des batteaux, qui devoient être au passage, trouverent qu'ils étoient à l'autre bord; mais le Commandement François ayant fait prendre des écharpes rouges aux Carabiniers Montferrins, il fit accroire aux Batteliers, que c'étoient des Troupes au service de l'Espagne, qui étoient poursuivies par les François, & ainsi les ayant obligez de venir de son côté, il se rendit maître des batteaux. Par ce stratagême, & par le moyen de quelques autres batteaux,

que

que le Duc de Savoye y avoit fait conduire, ils passerent. Le Maréchal de Crequi y vint & l'on se mit à faire un retranchement, pour couvrir le Pont, qu'on avoit dessein de faire en cet endroit.

Le Duc de Savoye marcha en même tems à Fontanet; qu'il trouva plus fort qu'il n'avoit cru. Thoiras l'investit, & fit dresser une batterie de quatre piéces de canon pour le battre. Comme il étoit près de cette batterie, * une mousquetade lui perça la poitrine, & l'abbatit sur la place. Il fut beaucoup regreté de tout le monde, à cause de ses belles qualitez, & des grands services qu'il avoit rendus au Royaume. Le Cardinal ne l'avoit jamais aimé, parce que le Roi avoit eu du penchant à le faire son Favori, & après l'avoir envoyé en Italie, il le rendit suspect au Roi, sous prétexte que deux de ses Freres s'étoient trouvez dans l'armée de Monsieur, à la Bataille de Castelnaudary. Il lui fit même ôter ses Gouvernemens, & ses pensions, & en fit au Roi tel portrait qu'il lui plût, sans que le Maréchal eût le moyen de se défendre.

Fontanet se rendit peu de tems aprés, & le Maréchal de Crequi se joignit au Duc de Savoye, sans aucun empêchement, parce que les Espagnols avoit entierement abandonné les environs du Tesin; dans l'opinion que les François avoient dessein de passer le Tanare, & ensuite le Pô. Le Duc & le Maréchal demeurerent ensemble sur les bords du Tesin, l'un d'un côté,

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 411. Hist. du Maréchal de Thoiras. Liv. III. à la fin.*

té, l'autre de l'autre, jusqu'au 20. du mois; en consultant s'ils renverroient le Duc de Parme, dans ses Etats. Ce dernier ne savoit lui-même quel parti prendre, mais enfin de peur qu'une Armée amie ne le ruinât, aussi bien que celle de l'ennemi, il se résolut à partir incognito, lui cinquiéme, pour se rendre par l'Etat de Genes sur ses Terres. Comme il n'avoit aucune experience dans la guerre, il avoit d'abord esperé que dans peu de mois, & sans grande dépense, l'Armée confédérée seroit maîtresse de tout le Milanès; mais quand il vit arriver tout le contraire, & ses Etats en danger de devenir le théatre de la guerre, il changea entierement de pensée, & devint timide hors de propos, comme il avoit été auparavant plein d'esperances mal fondées.

Ensuite l'Armée confédérée marcha sur les deux bords du Tesin, à dessein d'y fortifier le poste, que l'on jugeroit le plus avantageux pour être maître du cours de cette Riviere, afin d'y faire un Pont. Pendant qu'elle marchoit, elle eut avis que le Marquis de Leganès venoit à elle, du côté où étoit Crequi, de sorte que le Duc de Savoye fit travailler incessamment, pendant la nuit, à un Pont qui fut fait * dès le matin, pour se joindre au Maréchal. Les Espagnols avoient quatorze mille hommes de pied, quatre mille chevaux, & quatre canons. Ils chargerent les François dés le matin, qui soûtinrent le choc jusqu'à ce que le Duc de Savoye fût passé. Le combat fut si opiniâtre, qu'il

* *Le 23. de Juin.*

qu'il dura jusqu'à la nuit ; car la victoire avoit été incertaine pendant tout le jour, & les deux Armées étoient plusieurs fois revenuës à la charge, sans vouloir reculer. Mais les Espagnols se retirerent, pendant la nuit, & ce fut en vain que le Duc de Savoye & le Maréchal voulurent recommencer le combat, dès le lendemain matin. Ils n'eurent néanmoins aucun avantage, que le Champ de bataille, & un peu moins de morts & de blessez de leur côté. Cependant le Duc de Rohan força divers passages autour du Lac de Come, mais quand il fut à Lech, il envoya dire au Duc de Savoye, qu'il ne pouvoit s'avancer que jusqu'à Gravedonne, parce que les chemins étoient trop difficiles. Ainsi il fut obligé de s'en retourner dans la Valteline, & le Duc de Savoye abandonna le Tesin, * & retourna en Piémont. L'Armée de France commença dès-lors à diminuer considérablement, par les desertions perpétuelles ; & au contraire les nouvelles levées du Milanès & du Royaume de Naples, augmentoient tous les jours celles des Espagnols.

Le Duc de Parme de retour dans ses Etats, y vit bien-tôt un Corps considérable de Troupes Espagnoles, sous D. Martin d'Arragon, qui en saccagea une grande partie. Il se repentit alors de n'avoir pas accepté les Troupes, qu'on lui avoit voulu donner, pour la conservation de ses Etats, qu'il craignit de charger trop en les recevant ; & il envoya les redemander, avec beaucoup d'empresse-

* Le 23. de Juillet.

pressement. Mais comme les Espagnols étoient alors maîtres de la Campagne, il n'étoit pas facile de le secourir. Pour comble de malheur, le Pape publia un Monitoire contre le Duc; par lequel il citoit à Rome, & lui ordonnoit de retirer les Troupes qu'il avoit sur les Etats d'autrui. Le Pape prétendoit encore avoir par écrit des sûretez qu'il seroit obéï, dans l'espace de trente jours; sans quoi il menaçoit d'excommunier le Duc, & de donner ses Terres au premier occupant. On fut d'autant plus surpris de cette rigueur, que le Duc n'avoit alors aucun Soldat hors de chez lui, & que les Espagnols couroient ses Terres impunément, & tenoient même Plaisance bloquée. On ne savoit pas encore qu'il y avoit un Traité secret, entre les Espagnols & les Barberins, qui souhaitoient de se rendre maîtres, sous quelque prétexte, des Etats de ce Prince, & d'en mettre en possession. D. Tadeo Barberini, Préfet de Rome. Le Roi envoya ordre au Maréchal d'Estrées, de se plaindre fortement du procedé du Pape, & cela l'empêcha de pousser plus ouvertement son desseïn. Il ordonna aussi au Maréchal de Crequi, d'aller secourir incessamment le Duc de Parme; mais les passages lui étant fermez, tant par l'Etat de Génes, que par le Milanès; ou par des Troupes, que l'on y avoit postées, ou par les pluyes & le mauvais tems le Maréchal ne pouvoit executer cet ordre. Ainsi le meilleur parti que le Duc de Parme pût prendre étoit de s'accommoder incessamment avec les Espagnols, qui sa-

tisfaits de l'avoir humilié, lui offroient des conditions assez raisonnables, dont le Pape & le Grand-Duc de Toscane devoient être Garands. Mais le chagrin d'être si tôt réduits à demander pardon à la Couronne d'Espagne, & les grandes promesses de la France, firent que ce Prince refusa d'écouter ceux qui lui conseilloient de s'accommoder, quoi qu'il fut bloqué dans Plaisance, & que l'on parlât d'Assieger cette Place, dans les formes.

Ainsi cette Campagne ne finit pas en Italie, aussi avantageusement pour les François, qu'elle avoit commencé, & leurs victoires servirent à peine à conserver leurs Alliez. Le Roi avoit formé le dessein de secourir les Places d'Alsace qu'il tenoit, contre les Impériaux, qui cherchoient les moyens de les reprendre, & qui esperoient de les réduire bien-tôt, à cause de l'éloignement des François. Le Cardinal de la Valette, qui venoit de faire l'année précedente son apprentissage en Allemagne, se chargea de cette expedition. * On lui donna trois mille Chevaux, & trois mille fantassins d'élite, & avec ce petit Corps d'Armée il ravitailla heureusement Slechtadt, Colmar, & Hagnenaw. Aprés cela il s'opposa, avec le Duc de VVymar, † aux entreprises des Impériaux en Alsace, pour les empêcher d'y entrer, & de passer encore plus loin.

Dans le même temps, le Cardinal avoit fait donner une Armée au Prince de Condé, dont

Le 2. de Janvier. Aubery, Vie du Card. Liv. V. c. 24. Siri, Mem. Rec. T. VIII. p. 457.

† Au mois de Mai.

dont le Marquis de la Meilleraye étoit Lieutenant ; pour entrer dans la Franche-Comté, & tâcher de la soumettre. La Cour de France se plaignoit des Comtois, qui étoient obligez de garder la neutralité, dans les guerres qu'elle pourroit avoir avec la Couronne d'Espagne, & qui avoient néanmoins fourni des vivres aux Ennemis, & les avoient reçûs chez eux, aussi bien que les François mécontens. On les accusoit encore de diverses autres infractions, que l'on fit beaucoup valoir dans la Diette des Suisses, de peur qu'ils ne secourussent la Franche-Comté, parce qu'ils étoient Garands des Traitez de la Couronne avec cette Province. Le Prince de Condé y entra, & * assiégea Dole. Les Suisses envoyerent bien un Député au Roi, pour le prier de faire discontinuer ce siége ; mais on lui répondit la même chose, que l'on avoit fait dire dans la Diette, & on lui dit que s'il venoit des Deputez de chaque Canton, on verroit ce que l'on auroit à faire. Cependant quelque peu d'argent appaisa ceux d'entre eux, qui crioient le plus, & cette Députation s'en alla en fumée. Mais ceux de Dole, quoi qu'attaquez avec beaucoup de vigueur, se défendirent mieux qu'on n'avoit crû, & la Place se trouva en état d'attendre le secours des Impériaux & des Espagnols. Le Prince, après avoir gagné les dehors pied à pied, & avec beaucoup de peine, y fit donner un violent assaut, le 14. de Juin, commandé par le Marquis de Villeroi, Maréchal de Camp ; mais les

* *Le 28. de Mai.*

les François furent repoussez, avec perte. Cependant le Duc de Lorraine & Lamboi entrerent dans la Franche-Comté avec huit mille Fantassins, & autant de Chevaux, & se vinrent camper à une lieuë des Lignes des François, à dessein de les attaquer le lendemain. Le Prince ne les attendit pas, il leva promptement le siége, & se retira dans la Duché de Bourgogne. * Les Impériaux le suivirent, & firent de grands ravages dans la Bourgogne, & dans la Bresse.

Le Duc de Lorraine fut ensuite assiéger S. Jean de Lône, pendant que Galas, qui s'étoit joint à lui, ravageoit la Province, sans que ni le Prince de Condé, ni le Duc de Wymar, ni le Cardinal de la Valette le pussent empêcher. Mais cette Place ayant fait d'abord une vigoureuse résistance, & ensuite reçû du secours, commandé par le Colonel Rantzau, † le Duc de Lorraine fut obligé à son tour de lever ce siége, & Galas se retira en Franche-Comté, & de-là en Allemagne. Son Armée avoit été d'abord de plus de trente mille hommes, & elle se trouva réduite à dix-huit mille, sans avoir rien fait que piller quelques Châteaux, & quelques Villages. Le peu d'ordre dans les desseins, l'irrésolution des Géneraux, & l'envie de piller, firent perdre aux Impériaux la plus belle occasion du monde de ruiner la France, qui étoit extrêmement embarrassée ailleurs, & qui ne se retira heureusement d'affaire que par la mal-habileté des Ennemis.

Le

* *Le 15. d'Aoust.*

† *Le 2. de Nov. Aubery, Vie du Card. Liv. V. c. 4.*

Les Espagnols formerent un dessein sur Bayonne, qui ne réüssit pas mieux. Il n'y avoit presque aucunes Troupes sur la Frontiere, * & ils entrerent dans le Païs de Labourt si à l'improviste, que la peur s'étant mise parmi les Communes, tout fuyoit devant eux, malgré le Duc de la Valette, qui y étoit arrivé en poste, pour aider son Pere, qui étoit tombé malade à Bayonne. L'Amiral de Castille, qui commandoit un Corps de six mille Fantassins, & de deux mille Chevaux, se rendit ainsi maître de la Campagne, & en même tems de S. Jean de Luz, & du Fort de Socoa, à trois lieuës de Bayonne. Mais au lieu de s'avancer promptement, pour attaquer cette Ville, qui manquoit de tout, & qui n'auroit pû tenir que très-peu de jours; il s'arrêta tout court, & se contenta de garder ce qu'il avoit pris d'abord. Cette faute donna le tems au Duc de la Valette de fortifier Bayonne, d'y faire entrer des vivres, & de mettre le reste de la Province en état de défense.

La France de son côté † tenta vainement, cette année, de chasser les Espagnols des Isles de S. Honorat & de Ste Marguerite; par le moyen d'une Flotte de trente-huit Vaisseaux, qu'elle fit venir de l'Ocean, sous la conduite du Comte de Harcourt, de l'Archevêque de Bourdeaux & de l'Evêque de Nantes. Cette Flotte arriva heureusement le 12. d'Août sur les Côtes de Pro-

* *En Octobre. Voyez la vie du Duc d'Espernon & Siri T. VIII. p. 460.*

† *Siri Ibid. p. 432.*

Provence. Mais au lieu d'agir d'abord, le Maréchal de Vitry, Gouverneur de la Province, lui fit perdre un mois de tems, irrité de ce qu'on ne s'étoit pas adressé à lui pour cette affaire. Cependant la Flotte, mal équippée, & mal pourvûë par l'Evêque de Nantes, qui avoit été chargé de cette commission, ne put plus tenir la Mer, & celle des Espagnols, forte de cinquante Galeres, parut, & jetta trois mille hommes, avec des vivres, & des munitions, dans ces Isles, ce qui rompit entierement le dessein de les reprendre.

Dés le * commencement de l'année, les Etats Géneraux des Provinces-Unies, fatiguez de la longueur de la guerre, qu'ils avoient depuis tant d'années avec l'Espagne, renoüerent avec eux la négociation, qu'ils avoient interrompuë. La France s'en étant apperçûë, on envoya ordre au Maréchal de Brezé, & au Baron de Charnacé, de tâcher de rompre les Conferences, que l'on avoit commencées en Brabant, concernant cette affaire. Ils en vinrent heureusement à bout, & les Etats déclarerent aux Agens des Espagnols, qu'ils ne conclurroient rien, sans le consentement de la France. Ils en donnerent encore des assurances par écrit au Maréchal de Brezé, & ils se disposerent effectivement à continuer la guerre. Ils offroient à la France, si elle vouloit la faire à l'Espagne par mer, d'entretenir le tiers de la Flotte, & de prêter au Roi trente Vaisseaux de guerre, en leur donnant deux mille livres par mois pour chacun. Le Prin-

ce

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p.* 434.

ce d'Orange demandoit aussi dix mille hommes de pied, & douze Compagnies de cavalerie, pour cette Campagne. Au lieu d'écouter ces offres, les autres desseins que le Cardinal avoit, & dont j'ai raconté les bons & les mauvais succès, firent apparemment négliger de ce côté là les préparatifs nécessaires, pour résister aux Espagnols. Ainsi les Etats Généraux n'étant pas secourus de la France, comme ils l'auroient dû être, le Cardinal Infant se vit hors d'inquiétude, à l'égard de ce qu'ils pourroient entreprendre, & pensa à rendre à la France, ce qu'elle lui avoit fait l'année précedente. D'ailleurs voyant les principales forces de la France occupées, en Italie & en Bourgogne, il se contenta d'opposer le Comte de Feria au Prince d'Orange, avec un petit Corps d'Armée.

Il avoit eu dessein de se rendre maître * de la Ville de Liége, qui avoit été neutre depuis la déclaration de la guerre, & Jean de Werth l'étoit allé assiéger ; mais les Liégeois s'étant accommodez, pour une somme d'argent, le Cardinal Infant donna ordre à ce Géneral de se joindre au Prince Thomas & à Picolomini, pour entrer ensemble en Picardie. † Ils assiégerent d'abord la Capelle, qui ne tint que § sept jours, & que le Baron du Bec rendit par capitulation. Aprés avoir pris quelques autres petites Places, ils allerent attaquer le Câtelet, que S. Leger, qui en étoit Gouverneur, rendit aussi sans atten-

* *Aubery, Vie du Cardinal. Liv. V. c. 35.*

† *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 436.*

§ *Elle se rendit le 10. de Juillet.*

dre, qu'on fit brêche. On étoit surpris du peu de résistance des Gouverneurs de ces Places, & le Cardinal s'échauffoit extraordinairement contre eux, quoi que ce fût par sa faute, la Frontiere de la Picardie étant demeurée, aprés la déclaration de guerre, comme dans le milieu de la paix, sans défense & sans munitions. Pour détourner les yeux de tout le monde de dessus lui, il fit condamner, par un Conseil composé des Officiers de la Couronne, qui se trouverent à Paris, & de quelques Conseillers d'Etat, les Gouverneurs des Places renduës à être écartelez, comme Traîtres. Il * maltraita même de paroles le Duc de la Valette, qui n'avoit pas voulu condamner le Baron du Bec à mort, comme les intérêts du Ministre le demandoient.

Tout ce que l'on put faire, ce fut d'opposer aux Espagnols un petit Corps d'Armée, commandé par le Comte de Soissons, & composé des Troupes du Maréchal de Brezé, qu'il avoit ramenées de Hollande; & de celles du Maréchal de Chaunes, qui avoient agi l'Eté précédent sur la Frontiere de l'Artois. Mais cette Armée n'étant nullement capable de faire tête, aux Espagnols, & se diminuant encore par les détachemens qu'il en falloit faire, pour défendre les Places, qui étoient en danger d'être attaquées; elle se réduisit à leur disputer le passage de la Riviere de Somme, & à incommoder leur marche. Le 1. d'Aoust l'Armée Espagnole se presenta sur le bord de cette Riviere, & feignant de vouloir passer en un cer-

* *Vie du Duc d'Espernon. p. 548.*

certain endroit, à la faveur de douze pieces de canon mises en batterie, sur le bord de la Somme, elle la passa dans un autre lieu, où les François ne l'attendoient pas. Le Comte voulut attaquer leur Infanterie, qui s'étoit promptement couverte de gabions; mais il y fit tant de perte, sans pouvoir la faire déloger, qu'il fut obligé de céder la Campagne aux Espagnols, & de se retirer à Compiégne. Cela jetta l'allarme dans tout le Païs, & l'on étoit étonné que l'Armée du Comte fuit devant huit ou dix mille chevaux, que Picolomini & Jean de Werth commandoient. Aussi Roye ouvrit le lendemain les portes à l'Armée d'Espagne, & les Troupes Françoises commençoient même à s'épouvanter. On craignoit que s'approchant de Paris, l'Armée Espagnole ne les suivit, au lieu que si elles avoient pris quelque poste, plus prés de la Frontiere, les Ennemis n'auroient pas osé s'avancer trop avant dans le Royaume. Peu de jours aprés Corbie, qui passoit pour une Place forte, fut prise, aprés huit jours de siége, quoiqu'il y eût dix-huit cens hommes de garnison. Soyecourt, Lieutenant-Géneral de la Province, la rendit, sans attendre d'assaut, & sans craindre la peine, à laquelle on avoit condamné les autres Gouverneurs.

Dès lors une peur excessive commença à prendre les Parisiens, malgré la presence du Roi, & l'arrivée perpetuelle de nouvelles Troupes qui grossissoient tous les jours l'Armée. On déchiroit par tout le Cardinal de Richelieu, qui avoit engagé le Royaume dans cette guerre, sans avoir

pourvû à la sûreté des Frontiéres, & sur
de celles de Picardie, si peu éloignées d
ris. Comme il n'étoit aimé que de ses C
tures, on prenoit occasion de-là de
tout le mal que l'on en savoit. * On n
soit pas seulement que la guerre n'étoi
son mêtier, mais encore qu'il vouloi
vrer Paris aux Espagnols, & que c'
pour cela qu'il avoit fait abatre les mu
les du Fauxbourg de S. Honoré, sous
texte d'agrandir la Ville de ce côté-là.
pendant † malgré tous ces murmures
Cardinal étant venu à Paris, alloit
la Ville sans ses Gardes ordinaires, co
pour rassurer le Peuple, & pour faire
la confiance que lui donnoit son i
cence.

Un peu § avant ces desavantages,
pour diminuer l'envie, que ses trop
des richesses lui attiroient, ou pour
que autre raison, que l'Histoire ne dit
il fit prier le Roi d'accepter une don
qu'il vouloit lui faire. C'étoit de son
tel de Richelieu, de sa Chapelle de
mants, de son Buffet d'argent cizelé
de son gros Diamant. Il s'en retenoit s
ment l'usufruit, pendant sa vie; out
Capitainerie & la Conciergerie de cet
tel, pour les Ducs de Richelieu ses
cesseurs, & la proprieté des maisons
pourroient être bâties autour du jardin.
Roi accepta cette donation, qui ne

* *Aubery. Vie du Card. Liv. V. c. 38.*

† *Aubery. Ibid. c. 40. Siri. Ibid. p. 438.*

§ *Dès le mois de Mai. Voyez Aubery, à la*
la Vie du Cardinal.

voit être allienée de sa Couronne, & l'Acte en fut passé le 6. de Juin. Cet Acte commence par dire *que le Cardinal avoit ci-devant supplié Sa Majesté d'ajoûter aux immenses bienfaits, dont il lui étoit redevable, la faveur d'agréer qu'il lui donnât quelque marque de son ressentiment qui (bien que très-petite en comparaison des obligations infinies, qu'il a à un si bon Maître) témoigneroit au moins à la posterité, que ce n'est pas manque d'affection, mais la disproportion si extrême qu'il y a d'un Sujet à son Souverain, & au premier Roi du monde, qui l'empêche de lui rendre de plus grandes preuves de sa reconnoissance.* Dans quelque vûë que ce fût, que le Cardinal fit cette Donation au Roi; il est au moins certain qu'après cela le Roi ne pouvoit l'accuser d'avarice, & qu'il avoit encore moins de sujet de le soupçonner de peu de fidélité, dans les accidens fâcheux qui lui arriverent cette année.

Pour revenir aux affaires publiques, tous les Corps de Paris allerent offrir, en cette occasion, leurs services au Roi, & se cottiserent, pour faire promptement de nouvelles levées. On envoya chercher, dans les environs, tous les jeunes gens capables de porter les armes. On obligea ceux qui avoient plusieurs Laquais d'en donner un, aussi bien que les Ouvriers, qui avoient trop d'Apprentifs, & l'on fit cesser de travailler à quantité de bâtimens de Paris, pour enrôller les Charpentiers & les Maçons. Le Roi ordonna encore que tous ceux, qui avoient plus d'une paire de chevaux de Carrosse, en donneroient un, pour servir à l'Artillerie, ou

à la cavalerie ; & que tous les Gentils-hommes, tous ceux qui étoient exempts de la Taille, & tous les Officiers de sa Maison, se trouveroient en armes à S. Denys, dans six jours. Cependant le siége de Dole fut levé, comme je l'ai dit, & le Roi se trouva le 1. de Septembre à la tête de quarante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, avec un attirail de quarante pieces de canon.

L'Armée étant assemblée, le Roi s'y rendit accompagné de Monsieur, du Cardinal Duc, du Duc d'Angoulême, & des Maréchaux de la Force & de Châtillon, outre quantité d'autres Officiers. Monsieur fut déclaré Generalissime de cette Armée, & le Comte de Soissons Lieutenant Géneral, ce que l'on fit plûtôt de peur de mécontenter ces Princes, que pour les favoriser. Le Cardinal avoit souhaité d'en être Generalissime, & que le Comte de Soissons commandât sous lui, mais le Comte l'avoit refusé, ce qui l'obligea de donner à Monsieur la qualité qu'il avoit souhaitée, pour lui-même. Quoi que l'on fût en état de chasser bien-tôt les Ennemis de Picardie, le danger où l'on avoit été, & les affaires d'Italie & de Bourgogne jetterent le Roi dans une profonde mélancolie, qui faisoit qu'il se chagrinoit de tout. Il étoit aussi fâché que son Frere eût le Commandement de l'Armée, & vécût en bonne intelligence avec le Comte de Soissons. Il témoignoit même une trés-grande froideur au Cardinal, qui avoit osé censurer son humeur chagrine, & son peu de fermeté. A peine le vouloit-il

il voir, & il rebutoit lors qu'il lui parloit de quelque chose, de sorte que le Cardinal perdoit presque courage, & négligeoit de donner les ordres nécessaires. On remarqua que, contre sa coûtume, il faisoit beaucoup de civilitez à des gens, qu'il méprisoit auparavant. Un jour même, * il demanda en public à St. Ybal, qu'il haïssoit extrêmement, parce qu'il étoit attaché au parti du Comte de Soissons, son sentiment, sur une chose de conséquence. Il l'invita encore à souper, & S. Ybal étoit ravi de voir cet esprit fier humilié, par la crainte où il étoit que les progrès des Ennemis ne fussent cause de sa ruine. † Il se trouva enfin si abattu de corps & d'esprit, que si le P. Joseph, à qui il découvroit ses plus secretes foiblesses, ne l'eût encouragé, il étoit prêt à abandonner le Ministere, & à se mettre ainsi en danger de périr, au gré de ses Ennemis. Mais le Capucin lui ayant rendu le courage, par ses discours, il résolut de s'appliquer plus que jamais aux affaires.

La premiere chose qu'il conseilla au Roi, dans cette conjoncture, fut de porter les Etats Généraux à entreprendre quelque chose sur les Terres d'Espagne. Le Prince d'Orange étoit trés-bien disposé, mais ceux qui souhaitoient la Trêve, empêchoient qu'il n'agit avec la vigueur nécessaire. Il l'emporta néanmoins sur eux, en cette rencontre, & fit défendre à l'Agent des Etats à Vienne, d'y parler plus de

* *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 441.*
† *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 439.*

Trêve. Il se mit en campagne, avec une Armée considérable, & prêt à entreprendre quelque chose dans les Païs-Bas Espagnols, en cas que le Comte de Feria s'approchât des Frontieres de France. Ce fut alors que Frideric-Henri reçut le titre d'Altesse, que le Cardinal lui fit donner desormais; au lieu de celui d'Excellence, qu'il avoit eu jusqu'alors. Le Roi conclut encore un nouveau Traité avec les Etats, par lequel il leur promit un million & demi de livres, payable en trois termes, dans l'espace d'un an; à condition que tout cet argent seroit employé à faire la guerre aux Espagnols.

Pour encourager l'Armée par sa présence, le Roi s'y étoit rendu, comme je l'ai dit, au commencement de Septembre, & s'étoit avancé jusqu'à Senlis, d'où voyant une nuit la flamme de quelques Villages, où les Croates avoient mis le feu en se retirant, il se mit à pleurer à chaudes larmes, la ruine de ses Peuples. Cependant l'Armée d'Espagne n'étant nullement capable d'arrêter la sienne, elle ne pensa plus qu'à se retirer dans les Païs-Bas; sans avoir eu le tems de mettre ses conquêtes à couvert. Celle de France s'étant avancée devant Roye, cette Place après avoir été battuë, pendant quelques jours, de douze piéces de Canon, se rendit à Monsieur par composition. Ensuite elle alla bloquer Corbie, car on n'esperoit pas de la prendre par force. Pour cela, l'on entreprit de l'environner de Forts & de retranchemens, de peur que les Espagnols ne la secourussent; mais l'on fut bientôt

tôt aprés, que les Assiégez manquoient de farine & d'autres provisions, & cela fit ré-soudre le Cardinal à attaquer la Place, par force; dans la pensée que la Garnison affoiblie, par la disette, seroit contrainte de capituler. Le Maréchal de Châlon le proposa le premier, dans le Conseil de Guerre, & cet avis, appuyé de l'autorité du Ministre, l'emporta sur celui du Comte de Soissons, qui croyoit qu'il étoit impossible de prendre cette Place par force, dans la saison où l'on étoit. On fit trois attaques, & la Garnison se voyant destituée de vivres, & sans apparence d'être secouruë, capitula le 19. de Novembre.

Ce bon succès rendit entiérement le courage au Cardinal, & rétablit sa réputation, à laquelle les progrès des Espagnols avoient fait une trés-grande brêche. On blâma néanmoins * sa conduite, en ce qu'il avoit uni le Duc d'Orleans & le Comte de Soissons, dans le commandement d'une même Armée, parce qu'étant tous deux ses ennemis, ils pouvoient se réünir, pour le perdre. Le Ministre avoit cru que la fierté du Comte de Soissons le brouilleroit avec Monsieur, & que leurs Domestiques, dont les intérêts étoient differens, les irriteroient l'un contre l'autre. Tout le contraire arriva, & ces deux Princes ennemis depuis long-tems de Son Eminence, se réünirent plus que jamais contre Elle. On leur fit accroire que s'ils demeuroient étroitement unis, ils attireroient à leur parti les Maisons

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 442.*

sons de Guise, de Vendôme, de Bouil
d'Espernon, & de Rets, qu'il avoit 1
traitées, & qui paroissoient trés-mécon
tes de lui. Ainsi Monsieur & le Comte é
à Peronne, ils y tinrent conseil, pour c
cher les voies de perdre le Cardinal. *
uns vouloient que l'on fît entendre adr
ment au Roi, que la mauvaise conduit
Ministre étoit cause de tous les malheu
Royaume, & l'avoit engagé dans une g
re, qu'il s'imaginoit vainement pouvoir
duire lui seul; quoi qu'il fût plus prop
causer des guerres civiles dans l'Etat, qu
pousser les étrangeres. L'autre senti
étoit de se défaire du Cardinal par un
de main, qui mettroit fin à toutes sorte
brouilleries. Cet expédient parut le meil
& les deux Princes s'étant determinez
suivre, ils en firent confidence à quatre
sonnes; dont l'un étoit un des Domest
de Monsieur, & les trois autres de cel
Comte de Soissons.

Pendant le siége de Corbie, le Roi lo
dans un Château prés d'Amiens, & n'er
dans la Ville, où le Cardinal Duc étoit
que pour y tenir Conseil, aprés quoi
tournoit dans ce Château. Monsieur,
Comte résolurent, qu'un jour qu'ils
droient au Conseil, ils ameneroient u
nombre d'Officiers de l'Armée avec eu
que dès que le Roi seroit retourné e
quartier, ils s'arrêteroient, avec le C
nal; qu'ils feroient tuer, par les quatre
mes, qui avoient le secret. Ils se renc
donc à ce dessein dans la Ville, & le C

* *Mem. de Montresor, dans la Convocat l'Arriéreban, &c.*

s'étant tenu, le Roi se retira, selon sa coûtume. L'un des quatre Conjurez s'étant approché, comme pour dire quelque chose au Duc & au Comte leur demanda à l'oreille s'ils persistoient toûjours, dans la même résolution. Ils répondirent qu'oüi, & cet homme fit signe aux autres de s'approcher; dans le tems que les deux Princes entretenoient le Cardinal, au bas du degré du lieu où l'on avoit tenu Conseil. Il ne restoit plus rien à faire au Duc, que de faire signe à ces gens-là, & le Cardinal étoit tué, sans qu'il pût en échapper. Mais en ce moment le Duc laissa le Cardinal avec le Comte, & se mit à remonter tout troublé dans la Salle, où l'un des Conjurez le suivit à l'instant, & voulut le retenir; mais le Duc ne s'arrêta point, qu'il ne fut en haut. Cet homme eut beau lui representer qu'il perdoit la plus belle occasion du monde, & qu'il n'étoit rien de si facile que d'executer le projet que l'on avoit fait.; le Duc étoit si fort hors de lui-même, qu'il ne lui répondit rien que d'ambigu, & que de confus, sans pouvoir se déterminer. Le Comte entretint encore quelque tems le Cardinal, l'un des Conjurez étant derriere lui, & les deux autres un peu plus éloignez; mais Monsieur ne revenant point, le Cardinal craignit qu'il n'y eût quelque dessein contre sa personne, & dit adieu au Comte, pour entrer dans son Carrosse, & se retirer chez lui. Il ne sut que quelque tems aprés les circonstances du danger, dans lequel il avoit été; mais il ne se remit jamais plus, entre les mains
de

de ses ennemis. Les Princes dirent que sur le point de le faire assassin avoient été retenus, par la consid que le Cardinal étoit Prêtre; foible pour empêcher d'executer un dessein me, si celui-là l'eût été, & qui ne le crime guere plus atroce, s'ils rega cette action comme un crime, com l'étoit en effet. D'ailleurs, ce ne fut le point de faire tuer le Cardinal, qu prirent qu'il étoit Prêtre; & si cett étoit bonne, elle devoit les empêc le commencement de former un fer dessein. Aussi ceux qui avoient eng Princes dans ce dessein, attribuerent c gement de Monsieur à sa foiblesse na qui le rendoit également incapable d nes & de mauvaises actions, lors demandoient de la fermeté.

Ce coup ayant manqué de la for Duc & le Comte prirent l'autre voi l'on avoit proposée, pour perdre le nal dans l'esprit du Roi. Afin d'en plus facilement à bout, ils voulure gager dans leur dessein les Ducs d'Esp de la Valette, de Bouillon, & de & ils leur envoyerent des gens poi la; mais ils ne firent par là que vrir ce qu'ils pensoient, sans fortifi parti. Le Cardinal, qui s'en apperçi gea que le meilleur moyen de se fo contre eux, & de s'en venger, de les empêcher de demeurer à la en leur faisant donner un faux av le Roi avoit dessein de les faire Ainsi quand ils s'en furent allez à

par ordre du Roi, le 18. de Novembre, pendant que le Cardinal étoit encore en Picardie, il leur fit donner cet avis, avec tant d'adresse, que la nuit du 20. au 21. de Novembre, ils prirent tous deux la fuite. Monsieur se retira à Blois, sans avoir vu le Roi, & le Comte de Soissons à Sedan, sans lui avoir dit adieu.

Dès qu'ils ne furent plus à la Cour, il ne fut pas difficile au Cardinal de persuader au Roi ce qu'il voulut; & comme le Roi apprit que ces Princes publioient qu'ils s'étoient retirez, parce qu'on vouloit les arrêter, il s'en choqua extrêmement, & en effet il n'y avoit pas pensé. Monsieur envoya le lendemain au Roi * une Lettre fort soumise, à quoi le Roi répondit en des termes pleins d'amitié. Le Cardinal lui écrivit aussi, avec de grandes offres de services, & lui reprochoit en même tems la facilité, qu'il avoit à recevoir également bien les bons & les mauvais avis.

Pour le Comte de Soissons, qui étoit d'une humeur plus fiere, il écrivit au Roi une Lettre de reproches, où il se plaignoit que pour récompense des services qu'il lui avoit rendus, il se voyoit contraint de se réfugier chez un de ses amis, pour éviter la prison. Le Roi néanmoins ne reçut pas fort mal ses plaintes, & lui envoya dire qu'il n'avoit eu aucune pensée de le faire arrêter; & que si la seule peur l'avoit fait sortir du Royaume, il consentoit qu'il y demeurât, & qu'il joüit de toutes ses rentes, & de toutes ses pensions, pourvû qu'il y vécut en bon Sujet.

Le

* *Voyez le II. T. des Mem. d'Aubery. p. 13.*

Le Duc d'Orleans parut assez sat de la maniere dont on traitoit le Co avec qui il disoit qu'il vouloit dem uni, & la douceur, avec laquelle c usoit envers lui-même, sembloit l'avo paisé. Enfin aprés lui avoir envoyé sieurs personnes pour savoir les sujet avoit de se plaindre, & pour voir ce pourroit faire pour lui, afin de le ra entiérement, * Chavigni tira prome lui, qu'il ne se conduiroit plus, sel avis du Comte de Soissons, † & un signé de sa main, par lequel il suppl Roi de trouver bon que l'on mît fin à ce qui pouvoit donner sujet de soupço de défiance. Cela se pouvoit faire, si l consentoit à son mariage, ou s'il l'e soit Juge lui-même. Si le Roi se déterm au second, il demandoit une Place de té, pour pouvoir se déclarer sans risq Duc ajoûtoit encore, qu'il souhaitoi l'on traitât avec la même douceur le te de Soissons.

Chavigni revenu à la Cour fut § tôt aprés renvoyé à Blois, avec un du Roi, par lequel il approuvoit le riage de Monsieur, s'il le souhaitoit al ment; à condition qu'il n'épouseroi en même tems les intérêts du Duc de raine, & qu'il n'entretiendroit aucun merce préjudiciable au bien du R me. Le Roi souhaitoit que Monsieur s geât à cela, en signant une promesse

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p.* 451.
† *Datté du* 11. *de Décembre* 1636.
§ *Le* 16. *de Décembre.*

lui envoyoit. A l'égard du Comte de Soiſſons, Chavigni lui dit ce que le Roi avoit fait dire à ce Prince. Le Duc d'Orleans parut ſatisfait, & dit qu'il étoit prêt de ſigner la promeſſe, qu'on lui propoſoit; mais il ne voulut pas conclure entierement, ſans en écrire au Comte de Soiſſons, au moins par forme. Il ſouhaitoit auſſi, que l'on tirât de priſon du Fargis, Coudrai-Montpenſier, & l'Abbé de la Riviére, qui y avoient été mis depuis peu. On ne le lui refuſa pas entierement, mais on lui dit qu'il ſeroit plus à propos de demander ces graces au Roi, quand il ſe ſeroit tout à fait racommodé, & peu de tems aprés, on rendit la liberté à l'Abbé de la Riviére, parce qu'il promit de ſe joindre à Goulas, Secretaire du Duc, & qui étoit dans les intérêts du Cardinal. Pour une Place de ſûreté, on ne vouloit point en accorder, & ſans cela le Duc craignoit qu'on ne ſe moquât de lui. Quelques-uns de ſes Domeſtiques le pouſſoient à faire cette demande, auſſi bien qu'à demeurer joint au Comte de Soiſſons, des intérêts duquel on tâchoit de le détacher. Comme il étoit naturellement inconſtant, & irréſolu, & paroiſſoit quelquefois diſpoſé à faire ſon accommodement en particulier, & écrivoit en même tems au Comte, qui l'invitoit d'aller à Sedan, qu'il avoit deſſein de l'aller joindre. Mais enfin les offres de la Cour, & les avis de ceux qui la favoriſoient auprés de lui; le déterminerent, pour quelque tems, à s'accommoder ſans le Comte, & à feindre d'avoir la goutte, pour ne pas aller à Sedan.

Ce

Cependant plusieurs de ceux qui avoient été dans le parti de Puilaurens, se rendirent à Blois, & la Cour de Monsieur s'augmentoit tous les jours. Les Ducs de Vendôme & de Beaufort y allerent secretement, pour lui offrir leurs services, & le Duc de Beaufort se chargeoit de le conduire sûrement, où qu'il lui plût d'aller. Le Cardinal craignant que ce Prince ne changeât encore de sentiment, par les suggestions de quelques-uns de ceux qui étoient auprés de lui, conseilla au Roi de donner ordre à tous les Gouverneurs des Provinces & des Places d'autour de Blois, de veiller sur tous les passages, & de l'arrêter en cas qu'il voulut aller plus loin, jusqu'à nouvel ordre. On mit des Troupes en divers lieux, à cause de cela, & l'on plaça des gens à Blois, pour prendre garde à toutes les démarches de Monsieur, & en donner avis.

* Dès le commencement de l'année suivante, on sût à la Cour, par le retour de Chavigni, & du Comte de Guiche, que l'on avoit envoyez à Blois, que le Duc d'Orleans continuoit à demander une Place de sûreté, comme Blaye, Blavet, ou Nantes. Le Comte de Soissons en demandoit autant, pour retourner à la Cour, & nommoit Verdun, ou Stenay. Le Duc appuyoit aussi cette demande du Comte, qu'il avoit paru vouloir abandonner, & il envoya Chaudebonne à Paris pour demander de plus, pour lui-même, l'élargissement de ses Domestiques; qu'après la Paix generale, on payât toutes ses

* *Ann.* 1637.

ſes dettes ; que pour le preſent on lui fit toucher toutes les ſommes, qui lui avoient été promiſes, & outre cela cent mille écus, pour quelques bâtimens qu'il faiſoit faire ; qu'on ne fît aucune recherche contre ſes gens, ni contre ceux du Comte de Soiſſons; qu'il pût demeurer où il voudroit, & qu'on lui aſſignât ſur l'Epargne une penſion pour l'entretien de Madame, dès qu'elle ſeroit en France.

Ces prétentions parurent exceſſives au Roi, & au Cardinal, ſur tout en ce qui regardoit les Places de ſûreté, que ces Princes ne ſembloient demander, que pour être en état, au premier mécontentement qu'ils croiroient avoir reçu, d'introduire en France les Ennemis de la Couronne. Auſſi furent-elles rejettées, & le Roi fit ſortir de la Baſtille le Chevalier de Grignan, qui avoit grand aſcendant ſur l'eſprit de Monſieur, dans l'eſperance qu'étant auprès de lui, il contre-balanceroit le crédit de ceux, qui le portoient à demander une Place de ſureté.

On lui envoya dire, ſur le milieu de Janvier, que le Roi lui donneroit toutes les ſuretez qu'il ſouhaitoit, mais qu'il vouloit voir la fin de cette affaire. Là deſſus, Monſieur envoya à la Cour le P. Gondran ſon Confeſſeur, pour faire des demandes ſemblables à celles qu'il avoit déja faites. On comprit par là qu'il cherchoit à gagner du tems, pour ſe retirer à Sedan, où le Comte de Soiſſons tâchoit de l'attirer, par toutes ſortes de moyens ; & que peut-être ils attendoient que les Eſpagnols & les Impériaux fuſſent en état d'agir en

leur faveur. Ainsi le Cardinal conseilla au Roi d'aller lui-même à Orleans, avec ses Gardes, pour finir cette affaire ; mais il crut devoir envoyer auparavant à Sedan, au Comte de Soissons, * un Ecrit à signer, par lequel il déclaroit que le Roi lui permettant de demeurer à Mouzon, petite Ville de Champagne, il y vivroit en bon Sujet ; & que si le Duc d'Orleans venoit à s'éloigner de l'obéïssance qu'il devoit au Roi, il ne l'assisteroit en aucune maniere. Le Comte répondit qu'il s'en remettroit à ce que le Duc d'Orleans feroit, & refusa de signer cet Ecrit, par lequel il s'engageroit à demeurer dans la plus méchante Ville du Royaume. C'étoit apparemment aussi, pour en avoir le refus, que le Cardinal lui avoit fait offrir cette Ville ; afin d'empêcher qu'il ne se raccommodât si-tôt avec le Roi ; car il le haïssoit, autant qu'il méprisoit le Duc d'Orleans, lors qu'il n'étoit conseillé de personne. Le Ministre qui inspiroit, pour les deux Princes, les mêmes sentimens au Roi, le porta sur cette réponse à finir promptement par autorité avec Monsieur, & à laisser quelque tems le Comte hors du Royaume. Ainsi le départ du Roi pour Orleans fut fixé au 25. de Janvier, & il devoit mener avec lui les Régimens des Gardes Françoises & Suisses, avec douze cens chevaux.

Aprés quelques négociations, Monsieur obtint néanmoins que le Roi ne passeroit point Orleans, & le Cardinal † s'y étant ren-

* *Voyez-le dans Aubery Mem. T. II. p. 17.*

† *Le 31. de Janvier.*

rendu, le Duc prit si fort l'épouvente, qu'il se contenta de stipuler qu'on ne l'arrêteroit pas, lors qu'il viendroit à Orleans. Le Roi lui * écrivit, pour l'inviter de l'y venir trouver, & lui engagea sa parole, non seulement de ne le faire point arrêter, mais encore *que si étant auprès de lui, il persistoit à vouloir sortir du Royaume, il le lui permettroit, avec toute la sûreté qu'il desireroit.* Le Cardinal y joignit un Billet, par lequel il lui disoit, *qu'il engageoit sa vie & son honneur, à l'exécution de ce qu'il plaisoit au Roi de lui mander.* Le Duc signa de son côté à Blois une espece de nouveau serment de fidélité, dans lequel il demandoit aussi pardon, pour le Comte de Soissons, & promettoit de se détacher de ses interêts, en cas qu'il se rendit indigne de la grace, que le Roi lui auroit faite de le laisser joüir de ses biens, de ses pensions, & de ses Charges, pourvû qu'il demeurât dans les devoirs d'un bon Sujet. Le Roi fit là-dessus une espece de Déclaration, où il promettoit au Duc & au Comte, de les laisser dans la joüissance, que je viens de dire, à condition qu'ils ne feroient rien de préjudiciable à son service.

Aprés cela, † le Duc vint à Orleans, accompagné du Cardinal de la Valette, soupa avec le Roi, vit le Cardinal Duc & fut trés-bien reçû dans tout le reste, encore que tout le monde méprisât sa foiblesse. Le Cardinal-Duc ne put même s'empêcher de le railler, quoi qu'il lui fît d'ailleurs force complimens. Ce Prince en-

 voya

* *Aubery. Mem. T. II. p. 19.*

† *Le 8. Février Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 474.*

voya donner avis au Comte de Soissons de ce qui s'étoit passé, entre le Roi & lui, & lui dire que s'il vouloit être compris dans ce Traité, il avoit un mois de terme pour l'accepter ; & qu'en ce cas-là, il pourroit demeurer dans son Gouvernement de Champagne, en toute sûreté, ou revenir à la Cour.

Le même jour, que le Duc d'Orleans vit le Roi, * Sa Majesté envoya ordre à la Comtesse de Soissons, qui étoit à Paris, de se retirer à Creil, petite Ville de l'Isle de France, de peur qu'elle ne fît quelque cabale à Paris, en faveur de son Fils. Cependant ce Prince reçut l'avis de Monsieur, & aprés s'être plaint de son inconstance, il répondit, † qu'il étoit bien aise que le Duc d'Orleans eût donné contentement au Roi; mais que pour lui, comme il n'étoit sorti de la Cour, que pour les interêts du Duc, & pour sa propre sûreté, il n'avoit plus rien à souhaiter, que de demeurer sûrement à Sedan, comme le Roi lui avoit promis, qu'il le pourroit faire : Que s'il lui étoit permis de se plaindre, il se plaindroit de ce que la déclaration du Roi, en faveur de Monsieur, lui pardonnoit une faute, qu'il n'avoit pas commise, puis que le Roi n'avoit pas desapprouvé sa retraite à Sedan : Qu'il pourroit joindre à cela le mauvais traitement, qu'on avoit fait à la Comtesse sa Mere, & ce qu'on prétendoit lui ôter la joüissance de ses biens, de ses pensions, & de ses Gouvernemens.

Quoi

Recueil des Mem. d'Aubery. T. II. p. 18.
† Mem. d'Aubery. T. II. p. 20.

Quoi que cette réponse témoignât plus de fermeté, que n'en avoit eu le Duc d'Orleans, le Comte de Soissons n'en fut pas plus mal-traité pour cela. Au contraire, le Cardinal craignit que, s'il arrivoit que les Ennemis fissent une Campagne, comme celle de l'année passée, ils ne causassent beaucoup plus de desordres dans l'Etat, lors que le Comte seroit joint avec eux, & fit en sorte que le Roi envoya le Comte de Brion à Sedan, pour empêcher ce Prince de faire quelque démarche, dont il ne lui fût pas facile de revenir. Le Roi & le Cardinal lui écrivirent même, quelque tems après, * en des termes assez obligeans; & il répondit †, avec beaucoup de soumission au Roi, & de civilité au Ministre, sans avoüer néanmoins qu'il eût commis aucune faute.

Cependant le Cardinal apprit que ce Prince, qui étoit fort aimé des gens de guerre, avoit envoyé plusieurs § Emissaires dans les Armées du Roi, pour tâcher de débaucher pour lui divers Officiers. ¶ Outre cela on découvrit, par le moyen du P. Hilarion Capucin, qu'on lui envoya, pour le porter à se réconcilier avec le Roi, ou pour savoir sa derniere résolution; qu'il étoit sur le point de conclurre un Traité, avec l'Empereur & le Cardinal-Infant, par l'intervention de la Reine-Mere. Le Cardinal-Infant offroit de lui donner de l'argent, pour lever un nouveau

Corps

* *Le 27. de Mars.*

† *Le 6. d'Avril. Mem. d'Aubery. T. II. c. 21.*

§ *Aubery. Vie du Card. Liv. V. c. 49.*

¶ *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 474.*

Corps d'Armée ; & l'Empereur lui accordoit la qualité de Général, pour commander les Troupes de Picolomini, ausquelles le Duc de Bouillon, en devoit joindre d'autres. Le Cardinal, averti de cela, craignit les suites de ce Traité, & envoya à Sedan la Croisette, Gentilhomme du Duc de Longueville, comme au nom de la Comtesse de Soissons, ne jugeant pas que le Roi pût envoyer personne, en son nom, avec honneur, aprés ce qu'il venoit d'apprendre. La Croisette sut si bien ménager l'esprit du Comte, qu'il retarda de signer le Traité que St. Ybal lui apportoit des Païs-Bas, & donna parole qu'il ne s'engageroit point, qu'il ne sût si le Roi voudroit lui accorder ce qu'il lui demandoit.

La Croisette étant retourné en poste à la Cour, en obtint à peu prés ce que le Comte prétendoit, & fut * lui porter incessamment cette nouvelle à Sedan. Le Roi lui permettoit † de demeurer à Sedan, ou en telle Ville qu'il lui plairoit de son Gouvernement de Champagne, en cas qu'il ne voulût pas venir à la Cour, ou en quelque Ville étrangere, qui ne fut pas suspecte, pendant quatre années entieres ; sans qu'encore qu'il fût mandé par le Roi, pour des affaires importantes à son service, le Comte fût obligé de venir, ni que l'on pût pour cela l'accuser de crime d'Etat, ni de desobéïssance. Les mêmes Articles portoient, que le Roi lui fourniroit, pendant le tems de quatre années, vingt-

* *Le 14. de Juillet.*

† *Voyez les Memoires d'Aubery. Tome II. p. 22.*

vingt cinq mille écus par an, pour être employez au payement de la Garnison de Sedan : Que le Duc de Boüillon seroit payé de ce qui lui étoit dû du passé, & que le Roi lui témoigneroit qu'il avoit eu pour très agréable l'assistance qu'il avoit donnée au Comte, & qu'il augmenteroit ses Etats de quinze mille écus ; à cause de l'Alliance : Que le Comte joüiroit de ses Etats, Fonctions, Charges, Benefices, & Emolumens : Que le Roi donneroit déclaration à tous ceux qui l'avoient suivi, qu'ils ne pourroient être repris de cette faute : Que le Comte signeroit ces Articles, & jureroit fidelité au Roi entre les mains d'un de ses Aumôniers, & que la Comtesse de Soissons reviendroit à Paris.

Le Comte signa ces Articles, & prêta serment de fidelité au Roi, comme le portoit le Traité ; après quoi il s'excusa, comme il put, à la Reine Mere, & au Prince Thomas, de ce qu'il ne concluoit pas celui qu'il avoit commencé avec le Cardinal-Infant. Sa fermeté fit qu'il obtint plus que le Duc d'Orleans, & sans faire de bassesse, comme lui. Le Cardinal, qui étoit de la derniere fierté envers ceux qu'il ne craignoit pas, plioit ainsi à l'égard de ceux qui savoient se faire craindre.

Il n'en fut pas de même de la Reine-Mere, * pour qui le Roi & la Reine d'Angleterre intercederent auprés de son Fils, sur la fin de cette année. Elle envoya Monsigot à Londres, avec une instruction ; par laquelle † el-

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 539.*
† *Dattée du 12. de Septembre.*

elle demandoit d'être rétablie, comme auparavant, & la même chose pour ses Domestiques, & pour tous ceux qui avoient suivi son parti. Comme on ne craignoit nullement Charles I. en France, & encore moins Marie de Medicis, ils ne purent rien obtenir.

Pour venir presentement aux affaires étrangeres, * le Duc de Parme assiegé par les Espagnols dans Plaisance, & en danger éminent d'y être forcé, imploroit depuis long tems le secours de la France, lors qu'on résolut de lui en envoyer, par le moyen de la Flotte qui étoit venuë en Provence, pour récouvrer les Isles de St. Honorat & de Ste Marguerite. Mais lors que ce secours étoit prêt à partir, le Duc de Parme, dans la crainte qu'il n'arrivât pas assez à tems, fit son accommodement avec les Espagnols, par le moyen de Pandolfini, Ministre du Grand Duc, qui faisoit les fonctions de Mediateur. Il s'excusa au Roi de France, sur la néceſſité où il s'étoit trouvé, & l'on ne parut pas fort irrité à la Cour contre lui; parce qu'on ne savoit encore par quel endroit entrer dans ses Etats, ni comment y faire subsister les Troupes, que l'on avoit dessein d'y envoyer. Le Duc de Parme fit sortir le peu de Troupes Françoises, qu'il avoit dans ses Etats, & après cela il fut obligé de remettre Sabioneta aux Espagnols, sous prétexte de rendre cette petite Principauté à la Niéce de la Princesse de Stigliano, morte depuis peu. Il s'accommoda aussi bien-tôt après, avec le

*Siri Ibid. p. 476.

le Duc de Modene, & ainsi la Ligue d'Italie, & les esperances, que l'on avoit fondées là-dessus, s'évanoüirent.

Le Marquis de Leganés entra ensuite dans le Montferrat, où il prit Castel Ponzone, & Nice de la Paille; mais s'étant voulu avancer vers Final, dans le dessein de le couvrir, parce que le Maréchal de Crequi sembloit vouloir attaquer cette Place, il fut obligé de se retirer en desordre, aprés avoir perdu cinq ou six cens hommes.

Cependant la Flotte de France,* pour ne pas être tout à fait inutile, fut attaquer l'Isle de Sardaigne, quoi qu'il n'y eût presque pas un Pilote sur la Flotte, qui eût quelque connoissance de ses Ports & de ses rades. Elle ne laissa pas d'y arriver fort heureusement, & de faire descente dans la Baye d'Oristan, sans que personne s'y opposât. Les François prirent ensuite la Ville de ce nom, qu'ils trouverent pleine de vivres. Les Chefs résolurent d'abord d'épargner les maisons particulieres, & d'enlever seulement les vivres, pour les mener à leur Flotte. Mais cet ordre fut mal executé; les maisons de la campagne furent pillées, & toute l'Isle prît l'allarme, surquoi les Habitans s'étant apperçus du petit nombre des François, destituez de Cavalerie, résolurent de les chasser par force. Les François, qui n'avoient que quatre mille hommes d'Infanterie, avec quelques pieces de campagne, craignirent d'être accablez par la cavalerie de l'Isle, qui étoit en aussi grand nombre qu'eux, & qui étoit

* Siri. Ibid. p. 499.

encore suivie d'un Corps considérable de Fantassins. Ils penserent donc à la retraite, qu'ils firent fort heureusement, à cause de la mal-habileté des Milices ennemies. Dans cette précipitation, ils n'emporterent presque rien, que la gloire d'avoir montré à la Noblesse & aux Peuples de l'Isle, qu'ils entendoient mieux la guerre qu'eux.

Cette Armée Navale, * de retour en Provence, eut ordre d'attaquer les Isles, occupées par les Espagnols. Elle le fit avec tant de vigueur, qu'en peu de jours † le Roi fut maître de l'Isle de Sainte Marguerite, malgré toute la résistance des Espagnols, après quoi, on contraignit la Garnison de S. Honorat de capituler, pour avoir la liberté de se retirer sans canon, sans Munitions, & sans Drapeaux. Le Comte de Harcourt, qui commandoit la Flotte, acquit beaucoup de réputation en cette occasion; aussi bien que Castelan, qui commandoit ces Troupes en qualité de Maréchal de Camp. L'Archevêque de Bourdeaux qui y étoit aussi, s'attribua une partie de l'honneur de cette entreprise; quoi que d'autres ayent assuré qu'il n'entendoit ni son métier d'Evêque, ni celui de Général, dont il vouloit se mêler.

Ainsi les Espagnols furent chassez des Isles de St. Honorat & de Ste. Marguerite, qui leur avoient beaucoup coûté, sans en tirer presque aucun avantage, pendant qu'ils les eurent. Le Duc de la Valette les chassa § enco-

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 502.*

† *Le 12. de Mai. Voyez aussi Charles-Bernard, sur cette année.*

§ *Vie du Duc d'Espernon. p. 534.*

encore plus facilement de Guienne, sans faire autre chose que leur couper les vivres. Ils se trouverent reduits à une si grande extrémité, que sans attendre qu'on les attaquât, ils embarquerent d'abord à Socoa leur artillerie & leurs malades, aprés quoi le reste de l'Armée partit. Cependant le Duc de la Valette n'avoit été que trés-foiblement assisté de la Cour, où il n'étoit pas bien; parce que ni lui, ni son Pere n'avoient jamais pû plier sous l'autorité du Cardinal, quoi que le Fils se fût allié au Ministre.

L'entreprise que les Espagnols * firent sur le Languedoc à la fin du même Eté, ne leur réüssit pas mieux; quoi-que les François ne fussent pas fort en état de les recevoir. Le Comte Serbellon à la tête de quatorze mille Fantassins, & de quinze cens chevaux, alla assiéger Leucate, le dernier d'Aoust. Il l'attaqua avec beaucoup de vigueur, mais comme la Place étoit assez forte, & par sa situation naturelle, & par les fortifications; Du Bary, qui en étoit Gouverneur, la défendit si bien que le Duc d'Halluin, Gouverneur de la Province, eut le tems de la venir secourir. Il ramassa promptement dix mille hommes de Milices du Languedoc, aguerries par les guerres civiles, avec sept ou huit cens chevaux, dont il fit la revuë à Narbonne, le 22. de Septembre, & marcha quatre jours aprés, en ordre de bataille, vers le Camp des Ennemis. Aprés l'avoir fait reconnoître, il résolut de l'attaquer

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 513. Voyez aussi ch. Bernard. Liv. XVIII. §. X.*

le 28. du même mois, à l'entrée de la nuit. Les Espagnols surpris d'entendre l'Ennemi, sans le voir, & ne sachant où courir, se mirent en desordre, aprés avoir resisté pendant quelques heures. Ils ne trouverent point d'autre moyen de se sauver, que d'abandonner leur Camp, avec toute leur artillerie, toutes leurs munitions, & tout leur bagage; & la nuit qui donna moyen aux Ennemis de les vaincre, favorisa leur fuite. En récompense de cette belle action, & de plusieurs autres services, le Duc d'Halluin reçut, le 27. d'Octobre le Bâton de Maréchal de France, & on le nomma dès lors le Maréchal de Schomberg, comme son Pere.

Le même jour le Maréchal de Vitry, Gouverneur de Provence, dont la Cour étoit mal satisfaite, parce qu'il avoit fait manquer la premiere entreprise sur les Isles de St. Honorat & de Ste. Marguerite, fut arrêté par le Marquis de Gêvres, & conduit à la Bastille. Son Gouvernement de Provence fut donné, en même temps, au Comte d'Alets.

La France ne se défendit pas seulement avec beaucoup de bonheur, en Guienne, & en Languedoc, outre qu'elle ôta aux Espagnols ce qu'ils lui avoient pris; mais elle les attaqua dans les Païs Bas, avec assez d'avantage. Le Cardinal de la Valette, & le Duc de Candalle son Frere, qui avoit commandé long-temps les Troupes des Venitiens, & qui étoit revenu en France, assiégerent Landreci, Ville du Hainaut, * qui

* *Le 22. de Juillet. Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 511. & Bernard Liv. XVIII. §. VI.*

:apitula bien tôt aprés. Ils attaquerent te la Capelle, & la reprirent, par la té du Gouverneur, qui ne donna pas le s, au Cardinal-Infant de la secourir, qu'il s'avançât à grandes journées, avec ze mille hommes. Il n'en étoit pas, lors qu'il apprit que la Place étoit entre aains des François. Le Roi avoit * sou-:, dès l'année précedente, de faire le de cette Place, pour ôter aux Espa-; tout ce qu'ils lui avoient pris; mais ison se trouva trop avancée, lors que ie fut prise, pour s'engager dans une eau siége. Il voulut donc qu'on le fît : année, & s'y trouver; mais il s'y ontra d'abord des difficultez, qui fique le Cardinal le détourna de cette en-ise, & qu'on forma le dessein d'assié-Avênes. Cependant comme on se mit tat de l'executer, on crut qu'on n'y roit pas, & qu'il valoit encore mieux uer la Capelle, comme on le fit. Le :ut extrêmement irrité de ce que l'on fait ce siége, aprés l'en avoir dé-é, comme d'un dessein dangereux, & ne si on lui eût envié l'honneur de lre cette Place. Il se fâcha même con-Cardinal, comme si ce Ministre l'eût t tromper; mais Richelieu l'appaisa, isant venir une Attestation signée des s de l'Armée, dans laquelle ils di-t avoir résolu cette entreprise, dans rmes ordinaires, ayant trouvé l'occa-favorable, nullement par l'ordre du inal.

I 3 En

* ubery. Vie du Card. Liv. VI. c. 53.

En ce tems-là, le Ministre s'apperçut de la liaison que la Reine avoit avec la Duchesse de Chevreuse, Maîtresse, comme l'on disoit, disgraciée de son Eminence, & fit arrêter un homme, par le moyen duquel elle entretenoit ce commerce ; comme si la Reine eût dû lui rendre compte de ceux, avec qui elle avoit des liaisons ! La Superieure du Val de Grace, que l'on accusoit d'être de l'intrigue, fut aussi transferée dans un autre Convent. Tout ce qui regardoit le Ministre, étoit crime d'Etat & on le punissoit plus séverement, que ce qui concernoit la personne du Roi. Mais revenons aux affaires de la guerre.

D'un autre côté, le Maréchal de Châtillon attaqua Yvoi, dans le Païs de Luxembourg, & quoi qu'il fût bien défendu par le Colonel Bronz, il fut contraint de se rendre, sur la fin d'Aoust. Mais les François ne jouïrent pas long-tems de cette conquête ; puis que cette Place retomba, au commencement de Septembre, entre les mains des Espagnols, qui s'en rendirent maîtres par surprise. Cette perte donna beaucoup de chagrin au Roi, & pour la réparer le Maréchal de Châtillon, que le Cardinal de la Meilleraye avoit joint, avec les Corps qu'ils commandoient, alla assiéger Danvilliers ; pendant que le Duc de Candalle, qui étoit avec un autre Corps à Maubeuge, tenoit le Cardinal-Infant en inquiétude. Ce Prince, aprés avoir manqué le secours de la Capelle, essaya aussi vainement de faire lever le siége de Breda au Prince d'Orange, dont il ne put

seu-

seulement enlever un quartier. Frideric Henri entra dans cette Place, le 9. d'Octobre, & tout ce que put faire le Cardinal-Infant, fut de se rendre maître de Venlo & de Ruremonde, en Gueldre. Il eut peu de jours aprés le chagrin d'apprendre que Danvilliers, l'une des meilleures places du Païs de Luxembourg, * s'étoit renduë au Maréchal de Châtillon. Les François prirent encore diverses autres petites places pendant cette Campagne, dans les Païs-Bas, & dans la Franche-Comté; où leur Armée étoit commandée, par le Duc de Longueville.

Si les Espagnols n'eussent pas mieux réüssi en Italie, qu'en France, & dans les Païs-Bas; le Cardinal auroit eu lieu de se féliciter de leur avoir fait déclarer la guerre. Mais la perte, que les François firent de la Valteline, qui leur avoit coûté tant de peine & tant de dépense, diminua beaucoup la joie qu'il auroit euë, à cause de ce qui se passoit ailleurs. Comme il étoit tout occupé des intrigues du dedans du Royaume, par le moyen desquelles il se conservoit dans le poste qu'il occupoit, il ètoit souvent obligé de négliger les affaires étrangeres, & il le faisoit d'autant plus facilement, qu'il se rencontroit souvent que ceux, que le Roi y employoit n'étoient pas dans la faveur du Ministre. Il se déchargeoit d'une grande partie de ces soins sur le P. Joseph; qui étoit plus propre à trâmer quelque fourberie, qu'à bien conduire de grandes af-

* *Le 23. de d'Octobre.*

affaires. C'est ce qui fit que les Grisons se souleverent, en faveur des Espagnols. Ils n'avoient jamais été contens, de la maniere dont on les avoit accommodé avec les Habitans de la Valteline, * & d'ailleurs on negligeoit de payer à leurs Troupes, ce qu'on leur avoit promis. On se trouvoit alors dans l'impossibilité de le faire, à cause des grandes dépenses qu'il falloit faire ailleurs, & dont quelques-unes avoient été entierement superfluës; comme celle que l'on avoit faite dans la Flotte, pendant l'année 1636. à cause de la discorde des Chefs avec le Maréchal de Vitry. Ainsi il se trouva que l'on devoit plus d'un million aux Troupes des Grisons, sans qu'ils vissent aucune apparence d'être satisfaits, ce qui les disposa à écouter les sollicitations de la Maison d'Autriche. Il arriva encore, par malheur, que le Duc de Rohan, qui avoit beaucoup d'autorité parmi eux, tomba dangereusement malade. Pendant sa maladie, les Grisons résolurent de rompre avec la France, & s'engagerent les uns aux autres par serment à prendre les armes, pour chasser les François de leurs Terres. Les trois Ligues firent un Traité à Inspruck, avec le Marquis de Leganès, & l'Archiduc Leopold, pour l'exécution de ce dessein.

Au jour qui fut marqué pour cela, les Troupes des Grisons abandonnerent les postes, que le Duc de Rohan leur avoit donnez à garder. Il en entra une partie dans Coire, pour assurer la Ville contre les François à

* *Siri, Mem. Rec. T. VIII. p. 497.*

ois, & le reste refusa d'obéïr à qui que ce fût, qu'aux Chefs nommez par les Ligues. Le Duc de Rohan se trouvant un peu mieux, alla par tout pour les appaiser, & à force de prieres il obtint d'eux qu'ils attendroient deux mois, pour donner le tems au Roi de les satisfaire. Cependant les Espagnols se disposerent à aider les Grisons, s'ils en avoient besoin, & ces deux mois se passe-rent, & encore deux autres aprés, par la négligence du Cardinal, sans qu'il vint aucun argent de France; malgré les instances du Duc de Rohan, qui representa vainement le danger auquel il se trouvoit, si on ne payoit aux Grisons ce qui leur étoit dû. Il sembloit que le Cardinal cherchoit à perdre ce Général, en laissant perdre la Valteline; pour lui en donner ensuite la faute, en cas qu'il n'y perit pas. Enfin tout le Païs se mit en armes, le 18. de Mars, & quelques-uns coururent au lieu, où étoit le Duc, pour l'arrêter. Il se retira promtement dans le fort du Rhin, non qu'il fût en état de défense, mais pour éviter les premiers transports de la fureur de ce Peuple irrité, de voir qu'on ne le payoit que des paroles. Quand même ce Fort auroit pû être défendu, le Duc de Rohan n'avoit pas la liberté de déliberer là-dessus; parce que c'étoient les Suisses qui le gardoient, & qui voulurent absolument le rendre. Les Grisons entendoient que le Duc donnât incessamment les ordres, pour faire sortir les Troupes Françoises de leur Païs; mais comme il n'en avoit aucun pouvoir de la Cour, il craignoit de
se

se perdre, s'il consentoit à cela. Cependant il falloit promptement se résoudre, ou voir égorger les François, qui étoient dispersez en divers endroits de ce Païs-là. Dans cette extrêmité, il s'avisa d'un expedient qui sauva en même tems son honneur, & la vie de ses Soldats. Ce fut de promettre que dans vingt jours, à compter depuis celui auquel le Traité seroit signé, il les feroit sortir de la Valteline ; mais les Grisons ne se contentant pas de cela, il offrit d'aller à Coire, & d'y demeurer pour ôtage, jusqu'à l'entier accomplissement du Traité. * En hazardant de la sorte sa personne, le Duc sauvoit son Armée, & donnoit le tems au Roi d'envoyer un autre Géneral dans la Valteline, par l'Etat de Venise, s'il le trouvoit à propos ; ou si la Cour vouloit abandonner ce Païs-là, elle le pouvoit faire alors avec plus d'honneur, que si le Duc eût donné ordre de faire sortir ses Troupes, dès que les Grisons le voulurent.

Les Espagnols, dans cette conjoncture, essayerent de persuader aux Grisons de leur remettre le Duc, de peur qu'il ne s'échappât ; mais les Grisons n'y voulurent jamais consentir, & aimerent mieux le garder, comme un Prisonnier de guerre, sans lui permettre d'avoir communication avec personne. Le Terme de vingt jours étant expiré, sans qu'il vînt aucun ordre de la Cour, les troupes Françoises † sortirent, les Forts furent consignez aux Grisons, & le Duc mis en liberté.

Les

* *Hist. de Henri Duc de Rohan.*

† *Le 5. de Mai.*

rincipaux du Païs l'accompagnerent mê-
ır les Frontiéres ; comme pour excuser
ılence, dont ils s'étoient servis. Aprés
traversé la Suisse, & mené ses Trou-
ans le Païs de Gex, il les laissa entre
ains du Comte de Guébriant Maréchal
ımp ; pour se retirer à Geneve, & y
attendre les ordres du Roi. On cen-
extraordinairement, à la Cour, cette
ıite du Duc de Rohan ; comme s'il
pas averti que ce, Païs se perdroit, si
e lui envoyoit incessamment de l'ar-
& s'il n'eût pas donné avis de tout
ıi se passoit. Le Cardinal fit envoyer
rd deux cens mille livres au Comte
ıebriant, avec défense d'obéïr au Duc,
dre de tâcher de rentrer dans le Païs
il venoit avec ces Troupes, en cas
les Venitiens le voulussent secourir.
c'étoit trop tard, & tous les passa-
étoient trop bien gardez ; de sorte
ı donna ordre à ces Troupes, qui
nt environ six mille homme d'infan-
, & sept cens chevaux, d'aller une
e en Italie, & l'autre en Bourgogne,
y joindre le Duc de Longueville.
lors la guerre, que la France pouvoit
en Italie, n'étoit qu'une legere diver-
les forces de la Maison d'Autriche ; il
par la suite, que le Cardinal n'avoit
e dessein que celui-là.
tte année, il mourut trois Princes
l'Europe, dont il étoit à craindre que
ort ne causât de garands desordres. Le
ier fut Ferdinand II. Empereur, qui
la le 14. de Février. Son Fils Ferdi-
nand

le reconnurent sans difficulté. Aussi la
que la France, qui offensa ainsi les Elec
& plusieurs autres Princes, sans néce
& sans qu'il y eût d'apparence que ce
vît à quoi que ce soit, reconnut peu d
aprés Ferdinand III. comme tous les a
Les affaires des Suédois alloient asse
cette année en Allemagne, & Banier
tenta de se mettre en possession de la
ranie, aprés la mort du Duc Bogislas
sans être en état d'inquieter les Impéri

Le second Prince, qui mourut cett
née, * fut Charles Gonzague, Duc de
toue. Pendant qu'il vécut en France,
me Vassal, il s'aquit beaucoup de réput
& passa pour un Prince également br
prudent. Etant devenu Souverain, il
succomber sous le poids des affaires,
put trouver le moyen d'empêcher la d
tion de ses Etats; ni par la voie des arm
par celle de la négociation. Il laissa ses
à Charles son Petit-fils, né du Duc d
thel, & de Marie de Mantouë, qui

Enfin le troisiéme fut Victor-Amedée Duc
: Savoie, qui mourut le 7. d'Octobre. Il
it autant estimé qu'aucun Prince de son
ms, pour la conduite, dans la paix & dans
guerre. On ne reprit rien en lui, que la
iblesse qu'il eut de se laisser porter par Ma-
irin. à mettre ses Etats, de de-là les Monts,
la discretion de la France, en lui remettant
ignerol. Il trompa à la verité l'Espagne, en
la; mais celui qui y fut le plus trompé fut
i-même, qui ne garda ainsi que le Titre de
rince Souverain, à moins que de vouloir
onner des marques de Souveraineté, en
isant ruiner ses Etats par les François, dont
étoit obligé autrement de suivre les volon-
z. François Hyacinthe son Fils lui succe-
a; mais étant mort bien-tôt aprés, Char-
s-Emanuel prit sa place à l'âge de quatre
ns. Le Duc son Pere avoit laissé Tutrice
Régente, Chrétienne de France, qui fut
connuë, en cette qualité par les Senats de
'urin & de Chambery, & par tous les Or-
res de Piémont & de Savoie.

La mort * de ce Prince fut fatale à ses
tats, parce qu'il étoit engagé dans une
uerre ouverte avec l'Espagne, qui avoit
ne occasion de les envahir, & qui y étoit
'autant plus portée, que la Régente étant
œur du Roi de France, il étoit vrai-
emblable qu'elle dépendroit entierement
e lui. D'un autre côté, Maurice Car-
inal de Savoye, & le Prince Thomas, fa-
orisoient ouvertement l'Espagne, & elle
voit un prétexte plausible d'entrer en Pie-
mont, pour les mettre en possession de la
Tu-

* *Siri. Ibid. p.* 481.

Tutelle & de la Régence, ausquelles il
voient prétendre ; quand on le trou
à propos. Ces considérations porteren
dame de Savoie & son Conseil à tâc
faire la paix au plûtôt avec l'Espagne :
ne pas entierement ruiner ses Etats.
cela elle découvrit, peu de temps ap
mort de son Epoux, le peu de con
qu'elle pouvoit prendre dans les Mi
du Roi son Frere. D'Hemery, Ambas
de France à Turin, forma le dessein de
vir des Troupes Françoises, qui étoie
tour de Verceil, où le Duc étoit mort
se saisir de la personne de la Duchess
des Princes ses Fils ; sous prétexte de
nir les desseins des Espagnols, qui
roient d'engager cette Princesse
leur parti, ou au moins à demeure
la neutralité. L'Ambassadeur propos
te entreprise au Maréchal de Crequi
le Maréchal ne voulut pas consentir
l'instrument d'une violence de cet
ture, contre une Fille de France, &
tre des Princes qui étoient sous la
tection du Roi. Cependant l'Ambass
qui connoissoit le Cardinal-Duc à f
& qui savoit qu'en matieres d'
on approuvoit beaucoup de ch
quand elles sont faites, que l'on
droit si l'on demandoit la permissi
les faire, ne se desista pas pour cela
dessein. Mais la Duchesse en ayan
avertie, fit entrer de nuit le Marqu
Ville, dans Verceil avec des Troupe
montoises, & fit fermer les Portes
Ville à quantité d'Officiers François

s'y presenterent, sous pretexte de vouloir acheter des vivres, pour leurs Soldats. Par là elle rompit ce dessein, & les Troupes de France eurent ordre de s'éloigner de Verceil.

Le Marquis de S. Maurice, Ambassadeur de Savoie en France, ayant reçu la nouvelle de la mort du Duc son Maître, la fut porter au Roi & au Cardinal; qui promirent de proteger le jeune Duc & la Duchesse, avec toutes les forces de l'Etat. Le Cardinal fit entendre à l'Ambassadeur, qui se plaignit du dessein de d'Hemery, que le Roi n'avoit eu aucune part en tout cela, & qu'il iroit secourir sa Sœur en personne, s'il étoit nécessaire. Il donna en même tems deux avis à la Duchesse, dont l'un étoit de mettre dans les Places de Piémont & de Savoie des Sujets du Duc, & dont elle fût assurée; & l'autre de traiter ses Beaux-freres avec toute la civilité qu'elle pourroit, mais de ne leur permettre pas d'entrer dans les Etats du Duc son Fils. L'Ambassadeur lui dit là dessus, que le meilleur moyen que la Duchesse auroit de tenir tout le monde dans le devoir, seroit de faire la paix avec l'Espagne, & le Cardinal lui répondit qu'elle devoit attendre du Roi son Frere, tout ce qui pourroit être avantageux à la Maison de Savoye, quand même cela seroit contre l'interêt de la Couronne; mais qu'il ne voyoit pas de sûreté, dans une paix particuliere.

Le Cardinal rendit ensuite une visite à l'Ambassadeur, dans laquelle, aprés les premiers complimens, il lui dit, » qu'il étoit

»étoit surpris que Madame de Savoie eût
»eu quelque soupçon des Troupes Fran-
»çoises, puis que le Maréchal de Crequi
»les avoit fait d'abord retirer d'autour de
»Verceil, & les avoit conduites à Casal:
»Que l'on avoit découvert en cette occa-
»sion le penchant de quelques-uns de ses
»Conseillers, qui lui avoient conseillé
»d'envoyer promptement en Espagne, ce
»qui tendoit à la détacher de la France:
»Qu'il esperoit au plûtôt une Paix géné-
»rale, néanmoins que si la Duchesse &
»son Conseil s'impatientoient trop, le
»Roi ne l'empêcheroit pas de faire son ac-
»commodement particulier; mais que son
»honneur ne lui permettoit pas d'abandon-
»ner ses autres Alliez.

Le Cardinal de * Savoie voulut en même tems venir en Piémont, pour y offrir de bouche ses services au jeune Duc & à la Régente; mais elle le pria de n'y point venir, de peur de donner de la jalousie à la France, avec laquelle il savoit bien qu'elle devoit se ménager; puis que ni son Beau-Pere, ni son Epoux, n'avoient pû s'attirer son indignation, sans faire des pertes considérables. Elle reçût aussi les complimens du Prince Thomas, par le Marquis Palavicini. Ce Prince lui representoit que les François, sous prétexte de protection, pourroient bien se saisir de tout le Piémont, & de toute la Savoie; & que si l'Espagne venoit, à cause de cela, à y porter la guerre, les Etats de la Maison de Savoie seroient entierement ruinez: Qu'elle devoit donc empê-
cher

* *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 485.*

: que les François ne se rendissent maî-
des Places fortes, pour ne pas attirer
e tempête chez elle, & que pour lui, il
t prêt de se rendre, où il seroit nécess-
: qu'il fût, pour empêcher les François
e saisir de tout; Que plus elle étoit in-
ssée dans la conservation des Princes ses
, plus elle devoit se hâter de prendre les
ures nécessaires pour cela; d'autant plus
l étoit visible que la guerre ne se faisoit
it; pour l'agrandissement du Roi son
e, ni du Royaume; mais pour la con-
ation du Cardinal, dans le poste où il
t.

ır la fin de cette année, le Cardinal s'ap-
ut que le Roi étoit extraordinairement
ıncolique, & fit ce qu'il put pour en pé-
er la cause. Comme le Roi ne lui pou-
rien cacher, & que tous ceux qui ap-
hoient de Sa Majesté étoient à lui excep-
: Confesseur; il sut qu'il se sentoit des re-
ds de conscience, de laisser si long-tems
eine sa Mere hors du Royaume, aprés
es les soumissions qu'elle avoit faites. Ce
ce qui n'avoit de bonnes & de mauvai-
ensées, que par l'instigation d'autrui,
oit pas capable d'avoir un scrupule com-
celui-là, tout d'un coup, & le
linal découvrit bien-tôt que c'étoit
onfesseur, qui le lui avoit mis dans
rit. * Ce Jesuite s'imaginoit alors d'en
tout à fait le maître & de pouvoir
aire en peu de tems le Ministre, contre
il avoit dit plusieurs choses au Roi,
ne en passant. C'étoit une entreprise

iri Mem. Rec. T. VIII. p. 573.

dangereuse, & à cause de l'humeur
cable du Cardinal, si elle ne réüssisse
& à cause de la foiblesse du Roi,
alloit tout redire. Cependant le Pere
fin, aprés avoir long-tems déliberé
tendu l'occasion favorable, pour par
vertement au Roi, contre la conduite
Ministre, crut l'avoir trouvée; & co
ça à lui representer, le plus fortemen
pût, ce qu'il y trouvoit à redire.
cluoit à le congedier, pour quatre
principales. La premiere étoit l'exi
Reine Mere, où on la laissoit dans
digence si grande, qu'elle étoit de
des choses les plus nécessaires à la v
cette raison parut toucher le Roi.
conde étoit que le Cardinal usurpoi
l'autorité Royale; qu'il ne demeuro
Majesté, que le nom de Roi, & q
le Royaume avoit recours à lui, co
l'Arbitre suprême de toutes les fave
troisiéme étoit l'oppression des Peup
duits à la derniere misere, par les
tions exorbitantes. La quatriéme éto
terêt de la Religion, que le Cardin
vouloit anéantir, comme il paroissoit
secours, qu'il avoit donnez aux Sue
aux Protestans d'Allemagne, qu'il av
dus plus formidables, que jamais i
voient été.

Quand le P. Caussin eut achevé
ler, le Roi parut émû de son discou
ne contenoit en effet que des choses
torieté publique, & dont personne
toit, excepté le Roi. Il sembloit
à éloigner le Cardinal du Ministere

onfesseur eût sû nommer quelqu'un, qui
it capable de lui succeder ; mais c'est à
uoi il n'avoit seulement pas pensé, tant il
oit peu capable de conduire une affaire de
tte conséquence ! Le Roi lui demanda en-
ite, s'il soûtiendroit bien en face au Car-
nal tout ce qu'il avoit avancé contre lui ?
: Jesuite fut embarrassé à cette question,
chant à qui il avoit affaire, mais s'étant
ssuré, il répondit qu'il en convaincroit le
ardinal, puis qu'il n'avoit rien dit qui ne
t très-veritable. Le Roi repliqua qu'il le
nt voir, un jour qu'il lui marqua, qui
t le 8. de Decembre.

En attendant que ce jour vînt, le Pere
aussin se trouva étrangement embarras-
, sur tout lors qu'il pensoit qu'il n'y
oit aucun fonds à faire sur la fermeté
u Roi, & tout à craindre du côté du Mi-
stre. Aprés avoir balancé long tems, sur
qu'il devoit faire, il résolut de faire
onfidence de ce qui s'étoit passé au Duc
Angoulême, & de lui proposer d'occu-
er la place de premier Ministre. Le Duc
étant allé voir dans la Maison de S. Loüis,
Jesuite lui en fit la proposition, qui
i donna plus d'étonnement pour la har-
esse de celui qui la lui faisoit, que d'en-
e de l'accepter. Cependant feignant de
rendre à ses raisons, il le remplit d'es-
rances, & lui promit de l'appuyer de
utes ses forces. Le Jesuite s'impatien-
it que le jour marqué ne fût venu, pour
ûtenir, en presence du Cardinal, les ac-
sations qu'il avoit faites contre lui. Il
ttendoit bien à voir le Cardinal, dans une
lere démesurée, mais il étoit résolu

de le pousser, à quelque prix que ce fût.

Mais à peine le Duc d'Angoulême étoit sorti de la maison des Jesuites, que choisissant le plus sûr parti, il courut en poste à Ruel, redire au Cardinal ce qu'il venoit d'apprendre. On blâma généralement cette lâcheté, mais le Duc s'excusoit, sur ce que ne pouvant prendre aucune assurance sur la fermeté du Roi, & voyant bien que cette affaire ne pouvoit réüssir; si le Cardinal venoit à savoir, par une autre voie, la confidence que le P. Caussin lui avoit faite, il ne le lui auroit jamais pardonné. Le Cardinal le remercia de son avis, & promit d'en avoir de la reconnoissance, après quoi il alla à Saint Germain, trouver le Roi. Là il lui raconta tout ce qui s'étoit passé, & lui prouva que les quatre chefs d'accusation étoient faux; par des raisons que le Roi tout seul avoit accoutumé de trouver bonnes. Il lui remontra le danger qu'il y avoit à prêter l'oreille à des esprits brouillons, & conclut à éloigner le Pere Confesseur. Pour lui il dit, qu'il souhaitoit passionnément de se retirer, & qu'il le feroit, si cela n'étoit pas desavantageux aux affaires de Sa Majesté.

Le Confesseur se rendit à S. Germain, au jour marqué, & entra dans l'Antichambre, à son ordinaire; où il apprit que le Roi étoit enfermé seul, avec le Cardinal. La longueur de la Conférence fut de mauvais augure pour le P. Caussin, & dès qu'elle fut finie, Des Noyers lui vint dire, de la part du Roi, que pour ce jour-là Sa Majesté ne feroit pas ses dévotions, &

qu'il

qu'il pouvoit s'en retourner à Paris. Il comprit par-là qu'il étoit perdu, & dês le même soir, un Exempt des Gardes fut saisir ses papiers, & sa personne, qui fut conduite à Quimpercorentin en Bretagne, où il demeura jusqu'à la mort du Roi.

* Quoi que le Cardinal-Duc dit qu'il esperoit qu'on viendroit bien-tôt à une paix génerale, il n'y avoit encore aucun projet de Traité pour cela, & la Cour de Rome, dont les démarches sont toûjours extrêmement lentes, ne se hâtoit pas plus qu'à son ordinaire, pour porter les Couronnes à la paix. La fantaisie que le Cardinal-Duc avoit eüe, de ne vouloir pas reconnoître Ferdinand III. pour Empereur, empêchoit même qu'on ne pût entrer dans aucune négociation. Aussi entre divers ordres, † que l'on envoya au Maréchal d'Estrées, touchant la maniere dont on pourroit traiter la paix, ou une suspension d'armes à Rome; on lui ordonna de chercher les moyens de faire savoir à l'Ambassadeur de l'Empereur, sans qu'il sût que cet avis vint de lui, que si l'on venoit à entrer en négociation, la France reconnoîtroit Ferdinand III. L'Ambassadeur devoit sur tout faire en sorte, que les Ministres de la Maison d'Autriche ne s'apperçussent nullement, que le Roi eût la moindre envie de paix, ou de tréve, de peur qu'ils n'en tirassent avantage. On témoigna beaucoup de mécontentement contre le Comte Ludovico, Ambassadeur de Savoie à Rome; de ce qu'ayant

* *Ann.* 1638.

† *Le* 1. *de Janvier*, *Siri*. T. VIII. p. 542.

qu'ayant proposé de faire une suspension d'armes en Italie, il avoit témoigné savoir de bonne part, que la France ne s'y opposeroit pas.

La Duchesse de Savoie * avoit un Jesuite pour Confesseur, nommé le Pere Monod, qui avoit du pouvoir sur l'esprit de cette Princesse. Il témoignoit beaucoup de zele pour la Maison de Savoie, & il avoit été consideré de Victor Amedée ; de sorte qu'il se mêloit autant d'affaires d'Etat, que de celles qui concernoient la conscience. Cet homme se mit dans la tête, ou de son propre mouvement, ou par les ordres de Madame de Savoie, de chercher les moyens de faire rappeller la Reine-Mere en France. Pour cela, dans un voyage qu'il fit à Paris, il fit amitié avec le Pere Caussin Jesuite, Confesseur du Roi; & comme il avoit beaucoup plus d'adresse que lui, il l'engagea facilement dans ce dessein. Mais le retour de la Reine-Mere étant consideré comme une chose impossible, pendant que le Cardinal-Duc seroit en faveur, ils prirent ensemble des mesures, pour ruiner le Ministre, dans l'esprit du Roi. Pour cela, le Pere Caussin commença, comme je l'ai dit, à faire entendre au Roi, qu'il y alloit de sa conscience, de laisser si longtems la Reine sa Mere hors du Royaume. Le Cardinal ayant sû que c'étoit par le conseil du P. Monod, que le P. Caussin avoit entrepris cette affaire, aprés avoir fait releguer le premier, il travailla à éloigner le P. Monod

* *Aubery, Vie du Card. Liv. VI. c. 17. Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 574.*

nod d'auprés de la Duchesse de Savoye, sous prétexte qu'il favorisoit les Espagnols. Le Cardinal fit dire à Madame de Savoye, par d'Hemery, de la part du Roi, que Sa Majesté ayant sujet de se défier du Pere Monod, elle la prioit de l'éloigner de la Cour. La Duchesse ne voyant pas de sujet de chasser son Confesseur, quoi qu'on en pût dire, ne voulut pas y consentir, & tâcha de desabuser le Cardinal. Mais ce dernier, qui ne haïssoit pas à demi, pressa avec plus d'obstination que jamais l'éloignement du Pere Monod, comme s'il eût été impossible au Roi de bien vivre avec sa Sœur, & de la proteger, pendant qu'elle avoit ce Jesuite auprés d'elle.

Il étoit si irrité contre lui, qu'il en parloit même hors de propos à l'Ambassadeur de Savoie. Ce dernier * l'entretenant un jour du zele que Madame de Savoie avoit pour les interêts de la Couronne, & du soin qu'elle prenoit que les Espagnols ne pussent faire aucune entreprise considerable, qui leur réüssit; il disoit que s'il étoit arrivé quelque chose de desavantageux à la Couronne, comme la prise de Ponzone, c'étoit par la faute des Ministres du Roi en Italie, & le Cardinal répondit, » que la négligence du » Maréchal de Crequi & d'Hemery n'é» toit pas excusable ; mais que tant que » la Duchesse auroit le P. Monod auprés » d'elle, il ne falloit s'attendre qu'à de » semblables desordres ; puis que le Roi » se défiant alors de lui, ses Ministres ne pou-

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 577.*

»pouvoient parler de rien confidemment à son Altesse. L'Ambassadeur repliqua, que la demeure du Pere Monod dans Turin, n'avoit pas empêché les Ministres du Roi d'executer les ordres de Sa Majesté. Le Cardinal redit encore, » qu'il lui disoit la ve»rité, & que le Roi ne pouvoit commu»niquer ses desseins à Madame de Savoie, »de peur qu'elle ne les lui redît. Enfin sous prétexte que le P. Monod favorisoit le Cardinal Maurice, & le Prince Thomas, quoi que la Duchesse eût des preuves du contraire, elle fut contrainte de consentir * qu'il fût arrêté. Le Jesuite l'ayant sû, tâcha de prévenir ce coup, mais on le prit sur la Frontiére, & il fut mis en prison à Montmeillan.

Cependant les Espagnols, & les Princes de Savoie faisoient entendre à la Duchesse, que si elle demeuroit dans la neutralité, l'Armée d'Espagne ne feroit aucune entreprise sur le Piémont. D'un autre côté, la France la faisoit presser de renouveller le Traité de la Ligue offensive & défensive, fait avec Victor-Amedée, en 1635. & qui devoit expirer au mois de Juillet en 1638. On jugeoit même que ce Traité étoit rompu, par la mort du Duc qui l'avoit fait; aussi bien que par celle du Duc de Mantouë, & par l'accord que le Duc de Parme avoit conclu avec les Espagnols. La Duchesse auroit bien voulu faire une Ligue purement défensive, comme avoit été le Traité de Pignerol; par lequel la France s'obligeoit à défendre le Piémont, en cas qu'il fût enva-

* *Sur la fin de l'année.*

›ar les Eſpagnols. Il y eut de longues
ations là-deſſus, & tout ce que la
ſe diſoit pouvoir accorder, touchant
:re qu'on vouloit qu'elle continuât
les Eſpagnols, ſe réduiſoit à atta-
:s Places, qu'ils avoient priſes dans
ıtferrat. Pour tout le reſte, le Con-
Savoie jugeoit qu'elle devoit ſe te-
ıs la neutralité, pour conſerver ſes
ſans ſe détacher néanmoins de la
, ni faire aucun nouveau Traité,
autres Puiſſances. Mais on vouloit
ıent en France, qu'elle renouvellât
é de Rivoli; ſans avoir aucun égard
ı de ſes Etats, ni au pouvoir d'une
e, qui ne va pas juſqu'à déclarer une
de gayeté de cœur. Quoi qu'elle
:eſenter tout cela, par ſon Ambaſſa-
m ne l'écouta pas, & l'on parla toû-
'envoyer une Armée conſidérable en
ıt, pour attaquer le Milanès, &
e le Piémont, contre les deſſeins
linal de Savoie, & du Prince Tho-
étoit à craindre, que ſous prétex-
cette défenſe, le Cardinal ne ſe
maître abſolu de tout le Piémont,
:onſeil de la Ducheſſe, qui voyoit
onvenient, ne ſavoit comment y
:r. Sans parler des exemples an-
ls avoient devant les yeux celui de
d'où les François n'étoient point
dès qu'ils y étoient entrez, pour
:r. Quand on leur avoit parlé de
dre au Duc de Mantouë, ils
demandé à être rembourſez de
nſe qu'ils avoient faite pour le lui
 con-

conserver ; qui se montoit à une si grande somme, que le Duc de Mantouë étoit hors d'état de la trouver.

Cependant le Marquis de Leganès * mit le siége devant le Fort de Breme, sur le Pô, & au delà de la Riviére de Sesia, pour délivrer le Milanès des courses de la Garnison. On n'avoit pas eu le soin de fortifier ce poste comme il falloit, & Montgaillard, Gouverneur de la Place, n'entretenoit pas bien la Garnison ; de sorte que l'on jugea qu'elle alloit être perduë, si on ne la secouroit. Le Maréchal de Crequi y fut donc en personne, & comme il s'approchoit du Camp des Espagnols, avec deux ou trois cens chevaux, pour le reconnoître de plus prés ; il mit pied à terre, avec des lunettes d'approche à sa main, & se rangea prés d'un gros arbre pour s'y appuyer. Il étoit-là à regarder, avec ses lunettes, les Lignes des Espagnols ; lors qu'un canonnier du Camp Espagnol, qui avoit vû quelques cavaliers de ce côté-là, & un homme vêtu de rouge s'avancer, dans la pensée que c'étoit quelque Officier de consideration, pointa une petite piéce droit à l'arbre prés duquel étoit le Maréchal. Il y mit le feu à l'instant, & le boulet emporta le bras gauche du Maréchal, qui soûtenoit les lunettes, lui perça le ventre & entra dans l'arbre. Les François l'enleverent promptement, & son corps ayant été embaumé, il fut envoyé à Lesdiguiéres. Ainsi mourut † Charles de Crequi, aprés avoir don-

* *Le 11. de Mars Siri T. VIII. p.* 575.

† *Le 17. de Mars.*

onné de grandes preuves de sa bravoure, endant plusieurs années. Breme se rendit près quinze jours de Siége, & aprés avoir ouffert un assaut. Le Gouverneur fut arrêté Casal, parce qu'il se trouva qu'il n'avoit ue six cens hommes; quoi que huit jours vant le siége, il eût été payé pour dix-sept ens. Ensuite l'ordre de lui faire son procès tant venu de la Cour, il fut décapité.

Aprés la mort du Maréchal de Crequi la rance se trouva si dépourvûë de Géneraux, n qui le Cardinal pût se fier; qu'il fallut nvoyer en Italie le Cardinal de la Valette, t faire en sorte que le Pape ne trouvât pas auvais, qu'on lui donnât cet emploi.

Cependant la Duchesse de Savoie, qui e voyoit pas de moyen de résister à la rance, si elle l'offensoit, en refusant de igner la Ligue offensive & défensive,* s'y ésolut, & s'attira ainsi l'Armée d'Espagne ur les bras. L'Armée du Roi & la sienne, ors que le Cardinal de la Vallette y arriva, 'étoit que de dix mille Fantassins & de rois mille chevaux, & Leganès avoit cinq u six mille hommes de plus. Ainsi avant ue les François eussent augmenté leur Armée, ce dernier fut assiéger Verceil, & it des Lignes de circonvallation, pour n'être pas contraint de lever le siége. Il y avoit ans la Place environ quinze cens hommes e Troupes Françoises & Savoyardes, comandées par le Marquis Dogliani, Gouverneur de la Place.

L 2 Les

* *Le 9. de Juin. Voyez le Traité dans les Mem. d'Aubery T. II. p. 147.*

Les Piémontois voyant une Armée Espagnole chez eux, s'emporterent par tout contre la Régente, qui n'étant pas en état de les défendre, auroit dû garder la neutralité, & il y avoit grande apparence, que si ses Beaux freres entroient dans le Païs, les Sujets du Duc se déclareroient pour eux. Aussi les Espagnols résolurent de les engager à y aller, sous prétexte de prendre part au Gouvernement de l'Etat, mais en effet pour s'en rendre les maîtres. Le Cardinal de la Valette, fâché de voir une Place considérable prête à être prise, à son entrée en Piémont, fit toutes les diligences possibles pour y jetter du secours, & il en vint heureusement à bout, la nuit du 20. de Juin. Il y fit entrer, sans perte, environ deux mille hommes, commandez par S. André, Mestre de Camp des Troupes de Savoie. Néanmoins malgré la résistance de la Garnison & du secours, les Espagnols continuerent le siége, & les assiégez manquant entierement de poudre furent réduits à l'extremité, en peu de jours. Ainsi aprés avoir repoussé un assaut à coups d'épées, de piques, & de pierres; ils se rendirent à composition, au commencement de Juillet. Le Cardinal de la Vallette qui n'étoit pas éloigné de l'Armée d'Espagne, avoit été d'avis d'attaquer ses retranchemens; mais les Géneraux de la Duchesse ne voulurent pas y consentir, de peur que si l'entreprise ne réüssissoit pas le Piémont ne fût trop exposé aux courses des Espagnols. Aprés la prise de la Place, la Duchesse ne laissa pas de se plaindre du Cardinal de

la

la Valette, & les Peuples parloient mal par tout des François. Mais ce qui leur devoit nuire, leur fut avantageux, parce que la Duchesse se vit obligée par là de mettre Garnison Françoise, dans toutes les Places du Piémont, malgré les murmures de ses Sujets. Dans le même tems, les Espagnols manquerent un dessein sur Casal, favorisé par la Duchesse de Mantouë, qui étoit entiérement dans leurs intérêts, & qui étoit fâchée de se voir dépendante des François, à cause de cette Place. Le Marquis de Leganès, pour les rendre plus odieux aux Peuples, publia des Manifestes, par lesquels il déclaroit, que s'il entroit dans le Piémont & dans le Montferrat, ce n'étoit que pour en chasser les François, & nullement pour faire la guerre aux Ducs de Savoie & de Mantouë, qui étoient opprimez par cette puissance étrangere. Comme cette guerre n'étoit du côté de la France, qu'une pure guerre de politique, pour abaisser, comme le disoit le Cardinal de Richelieu, la Maison d'Autriche, & comme le soûtenoient les autres, pour se rendre lui-même plus nécessaire au Roi, & que les Sujets de Savoie & de Mantouë n'y étoient engagez que par force, & sans nécessité, comme sans esperance, les Manifestes de Leganès firent beaucoup d'effet, dans la suite du tems. Mais son Armée étant fatiguée, ne put presque rien entreprendre dans le Montferrat, & où elle entra aprés la prise de Verceil, & on ne pensa qu'à se retirer de part & d'autre, dans les quartiers d'Hiver.

Le jeune Duc de Savoie, François-Hyacinthe, vint à mourir en * ce tems-là, âgé de sept ans, & son Frere, Charles-Emanuel, lui succeda. Cela affligea extraordinairement la Régente, qui vit desormais toutes ses esperances fondées sur la vie du second de ses Fils; puis que les Etats de la Maison de Savoie devoient tomber entre les mains du Cardinal, en cas que ce jeune Prince vint à mourir. Cela l'obligea à se lier à la France plus fortement que jamais, & à s'abandonner malgré elle aux conseils du Cardinal-Duc; sans la bonne volonté duquel, il lui étoit inutile d'être Fille de Henri IV. & de Marie de Medicis, aussi bien que Louïs XIII.

Le Cardinal de Savoie étant parti secretement de Rome; se rendit incognito à Tortone; d'où il fit quelques entreprises sur Turin & sur Carmagnole, qui ne réüssirent pas. On mit en prison diverses personnes, qui y avoient eu part, & le Cardinal interceda pour eux, dans une † Lettre qu'il écrit à la Régente; dans laquelle il lui disoit, qu'aucune autorité ne lui pouvoit défendre l'entrée dans la Maison de son Pere. Cependant peu s'en fallut qu'il ne fût pris, & s'il l'avoit été, on l'auroit envoyé en France.

Dans cette conjoncture, le Cardinal-Duc écrivoit souvent en Piémont, à la Duchesse, ou aux Ministres de France, pour l'assister de ses conseils. Il lui representoit, dans une longue § Let-

* *Le 4. d'Octobre.*

† *Du 6. de Décembre. Voyez-là dans le II. T. des Mem. d'Aubery p.* 230.

§ *Du* 10. *de Novembre. Siri Mem. Rec. T. VIII. p.* 613.

tte, » qu'elle devoit enfin se réveiller
: la léthargie, dans laquelle elle avoit été
squ'alors; puis qu'en ne le faisant pas
omptement, son mal seroit sans remede.
vouloit dire qu'elle devoit chasser le P. Mo-
, sans quoi le Roi ne continueroit pas à le se-
ir.) » Que peut-être Dieu avoit per-
is, par une Providence extraordinaire,
ıe ses ennemis la forçassent à faire ce
ınt sa bonté l'avoit détournée, (*à si-*
er la Ligue offensive, & à mettre des Troupes
ançoises dans ses Places) contre ce que la
ison & ses intérêts lui conseilloient;
ıe Dieu ne feroit pas toûjours des mi-
cles semblables à ceux qu'il avoit faits,
cette occasion, pour la conserver:
u'il vouloit que dans les affaires hu-
ıines, chacun se servît de sa prudence,
: que par conséquent Son Altesse devoit
: servir de l'Esprit, que Dieu lui avoit
onné: Que la nature l'y invitoit, puis
ı'elle ne pouvoit autrement conserver
Duc son Fils, aussi bien que sa pro-
e conservation & son honneur: Qu'il
: lui céleroit pas, que les calomnies
: ses ennemis, dont elle pourroit fa-
ement se défendre pendant sa vie,
ısseroient pour la verité, si elle venoit
mourir: Qu'il ne lui dissimuleroit pas
ın plus, que ses sujets ne l'aimoient
ıs, comme ils devoient; soit à cause
ıe l'on n'aime jamais le Gouverne-
ent des Femmes, autant que celui
's Hommes; soit à cause de leur ma-
ȝnité particuliére: Que son Altesse sa-
ıit ce que c'étoit que prétendre à une
L 4 » Sou-

» Souveraineté en Italie, & que l'esprit foi-
» ble du Cardinal de Savoie pouvoit être
» porté au mal, comme au bien : Qu'en
» permettant que le P. Monod occupât le
» poste qu'il occupoit, & que Passer, qui
» favorisoit le Cardinal de Savoie, fût sor-
» ti de prison, elle entretenoit les plus mau-
» vais Conseillers, qu'elle pût avoir contre
» elle : Qu'étant inutile de lui representer
» le mal qui la pressoit, sans lui parler des
» remedes ; il l'assuroit qu'elle se pour-
» roit mettre à couvert de tout, si elle vou-
» loit suivre les conseils qu'on lui donne-
» roit de la part du Roi, & qui ne seroient
» jamais differens de ceux que la Nature &
» la Raison inspiroient : Qu'elle devroit
» donc, sans marchander davantage,
» s'assurer de la personne du P. Monod, &
» faire châtier sevérement tous ceux qui
» avoient conspiré en faveur du Cardinal
» Maurice : Qu'il falloit mettre dans les
» Places des Gouverneurs, qui dépendissent
» absolument d'elle, renforcer les Corps des
» Troupes ausquels elle pouvoit se fier, &
» n'avoir pour la garde de sa personne &
» de celle de son Fils, que ses Créatures,
» dont elle devoit augmenter le nombre,
» par ses bienfaits : Que si elle prenoit
» cette conduite, il oseroit, avec l'aide
» de Dieu, lui répondre d'un heureux
» succès, auquel il contribueroit volon-
» tiers de sa propre vie ; mais que si au
» contraire sa facilité & son indulgence
» la conduisoient par un autre chemin,
» elle tomberoit dans un malheur inévita-
» ble : Qu'il la supplioit de le dispenser
» de

» de se mêler davantage de ses affaires, pour
» ne pas être complice du mal qui lui arri-
» veroit, en ayant de la complaisance pour
» ses irrésolutions. Toutes ces leçons ne
tendoient qu'à faire chasser le P. Monod, &
qu'à devenir l'oracle de la Duchesse de Savoie, comme il l'étoit de son Frere. Il sembloit être né, pour être ou le Pédagogue, ou le fleau de toute la Famille de Henri IV.

Pour venir à ce qui se passoit ailleurs, le Cardinal envoya ordre au Duc de Rohan, qui étoit à Geneve de se retirer à Venise; de peur qu'ayant été mal traité, il ne fit quelque entreprise contre lui. Mais le Duc, sous pretexte que les chemins, pour aller à Venise, lui étoient fermez, alla s'aboucher avec le Duc de Wymar en Suisse, & se rendit aprés cela dans son Armée. Ils avoient de fréquentes conférences ensemble, ce qui donnoit de grandes inquiétudes au Cardinal, & l'on dit que le Duc de Wymar devoit épouser la Fille du Duc de Rohan. Le premier, aprés avoir pris quelques petites Places, étoit allé assiéger Rhinfeld, Capitale des quatre Villes Forestieres. Jean de VVerth, le Duc Savelli, & quelques autres Géneraux de l'Empereur, marcherent au secours, avec dix mille hommes. Le Duc de VVymar averti de leur marche, leur fut au devant, de l'avis du Duc de Rohan, & ce dernier, qui ne voulut avoir aucune part au commandement, s'étant mis à la tête de l'aîle gauche, * fut des premiers à aller à la charge, où il se battit com-

* *Le 28. de Février.*

comme un simple Soldat. Les Impériaux furent battus, aprés avoir assez long-tems disputé la victoire ; mais le Duc de Rohan se trouva blessé de deux mousquetades, dont il mourut le 23. d'Avril. Quoi que le Roi lui eut écrit une Lettre, pour le remercier du service qu'il venoit de lui rendre, il ne fut pas fâché de sa mort, parce que ses grandes qualitez, & les guerres passées lui avoient, depuis long-tems, attiré l'inimitié de la Cour ; qui ne s'étoit reconcilié avec lui, que par forme. Le Cardinal, qui ne vouloit au service du Roi, que des gens prêts à faire tout ce que son premier Ministre ordonnoit, & qui l'avoit maltraité plus d'une fois, crut être délivré d'un ennemi.

Rhinfeld tomba * ensuite entre les mains du Duc de Wymar, aprés quoi Fribourg & le Païs de Brisgow se soumirent à lui, aussi bien que plusieurs Villes de la Suaube. Son dessein étoit d'aller bloquer Brisach, à qui il en vouloit principalement. Il le fit, & battit deux fois les Impériaux, avant que de pouvoir serrer cette Place de prés. Ils essayerent aprés cela, encore deux fois, d'y jetter du secours, & furent repoussez avec perte. Enfin Wymar réduisit Brisach à se rendre, faute de provisions, le 19. de Decembre.

Cette Place auroit été de trés-grande importance à la France, mais les grands services que le Duc de Wymar lui avoit rendus, ceux qu'il pouvoit encore rendre, & la promesse que le Roi lui avoit fait du Landgraviat d'Alsace, vouloient qu'on le laissât jouïr

* *Le 23. de Mars.*

joüir de cette conquête. En effet il s'en mit en possession, & on le souffrit, pour ne pas le dégoûter, dans un tems où il pouvoit faire autant de mal que de bien, jusqu'à ce qu'on trouvât occasion de l'en déposseder ; ce qui ne fut pas nécessaire, comme on le verra dans la suite.

Ce fut là tout l'avantage considerable, que la France remporta cette année contre la Maison d'Autriche. * Le Maréchal de Châtillon étant entré dans l'Artois, dès le commencement de la Campagne, aprés avoir désolé le Païs sans qu'on pût comprendre son dessein, fut enfin assiéger St. Omer le 25. de Mai, & comme la Place n'étoit pas en fort bon état, il crut la pouvoir emporter en peu de tems. Mais le Prince Thomas y fit entrer du secours, & cela retarda les espérances du Maréchal, qu'il crût encore qu'il en viendroit à bout. Mais enfin le même Prince, & Picolomini le contraignirent de lever † le siége, après y avoir jetté une seconde fois du secours ; quoi que le Maréchal de la Force l'eût joint, avec ün Corps d'Armée. On attribuoit ce mauvais succès en partie à la faute du Maréchal de Châtillon, qui n'avoit pas fait d'assez bonnes Lignes de circonvallation, & avoit poussé ce siége trop lentement, & en partie à la mesintelligence des Géneraux.

Ils se retirerent néanmoins, avec beaucoup d'ordre, & le Prince Thomas, sans les

* *Voyez dans les Campag. du P. Thomas, par Em. Tesauro, S. Omero assediato.*

† *Le 16. de Juillet.*

les ſuivre, prit le chemin de Theroüanne, pour couvrir le Païs, & jetter du monde dans Hédin, qui étoit menacé. Le Cardinal fut extrêmement fâché de la levée de ce ſiége, non ſeulement pour l'interêt de la Couronne; mais encore parce qu'il s'étoit flatté qu'on l'emporteroit, à cauſe d'une révelation prétenduë d'une Religieuſe du Convent du Mont-Calvaire, dans le Marêts. * Le Pere Joſeph, qui l'avoit conſultée, lui avoit dit que cette Religieuſe avoit été trois jours en prieres, pour obtenir de Dieu la révelation du ſuccès de cette Campagne; & qu'enfin elle avoit été ravie en extaſe, où elle avoit vû deux Armées qui ſe battoient auprés de S. Omer, en ſorte que la victoire étoit demeurée à celle du Roi. Sur cette impertinente viſion, qui pouvoit être ou inventée, ou un effet de l'imagination bleſſée de la Religieuſe; le Cardinal avoit conſenti au ſiége de S. Omer, plûtôt qu'à celui de quelque autre Place que ce fût, parce qu'il eſperoit que l'Armée du Roi gagneroit une victoire, auprés de cette Place. Si cela étoit arrivé, le Cardinal & ſon Confeſſeur n'auroient pas manqué de ſe faire honneur de la révelation, qui auroit paſſé pour une marque ſenſible que le Ciel approuvoit la conduite du Miniſtre.

Le Cardinal-Infant eut le bonheur, pendant la même Campagne, † de défaire ſept mille hommes des Etats Géneraux, qui s'étoient rendus maîtres du Fort de Kalloo, ſur la Digue d'Anvers, ſous le Com-

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 668.*

† *Siri. Ibid. p. 670. le 21. de Juin.*

Commandement du Comte Guillaume de Naſſau. Il fit encore lever * le ſiege de Gueldre au Prince d'Orange ; de ſorte qu'il eut ſujet de ſe vanter d'avoir fait une aſſez glorieuſe Campagne, Il fit néanmoins quelque perte, puis que les François lui prirent le Fort de Renty, qui † ſe rendit aprés huit jours de ſiege, & qu'ils reprirent § le Câtelet, la ſeule Place qui reſtoit aux Eſpagnols, de celles qu'ils avoient priſes dans l'invaſion de l'an 1636. Les Maréchaux de Châtillon & de la Force prirent Renty, & le raſerent. Du Hallier, Maréchal de Camp, prit le Câtelet d'aſſaut, avec un Corps d'Armée, qui avoit été commandé par le Maréchal de Brezé ; mais qui étant indiſpoſé étoit allé aux eaux, par la permiſſion du Roi. C'eſt à quoi ſe réduiſirent tous les avantages des François, dans les Païs-Bas, aprés avoir donné une extrême frayeur au Cardinal-Infant, au commencement de la Campagne, par les grands préparatifs qu'ils avoient faits. Le Roi irrité du peu de prévoyance du Maréchal de Châtillon, qui avoit écrit pluſieurs fois à la Cour, que St. Omer ne lui manqueroit pas, ¶ lui envoya dire de laiſſer le commandement de l'Armée au Maréchal de la Force, & de ſe retirer à ſa Maiſon de Châtillon, ſans venir à la Cour. Il vit néan-

* *Le 25. d'Aouſt. Voyez la Relation d'Em. Teſauro.*

† *Le 29. d'Aouſt. Voyez la deſcription de ce ſiége par Em. Teſauro.*

§ *Le 14. de Septembre. Voyez en la deſcription du même Auteur.*

¶ *Par une Lettre du 4. de Septembre. Voyez Aubery, Vie du Cardinal, Liv. V. c. 64.*

néanmoins le Cardinal à S. Quentin, de qui il ne fut pas mal reçu; le Ministre jugeant qu'il ne falloit pas desesperer ce Général, qui pouvoit être utile dans une autre occasion.

Il eut encore sujet d'user de la même * moderation envers le Prince de Condé, qui réüssit plus mal au siége de Fontarabie, que le Maréchal de Châtillon n'avoit pas fait devant S. Omer. Le Comte-Duc ayant fait l'année 1637. une invasion dans la Guienne, & une autre en Languedoc; le Cardinal-Duc, qui avoit une trés-grande jalousie pour tout ce qu'Olivarès faisoit, résolut de lui rendre la pareille, à quelque prix que ce fût. † Il proposa d'aller attaquer Fontarabie, pour porter par là la guerre en Espagne. Il y avoit assez long-tems qu'il avoit fait reconnoître cette Place, par le Duc de la Valette, qui lui avoit déconseillé cette entreprise, à cause des difficultez qu'il y avoit trouvées. Cependant le Cardinal la reprit, & voulut en donner le commandement aux Ducs d'Espernon & de la Valette, à condition qu'ils avanceroient une partie des frais de la guerre, & qu'ils trouveroient moyen de les faire supporter à la Province de Guienne. S'ils refusoient d'accepter cet emploi, on leur devoit faire dire que l'on y enverroit le Prince de Condé; pour commander dans la Province, & dans tout le voisinage. Comme ils eurent peur que le Cardinal ne les voulût faire perir, dans cette entreprise, ils

* *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 632.*
† *Vie du Duc d'Espernon. p. 556.*

ils aimerent mieux que le Prince de Condé s'en chargeât. Le Prince accepta donc cet emploi, & se rendit en Guienne au mois de Mai, pour préparer tout ce qui étoit necessaire, pour cette entreprise. Pour le Duc d'Espernon, il eut ordre de se retirer en sa Maison de Plassac, de peur qu'il ne traversât les préparatifs du Prince de Condé; mais le Duc de la Valette le suivit, comme son Lieutenant. Le Prince, après avoir fait la revûë de son Armée à S. Jean de Luz, le 30. de Juin, marcha droit à Fontarabie.

Pendant qu'il investissoit cette Place, d'Espenan prit passage, où il trouva six Galions, & cinq Vaisseaux de guerre Espagnols; fournis de tout, dont il se saisit. Il tomba encore cinq autres de leurs Galions entre les mains des François, qui coulerent à fond l'Amiral de cette Flotte. Le commencement ne pouvoit être plus heureux, & il y avoit sujet de tout esperer, parce que les Espagnols ne s'étoient nullement imaginez, qu'on les dût attaquer du côté du Guipuscoa. D. Cristoforo Messia, qui avoit été fait depuis peu Gouverneur de Fontarabie, n'étoit pas encore venu dans son Gouvernement. La Garnison, qui étoit ordinairement de cinq cens hommes, étoit à peine de trois cens; & les Habitans, joints avec eux, ne faisoient que le nombre de sept cens hommes propres à porter les armes. Mais il y avoit un fameux Ingenieur nommé Michel Perez, de Biscaye, & D. Dominique Eguia Destur, autre Biscain, homme de courage, Lieutenant du Commandant. Le Prince ouvrit la tranchée dès le

10.

10. de Juillet, & le 2. d'Aoust l'Armée Navale de France, forte de quarante deux Vaisseaux, chargez de monde pour mettre à terre, & commandée par l'Archevêque de Bourdeaux, parut devant le Port de Fontarabie. Elle prit d'abord ou mit en fuite diverses Pinasses des Espagnols, qui y venoient, & donna la chasse à une Flotte de cinquante Bâtimens, qui amenoient du secours & des rafraîchimens aux assiegez. L'Archevêque ayant sû qu'à la place de Gatari, il y avoit quatorze Vaisseaux de guerre, & divers autres moindres Bâtimens, il y fut, & les brûla, ou les contraignit d'échoüer, quoi qu'ils fussent défendus par des batteries, que l'on avoit faites sur le bord de la Mer. Il perit dans cette action quantité d'Espagnols, qui furent brûlez avec les Vaisseaux, ou se noyerent; & entre autres les deux vieux Terces de Castille, qui faisoient environ trois mille hommes. Les François au contraire n'y perdirent qu'environ deux cens hommes, avec quelques Officiers. Il n'y eut aussi de leur côté, que neuf ou dix Vaisseaux un peu endommagez.

Ainsi Fontarabie perdit l'esperance d'être secouruë du côté de la mer, & pour celui de la terre, le Prince esperoit de l'avoir prise, avant que les Espagnols pussent se mettre en campagne. L'Archevêque de retour de son expedition, s'offrit de garder le Port de Passage, & l'embouchure de la Riviere d'Orio, par où les Espagnols pouvoient envoyer du secours. Cette affaire fut proposée dans le Conseil de Guerre, mais comme il falloit diviser l'Ar-

l'Armée pour cela, & que l'on esperoit emporter la Place en peu de tems, le Prince opina à abandonner Passage, sans se mettre en peine de l'utilité que les Espagnols pourroient tirer de ce poste, si le siege duroit long-temps. Cependant l'Armée Espagnole, commandée par l'Amiral de Castille, parut, & les vivres lui vinrent principalement par le moyen du Port de Passage, ce qui fit voir trop tard la faute qu'on avoit faite. Mais la principale fut que le Prince, qui n'étoit pas fort habile en matieres de sieges, ne fit pas assez presser les travaux. Les Espagnols aprés avoir occupé les hauteurs des Montagnes voisines, se trouverent presque à un coup de mousquet des Gardes avancées des François, & il y avoit tous les jours des escarmouches, entre les deux Armées.

Quoique la Garnison fut trés-petite, le Commandant avoit fait diverses sorties, pour retarder les ouvrages des François, & donner du temps au secours. Elles furent d'abord heureuses, mais il en fit une plus considerable, où les François étant mieux sur leurs gardes, ils lui tuerent cent hommes, entre lesquels fut Michel Perez, qui mourut de ses blessures dans la Place.

La Garnison étant si fort diminuée, ne tenoit plus, que dans l'esperance que l'Amiral de Castille l'alloit bien-tôt secourir ; & elle lui fit dire que s'il ne se hâtoit, elle seroit contrainte de se rendre, parce qu'elle n'étoit pas en état de soûtenir un assaut.

Cependant les attaques continuoient toûjours, & l'on fit joüer plusieurs mines,

dont l'une, du côté de l'attaque du Duc de la Valette, fut trés-dommageable aux assiégeans, * dont elle accabla deux cens, qui avoient ordre de donner, dès qu'elle auroit joüé. Quelques-uns, qui ne furent pas blessez, monterent néanmoins à la brêche, pendant le tems que les Espagnols s'étoient retirez, à cause du fracas de la mine. Mais comme ils ne furent pas suivis, il fallut qu'ils retournassent en arriere. Sur leur rapport, il y eut de grandes contestations au Conseil de Guerre, si on donneroit un assaut ou non; & cependant la Garnison sortit par la brêche, & fit un retranchement sur le haut du Bastion, emporté par la mine. † Le Prince fut néanmoins d'avis qu'on tâchât de s'y loger, & le Duc de la Valette, en faisant difficulté, il dit qu'il en donneroit la commission à l'Archevêque de Bourdeaux. Le Duc aima mieux l'entreprendre, quoi que ce ne fût pas, sans hésiter beaucoup, puis qu'il changea deux ou trois fois d'avis. Ayant enfin fait monter son monde à la brêche, il trouva que les ennemis y avoient fait un retranchement & une palissade; & comme ceux qui y étoient demandoient du renfort, & des instrumens pour faire un logement en cet endroit, il leur envoya ordre de revenir, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir garder ce poste, ou comme d'autres l'ont crû, par jalousie pour le Prince de Condé, afin de le faire échoüer devant cette Place.

Là

* *Au mois de Septembre.*

† *Ch. Bernard. Vie de Loüis XIII. Liv.* 18.

Là-dessus, le Prince irrité, donna l'attaque du Duc de la Valette à l'Archevêque de Bourdeaux, qui offrit d'achever le logement, & de se rendre maître de la Place dans trois jours, si le Duc de la Valette lui cédoit son quartier. Comme l'Archevêque se disposoit à donner un nouvel assaut à cet endroit, & qu'il faisoit débarquer les Troupes ausquels il commandoit, on eut avis que le secours s'avançoit plus qu'à l'ordinaire, ce qui fit differer l'attaque.

L'Amiral de Castille n'avoit que quinze mille Fantassins, & mille chevaux, la plûpart des Milices, qui n'avoient aucune experience de la guerre ; & le Prince de Condé en avoit plus de vingt mille, de Troupes réglées. Cependant les Espagnols, voyant la Place à l'extremité, résolurent de tenter le secours.* Ils marcherent en plein jour, pour attaquer les Lignes des François. Les Gardes avancées furent d'abord poussées, & comme elles se retirerent au dedans des redoutes les plus proches, en sautant le Fossé, les Troupes Espagnoles les suivirent, par le même chemin. Le quartier du Marquis de la Force, qui fut le premier attaqué, fut d'abord emporté ; & les premiers qui y entrerent tournerent le Canon contre les François, qui se mirent à fuir, avec un si grand desordre, que le Marquis de la Force ne les put jamais faire tourner visage, ni les rallier. Cependant les Officiers, qui faisoient encore ferme, envoyerent demander les ordres au Prince, pour savoir s'ils devoient se retirer,

* *Le 7. de Sept. Siri. Mem. Rec. T. VIII. p.636.*

ou charger l'ennemi. Mais le desordre étoit si grand, qu'il desespera d'abord d'y pouvoir remedier, & s'embarqua de bonne heure sur un Vaisseau, qui le porta à S. Jean de Luz. On fut chercher le Duc de la Valette dans son quartier, mais il l'avoit déja cédé à l'Archevêque, par ordre du Prince, & étoit à une lieuë de là. Pour l'Archevêque de Bourdeaux, il fit embarquer son monde, & se retira aussi. Cependant le Duc de la Valette sut par les fuyards, que les Ennemis avoient forcé les Lignes, & que tout étoit en desordre. Il courut à son quartier, pour tâcher de rallier le plus de gens qu'il pourroit, & donner au moins ordre à la retraite, qu'il fit du mieux qu'il put. Mais le Géneral ayant disparu, aussi bien que l'Armée Navale, le reste se retira en confusion, aprés avoir perdu tout le bagage, l'artillerie, & les munitions. Les Espagnols, occupez à piller le Camp, ne les suivirent point; de sorte qu'il se perdit trés-peu de monde, dans la retraite. Ainsi le Prince de Condé, qui ne pouvoit, en ces matieres, ni ouvrir un bon avis, ni le suivre, fut défait par une Armée inferieure en tout à la sienne. Pour s'excuser, il rejetta la faute sur le Duc de la Valette; comme s'il eût pû empêcher qu'en deux mois il ne prît une Place, qui n'auroit pas tenu quinze jours devant un autre Géneral, dans l'état où elle se trouva. Le Cardinal n'osa s'en prendre au Prince, mais irrité au dernier point de voir qu'un dessein, qui venoit de sa tête, avoit aussi mal réüssi que ceux du Comte-Duc con-

tre

tre la France, il voulut perdre le Duc de la Valette; malgré l'amitié qui étoit entre lui & le Cardinal son Frere, qui n'osa pas prendre sa défense; si ce n'est qu'en cas qu'on le trouvât innocent. Pour l'accusation de lâcheté, que quelques-uns faisoient contre lui, il soûtenoit hardiment qu'elle étoit fausse; il n'osoit l'excuser entierement de jalousie. Cependant le Duc de la Valette se retira en Angleterre, quoi qu'il eût été appellé à la Cour. La bassesse d'ame du Cardinal son Frere, si éloignée de la hauteur excessive du Duc d'Espernon leur Pere, faisoit que ce vieillard le nommoit, non le Cardinal de la Valette, mais le Valet du Cardinal. Le Cardinal-Duc ne pouvoit pas avoir d'autres amis, que des gens dévouez à toutes ses passions & soumis à ses volontez, d'une maniere servile.

Un peu de tems avant cette disgrace, * il reçut la nouvelle de la victoire, remportée sur quinze Galeres Espagnoles, de D. Rodrigue de Velasco, par le Marquis de Pont de Courlai, Géneral des Galeres Françoises, qui en commandoit un nombre égal. Aprés un combat opiniâtre de quelques heures, à la vûë de Genes, les Espagnols perdirent six Galeres, & les François trois, & se séparerent assez en desordre des deux côtez.

Au Printems de cette année, la Reine Anne d'Autriche s'apperçut qu'elle étoit grosse, aprés vingt deux ans de mariage, sans l'avoir jamais été; ce qui causa une joïe extra-
ord

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 660.*

ordinaire à la Cour. Cependant le Cardinal ayant découvert, que cette Princesse avoit un commerce de Lettres avec le Cardinal-Infant son Frere, ne laissa pas de lui causer une mortification, capable de lui faire beaucoup de mal, tant il se soucioit peu de ce qu'on en diroit. Ce commerce étoit uniquement concernant la Paix, que la Reine regardoit avec raison comme un ouvrage très-agréable à Dieu, & très-avantageux aux Peuples. Car enfin on les épuisoit de tous les côtez, & on desoloit de grandes Provinces, sans avoir d'avantages considerables, ni de part, ni d'autre, uniquement pour satisfaire les desseins ambitieux des Suedois, ou du Cardinal, contre la Maison d'Autriche. On faisoit rendre les Lettres du Cardinal-Infant à une Religieuse du Val de Grace, qui les mettoit dans une armoire d'un Oratoire, que la Reine y avoit, & où elle alloit souvent. La Reine y mettoit aussi les siennes, & cette Religieuse avoit soin de les aller prendre, & de les remettre à un nommé la Porte, qui les envoyoit à Bruxelles. Le Cardinal, qui avoit infiniment plus de personnes qui épioient, jusqu'aux moindres actions du Roi & de la Reine, qu'ils n'en avoient eux-mêmes qui prissent garde aux siennes, en fut averti ; & comme il regardoit la paix, comme une chose dangereuse pour sa grandeur, il résolut de rompre ce commerce, à quelque prix que ce fût. Il avoit toûjours entretenu le Roi en mauvaise humeur contre la Reine, depuis qu'elle s'étoit mêlée des cabales opposées à son autorité, comme je l'ai dit ailleurs. Ainsi il ne lui fut pas difficile

de

de faire comprendre au Roi le danger, qu'il y avoit, de permettre à la Reine d'écrire à un ennemi déclaré de l'Etat. Ayant donc fait arrêter la Porte, il voulut l'interroger lui-même, & pour cela il se rendit dans l'appartement de Chavigny, & se mit sur son lit, dont il fit tirer les rideaux, pour parler sans être vû. On fit venir ensuite la Porte, qu'il se mit à interroger, avec une voix contrefaite. Mais cette nouvelle maniere d'interroger un Prisonnier ne lui réüssit pas; la Porte reconnut d'abord sa voix, & se défendit trés bien. Là-dessus le Cardinal ordonna au Chancelier d'aller au Val de Grace, dans l'Oratoire de la Reine, pour se saisir des Lettres de la Reine, & du Cardinal-Infant. Le Chancelier, qui lui étoit entierement dévoué, craignit néanmoins ce qui lui en pourroit arriver du côté de la Reine. Il chercha les moyens de n'offenser pas trop cette Princesse, & d'obeïr au Cardinal. Il fit avertir secretement la Reine du commandement, qu'il avoit reçû. Cette Princesse qui n'avoit personne, qu'elle put consulter dans cette étrange conjoncture, envoya la Marquise de Sennecey, au Marquis de Puysieux, qui vivoit depuis sa disgrace dans une Maison de Campagne; pour lui demander son avis là dessus. Il fut fâché que la Reine le fit consulter sur une affaire aussi délicate que celle-là, connoissant l'humeur implacable du Ministre; mais enfin il ne put refuser de lui en dire son sentiment.

Un jour que la Reine étoit au Val de Gra-

Grace, le Chancelier y fut, & lui dit la commission que le Roi lui avoit donnée. Il lui fit ensuite quelques demandes, en lui insinuant ce qu'elle devoit dire ; & la Reine, lui répondant, lui montra du doigt le lieu, où elle avoit accoûtumé de tenir les Lettres du Cardinal-Infant ; & lui en donna les Clefs. Elle dit qu'à l'égard de ce Prince, elle n'étoufferoit jamais l'amitié, que la nature demandoit qu'elle eût pour lui ; mais qu'elle savoit aimer son Frere, sans préjudicier à l'Etat ; maxime fort opposée à celles du Cardinal-Duc, qui faisoit accroire au Roi, qu'il ne pouvoit aimer ses Sujets, sa Mere & ses autres plus proches parens en même tems. La Reine avoit eu la précaution de donner à garder ses papiers à la Marquise de Sourdis, Fille du Comte de Carmail, & le Chancelier ne trouva dans cette armoire, que quelques Disciplines.

Il s'en retourna porter cette nouvelle au Cardinal, desesperé d'avoir manqué son coup, aprés avoir fait un affront de cette nature à la Reine. Ce fut un trés-grand bonheur, pour cette Princesse, de se trouver grosse ; car le Ministre l'avoit trop cruellement offensée, pour ne pas remuer tout pour la perdre, & il avoit déja parlé au Roi, plus d'une fois, de la répudier. Dans le même temps, il arriva une autre chose à la Cour, qui n'étoit pas de la même consequence, mais qui ne fait pas moins voir quelle étoit l'autorité du Ministre. Le Roi étoit devenu amoureux, disoit-on, de Mademoiselle de la Fayette, & entretenoit depuis quelque

ue temps avec elle un commerce, qui dé-
laisoit au Cardinal, qui ne vouloit voir en
iveur auprés du Roi personne, qui ne dé-
endît de lui. Il arriva, sans que le Roi sût
ourquoi, que Mademoiselle de la Fayette
retira dans le Couvent de la Visitation;
our se mettre au service, comme elle di-
it, d'un plus grand Seigneur que lui. Le
oi souhaitoit extraordinairement de savoir
raison d'une retraite si brusque, & ne se
ontentant point de ce que le Cardinal lui
isoit dire par des gens qu'il avoit instruits,
voulut s'en éclaircir lui-même, & fei-
iant d'aller à la chasse, dans les Forêts qui
nt entre Grosbois & ce Monastere, il se
ndit à ce dernier lieu, où il s'entretint
ng-temps seul avec Mademoiselle de la
iyette. Ils reconnurent qu'ils avoient été
ompez par Boizenval, Valet de Cham-
'e du Roi, qui devoit néanmoins son
'ancement à cette Dame. Lors que le
oi l'envoyoit à Mademoiselle de la Fayet-
, pour lui dire quelque chose, ou pour
i porter quelque Billet, & lors que
tte Dame le renvoyoit au Roi, ou
i écrivoit, il alloit le dire au Cardi-
l, qui faisoit changer les Billets, com-
e il le trouvoit à propos, en contrefai-
nt l'écriture, ou qui lui disoit ce qu'il
lloit qu'il rapportât. L'impérieux Mini-
e l'avoit engagé à lui sacrifier ainsi le Roi
sa Bienfaitrice, en lui faisant dire,
'ayant été fait Valet de Chambre du
oi, sans que ce fût par sa recommanda-
on, il ne joüiroit pas long temps de ce
ste. Boizenval effrayé de cette menace,

qu'il ne doutoit pas que le Cardinal n'executât, fut pour lui dire que s'il vouloit bien lui accorder sa protection, il obéïroit aveuglément à tout ce qu'il lui ordonneroit. Le Cardinal la lui promit pourvû qu'il l'avertit de tout ce qu'il verroit; ainsi Boizenval lui communiquoit des Billets du Roi & de sa Maîtresse, qu'il changeoit d'une maniere propre à leur donner du dégoût l'un pour l'autre. En même temps, le Cardinal menaça la Marquise de Sennecey, & l'Evêque de Limoges, parens de Mademoiselle de la Fayette, de les faire chasser de la Cour, s'ils n'engageoient cette Dame à se retirer. Leurs conseils, & les Billets qu'elle recevoit du Roi, l'obligerent enfin à songer à la retraite, & elle executa ce dessein, comme je l'ai dit. Le Roi ayant sû qu'elle avoit reçu des Billets, differens de ceux qu'il lui avoit écrits, comprit que Boizenval l'avoit trahi, & résolut de lui ôter son emploi. Pendant qu'il étoit dans le Parloir, avec Mademoiselle de la Fayette, Boizenval, qui l'avoit suivi, étoit à la porte, & apprit, dès que le Roi fut sorti, qu'il s'étoit entretenu avec elle de ses fourberies. Il jugea par-là qu'il étoit perdu, & il fut chassé dès le lendemain matin; sans que le Cardinal daignât dire au Roi un mot en sa faveur, de peur de faire découvrir d'où venoit la tromperie.

Le Roi avoit employé quatre heures à s'entretenir avec Mademoiselle de la Fayette, & il étoit trop tard pour retourner coucher à Grosbois. Il alla à St. Germain en Laye, où étoit la Reine, prête d'accoucher.

cher. Cette même nuit, * elle accoucha d'un Fils, qui a été depuis Loüis XIV. qui nâquit ainsi le même jour que le Cardinal Duc, & qui a depuis fait voir à l'Europe ce que c'est qu'un Prince qui régne par lui-même, & qui se fait respecter par ses Ministres. Cette naissance ruina presque entierement les Cabales des Grands, dont une bonne partie étoit fondée sur les esperances qu'ils avoient, que le Duc d'Orleans succederoit à la Couronne. Il sembloit qu'elle dût aussi diminuer la faveur du Cardinal, qui s'étoit attiré depuis long-temps la haine de la Reine; mais il étoit si fort en possession de gouverner l'esprit du Roi, que cela ne fit aucun changement à son autorité. Cette même année, † la Reine-Mere passa en Hollande, où elle fut trés-bien reçûë, & de là en Angleterre, pour porter le Roi Charles I. son Gendre, & la Reine sa Fille, à faire de nouveaux efforts pour elle, afin d'obtenir son retour. Bellievre étoit alors Ambassadeur en Angleterre, & la Reine-Mere trouva le moyen de lui parler, quoi que l'Ambassadeur tâchât de l'éviter. Elle lui dit, que depuis quelque temps elle avoit cherché toutes les voies imaginables de faire entendre au Cardinal de Richelieu, l'envie extrême qu'elle avoit de retourner en France, par son moyen; mais qu'elle n'avoit eu aucune réponse, & qu'on ne lui avoit jamais voulu lui rien promettre, qu'à une condition, à laquelle elle ne pouvoit consentir. L'Ambassadeur l'inter-

* *Du 5. de Septembre.*

† *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 639.*

terrompit, & la pria de se ressouvenir que le Roi lui avoit donné le Caractere d'Ambassadeur, chez le Roi d'Angleterre, mais qu'il n'avoit pas cet honneur auprés d'elle. Il ajoûta, que si son discours tendoit à lui commander d'écrire quelque chose en France, il la supplioit de ne le pas charger de cette commission ; puis qu'il n'avoit aucun ordre de se charger de rien, qui concernât Sa Majesté. La Reine repliqua, qu'on ne le lui avoit pas aussi défendu, & l'Ambassadeur redit, qu'il n'en avoit aucun ordre. Le Reine reprit, qu'il n'importoit, & qu'elle le prioit de l'écouter : que les afflictions qu'elle avoit euës, depuis qu'elle étoit sortie de France, avoient fait naître en elle des sentimens tout à fait contraires à ceux dans lesquels elle étoit, lors qu'elle avoit quitté le Royaume. Qu'elle le prioit de faire savoir au Cardinal, qu'elle le conjuroit de la tirer de cette misere, & de la nécessité de demander son pain : Qu'elle souhaitoit extrêmement d'être auprés du Roi, non pour se mêler d'affaires ; mais pour passer le peu de vie, qui lui restoit, en repos, & l'employer à servir Dieu, & à penser à bien mourir : Que si le Cardinal ne pouvoit pas obtenir du Roi, qu'elle retournât à la Cour, il lui obtint au moins la permission de vivre en quelque lieu de France, qu'il voudroit où il pourvût à son entretien : Qu'elle chasseroit de chez elle tous ceux, qui lui étoient odieux, ou suspects, prête à faire tout ce que le Roi lui ordonneroit, & tout ce que le Cardinal lui conseilleroit. Que c'étoit-là tout ce qu'elle souhaitoit qu'il fît savoir

savoir au Cardinal, parce qu'elle croyoit que ceux, à qui elle en avoit donné commission ne s'en étoient pas fidélement aquitez. L'Ambassadeur répondit, qu'il ne lui donneroit pas le même sujet de se plaindre de lui, parce qu'il ne s'en chargeroit pas. La Reine dit là dessus, que c'étoit-là le stile des Ambassadeurs, qu'ils étoient néanmoins obligez d'écrire tout ce qu'on leur disoit, & qu'elle ne laisseroit pas d'attendre réponse. La Reine d'Angleterre fit ensuite entendre à Belliévre, qu'on avoit pris cette voie, parceque le Roi avoit déclaré, qu'il ne vouloit point que des Etrangers se mêlassent de le racommoder, avec sa Mere. L'Ambassadeur dit encore à la Reine d'Angleterre, qu'il n'avoit aucun pouvoir de se mêler de cette affaire ; * mais il ne laissa pas d'en écrire au Cardinal, comme la Reine-Mere l'avoit dit.

* *Par une Lettre dattée du 25. de Décembre.*

Fin du Livre Cinquiéme.



LA VIE DU CARDINAL DE RICHELIEU.

LIVRE SIXIE'ME.

Contenant ce qui lui est arrivé de plus remarquable, depuis l'an 1639. jusqu'à sa mort.



LE Cardinal ne fut pas plus touché de pitié envers sa Bienfaitrice, par les Lettres, qu'il reçut de Bellievre; que par tout ce qu'elle avoit pû faire auparavant, pour l'appaiser. Le penchant que les femmes ont à la vengeance; l'humeur de la Reine-Mere en particulier, qui couvroit d'autant plus d'animosité, qu'elle paroissoit s'abaisser devant le Ministre, & qui étant en Fran-

* *Siri Mem. Rec. T. VIII.* 1640.

rance ne manqueroit pas de découvrir
u Roi, ce qui lui cachoit ; enfin la fierté
mplacable du Cardinal lui-même, qui ne
revenoit jamais de ce qu'il s'étoit mis dans
l'esprit, le déterminerent à rejetter toutes
les offres, que cette affligée Princesse lui fai-
soit faire ; car pour le Roi, il y avoit long-
temps qu'il ne déliberoit plus sur ce qu'il
croyoit être la volonté de son Ministre. Aussi
le Cardinal dicta-t-il une Lettre, au nom
du Roi, à Cheré son Secretaire, & le Roi
la signa. Il disoit qu'ayant lû un extrait
des Dépêches de Belliévre, touchant les
propositions que la Reine-Mere lui avoit
faites, il avoit dit de son propre mouve-
ment à son Conseil, qu'il croyoit qu'il
n'y avoit plus de lieu à se fier aux paroles
de la Reine sa Mere, qui étoit desormais
accoûtumée à dissimuler avec lui : Que
son esprit inquiet l'empêchoit de pouvoir
vivre en paix en aucun lieu, puis qu'el-
le n'avoit pû joüir tranquillement de son
bonheur, lors qu'elle étoit en France,
ni s'accorder en Flandre avec le Duc d'Or-
léans, aprés l'avoir obligé de sortir du
Royaume, pour y aller, non plus qu'a-
vec la Princesse, avec qui elle l'avoit ma-
rié : Qu'elle n'étoit pas passée en Hollan-
de, sans dessein, & qu'elle étoit déja
dégoûtée de l'Angleterre : Que si elle n'a-
voit pas pû se contenter de l'autorité ex-
traordinaire qu'elle avoit euë, avant que
de sortir de France, elle se contenteroit
bien moins de celle, qu'on pourroit lui
donner à present ; & qui n'approcheroit
pas de celle qu'elle avoit euë : Que de

l'humeur dont elle étoit, elle ne feroit pas plûtôt en France, qu'elle porteroit les Mécontens à causer de nouvelles brouilleries, d'autant plus facilement, que la plûpart d'entre eux avoient eu autrefois de grandes liaisons avec elle : Que les Espagnols, qui l'avoient méprisée, dans leur Païs, ne manqueroient pas de la porter à exciter des brouilleries en France, dès qu'elle y seroit, & que c'étoit pour cela qu'ils souhaitoient qu'elle y revint : Que depuis sept, ou huit mois, ayant voulu former un nouveau parti à Sedan, avec le Duc de Bouillon, & le Comte de Soissons, elle n'en avoit pû tirer que des paroles : Que le Roi d'Angleterre, aprés avoir vainement intercedé pour elle, cherchoit à l'envoyer ailleurs : Que toutes ces considérations l'obligeroient de demeurer ferme dans la proposition, qu'il avoit faite à la Reine sa Mere, qu'elle eût à se retirer à Florence, & qu'elle recevroit là ce qui seroit nécessaire pour l'entretenir, selon sa qualité : Qu'enfin, sa conscience seroit satisfaite, & qu'il seroit justifié, devant Dieu, & devant les hommes, lors qu'il auroit fait tout ce qu'il auroit pû, pour satisfaire la Reine, sans néanmoins exposer le Royaume à de nouveaux troubles.

Sur cette réponse, qui étoit toute fondée sur cette supposition, que la Reine-Mere brouilleroit le Royaume, si elle y revenoit ; comme si cela eût été parfaitement assuré, & si l'on n'eût pû l'empêcher, qu'en l'envoyant à Florence ; la Reine d'Angleterre, touchée de l'affliction de sa Mere,

écrivit au Roi & au Cardinal, des Let-
de sa propre main, & les envoya par le
d Germain pour les soûtenir de vive voix.
Roi répondit à ces Lettres, par d'autres
Chavigny composa, & qui furent cor-
es par le Cardinal, qu'il loüoit la bon-
ntention de sa Sœur, mais qu'il la prioit
ne se mêler pas de cette affaire : Qu'il
it eu de son côté intention de satisfaire
Mere, mais qu'elle avoit tant fait de caba-
qu'il ne pouvoit prendre aucune autre
lution qui la concernât, que la Paix ne
faite : Que pour l'entretien, qu'on lui
iandoit pour elle, il craignoit que ses
ivais Conseillers n'en abusassent ; com-
s'il n'y avoit point eu de milieu en-
accorder tout, & refuser à sa Mere
partie d'un Doüaire, qui lui appar-
oit légitimement, ainsi que faisoit Loüis
uste.
insi la négociation du Lord Germain
inutile, & quoi qu'il offrît de cau-
ner la bonne conduite de la Reine-
e, au nom du Roi & de la Reine d'An-
etre, & qu'il promît tout ce qu'on
voit raisonnablement exiger ; on ne lui
a que d'envoyer cette infortunée Prin-
: à Florence, en lui promettant ce
n lui auroit peut-être ensuite refusé.
onne n'osoit dire un mot au Roi là-
is, & le bon Prince ne savoit s'a-
: de lui même d'aucun milieu, en-
l'extrême dureté avec laquelle il trai-
sa Mere, pour plaire au Cardinal, &
endre sa premiere autorité. Il voyoit
jalousie, dans son Ministre, un
pou-

pouvoir infiniment plus grand que la Reine-Mere n'en avoit jamais eu, & le Cardinal en abusoit tout autrement, sans que le Roi le trouvât mauvais. Il s'étoit tellement mis dans l'esprit, que sans ce Ministre, il seroit perdu, & le Royaume entierement ruiné, & qu'il n'y avoit que lui qui eût des intentions droites; qu'il ne voyoit rien, que ce que le Cardinal vouloit qu'il vît.

Cependant, pour se mettre en quelque sorte à couvert de ce qu'on pourroit dire de l'inhumanité qu'il y avoit, à refuser à la Reine-Mere un retour, qu'elle demandoit avec tant de soumission; il ne voulut pas dire son avis dans le Conseil, sur cette affaire. Mais il engagea les autres Ministres à donner leurs sentimens par écrit, qu'il leur dressa lui-même, & signerent. On * les voit encore dans les Mémoires de Montresor, & ils supposent tous deux choses. La premiere, que la Reine-Mere ne pouvoit pas rentrer dans le Royaume, sans le brouiller, & qu'il n'y avoit aucun moyen de conserver sa tranquillité, que de la laisser manquer de tout, hors de France, excepté qu'elle ne voulût aller en Toscane. La seconde, c'est que comme les Princes sont plus à leur Etat qu'à eux-mêmes, ils sont aussi plus à lui qu'à leur Pere & qu'à leur Mere, & ne sont obligez de donner des marques du respect qu'ils leur doivent, qu'autant qu'elles s'accordent avec un plus noble devoir. Selon ces Esclaves du Cardinal, la France étoit perduë, si le Roi eût

* Pag. 340.

t eu quelque soin de sa Mere, & l'action
: Roi ressembloit à la séparation de Jesus-
hrist d'avec la Ste. Vierge. Ils donnerent
s avis au Roi, au mois de Mars, qui
nt signez; *Seguier*, *Bullion*, *Bouthiller*, *Cha-
rny*, & *Sublet*.

Dans le même tems, le Cardinal-Duc fai-
it faire le procès au Duc de la Valette; qui
oit été trés-bien reçu en Angleterre.*Selon
formes ordinaires, ce devoit être au Par-
nent de Paris, qui est le Parlement des
irs, à en juger; mais selon l'usage éta-
i par le Ministre, le Roi nomma des Com-
issaires du Parlement & du Conseil d'Etat,
oi que le Parlement lui remontrât que cet-
cause lui appartenoit. On accusoit le Duc
la Valette de lâcheté, & de trahison, ou
: qu'il étoit sorti de France, sans permis-
n; ce qu'il ne pouvoit faire, étant Co-
nel Géneral de l'Infanterie Françoise, Gou-
rneur de Guienne, & Duc & Pair de
ance. Le Roi fit venir les Juges à St.
ermain devant lui, & leur commanda
opiner là dessus. Le Premier Président
ia le Roi de le dispenser d'opiner, en ce
u là; parce qu'il étoit obligé de le faire
. Parlement, si le Roi y renvoyoit cette
use, conformément aux Ordonnances, ce
'il se mit à prouver. Mais le Roi l'inter-
mpit, en lui disant que les Conseillers du
rlement faisoient les difficiles, préten-
ient le tenir en tutelle; mais qu'il vou-
it qu'ils opiniassent, & qu'il étoit le Maî-
:. Il ajoûta, que, c'étoit une erreur que
dire, qu'il ne pût pas faire le procès aux
Pairs.

* *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p.* 781.

Pairs de France de la maniere qu'il jugeoit la meilleure, & qu'il leur défendoit d'en parler. Les Raporteurs, de la Poterie & Machaut, conclurrent, aprés de longs raisonnemens, à une prise de corps, & le Roi dit aux autres d'opiner. Pinon commença à dire, que depuis cinquante ans, qu'il étoit Conseiller au Parlement, on n'avoit mis sur le tapis aucune chose de si grande importance: Qu'il consideroit le Duc de la Valette, comme un homme qui avoit eu l'honneur d'épouser la Sœur naturelle du Roi, & comme un Duc & Pair, & qu'ainsi il jugeoit que cette cause devoit être renvoyée au Parlement. Le Roi lui dit, que ce n'étoit pas-là opiner, & qu'il ne se payoit pas de cela; mais Pinon repliqua, que dans l'ordre de la Justice, un renvoi étoit un suffrage légitime. Le Roi répondit en se fâchant, qu'il vouloit qu'on opinât sur le fonds de la cause, & Pinon répondit, que puis que le Roi le lui commandoit, il étoit de l'avis des conclusions. Les Présidens de Nesmond & Seguier dirent la même chose, vû le commandement du Roi. Le Président de Bailleul, qui en entrant dans la Salle, avoit ouï que le Cardinal disoit que le Roi feroit encore une fois ressentir sa bonté au Duc de la Valette, dit, qu'il étoit de l'avis de l'ouverture qu'avoit faite le Cardinal. Mais ce dernier repliqua, qu'il n'avoit que faire de se couvrir de son manteau, & qu'il opinât, & il fut contraint, par le commandement du Roi, de s'en tenir aux conclusions. Le Président de Même opi-

ina du bonnet, sans dire mot. Le Présint de Novion, aprés un long discours, as lequel il remarqua qu'on n'avoit dit le nom, ni l'âge des Témoins, que n avoit contre le Duc de la Valette, & le procés étoit contre les formes, come le Roi l'avoüoit, fut d'avis qu'on ajourpersonnellement le Duc ; puis qu'aussi n il ne pouvoit pas opiner selon les usa reçûs, dans le lieu où il étoit. Il ajoûta, si le Roi le contraignoit, il seroit du timent le plus doux, pour ne pas char- sa conscience. Le Président de Belliés'étant levé, dit, qu'il ne pouvoit opi- qu'un renvoi au Parlement, & le Roi yant voulu contraindre d'opiner sur le ıds de l'affaire, il fit un petit discours, trés-beaux termes; dont la substance étoit, 'il trouvoit extrémement étrange que le i opinât dans le procés d'ün de ses Su- : Que les Rois avoient accoûtumé de réserver les graces & de remettre les ıdamnations aux Tribunaux de Justi- : Qu'il ne croyoit pas que Sa Majesté le courage de voir un homme sur sellette, pour être traîné une heure :és au gibet : Que la vûë du Roi ap- :toit avec elle la grace, qu'elle levoit interdits Ecclesiastiques, & que per- ıne ne devoit sortir de devant lui, que ıtent. Il parla encore de l'inconvenient, 'il y avoit à opiner devant le Roi, s avoir la liberté de dire sa pensée. Le i, aprés l'avoir oüi tranquillement, lui lonna d'opiner au fonds. Belliévre répon-, qu'il ne pouvoit avoir d'autre senti-

timent ; & le Chancelier l'ayant encore pressé d'opiner, il repliqua que c'étoit temps perdu que de parler, si l'on vouloit qu'il ne dit que ce que le Chancelier trouveroit bon, & demeura dans son sentiment. Le Premier Président parla encore du renvoi & opina enfin à la prise de corps.

Aprés les Présidens, les Conseillers d'Etat dirent leurs sentimens, & l'on remarqua que le Bret allégua la coûtume des Persans & des Turcs, & Leon Brulart les plus violentes procedures d'Allemagne, pour servir de régle, dans cette occasion. Aprés cela les Ducs & Pairs parlerent, & ils furent suivis par le Chancelier, par le Cardinal, & par le Roi. Enfin ils se leverent, & le Roi ayant appellé les Présidens, leur dit en colere qu'ils lui desobéïssoient toûjours, qu'il étoit mal satisfait de leur conduite, & qu'il haïssoit ceux qui vouloient qu'il ne pût pas faire le procés à un Duc & Pair, hors du Parlement : Qu'ils étoient des ignorans, indignes de leurs Charges, & qu'ils ne savoient s'il n'en mettroit point d'autres en leur place : Qu'il vouloit être obéï, qu'il leur feroit bien voir que tous les Privileges n'étoient fondez que sur un mauvais usage, & qu'il n'en vouloit plus entendre parler.

En conséquence du résultat de cette Assemblée, le Duc de la Valette fut condamné, par un Arrêt du * Conseil d'Etat, à être mis à la Bastille, pour répondre sur les chefs, dont il étoit accusé ; ou à être ajourné à son de trompe à comparoître, dans

* *Du 4. de Février.*

ns un certain tems, & ses biens à être mis
endant en sequestre. Ensuite on examina
témoignages de cinquante, tant Officiers
Soldats; que l'on trouva les plus pro-
s à le faire paroître coupable. On lut
rs dépositions en plein Conseil, * & le
ocureur-Géneral conclut, à ce que le Duc
la Valette fût condamné à avoir la tête
nchée, & ses biens confisquez, pour cri-
s de lâcheté & de trahison. Les Prési-
ns, qui voyoient qu'il étoit inutile de ré-
er, approuverent tous les conclusions, ex-
oté Bellievre; qui dit qu'il y avoit cent
, que François P. avoit fait un Régle-
ent, par lequel il ordonnoit qu'en matieres
iles le Demandeur n'obtint pas ses con-
ions, sous prétexte de contumace, à
oins qu'il n'eût justifié sa demande, & qu'il
oit encore plus juste d'en user ainsi, en ma-
res criminelles, où il s'agissoit de l'honneur
de la vie des Sujets du Roi: Que ceux,
i étoient atteints de contumace, n'étoient
s toûjours criminels dans le fonds: Que le
uc de la Valette étoit accusé de trahison,
de desobéïssance à son Général: Qu'à l'é-
rd de la trahison, il étoit difficile qu'un
entil-homme François, & qui avoit tant
obligation au Roi, eût une si lâche pensée:
'il n'en avoit remarqué aucune preu-
, dans le procés, & que le Procureur-
éneral sembloit en tomber d'accord; puis
'il n'avoit pas pris les conclusions que
n prenoit contre les Traîtres, qui
étoient

* *Le 24. de Mai.*

étoient de démolir leurs Maisons, de couper leurs Bois, & de déclarer leur posterité dégradée de Noblesse : Que si le Duc de la Valette avoit entretenu des intelligences avec les ennemis, il ne s'en seroit pas ouvert à des gens de néant ; cela étant propre à ruiner les desseins, qu'il auroit pû avoir : Qu'aucun des témoins ne déposoit qu'il leur eût envoyé des Lettres, ou qu'il en eût reçu, ou eu aucune correspondance avec les Ennemis, ou avec leurs Confédérez : Que par conséquent, il le jugeoit innocent à cet égard : Que pour la desobéïssance à son Géneral, c'étoit un point purement militaire, dont la connoissance appartenoit aux gens de métier, & que, si le Duc étoit present, il montreroit peut-être tout le contraire : Que les Témoins ne déposoient autre chose, sinon que la brêche étoit raisonnable, & que si l'on fût monté d'abord à l'assaut, on auroit emporté la Place : Qu'il étoit dangereux de soumettre l'honneur & la vie des Géneraux, au jugement de trente Soldats : Que néanmoins, quoi qu'il n'y eût aucune preuve des deux chefs capitaux, dont on accusoit le Duc de la Valette, pour le condamner à mort ; il le trouvoit si coupable d'être sorti du Royaume, & de n'avoir pas comparu, pour se justifier, même en prison, qu'il croyoit qu'il méritoit d'être banni pour neuf ans, d'être privé de ses Charges, & de payer une amende de cent mille livres.

Le Chancelier dit là-dessus, que par quelque principe que le Duc de la Valette eût fait perdre au Roi l'occasion de prendre Fontarabie, & desobéï, à son Géneral, cet-

on étoit d'un si grand préjudice à l'E-
u'il trouvoit les conclusions du Pro-
Général justes. Alors le Roi jetta
ipeau sur la table, & se mit à dire,
yant pas été élevé dans le Parlement,
ineroit pas si bien que ceux qui en
: Qu'il diroit néanmoins, à sa ma-
qu'il ne s'agissoit ni de la lâcheté
a mal habileté du Duc de la Valette;
u'il savoit qu'il ne manquoit ni de
rê, ni de capacité; mais qu'il n'avoit
ulu prendre Fontarabie. Aprés avoir
quelque chose du mauvais dessein,
voit fait paroître ailleurs, & en cet-
ision, il conclut de même que le
eur Géneral. Ensuite on se leva,
tre formalité, & le Duc de la Va-
it condamné par toute l'Assemblée,
par Bellievre. * Le Conseil d'Etat
ça l'Arrêt, qui déclaroit le Duc de la
convaincu du crime de Leze-Ma-
pour avoir lâchement & perfide-
bandonné le service du Roi au siége
tarabie, & de felonnie, pour être
u Royaume, contre les ordres de Sa
, & pour cela condamné à avoir
ranchée en Gréve, s'il pouvoit être
u en effigie, si on ne le pouvoit pren-
perdre toutes ses Charges, & à avoir
ns confisquez.
it une chose sans exemple jusqu'alors,
Roi de France eût condamné, com-
e, un Gentilhomme, & se fut assis
III. O au

*Duc de la Valette fut rétabli dans ses biens
ses honneurs, par le Parlement de Paris,
mort du Cardinal-Duc.*

Ducs & Pairs, & que l'on fit fai
rêt par le Conſeil d'Etat, qui n'a
pris connoiſſance du fait, & qui ne
pas de ces ſortes de choſes. Ainſi le R
faiſoit du bien avec toutes les peines
de, & qui ſouffroit même que le C
le dédit, quand il avoit promis de réc
ſer quelqu'un, ſe laiſſa porter ſans pei
re une injuſtice criante, & contre t
ges, pour faire perir un Seigneur, q
trés bien fait en pluſieurs rencontres,
le Pere ſervoit la Couronne depuis
ans. Le Cardinal de la Valette, en l
clave du Cardinal-Duc, lui écrivit,
qu'il travailloit à perdre ſon Frere, *
que Mr de la Valette continuoit à vivre d'
qui ne lui pouvoit être agréable, il étoit
lui dire, que manquant à ce qu'il lui d
étoit (lui Cardinal de la Valette) le pre
tre ſon Frere. Car il eſt certain, ajoû
que je ſerois le plus ingrat du monde,
préferois vôtre ſervice, non ſeulement

ıder une Armée, quoi qu'il fût aussi
ıvais Général d'Armée, que peu capable
gouverner bien son Evêché. Cependant
)uc d'Espernon eut ordre de se retirer en
Maison de Plassac, & fut privé de son
ıvernement, & de toutes ses pensions. Ce
vieillard eut encore une grande affli-
n, au commencement de cette année,
fut la mort du Duc de Candalle, son
aîné, qui mourut de maladie à Casal.
: Cardinal Duc avoit fait une perte trés-
idérable, quelque tems auparavant; c'est
le Pere Joseph du Tremblay, * son Con-
ıt, étoit mort au commencement de l'an-
Ce Capucin, dont j'ai representé ail-
ı le caractere, étoit d'un trés-grand se-
:s au Cardinal, dont il connoissoit par-
:ment les desseins & les maximes, sur
uelles il pouvoit agir sans ordre, com-
si ç'eût été le Ministre lui-même. Aussi
:chargeoit il sur lui d'une grande partie
affaires étrangeres.
ès le commencement de l'année, le
: Monod avoit été, comme je l'ai dit,
ɔyé à Montmellian, & la Duchesse de
oie avoit répondu aux avis que le Car-
ıl lui avoit donnez, il y avoit quel-
ı semaines, & commencé sa Lettre,
ıar dire, qu'elle n'avoit jamais été
ı une si profonde léthargie, qu'elle ne
ıût clairement ce qu'elle devoit à son
ite, & à la passion qu'elle avoit de

O 2 ren-

Voyez la Lettre de Condoleance du Card. de la
te, dattée du 11. *du Janvier.*

Dattée du 4. *Janvier, dans le Recueil ajoûté*
Minist. du Cardinal. p. 7.

rencontrer les occasions de lui plaire. Elle y parle des marques, qu'elle avoit toûjours données de son zele, pour le service du Roi son Frere, & elle ajoûte qu'elle avoit été extrêmement mortifiée, que la seule consideration du P. Monod eût pû apporter de l'obstacle à la bonne correspondance, qu'elle se promettoit de Sa Majesté. Enfin elle prie qu'on lui donne du secours, contre ses Ennemis, la Campagne suivante, en promettant son amitié au Cardinal-Duc, & en lui demandant la sienne.

Le Cardinal de Savoye, & le Prince Thomas, qui étoit venu de Flandre en Italie, se disposoient alors à entrer avec une Armée, en Piémont, le plûtôt qu'ils pourroient, & les Piémontois les attendoient avec impatience, les Peuples aimant mieux être soumis au Sang de leurs Princes, qu'à des Etrangers. Ils tâcherent néanmoins d'abord d'entrer dans quelque accommodement, avec leur Belle sœur, & d'obtenir d'elle qu'ils pussent venir en sureté en Piémont; mais comme elle craignoit, avec raison, qu'ils ne voulussent venir à Turin, pour s'en rendre maîtres, elle ne voulut jamais y consentir, & importuna le Cardinal, par de frequentes Lettres, pour être puissamment secouruë. Elle écrivoit aussi au Roi, mais elle parle en sorte au Ministre, qu'il paroît bien qu'elle n'avoit aucune confiance dans l'amitié languissante de son Frere, * si le Cardinal ne la soûtenoit, auprés de lui, de toute sa faveur. Elle le presse par tout d'une maniere, qui suppose que le Mini-

* *Voyez le Recueil cité ci-dessus p. 31. & suiv.*

Ministre disposoit bien plus des forces de l'Etat, que le Roi.

Cependant D. Martin d'Arragon partit d'Alexandrie, avec sept ou huit mille hommes, & alla attaquer le Fort de Cengio, où il y avoit Garnison Françoise, & qui se défendit vigoureusement. Le Géneral Espagnol y fut tué, & D. Antoine Sotello, qui lui succeda, aprés avoir repoussé le secours, que le Marquis de Ville y voulut jetter, le réduisit à se rendre. D'un autre côté, le Prince Thomas s'approcha de nuit * de Chivas, Place sur le Pô, entre Turin & Crescentin, & la prit, ce qui donna une trés-grande peur à la Duchesse, & aux François, qui étoient encore en trop petit nombre, pour se mettre en campagne. Quiers, Moncalier, & Ivrée se déclarerent aussi, pour le même Prince. Il marcha aprés cela à † Verruë, dont le Gouverneur ne fit point de devoir, & dont le Château, se trouvant dépourvû de plusieurs choses nécessaires, se rendit., aussi bien que la Ville. Crescentin fut peu de temps aprés soumis, & ainsi les Espagnols empêcherent que les François ne pussent envoyer aucun secours à Casal, par le Pô.

Le Cardinal de la Valette, qui n'avoit pas dequoi s'opposer à ces progrès, se borna à conserver Turin, dans la pensée que le reste ne seroit pas difficile à regagner pourvû que l'on gardât cette Ville. Ainsi, ou le Cardinal, ou la Duchesse de Savoie, pour perdre, ou pour conserver le

* *Le 26. de Mars. Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 697.*

† *Le 9. d'Avril.*

P. Monod, mirent le jeune Duc de Savoie en danger d'être dépoüillé de ses Etats Dans le fonds, Victor-Amedée, & sa Veuve, n'avoient été engagez dans cette guerre contre les Espagnols, que pour faire quelque diversion de leurs forces en Italie, de peur qu'ils ne fussent trop forts dans les Païs-Bas; & il faut avoüer que le Cardinal les soûtint assez foiblement, mais il semble qu'il n'étoit pas fâché que les Filles de Marie de Medicis fussent hors d'état de se faire craindre. Il affectoit de les mortifier à toute occasion, & il avoit tenu à Turin, pour Ambassadeur, d'Hemery, quoi que cet homme fut extrêmement desagréable à la Duchesse, qu'il traitoit quelquefois avec beaucoup de fierté.

La Duchesse craignant d'être assiégée dans Turin, pensa à envoyer le Duc son Fils, & ses Filles, en quelque Place de sûreté, quoi que le Cardinal lui fit proposer de les envoyer en France. Comme elle ne dépendoit déja que trop de lui, elle aima mieux les envoyer à Montmeillan, sous la garde de D. Felix de Savoie, qui en étoit Gouverneur. Pour engager la Duchesse dans quelque Traité, le Prince Thomas, & le Marquis de Leganès, s'avancerent * jusqu'à la vûë de Turin, & se saisirent du Bourg du Pô, qu'on ne pouvoit pas garder. Les Piémontois étoient géneralement si peu affectionnez à la Duchesse, qu'il y avoit sujet de craindre pour elle, si la Garnison Françoise n'eût pas été plus forte, que les Bourgeois de Turin. Il y avoit, dans cette Ville, cinq mille

* *Le 18. d'Avril.*

mille hommes de pied, & deux mille chevaux, par le moyen desquels le Cardinal de la Valette empêcha qu'ils ne pussent rien entreprendre, & en même temps que la Duchesse, effrayée de voir les Ennemis si près d'elle, ne fît avec eux quelque Traité, contraire aux intérêts de la France. Ainsi, aprés quelques propositions, qui tendoient à en détacher cette Princesse, le Prince Thomas & Leganès se retirerent. Le Prince prit Villeneuve d'Asti, & Leganès Moncalvo, & ensuite Pontesture, ce qui fit soupçonner que les Espagnols n'en voulussent à Casal, & le Cardinal de la Valette y jetta promptement les provisions nécessaires.

Cependant, le Roi résolut d'envoyer Chavigny en Piémont, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, pour assurer la Duchesse de son secours & pour s'opposer aux desseins des Princes de Savoie. D'Hemery étoit depuis peu retourné en France, & l'on avoit dessein de le renvoyer en Piémont, comme l'on fit; mais comme sa personne n'étoit pas agréable à la Duchesse, on craignit que tout ce qu'il lui pourroit dire ne fût inutile. Chavigny * eut ordre de representer adroitement à cette Princesse, qu'il n'y avoit qu'un seul moyen de la sauver. Ce moyen étoit, selon le Cardinal, d'envoyer ses Enfans en France, & de s'assurer si bien des principales Places de ses Etats, qu'elle n'eût aucun sujet de craindre de les perdre. Pour s'assurer de ces Places, il n'y avoit qu'à

* *Voyez son Instruction, dans les Mem. d'Aubery, T. II. p. 272.*

qu'à y mettre des François ; ce qu'elle pouvoit faire, avec honneur & avec sûreté, parce que les Espagnols avoient fait une puissante invasion en Piémont, & que le Roi lui promettoit de lui remettre ces Places, quand elle voudroit. Chavigny avoit ordre d'appuyer ce conseil de plusieurs autres raisons, & de dire à la Duchesse, que si elle le suivoit, le Roi son frere redoubleroit ses efforts, pour la tirer du péril où elle étoit; mais que si elle en faisoit difficulté, Sa Majesté se déchargeoit devant Dieu & devant les hommes, de la protection qu'Elle lui vouloit donner, puis qu'elle seroit inutile. Les Places que le Roi vouloit avoir en Piémont étoient les Châteaux, qui assurent l'entrée des Vallées, comme Cahours, Revel, Coni ; & autres semblables.

D'Hemery eut aussi ordre, de retourner de Lyon en Piémont, pour donner ordre aux fortifications de Pignerol & faire de semblables propositions à la Duchesse. Il devoit encore, en cas qu'elle fit un Traité de Neutralité, ou de suspension d'armes, avec les Espagnols, conferer avec le Cardinal de la Valette ; pour voir comment on pourroit se saisir des Places, qui étoient sur le chemin de Pignerol à Casal, & effectuer ce dessein, s'il étoit possible.

Le Cardinal faisoit entendre, en même temps, dans toutes ses Lettres, à la Duchesse & au Cardinal de la Valette, que cette Princesse ne pourroit s'assurer d'être maîtresse d'aucune Place, pendant qu'il y auroit des Gouverneurs Piémontois ; quand même la Garnison seroit Françoise, par-

ce

ce que ces Gouverneurs faisoient soulever les Peuples, contre les Garnisons. Dans cette conjoncture, la Duchesse envoya dire au Prince Thomas, que s'il ne rendoit les Places, qu'il avoit prises, elle étoit résoluë de remettre toutes celles qu'elle avoit, entre les mains des François, qui avoient déja Carmagnole & Querasque, & qui auroient été maîtres de Turin, s'ils avoient eu la Citadelle. Bien-tôt aprés elle commença un Traité avec ses Beaux-freres, par lequel elle vouloit partager la Tutelle avec eux, & les recevoir dans Turin, ce qui auroit été se mettre en leur puissance, & devenir entierement dépendante d'eux. Les Ambassadeurs de France eurent bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle alloit se perdre, si elle concluoit ce Traité; mais lors qu'ils voulurent lui parler de remettre le reste de ses Places entre les mains du Roi, pour les tenir en dépôt, jusqu'à ce qu'elle les pût posseder sûrement; elle se récria, qu'au lieu de la secourir, on la vouloit entierement dépoüiller, & elle n'en voulut pas entendre parler, pendant plusieurs jours. Elle craignoit qu'on ne lui voulut ôter ses Places, que pour n'avoir ensuite pour elle que tel égard, que l'on trouveroit à propos, & lui faire perdre ainsi toute son autorité. Mais les Ministres de France trouverent moyen de gagner ceux qui la conseilloient, par des pensions, qu'ils leur promirent de la part du Roi, & le Cardinal en particulier gagna l'Abbé de la Monta, en lui résignant l'Abbaye de Nantes. Cela fit que la Duchesse

s'adoucit un peu ; & comme elle manquoit d'argent, pour se soûtenir, par elle-même, il fallut enfin en venir où le Cardinal vouloit. Le Traité fut signé le 1. de Juin 1639.* & le Roi promettoit de lui rendre les Places, qu'elle lui remettroit, & celles qu'il pourroit reprendre sur les Ennemis, dès qu'elle les pourroit garder.

Pendant cette négociation, le Marquis de Leganès se rendit maître de † Trino & de § Santia, dans le Montferrat, parce que l'Armée du Cardinal de la Valette n'osa pas abandonner Turin, pendant que l'on doutoit de la bonne volonté de la Duchesse. Pour se dédommager de ces pertes, & pour conserver plus facilement Turin ; le Cardinal de la Valette fut assiéger Chivas, qu'il commença à attaquer le 17. de Juin. Le Marquis de Leganès crut devoir le secourir, & s'avança pour celà ; mais il trouva les Lignes des François si fortes, qu'il n'osa l'entreprendre. Il se posta seulement entre Chivas & Turin, dans l'espérance de couper les vivres à l'Armée Françoise ; mais le Duc de Longueville étant venu en Piémont, avec une nouvelle Armée, escorta un grand Convoi, que l'on conduisoit au Camp du Cardinal de la Valette, ce qui fit changer de dessein au Marquis de Leganès. La Place se rendit le 29. de Juin, & cette prise commença à rétablir la réputation des François en Italie.

Mais peu de temps aprés, l'Empereur ayant publié une Ordonnance, par laquelle

* *Voyez Siri Mem. Rec. T. VIII. p.* 710.
† *Le* 24. *de Mai.* § *Le* 14. *de Juin.*

il déclaroit la Ducheſſe déchuë de la Tu-
le de ſes Enfans, abſolvoit les Sujets de la
aiſon de Savoie, du Serment de fidélité
'ils lui avoient fait, & leur ordonnoit de
connoître pour Tuteurs du jeune Duc, ſes
ux Oncles, tout le Piémont ſe ſouleva
ntre la Ducheſſe, excepté Turin, & les
ux où les François ſe trouverent les plus
rts. Le Cardinal aprés avoir appris ces
auvaiſes nouvelles, envoya * un long Mé-
oire à D'Hemery & aux Généraux de l'Ar-
ée, dans lequel il diſoit, que le ſouleve-
ment de toutes les Places du Piémont de-
voit faire comprendre à la Ducheſſe,
que l'on avoit prévenu les Peuples contre
elle, & qu'elle ne pouvoit plus s'y fier:
Que ſi les Troupes Françoiſes, qui étoient
dans Turin, & le voiſinage de l'Armée du
Roi, ne retenoient les Habitans de cette
Ville, ils en feroient autant que les autres,
puis que malgré ſes défenſes, il s'y fai-
ſoit des Aſſemblées, & des réſolutions
contraires à ſon autorité: Que le ſeul
lien qui attache les Peuples aux Souve-
rains eſt la fidélité, & qu'il n'en falloit
point chercher parmi des gens, qui ſe
croyoient dégagez de leur ſerment, par
la Déclaration de l'Empereur, & qui
étoient confirmez dans ce ſentiment,
par les Eccleſiaſtiques: Qu'il falloit re-
preſenter cela fortement à Madame de
Savoie, & lui dire que le Roi ſeroit
dans une extrême peine, jusqu'à ce qu'il
ût qu'elle auroit mis ordre à ſa ſûreté.
Que pour cela, il faudroit deſarmer les
Bourgeois de Turin, & s'y conduire
P 2 avec

* *Le 6. de Juillet.*

» avec beaucoup de prudence, de peur de » hâter leur rebellion : Qu'on pourroit, en » faisant courir le bruit que les Ennemis » s'approcheroient de cette Ville, pendant » que le Duc de Longueville seroit occupé » ailleurs, y introduire toutes les Troupes » du Cardinal de la Valette; se saisir de » tous les Postes, & alors desarmer les » Bourgeois : Que Madame de Savoie pour» roit ôter la garde des Portes aux Capitai» nes Piémontois, qui l'avoient, & la don» ner aux François, qui étoient à sa solde: » Qu'elle y pourroit mettre un Gouverneur » fidéle, & qui eût de l'experience, chas» ser les Factieux, & obliger les Superieurs » des Convens d'envoyer ailleurs des Reli» gieux broüillons : Qu'elle pourroit enco» re acheter toutes les armes & toute la » poudre, que l'on faisoit à Turin, & les » mettre dans l'Arcenal, ou dans la Cita» delle : Que la Duchesse ne tenant plus » que Turin, Avilliane, & Suze, elle de» voit employer tous ses soins à les bien » garder : Qu'il faudroit mettre une Garni» son fidéle dans le Château de Nice, & ne » se fier ni à ceux de Nice, ni à ceux de » Villefranche : Qu'il ne falloit laisser au» cune personne suspecte auprés du Duc, » & y mettre des Savoyards au lieu de Pié» montois : Que l'on feroit approcher de » Nice, quand il en seroit temps, l'Ar» mée Navale du Comte de Harcourt : Qu'il » falloit se hâter de desarmer les Habi» tans des Places, que l'on tenoit en dé» pôt.

On avoit donné ordre au Duc de Longueville, d'aller faire le siége de Coni, &

au Cardinal de la Valette d'aller à Carmagnole ; mais comme ils se mettoient en devoir d'executer ces ordres, il fallut changer de dessein. Le Prince Thomas entra dans Turin la nuit du 26. de Juillet, par une intelligence, & contraignit la Duchesse, & les François, qui y étoient, de se retirer dans la Citadelle, en desordre. Ce fut en vain que le canon de la Citadelle commença à joüer contre la Ville, le Prince fit de bons retranchemens de ce côté-là, & remplit de terre les maisons les plus exposées. Il ne put néanmoins empêcher que les François ne conduisissent la Duchesse à Suze, & ne missent une puissante Garnison dans la Citadelle de Turin, avec des munitions nécessaires, pour résister long-temps. Cependant le Nonce Caffarelli, obtint que l'on feroit une suspension d'Armes, pour deux mois, à commencer depuis le 14. d'Août ; & dans ce temps-là le Roi rappella le Duc de Longueville, pour aller commander en Allemagne, & laissa la conduite de toutes les Troupes d'Italie au Cardinal de la Valette, qui avoit sous lui de très-bons Officiers, qui suppléoient à son incapacité.

La Duchesse écrivit au Cardinal-Duc, avec la derniere soumission, parce qu'elle voyoit qu'il avoit prédit ce qui lui étoit arrivé ; & le Cardinal de la Valette excusa la suspension d'Armes, qu'il venoit de faire, sur ce que la Citadelle de Turin s'étoit trouvée dépourvûë de tout ; & que toutes les Places, que le Roi tenoit en Piémont, excepté Chivas, étoient en si mauvais état, qu'il seroit bien difficile de les garder. Néanmoins,

si le Cardinal-Duc la desapprouvoit, le Cardinal de la Valette consentoit qu'il le désavoüât, *pourvû qu'il lui conservât l'honneur de ses bonnes graces.*

Sur la nouvelle de ce nouveau soulevement du Piémont, on renvoya Chavigny, qui étoit de retour à Paris, à la Duchesse de Savoie, pour la porter à remettre au Roi Nice & Ville-franche. On lui donna des instructions, qui n'étoient pas fort honorables pour cette Princesse, dont on blâmoit extraordinairement la conduite, parce qu'elle témoignoit de se défier des Ministres du Roi. Cependant on sût que les Généraux avoient fait la suspension d'armes, dont je viens de parler, avec le Prince Thomas; ce qui fit changer les ordres que l'on avoit donnez à Chavigny. Il fut seulement chargé de témoigner à la Duchesse le chagrin que le Roi avoit, de voir ses affaires en si mauvais état, & de lui dire que le Roi s'avanceroit jusqu'à Lyon, pour donner ordre de plus près à la défense de ce qui lui restoit. On lui fit encore entendre, qu'elle devoit mettre Garnison Françoise, & des Commandans François dans Suze & dans Avilliane, & fournir ces Places de tout ce qui étoit néccessaire, ou qu'elle perdroit tout le reste. Cependant les Généraux, François & Espagnols, eurent une entrevuë en Piémont; où le Marquis de Leganès parla d'une Paix générale, & le Prince Thomas de s'accommoder en particulier avec la France; étant las d'être au service des Espagnols; dont il croyoit avoir sujet de se plaindre. Mais cette Conference n'eut aucun effet, en ce tems-là.

La

La Ducheſſe ſouhaitant de s'aboucher avec le Roi ſon Frere, lui envoya le Marquis de S. Germain, pour lui demander où il ſouhaitoit qu'elle ſe rendît. On lui marqua Grenoble, & le Marquis eut ordre de repréſenter à la Ducheſſe le tort qu'elle s'étoit fait, en ſe défiant des Miniſtres du Roi ſon Frere, ſans pourvoir à la conſervation de ſes Etats; & qu'il n'y avoit point de moyen de la défendre, contre les entrepriſes de ſes Beaux freres, qu'en ſe remettant entierement au Roi. Le Cardinal ſouhaitoit principalement, que la Ducheſſe remît au Roi le Château de Montmeillan, où étoit le P. Monod, & pour cela on propoſa à ce Jeſuite d'en ſortir; mais il ne voulut jamais, dans la crainte d'être encore plus en danger, s'il en ſortoit, que s'il y demeuroit.

Cependant le Cardinal Maurice trouva moyen de gagner les Gouverneurs de Nice & de Ville-franche, & la crainte de tout perdre fit que la Ducheſſe mit entre les mains du Roi Suze, Avilliane, Geleſſe, & Taillon, mais elle ne voulut pas entendre à lui remettre Montmeillan. Le Roi s'étant rendu à Grenoble, avec le Cardinal, la Ducheſſe y vint auſſi, & avant que d'entrer en aucune négociation, le Cardinal lui dit ce qu'il croyoit le plus avantageux pour elle, & pour le Duc ſon Fils, & s'en entretint, avec les Principaux Miniſtres de la Ducheſſe. Cela conſiſtoit à remettre en dépôt, au moins en apparence, la Savoie entre les mains du Roi, & à lui confier effectivement le Duc ſon Fils. La Ducheſſe ne pouvoit s'y réſoudre,

de peur que ce dépôt apparent, comme parloit le Cardinal, ne devînt que trop réel, s'il gagnoit le Gouverneur de Montmeillan, ou s'en rendoit maître, par adresse. On découvrit que le Comte Philippe d'Aglié conseilloit à la Duchesse de demeurer ferme; & quoi que l'on pût faire, il ne fut pas possible de tirer autre chose de cette Princesse, sinon qu'elle remettoit encore quelques autres petites Places au Roi; & c'étoit en effet une chose étrange, que le Roi ne voulût secourir vigoureusement sa Sœur, qu'à condition qu'il seroit Maître absolu de tous ses Etats, & de la personne de son Fils. Mais c'étoit la maxime du Cardinal, qui ne prétendoit pas être le Conseiller, ou l'ami de la Duchesse, mais l'Arbitre suprême de ses résolutions; & pour cela, il falloit que le Duc de Savoie & tous ses Etats, fussent entre ses mains, aprés quoi ses avis ne feroient pas tant des conseils, que des commandemens. D'ailleurs, quoi que le Duc de Savoie fût Neveu du Roi, il n'étoit pas sûr de fier sa personne au Cardinal, dont l'ambition n'avoit point de bornes, & dont on ne pouvoit pas prévoir les desseins. On avoit beau parler de l'amitié, que Loüis XIII. avoit pour sa Sœur, & des raisons de conscience & d'honneur, qui l'engageoient à la proteger, aussi-bien que son Neveu, sans la bonne volonté du Ministre, dont on ne pouvoit pas s'assurer, tout cela ne servoit à rien.

Le Cardinal, sur le point de partir de Grenoble avec le Roi, fut prendre congé de la Duchesse, † à qui il dit, »qu'il la lais»soit

* Siri, Mem. Rec. T. VIII. p. 749.

oit dans un danger plus grand, que
elui dans lequel il l'avoit trouvée, par-
e que ses Ennemis, voyant qu'elle
toit incapable d'employer les seuls re-
iedes qui la pouvoient garantir de tous
s dangers qui la menaçoient, ne man-
ueroient pas de pousser leurs desseins
vec plus de vigueur, dans un temps
ù ils la voyoient abandonnée par ses
ujets, sans pouvoir employer la puis-
nce du Roi son Frere : Qu'elle imi-
oit ceux qui n'obéïssoient qu'en partie
ux Commandemens de Dieu, ce qui
e servoit de rien pour les sauver : Que
eux qui avoient manqué de prudence,
our la bien conseiller, manqueroient
ussi de courage pour la bien défendre,
: que ceux qui la détournoient de sui-
re le conseil du Roi, avoient inté-
t d'en user ainsi, & vouloient se rache-
r de leur perte, par la sienne. «
Cardinal lui fit encore d'autres le-
s semblables, & les lui laissa par-
t, afin qu'elle y pût faire réflexion
isir. Mais la Duchesse demeura fer-
, dans sa résolution de ne se défaire
de la Savoie, & comme cela n'empê-
it pas que le Roi n'agît vigoureuse-
nt en Piémont, s'il en avoit envie, ce
suffisoit pour conserver sa Sœur &
Neveu ; on ne comprenoit pas qu'il
lût avoir la Savoie, à moins que le
nistre n'eût quelque dessein sur ce Païs,
blable à celui qu'il avoit executé sur la
raine.

e Comte Philippe d'Aglié, qui avoit
rmi la Duchesse, dans le dessein de gar-
der

der Montmeillian, fut dans un grand danger en cette occasion. La Duchesse étoit déja montée en carrosse, pour retourner en Savoie, & son monde à cheval pour la suivre; lors que le Cardinal prit le Comte par la main, & le mena dans une Chambre, pour lui parler en particulier. Là lui serrant la main, la lui pressant contre la poitrine, & le regardant de travers, il lui dit, » qu'il pouvoit s'en retourner glorieux d'a- » voir engagé la Duchesse, par ses con- » seils, à faire au Roi son Frere le plus » grand affront, & le plus grand tort, qu'il » pût recevoir en sa réputation; puis que le » monde croiroit que le Roi s'étoit venu » aboucher avec elle, à dessein d'enlever à » son Neveu des Places, qu'il ne vouloit » avoir, que pour les conserver contre ses » Ennemis, & les forcer de lui rendre ce » qu'ils lui avoient ôté. Le Comte répondit qu'il n'avoit aucun pouvoir sur l'esprit de la Duchesse, & le Cardinal repliqua, qu'il seroit à souhaiter que tout le monde le crût de même, aprés quoi il lui tourna le dos. Le Comte monta à l'instant à cheval, & sans s'arrêter nulle part, il ne se crut en sûreté que dès qu'il fut à Montmeillan. Néanmoins le Cardinal obtint qu'on n'y laisseroit aucun Piémontois, excepté le Marquis de S. Germain, & le Comte Cagnol, son Lieutenant, & que la Garnison seroit toute composée des François, qui étoient au service de la Maison de Savoie.

On envoya auprés de la * Duchesse, pour

* *Sur la fin d'Octobre.*

pour Ambaſſadeur ordinaire, de la Cour, au lieu d'Hemery, avec ordre de ne la traiter point d'Alteſſe Royale; comme elle le ſouhaitoit depuis long-tems, à l'imitation du Cardinal Infant, à qui l'on donnoit ce titre. Le Cardinal-Duc ne voulut jamais lui accorder cette ſatisfaction, parce qu'elle réſiſtoit trop à ſes volontez.

Pendant ce tems-là, le Cardinal de la Valette vint à mourir, & le Pape ne voulut pas dire la Meſſe pour ſon ame, comme c'eſt la coûtume; ſous prétexte qu'il avoit commandé des Armées, contre les Catholiques, avec des Troupes Lutheriennes. Il lui refuſa encore quelques autres honneurs, que l'on a accoûtumé de faire aux Cardinaux. Le Comte de Harcourt, qui commandoit la Flotte du Roi, dans la Mediterranée, eut ordre d'aller prendre ſa place. Il marcha inceſſamment, parce que la Trêve étoit prête d'expirer, & dès qu'elle fut finie, il attaqua Quiers, à la vûë de l'Armée ennemie, qui tâcha vainement de s'y rendre la premiere. Il y avoit en garniſon quatre cens fantaſſins Allemands, & trois cens chevaux, qui furent réduits à capituler, le 28. d'Octobre, après quelques volées de canon. Le lendemain les Eſpagnols s'étant avancez, comme pour attaquer les Lignes des François; ceux-ci leur allerent au-devant, & leur défirent cinq Eſcadrons de cavalerie, qui ſe retirerent en deſordre ſous le canon de Villeneuve d'Aſti. Le Comte de Harcourt, qui avoit envie de conſerver Quiers, pendant l'Hiver, y demeura ſi long-tems, pour le

mettre en état de défense, que les vivres vinrent à lui manquer. Cependant le Marquis de Leganès & le Prince Thomas, qui avoient prévû cela, se posterent en sorte qu'ils empêcherent qu'il ne lui en pût venir de Carmalogne, & le mirent dans la nécessité de passer entre leurs deux Corps d'Armées, s'il vouloit s'y retirer. Mais leur précaution fut vaine; le Comte passa dans une nuit, avec tant d'ordre & de promptitude, que la plus grande partie du chemin étoit faite, lors que les Ennemis s'en apperçurent. Le Prince Thomas, qui y prit garde le premier, voulut attaquer les François de front, pendant que les Espagnols, comme il croyoit, les attaqueroient en queuë. Mais il fut repoussé avec perte, & la cavalerie Espagnole, qui vint ensuite au galop, fut contrainte de retourner d'où elle venoit, sans avoir rien fait. Ainsi le Comte se rendit à Carmagnole, sans perte, aprés cette double victoire, & l'on blâma extrêmement le Marquis de Leganès, d'avoir laissé perdre une si belle occasion. Les Princes de Savoie, qui se plaignoient déja de lui, s'en plaignirent encore davantage, comme d'un homme incapable d'agir avec la vigueur, & avec la promptitude, que demande la guerre. Les Espagnols firent une autre perte près de Casal, dont la Garnison leur enleva, le 29. de Novembre, cinq de leurs meilleures Compagnies de cavalerie, & ce fut par là que finit la Campagne.

Le Cardinal Maurice & le Prince Thomas ne voyant pas de moyen de s'accommoder, avec leur Belle-sœur, publiérent

une

une déclaration ; par laquelle ils se disoient être les légitimes Tuteurs du Duc de Savoie leur Neveu, & reconnus pour tels par l'Empereur & par les Piémontois ; de sorte qu'ils déclaroient criminels de Lese Majesté, ceux qui étoient dans le parti de la Duchesse. Mais le Senat de Chambery cassa cette Déclaration ; & la Duchesse en publia une toute opposée.

La France avoit cependant querelle, avec la Cour de Rome, dont elle étoit mal satisfaite, pour plusieurs raisons. L'une étoit la mort de Rouvray, Ecuyer du Maréchal d'Estrées, assassiné par les Sbires ; parce qu'il leur avoit enlevé son Valet, condamné aux Galeres. L'autre étoit le peu d'égard que le Pape avoit pour la nomination que le Roi avoit faite de Mazarin, pour le Chapeau de Cardinal. Outre cela, le Ministre n'avoit encore pû obtenir les Bulles de sa Dignité d'Abbé-Général des Ordres de Cisteaux & de Prémontré, & il avoit sujet de se plaindre de la maniere, dont le Pape avoit traité le Cardinal de la Valette son Ami. La premiere de ces raisons fit que l'on défendit à Scoti, Nonce du Pape qui avoit succedé à Bolognetti, de venir à l'audience du Roi. Il eut une Conférence là-dessus avec Chavigny, qui se plaignit sur tout de l'assassinat de l'Ecuyer du Maréchal d'Estrées, & de ce que le Pape n'avoit pas permis qu'on fît le même service pour le Cardinal de la Valette ; que l'on avoit accoûtumé de faire, pour les autres Cardinaux. Le Nonce nia l'un & l'autre, &

* *Voyez Aubery, Vie du Cardinal. Liv. VI. ch. 57. & suiv.*

& commença à se plaindre de ce que quatre, ou cinq Evêques, assemblez dans Paris, avoient proposé de faire convoquer un Concile National. Il ajoûta, que si l'on en venoit à ces extrémitez, il sauroit bien soûtenir les intérêts du Pape, & qu'il ne doutoit pas que la plûpart des Evêques ne se déclarassent pour lui. Chavigny nia le fait, & voulut donner un Ecrit à Scoti, par lequel il lui étoit défendu de venir à l'audience du Roi, jusqu'à ce qu'on lui eût fait satisfaction; mais le Nonce ayant refusé de le recevoir, Chavingny le lui dit de bouche. Aprés quelques discours, touchant la Paix, pour laquelle le Nonce accusoit la France d'avoir de l'aversion; il dit à Chavigny, que les menaces, que le Cardinal de Richelieu faisoit, de ne plus reconnoître le Pape en France, que pour Chef de l'Eglise, & seulement pour le Spirituel; à moins qu'on ne lui accordât au plûtôt la promotion de Mazarin au Cardinalat, & le chagrin qu'il avoit de ne point obtenir ses Bulles d'Abbé-Général de Cisteaux, étoient la veritable cause de la mesintelligence de Sa Sainteté & du Roi: Que le Cardinal de Richelieu s'étoit d'abord servi de voies de fait, en arrêtant les Courriers du Pape, & en l'empêchant (lui Scoti) de faire les fonctions de sa Nonciature Ordinaire & Extraordinaire: Qu'il avoit assemblé quelques Evêques chez lui, pour parler de la convocation d'un Concile National, sous prétexte des Annates, & d'autres prétendus Griefs: Que cela ne procureroit pas le Chapeau à Mazarin, & que pour le Concile National, les Prélats Fran-

François avoient trop de zéle pour le Saint Siége ; pour entreprendre une chose de cette nature, & en donneroient des marques publiques. Le Nonce se plaignit aussi, que Chavigny avoit chargé le P. Valerio, Carme Déchaussé, de lui rapporter, & même de le mander à Rome, que le Roi auroit pû, avec justice, se vanger de la mort de Rouvray sur le Nonce ; en lui envoyant faire insulte chez lui, & même en lui faisant donner des coups de bâton dans la ruë ; mais que Sa Majesté ne vouloit pas user de son pouvoir, & qu'elle attendoit satisfaction du Cardinal Antoine Barberin. Chavigny nia d'avoir dit rien de semblable, & le Nonce offrit d'envoyer querir le P. Valerio ; ce que Chavigny dit n'être pas nécessaire, & se mit à faire le Panégyrique du Cardinal. * Aprés quelques autres discours, ils se separerent.

Comme le Nonce n'avoit pas voulu recevoir de Chavigny l'ordre par écrit qu'il lui avoit presenté, on lui envoya Berlise, Introducteur des Ambassadeurs accompagné d'un Huissier du Conseil, pour le lui donner. Le Nonce le refusa une seconde fois, & n'en voulut pas même écouter la lecture, & se retira dans une autre chambre. Berlise le laissa sur la table, & chargea les Officiers du Nonce de le lui donner ; mais dès que l'Introducteur des Ambassadeurs fut sorti, on le lui rejetta dans son Carrosse. Cependant le Roi défen-

* *Voyez la Relation de cette Conference du 9. de Décembre dans le II. Tom. des Mem. d'Aub. p.* 409.

fendit à tous les Evêques de France, d'avoir aucune communication avec Scoti, & l'on fit faire la garde toutes les nuits, autour de son Hôtel, pour empêcher que personne n'y allât.

Le Nonce écrivit une Lettre de plaintes au Roi, ¶ où il protestoit de n'avoir tenu aucuns discours peu respectueux à l'égard de Sa Majesté, & de n'avoir rien fait à quoi il ne fut obligé, par son Caractere. Mais le Cardinal se plaignit fortement au Cardinal Bagni, de sa conduite, comme peu considerée & trés-violente; car il ne comptoit pour rien la menace qu'on lui avoit faite, de lui faire donner des coups de bâtons; ce que le Grand Seigneur, disoit Scoti, n'oseroit pas faire, à Constantinople à un Baile de Venise. Le Cardinal écrivit aussi au Pape, pour se plaindre de ce qu'il n'avoit pas voulu recevoir les informations de vie & de mœurs, pour celui que le Roi avoit nommé à l'Evêché de Comminge, qui avoient été faites par devant l'Evêque Diocesain, & de ce qu'il prétendoit qu'elles se fissent par devant le Nonce. Il y joignit divers autres Griefs, que quelques Prélats, assemblez diverses fois à Ste. Geneviéve, lui avoient presentez. Tout cela tendoit à obtenir plus promptement les Bulles du Généralat de Cisteaux, & de Prémontré, en accordant toûjours à la Cour de Rome une bonne partie de ce qu'elle demandoit.

Après avoir raconté ce qui se passoit de plus considerable en Italie, par rapport au Car-

¶ *Ibid. p.* 414. & 415.

inal, il faut dire en peu de mots, ce
a France entreprit dans les Païs-bas,
le Languedoc, & en Allemagne, con-
Maison d'Autriche. Dès l'année pré-
nte, les François avoient eu dessein
aquer Hédin, mais le secours que le
te Thomas de Savoie y avoit jetté,
n détourna. Celle-ci, on reprit ce
e dessein, & le Marquis de la Meil-
e eut ordre d'ouvrir la Campagne,
ôté de l'Artois, par le siége de cette
. On donna en même tems un petit
s d'Armée au Marquis de Feuquiéres.
entrer dans le Païs de Luxembourg,
aquer Thionville. Quelques-uns * ont
ue Feuquiéres reçût cet ordre du Car-
, malgré lui, & qu'on ne l'envoya là,
our faciliter la Prise d'Hédin, & faire
ur au Marquis de la Meilleraye. D'au-
sent † que non, & qu'on laissa le choix
quiéres, d'entreprendre cette Place,
s'opposer simplement à Picolomini.
oi qu'il en soit, § pendant que la
eraye attaquoit Hédin, l'Armée de
iéres, forte de huit mille Fantassins,
quatre mille chevaux, s'avança de-
Thionville. Quoi que la Place fût
forte, elle se trouva si mal pour-
qu'apparemment Feuquiéres l'auroit
tée en peu de jours, si Picolomini
venu à son secours. Il fit tant de di-
e, & marcha à si petit bruit, qu'il
¶ avant que les François crussent

. III. Q qu'il

ri Mem. Rec. T. VIII. p. 773.
bery. Vie du Card. Liv. VI. c. 30.
s le 22. de Mai. ¶ Le 7. de Juin.

qu'il pût être à eux ; de sorte que Feuquiéres ne pouvoit s'imaginer que ce fût lui, lorsque l'on vit ses Coureurs. Comme il marchoit parmi des bois, on ne put juger quel quartier il pourroit attaquer, & tout ce que le Géneral François put faire, fut de mettre l'Armée en bataille, dans les differens postes qu'elle occupoit, pour être en état de marcher où il seroit besoin. Cependant Feuquiéres étoit dans un embarras extraordinaire, en attendant ; ce qui faisoit rire plusieurs Officiers, qui ne l'aimoient pas, & qui le traitoient de Pédant, parce qu'il étoit plus propre à la négociation qu'au métier de la guerre. Cependant Picolomini donna d'abord sur le quartier de delà la Moselle, qu'il enleva, aprés une assez vigoureuse résistance de l'Infanterie, car pour la cavalerie, elle prit honteusement la fuite. Picolomini jetta par là dans Thionville, tel secours, qu'il voulut, & mit son Armée en bataille entre la contrescarpe de la Place & le quartier de Feuquiéres, sans s'avancer davantage ; jusqu'à cinq heures du soir. Le Géneral François, qui avoit envoyé à Mets les chevaux de son artillerie, crut qu'il les falloit attendre, pour se retirer, ou au moins remettre la retraite à la nuit. Mais les Ennemis s'étant approchez d'une ravine, qui separoit les deux Armées, avec leur artillerie, commencerent à canonner les François, qui s'avancerent aussi de leur côté, quoi que faute de chevaux, ils fussent hors d'état de faire amener leur artillerie. Cela donna moyen à l'ennemi de passer la riviere, mal-

malgré la résistance de l'Infanterie Françoise, qui fut encore, en cette rencontre, abandonnée de sa cavalerie. Feuquiéres, en faisant tous les devoirs d'un Géneral, reçut deux mousquetades, dont l'une lui cassa le bras, & il fut obligé de se retirer à un coup de canon du lieu où se faisoit l'action. Là il fut fait prisonnier & conduit à Thionville, où il mourut, peu de jours aprés, de ses blessures, & de chagrin. Les François perdirent peu de cavalerie, parce qu'elle s'enfuit de bonne heure, mais leur Infanterie fut presque la moitié tuée, & l'autre prise prisonniere.

Le Maréchal de Châtillon, à qui le Cardinal avoit fait donner un petit Corps d'Armée, qu'il commandoit sur la Frontiere de Champagne, fut blâmé de ne s'être pas avancé pour secourir Feuquiéres, quoi qu'il fût averti de la marche de Picolomini. On dit qu'il fut bien aise que Feuquiéres, qu'il traitoit de nouveau Géneral, fût défait, pour faire oublier la levée du siége de Saint-Omer.

Aprés cet avantage, Picolomini jugeant que les François épouvantez, ne seroient pas en état de s'opposer à ses desseins, marcha droit * à Verdun; mais le Marechal ayant jetté trois Régimens dans cette Place, il alla attaquer Monzon, ce qu'il ne put faire si promptement, qu'on n'y mit sept ou huit cens hommes. Il emporta néanmoins les dehors de la Place en peu de jours; & il l'auroit prise, si le Maréchal, qui avoit ramassé les dé-

* *Relation du Maréchal de Châtillon, dans les Mem. d'Aubery. T. II. p. 512.*

bris de l'Armée de Feuquiéres, n'y eût marché, avec beaucoup de promptitude, ce* qui obligea Picolomini de se retirer à Yvoi, n'étant pas en état de résister à une Armée composée de douze mille Fantassins, & de quatre mille chevaux.

Cependant le Marquis de la Meilleraye pressoit Hédin, & l'on craignoit que Picolomini ne passât la Meuse, pour se joindre au Cardinal-Infant, afin de faire lever ce siege. C'est ce qui fit que l'on donna ordre au Maréchal de le suivre. Mais la Place fut réduite à se rendre, le 29. de Juin, de peur que les Ennemis n'y entrassent par la bréche. Le Roi, qui s'étoit rendu à Abbeville, pour venir voir le siége, y entra par-là, & y donna le Bâton de Maréchal, le jour même, au Marquis de la Meilleraye. Le Maréchal de Châtillon †, reprit, un mois aprés, Yvoi, & l'on en rasa les fortifications. Aprés cela, on ne fit rien de considerable, du côté des Païs-Bas.

Pendant cette même Campagne, § le Prince de Condé entra dans le Roussillon, & fut assieger le Fort de Salces, qui n'étoit pas fort éloigné de Leucate ; & quoi que D. Michel Lorenzo Bravo le défendit assez vigoureusement, le Prince le réduisit à capituler le 10. de Juillet. Il prit quelque temps aprés Cannet, & se retira à Narbonne, en remettant l'Armée au Maréchal de Schomberg. Cependant l'Armée Espagnole s'avança, sous le comman-

* *Le 21. de Juin.*

† *Le 2. d'Aoust. Voyez la capitulation dans les Mem. d'Aubery. T. II. p. 337.*

§ *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 776.*

mandement du Marquis de Spinola, & vint rassieger Salces, le 20. de Septembre. Pour ne pas perdre du temps, il fit donner un assaut géneral aux dehors, & les emporta, mais en perdant beaucoup de monde. Cela fit qu'il n'attaqua pas si violemment le corps de la Place, & d'Espenan, qui y commandoit, fit de fréquentes sorties, pour l'en éloigner. Cependant le Prince de Condé convoqua l'Arriere ban, & ramassa promptement le plus de Troupes qu'il put, afin de conserver sa nouvelle conquête, en faisant lever le siége aux Espagnols. Il marcha dès le 22. d'Octobre, & fit reconnoître les Lignes des Espagnols, par le Maréchal de Schomberg, & par le Duc de S. Simon, qui s'avancerent en batteau de ce côté-là, sur le Lac de Leucate, & qui virent, qu'il y avoit de grands espaces vuides, par où ils jugerent que des Escadrons & des Bataillons entiers pourroient entrer de front. Cela confirma le Prince dans le dessein d'attaquer les Espagnols ; & pour les surprendre, il fit passer son Armée sur les Montagnes, au lieu de marcher le long de la mer. Il arriva le 24. à la vûë du Camp ennemi, avec vingt deux mille Fantassins, dont la plûpart étoient des Milices de la Province, & quatre mille chevaux, outre deux mille Volontaires. Les Espagnols eurent une très-grande peur, lors qu'ils virent arriver de loin une Armée si considerable, par un chemin, que l'on croyoit impratiquable ; & si le Prince les eût fait attaquer à l'instant, il y a grande apparence qu'ils étoient
per-

perdus. Mais il fut d'avis de differer au lendemain matin, dans la pensée que les Espagnols n'oseroient l'attendre, & sur le minuit il se leva une si horrible tempête de vent, de pluye, & de tonnerres, que l'Armée incommodée extraordinairement de cette mauvaise nuit, se débanda en grande partie, dès que le jour vint. Ceux qui resterent furent contraints de se retirer, parce que la pluye n'avoit fait qu'un Lac, de l'espace qui étoit entre eux & le Camp des Ennemis; & le Prince de Condé, peu aimé des Troupes & des Milices, ne put jamais les obliger à revenir toutes. Les Espagnols furent aussi extrêmement incommodez, mais ils ne discontinuerent pas pour cela leurs attaques, & ils acheverent leurs Lignes. Néanmoins le Prince, qui avoit encore quatorze mille hommes, * résolut de les attaquer, mais il fut repoussé, aprés en avoir perdu trois mille, & laissé autant de prisonniers aux Ennemis. Salces fut obligé de se rendre aux Espagnols, ce qui causa beaucoup de chagrin au Cardinal, que l'on avoit accusé plus d'une fois, de choisir mal les Chefs. Les siéges de Dole & de Fontarabie revinrent dans la mémoire de tout le monde, & l'on crut, plus que jamais, le Duc de la Valette innocent.

Ainsi l'on ne peut pas dire, que cette Campagne fût heureuse aux François; quoi qu'ils eussent pris quelques Places, dans les Païs-Bas. † Le Duc de Wymar, faisoit la guerre contre les Impériaux, bien plus

* *Le 31. d'Octobre.*

† *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p. 763.*

plus pour lui, que pour la France; quoi qu'elle tirât cet avantage de ses conquêtes, que les Troupes que l'Empereur employoit contre lui, ne pouvoient pas agir contre elle. Il avoit passé l'Hyver avec ses Troupes, dans la Montagne de Vauge, & dans la Franche-Comté; où il avoit soumis grand nombre de petites Places, qui n'étoient pas en état de faire aucune résistance; & où son Armée, fatiguée, & diminuée de la moitié, par la Campagne précédente, se rétablit, & se grossit considérablement. Quoi que ses Troupes fussent peu payées, l'indulgence qu'il avoit pour elles, & les fréquentes courses qu'elles faisoient, lui gagnoient si fort l'amitié des Soldats, qu'il faisoit facilement les recruës, dont il avoit besoin. Il ne pensoit alors qu'à se conserver Brisach, pour former une Principauté de ce qu'il pourroit conquerir autour de cette Ville; car il commençoit à s'ennuyer d'être comme un simple Géneral des François, & de dépendre des caprices d'un Ministre fier & changeant, de qui il ne pouvoit attendre qu'un esclavage éternel, pour récompense de ses services. Aprés la prise de Brisach, le Cardinal lui fit dire, qu'il seroit nécessaire qu'il vint à Paris, pour y prendre des mesures pour la Campagne prochaine; mais c'étoit principalement pour l'engager à remettre à la France cette importante Place. Comme il faisoit difficulté d'y aller, on ne lui payoit point ce qui lui étoit dû des arrérages de ce qu'on lui avoit promis, quoi qu'il le fît demander, avec de grandes instances. Il demeura néanmoins ferme à ne point aller en France, & se contenta d'y envoyer le Colonel d'Erlach, Gouver-

verneur de Brisach ; qui ne parla que des desseins de la Campagne, & qui dit que les préparatifs que l'Empereur faisoit, pour regagner le Brisgow, avoient empêché le Duc de venir à Paris. Le Comte de Guébriant ayant eu ordre de lui toucher quelque chose de Brisach, le Duc répondit brusquement, *que demander à une fille chaste sa virginité, & à un brave homme son honneur, c'étoit la même chose.* Cependant le Cardinal tira parole d'Erlach, que si le Duc venoit à mourir, il remettroit Brisach à la France ; & lui donna ordre de dire à ce Prince, que s'il le vouloit céder, on lui donneroit du secours pour se rendre maître de la Franche-Comté, & qu'on la lui feroit conserver, par un Traité de Paix. Mais il n'avoit garde de donner dans un piége, comme celui-là, & il aimoit mieux avoir Brisach, & une partie de l'Alsace, que la Franche-Comté ; parce qu'il étoit plus près des liaisons qu'il avoit en Allemagne, & qu'il pourroit plus facilement conserver cette Principauté, contre la France même, s'il venoit à se broüiller avec elle. D'un autre côté, le Cardinal, qui s'appercevoit des desseins du Duc, commençoit à le craindre, & ne savoit s'il devoit souhaiter qu'il fît de nouveaux progrès, ou qu'il fût battu des Impériaux. Le bruit couroit, qu'il faisoit traiter secretement son mariage, avec la Landgrave de Hesse ; ce qui l'auroit mis à la tête de vingt-mille hommes, que cette Maison entretenoit, outre ses propres Troupes, & l'auroit ainsi rendu redoutable à toute l'Allemagne.

De

Le Cardinal & lui étant pleins de ces differentes pensées, le Duc se rendit de Bourgogne dans le Suntgow, pour passer le Rhin à Newbourg, & aller de-là dans la Forêt Noire. Etant arrivé à Newbourg, il y tomba malade, le 4. de Juillet, & mourut le 18. à l'âge de trente six ans. On soupçonna le Cardinal de l'avoir fait empoisonner, pour se rendre maître de ses conquêtes. L'on rapporte d'assez grands indices, * pour prouver qu'il mourut de poison; mais peut-être que l'on ne charge le Cardinal de ce crime, que parce que la France se saisit bien tôt aprés de ses conquêtes.

Le Duc de Wymar ordonna, ¶ par son Testament, qu'elles seroient consignées entre les mains de celui de ses Freres, qui en voudroit prendre la possession, & qui pour les conserver plus aisément, tâcheroit de gagner la faveur des Couronnes de France & de Suede; & qu'en cas qu'il se rencontrât qu'aucun de ses Freres n'en voulût prendre possession, la France seroit préferée; à condition que les Places fortes recevroient Garnison mi partie, Françoise & Allemande, & qu'elles seroient restituées à l'Empire, par la Paix générale. A l'égard de l'Armée, il ordonnoit qu'aprés son décés, elle seroit commandée par le Major Général d'Erlach, le Colonel Ohem, le Comte de Nassau, & le Colonel Roze, & aprés eux par les autres Colonels. Il fit aussi plusieurs Legs aux Officiers de l'Armée, &

* *Voyez Sam. Pufendorf Rer. Suecic. Lib. XI.*

¶ *Voyez-le dans les Mem. d'Aubery T. II. p. 419.*

& à ses Domestiques, jusqu'à la somme de trois mille écus, & donna au Comte de Guébriant son Cheval de bataille.

Les Directeurs de l'Armée, composée presque entierement de vieux Soldats, envoyerent incessamment en France, pour demander la protection de la Couronne, & tâcher de tirer quelque avantage pour leur particulier, dans cette conjoncture. Un Agent de Suede, qui étoit à Benfeld, tâcha de porter l'Armée à s'aller joindre à celle de Banier, en lui remontrant qu'elle devoit cela à la mémoire de Gustave Adolfe; mais l'argent que le Comte de Guébriant distribua aux Officiers, eut plus de force sur leurs esprits, que tous les discours du Ministre Suedois. On demeura d'accord de composer un Corps à part, & l'on parla même de mettre l'Electeur Palatin, à la place du Duc de Wymar; mais ce Prince en venant d'Angleterre, fût arrêté en France, par où il voulut passer incognito.

Le Cardinal ayant eu avis de la mort du Duc de Wymar, il n'en fut pas extrêmement fâché, dans la crainte où il étoit que ce Prince ne pensât plûtôt à son propre établissement qu'à aggrandir la France, ou à abaisser la Maison d'Autriche. La premiere chose, à quoi l'on travailla, fut à conserver son Armée pour le Roi, & à avoir ses Places. On dépêcha d'abord le * Baron d'Oisonville, au Comte de Guébriant, pour lui porter les ordres qu'il avoit à suivre dans cette occasion. On lui ordonnoit d'offrir aux Offi-

* *Aubery, Vie du Card. Liv. IV. Voyez son Instruction dans le II. T. des Mem. d'Aub. p. 421. dattée du 27. de Juillet.*

ciers, non-seulement les mêmes gages
ls avoient sous le Duc de VVymar, mais
ore des pensions considérables, s'ils vou-
nt prêter serment de fidélité au Roi.
at charge sur tout de faire ressouve-
le Général Major d'Erlach, de ce qu'il
t promis, en cas que le Duc vint à
rir, touchant Brisach, & de lui offrir
u'à deux cens mille livres en comptant,
vouloit le remettre au Roi; ou s'il en
loit demeurer Gouverneur pour le Roi,
nille écus de pension, outre ce qu'il
t sous le Duc de VVymar, pourvû qu'il
ût bien avoir un Lieutenant François,
moitié de la Garnison Françoise. On
ya aussi des ordres semblables, concer-
les Gouverneurs des autres Places, au
du Rhin; car pour celles qui sont au
, à l'égard de la France, le Roi pré-
oit qu'elles lui appartinssent de droit.
Comte de Guébriant devoit, outre cela,
oser à l'Armée le Duc de Longueville,
Chef, & soûtenir cette proposition, en
ibuant de l'argent, comme il le trouve-
à propos.

Roi apprit ensuite, que * le Général
lach étoit trés-bien disposé pour la Fran-
& qu'il avoit mis de bons ordres, pour
êcher que l'Armée ne se débandât, &
engager les Officiers à continuer à ser-
a Couronne. On reçut aussi à la Cour
Copie du Testament du Duc de VVy-
& l'on pensa empêcher qu'il ne fût exe-
On envoya pour cela De Choisy,

R 2 † pour

Voyez la Lettre du 31. de Juillet à de Noyers, . d'Aubery. T. II. p. 423.

† pour conferer avec le Comte de Guébriant & le Baron d'Oisonville, sur cette affaire, avec une Instruction qui portoit ; Qu'il falloit tâcher de s'assurer de l'Armée, sans relation aux Freres du feu Duc, quand même ils voudroient entrer au service du Roi : Qu'il n'étoit pas raisonnable que les dépenses que le Roi avoit faites, pour rétablir l'Armée du Duc de Wymar aprés la bataille de Nort-lingue, & pour l'entretenir depuis, & lui faire conquerir Brisach, & autres Places, se perdissent en un instant ; par le changement de parti, auquel les Freres du feu Duc se pourroient aisément resoudre, puis qu'ils avoient déja abandonné une fois celui dans lequel ils étoient : Que le Duc avoit bien pû laisser tout son argent à ses Freres, mais qu'il ne leur pouvoit pas laisser le commandement de l'Armée, ni les Places d'Alsace, pour plusieurs raisons, que l'on voit dans cette Instruction : Qu'il falloit donc employer toutes sortes de moyens, pour assurer, & les Troupes, & les Places directement au Roi, sans attendre de savoir si ses Freres voudroient accepter ce que le feu Duc leur offroit par son Testament : Que si l'on pouvoit gagner tous les Chefs, il le falloit faire ; mais que si quelques uns d'entre eux faisoient difficulté de s'engager au service du Roi, il ne falloit pas laisser de recevoir les sermens des autres, & de faire un Traité avec eux, qui leur assureroit les gratifications du Roi.

Cependant le Colonel Flerscheim, envoyé à la Cour, par les Directeurs de l'Armée, y ar-

† *Voyez son Instruction dattée du 2. d'Aoust, dans les Mem. d'Aubery. T. II. p. 426.*

y arriva, & presenta leurs propositions, sur lesquelles le Roi envoya de nouvelles * Instructions au Comte de Guèbriant, & aux deux autres Députez qui agissoient en son nom, pour les affaires de l'Armée & des Places du Duc de Wymar. Enfin aprés plusieurs Conferences, & plusieurs difficultez, ausquelles je ne m'arrêterai pas, le Traité fut conclu à Brisac, le 9. d'Octobre, & en voici les principaux ¶ Articles : Que le Roi accordoit, que les Troupes, que commandoit le Duc de VVymar, demeurassent en un Corps, comme il avoit témoigné le désirer par son Testament, & sous la direction des Officiers, qui avoient été nommez : Que l'Artillerie seroit commandée, par les mêmes Officiers, qui la commandoient du vivant du Duc de VVymar, & jointe pour l'ordinaire au Corps Allemand; avec pouvoir aux Maréchaux de Camp François, & aux Directeurs des Troupes Allemandes, d'y donner les ordres necessaires : Que s'il arrivoit que l'Armée vînt à se ruïner, en tout ou en partie, par quelque rencontre de guerre, ou autre accident inévitable, le Roi donneroit aux Officiers des moyens extraordinaires de rétablir les Troupes : Que le Roi feroit payer en comptant le quartier de Mai, montant à deux cens mille écus pour être employez à païer une montre à toute l'Armée; & feroit fournir en bonnes assignations, autres six cens mille livres, pour le troisiéme quartier de cette année, échû le dernier de Septembre; desquelles les Directeurs & les Officiers de l'Armée emplóïe-

R 3 roient

* *Dattées du 20. d'Aoust.*

¶ *Voyez le Traité entier dans Aubery. T.II. p. 450.*

roient trois cens mille, pour remonter & rétablir les Troupes. Que le Roi feroit payer à l'Armée trois montres, & demie par an, suivant l'accord, qui avoit été fait par le Duc de VVymar, à condition que la demie montre seroit employée par les Officiers, aux recruës & au rétablissement des Troupes: comme les trois montres au payement des Officiers & des Soldats, suivant les revûës qui en seroient faites, par les Commissaires du Roi: Que Sa Majesté feroit de plus payer, tant aux Officiers Généraux, qu'à ceux de l'Artillerie, huit montres par an, selon les appointemens que le Duc de VVymar leur avoit accordez: Que Sa Majesté fourniroit les munitions de guerre qui seroient nécessaires, outre tous les frais extraordinaires; aussi bien que le pain de munition, sans que l'on en rabattît rien sur les montres: Que si quelques-uns des Officiers, Soldats, ou autres particuliers de l'Armée, demandoient à Sa Majesté le don de quelques terres ou maisons situées aux Païs conquis, le Roi promettoit de leur en faire telle gratifications, qu'ils en seroient contens, & qu'il ratifieroit toutes les donations que le Duc de VVymar pouvoit leur en avoir faites: Que les ordres seroient donnez aux Soldats, par les Directeurs, ou par l'un d'entre eux, selon qu'ils s'accommoderoient: & qu'ils les recevroient premierement eux-mêmes du Duc de Longueville, comme les Officiers François les recevoient du Duc de VVymar: Que les Directeurs seroient appellez à tous les Conseils, que l'on tiendroit pour la cause commune: Que les Places, qui étoient alors conquises, seroient remi-

ſes entre les mains du Roi, afin que Sa Majeſté donnât à celles de Briſach & de Fribourg, tels Gouverneurs qu'il lui plairoit, & y mît des Garniſons moitié Françoiſes & moitié Allemandes, auſſi bien que dans les autres, auſquelles il donneroit auſſi des Gouverneurs tirez du Corps de l'Armée.

A ces conditions, les Directeurs & les Officiers promettoient au Roi, au nom de l'Armée, de le ſervir envers & contre tous, & en devoient prêter ſerment, dès que le Traité ſeroit ratifié, ce que les Députez du Roi devoient procurer, dans le terme de deux mois, à compter du jour de la datte de ce Traité. Par un Article ſecret, il fut dit, que le Roi pourverroit des Gouvernemens de Briſach & de Fribourg, ceux qui y commandoient alors: Que s'il changeoit ceux des autres Places, il y en mettroit d'autres tirez de l'Armée: Qu'enfin il laiſſeroit, dans ces Places l'exercice libre de la Religion Proteſtante.

Aprés la ratification de ce Traité, le Duc de Longueville, ayant demeuré un mois à Creutſnach, & ne pouvant plus y ſubſiſter, avec ſon Armée, à cauſe de la diſette des fourages, lui fit † paſſer le Rhin, ſur la fin de l'année, & au commencement de la ſuivante, ſur un trés-petit nombre de batteaux, & les chevaux paſſant à la nage; à quoi il employa pluſieurs jours. L'Armée auroit pû être facilement taillée en piéces, ſi les Troupes Impériales & Bavaroiſes, euſſent pû ſortir de leurs quartiers d'hiver. El-

† *Voyez-en la Relation, dans les Mem. d'Aubery. T. II. p. 454.*

le fut prendre ses quartiers dans la Haute-Hesse, autour de Marbourg. D'Amontot & de la Broderie, Envoyez du Roi à Amelie-Elizabeth, Landgrave de Hesse avoient fait un Traité avec elle, pour la faire déclarer contre les Impériaux, dés le 22. d'Aoust. * Il étoit à peu près tel, que ceux que le Roi avoit faits, avec les Suedois; & la Landgrave, pour se déclarer contre la Ligue Catholique, devoit avoir du Roi deux cens mille écus par an. Le Duc de Longueville étant sur ses Terres, fit encore un nouveau Traité avec elle, concernant le logement de son Armée, & quelques autres difficultez, qui s'étoient trouvées dans le Traité précédent.

Pendant cette même année, Banier ¶ qui ne s'étoit pas éloigné de l'Elbe & de la mer Baltique, l'année précedente, porta la guerre dans la Saxe, dans la Silesie, & dans la Bohême; où il fit assez commodement subsister son Armée sans que les Impériaux pussent l'empêcher. On avoit bien commencé de parler de la Paix generale, mais il y eut de si grandes difficultez, que l'on ne convint de rien.

Avant que de passer aux affaires d'Etat, & aux évenemens de la guerre de l'année suivante, il faut parler de quelques intrigues de la Cour; où le Cardinal eut bien plus de part, qu'à la conduite des Armées. J'ai parlé * de la Marquise de Senecey, premiere Dame d'Honneur de la Reine, & de la confiance que cette Princesse avoit en elle. Il y avoit treize ans, que la Marquise étoit

* *Voyez-le dans le même Recueil. T. II. p. 432.*
¶ *Voyez Sam. Pufend. Rer. Suec. Lib. XI.*
* *Siri Mercur. T. II. Lib. II. p. 555.*

étoit dans ce poste, & elle avoit toûjours servi la Reine avec une fidelité inébranlable; sans rechercher la faveur du Cardinal, en trahissant sa Maîtresse, comme faisoient la plûpart des Courtisans. Le Cardinal craignant que quelque jour, cette Dame, qui avoit d'ailleurs beaucoup d'esprit, n'inspirât à la Reine quelque dessein contraire à son autorité, résolut de la perdre; & comme le Roi croyoit tout ce qu'il lui disoit, il obtint de lui une Lettre à la Reine; par laquelle il lui mandoit qu'il trouvoit bon, que pour d'importantes raisons, elle congediât la Marquise de Senecey. Chavigny fut porter cette Lettre * à la Reine, comme elle étoit prête de se mettre à table, & qu'elle venoit de Nôtre Dame de s'aquitter d'un vœu qu'elle avoit fait pour la naissance du Dauphin. La Reine fut extrémement surprise de cet ordre du Roi, à l'égard d'une Dame, de qui elle avoit sujet d'être satisfaite, & en témoigna beaucoup de chagrin; mais enfin elle dit qu'elle étoit née pour obéïr au Roi, & qu'elle executeroit ses ordres. Elle vit bien d'où cela lui venoit, & dans la pensée qu'elle fléchiroit peut-être le Cardinal, en s'adressant à lui, elle lui écrivit; pour le prier d'intervenir dans cette affaire, & d'empêcher qu'on ne lui causât ce chagrin. Mais le Ministre, qui n'étoit pas homme à se laisser fléchir par de pures civilitez, lui répondit, qu'il lui étoit bien obligé de la confiance qu'elle témoignoit avoir en lui; mais qu'il ne lui pouvoit donner de meilleur conseil, que celui d'obéïr au Roi. La Reine fut extraordinairement offensée

* *En Septembre 1639.*

fenſée de cette réponſe, & ne put s'empêcher de dire, que ce n'étoit pas au Roi, à qui elle étoit contrainte d'obéïr, mais au Cardinal. Sans avoir aucun égard à ſes plaintes, & ſans l'en avertir, on donna la place de Madame de Senecey à Madame de Braſſac, que la Reine ne pouvoit ſouffrir, parce qu'elle étoit entierement dans les intérêts du Cardinal. Pour les mêmes raiſons, le Cardinal fit encore éloigner de la Reine, le Baron de St. Ange, ſon Maître d'Hôtel. Il ſembloit qu'il craignit que la Reine étant devenuë Mere, elle ne gagnât inſenſiblement l'Eſprit du Roi, & ne le portât à ſe défaire de lui. Pour prévenir cela, il faiſoit entendre au Roi, que la Reine étoit exceſſivement partiale pour la Maiſon d'Autriche, & l'engageoit, autant qu'il pouvoit, à mortifier cette Princeſſe, ſuivant ſon ancienne maxime, qu'on ne peut jamais avoir de confiance, ni d'amitié pour ceux que l'on a ſouvent maltraitez. Pour donner à la Reine le tems de s'appaiſer, avant que de voir le Roi; l'artificieux Miniſtre fit encore en ſorte que, ſous prétexte de chaſſe, le Roi demeura aſſez long-tems éloigné d'elle.

Un peu avant ce tems-là, le Roi avoit paru avoir de nouveau beaucoup d'attachement pour Mademoiſelle de Hautefort, aprés la retraite de Mademoiſelle de la Fayette, & le Cardinal n'avoit point traverſé cette nouvelle amitié, parce que Mademoiſelle de Hautefort étoit un eſprit doux, & incapable de cabaler. Il y avoit déja pluſieurs années, que le Roi avoit eu de l'amitié pour cette Dame, mais il avoit diſcontinué de lui en donner des marques. On étoit étonné

à la

our de ces amitiez du Roi, à qui l'on ne
: presque quel nom donner ; parce que
:ôté, paroissant plein de passion pour
ames, de l'autre il étoit le plus froid
as les hommes. Au lieu de rechercher
entretenir en particulier, il ne leur
it qu'à la vûë de toute la Cour, &
l'Appartement de la Reine. Aussi cette
esse, loin d'en concevoir de la jalou-
:toit bien aise que ces Dames attiras-
e Roi dans son Appartement, & elle
même beaucoup de confiance en elles.
ibloit que le Roi ne recherchât que le
ntretien de ces Dames, pour se delas-
s affaires d'Etat. Le Cardinal avoit vû
rd sans défiance l'attachement du Roi,
Mademoiselle de Hautefort ; mais il
nença à le trouver mauvais, lors qu'il
:rçut que cette Dame étoit amie inti-
: Mademoiselle de Chemeraut, qui
infiniment plus desprit qu'elle, &
:toit trés-capable de suggerer à son
, ce qu'elle devoit dire au Roi.
ır détourner le Roi de ces amitiez, qui
ient suspectes, le Cardinal l'avoit mené
Frontiere de l'Artois & de la Champa-
& ensuite en Dauphiné, afin que l'éloi-
ent les effaçât. Le Duc de S. Simon, qui
été quelque tems Favori du Roi, étant
loigné de lui pour quelque autre raison;
:dinal travailla à introduire en sa place
i d'Effiat, Seigneur de Cinq Mars, Fils
réchal d'Effiat, jeune homme plein d'es-
z parfaitement bien fait de sa personne.
t Maître de la Garde-robe, & aprés qu'il
ns la faveur, le Duc de Bellegarde lui
sa Charge de Grand-Ecuyer. Le Roi
avoit

avoit au commencement de l'averſion pour lui, parce qu'il s'aquittoit aſſez négligemment de ſa Charge de Maître de la Garderobe, & qu'il avoit des inclinations toutes differentes de celles de Sa Majeſté. Cependant le Cardinal ſut ſi bien ménager l'eſprit du Roi, en faveur du Maître de la Garderobe, que l'antipathie, qu'il ſembloit avoir pour lui, ſe changea en une amitié & une confiance extraordinaire: de ſorte qu'il ne pouvoit pas demeurer un jour, ſans le voir. Ce fut pendant le ſiege de Hédin, que le Roi commença à lui témoigner de la faveur, en lui donnant une penſion de quinze cens écus; & depuis ce temps-là, il ne pouvoit ſe divertir ſans lui. Dès lors, le Roi oublia entierement Mademoiſelle de Hautefort, dans l'entretien de laquelle il ne cherchoit que le même amuſement, qu'il trouvoit dans celui de ſon Favori. Aprés qu'il étoit couché, & que tout le monde s'étoit retiré, il le faiſoit venir auprès de ſon lit, & s'entretenoit deux ou trois heures avec lui. Ainſi le Cardinal ſavoit, par le moyen du Favori, tout ce que le Roi penſoit, & dans l'aſſurance qu'il ne lui paſſoit rien dans l'eſprit, qui fut deſavantageux à ſon Miniſtere, il gouvernoit alors l'Etat, avec aſſez de tranquillité.

Comme il avoit porté le Roi à aimer le jeune d'Effiat, il avoit auſſi appris à ce dernier à s'en faire aimer; car il ſavoit parfaitement ce qui étoit propre à gagner l'amitié du Roi. Cependant de peur que la vûë de Mademoiſelle de Hautefort, ne diminuât ſa faveur naiſſante, le Cardinal chercha les moyens de tenir le Roi le plus long-temps éloigné de Paris qu'il pourroit, comme il

le

le fit pendant presque toute cette année. Mais enfin les Médecins du Roi desapprouverent en secret, ces voyages trop longs; & le Roi mourant d'envie de retourner à Paris, pour se divertir dans ses Maisons Royales, il ne fut plus possible de l'en tenir davantage éloigné. Il reprit donc le chemin de Paris, dans l'attente de toute la Cour; pour voir qui l'emporteroit, dans la faveur du Roi. La Reine étoit à Fontainebleau, suivant son ordre, lors qu'il y arriva*; & il la salua aussi froidement, que s'il n'y avoit eu que quelques heures qu'il l'eût quittée. Pour Mademoiselle de Hautefort, qui s'attendoit à de grandes caresses, à peine la regarda-t-il, & il témoigna publiquement, qu'il ne vouloit avoir aucune considération, pour elle. Il lui dit même en particulier, qu'il savoit qu'elle parloit mal de Cinq-Mars, & qu'elle eût à s'en abstenir, puis qu'il avoit infiniment plus d'amitié pour ce Favori, qu'il n'en avoit jamais eu pour elle, ni pour qui que ce fût au monde; & qu'il trouveroit le moyen de perdre tous ceux qui cabaleroient contre lui.

C'étoit là une marque assez éclatante du peu de considération, que le Roi avoit pour cette Dame; mais de peur qu'il ne revînt avec le tems, le Cardinal fit en sorte qu'il lui envoya ordre, aussi bien qu'à Mademoiselle de Chemeraut, de se retirer de la Cour. Elles allerent toutes deux à Paris, où elles demeurerent quelque tems dans un Monastere de Religieuses; mais comme elles y recevroient trop de visites, la seconde eut ordre

* *En Novembre.*

ordre de se retirer en Poitou, & l'autre de se tenir au moins à quarante lieuës de Paris. La Reine fut trés-fâchée de cet éloignement, parce qu'elle avoit beaucoup de confiance en ces Dames, que rien ne perdit, que parce qu'elles n'étoient pas dépendantes du Cardinal. Ainsi l'on éloignoit de la Reine toutes les personnes, en qui elle pouvoit se fier, de peur qu'elle n'entreprît quelque chose contre la grandeur du Ministre; & le nouveau Favori servoit à mettre, dans l'esprit du Roi, mille choses desavantageuses à cette Princesse.

* Pour revenir à des évenemens de plus grande importance, les Suedois † ne trouvoient pas bon que les François eussent passé le Rhin, avec une si considérable Armée, & eussent pris leur quartier d'hyver, dans la Hesse, parce qu'ils prétendoient que les Troupes Françoises ne devoient entrer en Allemagne, que comme Auxiliaires, & n'agir qu'en Suaube & en Baviere; sans tâcher de faire aucune conquête, qui leur pût demeurer. Les François étoient en état d'aquerir beaucoup de réputation, en obligeant les Maisons de Hesse & de Lunebourg de rompre la neutralité, & d'agir avec eux contre les Impériaux, & ils alloient entrer trop avant dans la conduite des affaires d'Allemagne, si les Suedois n'y mettoient ordre. Pour cela Banier s'avança dans la Thuringe, & pria le Duc de Longueville de le venir joindre, à dessein de débaucher l'Armée du feu Duc de Wymar, & de l'engager à servir plû-

* *Ann.* 1640.

† *Siri Mem. Rec. T. VIII. p.* 809. *& Pufendor. Rerum Succ. Lib. XII.*

plûtôt la Couronne de Suéde. Aprés diverses marches, Picolomini, qui étoit venu des Païs-Bas, & qui s'étoit joint aux Impériaux & aux Bavarois, obligea les Troupes Confedérées de se joindre, comme elles le firent au mois de Mai, afin de l'attaquer. Picolomini étoit campé avec quinze mille hommes, sur la Riviere de Saal, & à une journée de lui étoient dix mille Bavarois, qui lui assuroient les vivres, qui lui venoient de Franconie. Le Duc de Longueville, & Banier, avoient trente deux mille hommes, & résolurent d'attaquer Picolomini, mais ils le trouverent si bien retranché, qu'ils n'oserent l'entreprendre. Il se fit de part & d'autre plusieurs marches & contre-marches, sans que les Armées en vinssent à un combat, quoi qu'il se fît souvent des escarmouches. Sur la fin de la Campagne, le Duc de Longueville, étant tombé malade, laissa le commandement de l'Armée au Comte de Guébriant. Les François entrerent dans de grands soupçons, que les Suédois ne voulussent débaucher leur Armée; & les Suédois soupçonnoient de leur côté, que les desseins des François n'eussent pour but, que la seule grandeur de la France; & ces soupçons réciproques, joints à leurs differens sentimens, touchant la marche de l'Armée, empêcherent qu'ils ne pussent rien executer de considerable

Du côté des Païs Bas, le Maréchal de la Meilleraye eut ordre d'aller faire le siége de Charlemont sur la Meuse, & il s'y achemina dès le commencement de Mai; mais les pluyes furent si excessives, qu'il n'osa pas continuer sa marche, dans un Païs, où il ne

ne pouvoit esperer de trouver ni vivres, ni fourages. Cependant les ordres de la Cour étoient précis, & le Cardinal ne pouvoit souffrir qu'on fît des difficultez, sur ce qu'il avoit conçû. Cela fit que le Conseil de Guerre résolut de lui envoyer un mémoire de toutes les difficultez, qui se rencontroient dans ce dessein, ce qui rompit l'entreprise. Mais on en forma bien-tôt après un autre sur Arras, Place bien plus importante, & que l'on crût pouvoir faire plus facilement réüssir. La principale difficulté, qui se présentoit, étoit d'empêcher que les Espagnols ne s'apperçussent du dessein que l'on avoit, & ne jettassent du secours dans la Place. Pour cela on fut d'avis que le Maréchal de Châtillon marchât droit à Bethune, comme s'il eût eu dessein d'assiéger cette Ville; & que le Maréchal de la Meilleraye le suivît à petites journées, comme pour le soûtenir; mais que dès que ce dernier seroit à Bapaume, il tourna droit à Arras, & que le Maréchal de Châtillon en fît autant de son côté. Cela fut si bien exécuté, que les deux Armées se trouverent devant Arras, le 13. de Juin, sans que les Espagnols eussent pû pénétrer leur dessein. Peu de jours aprés, l'Armée reçût de grands Convois, & l'Artillerie, dont elle avoit besoin, sans que les Espagnols y pussent apporter de l'empêchement. Le Comte d'Isembourg, Gouverneur de la Place, qui étoit absent, essaya inutilement d'y rentrer, dès que le siége fut formé; & il fut obligé de laisser le soin de sa défense à Eugene Bëi, Colonel Irlandois, qui commandoit en son absence Le Géneral Lamboi, qui s'étoit campé à une lieuë & demie

ıie de la Place, dans un poste avanta-
x, tenta aussi vainement d'y faire en-
du secours, & fut défait par le Maréchal
a Meilleraye. Cependant, malgré la vi-
reuse résistance de la Garnison, la Place
'ouvoit tous les jours plus pressée. Ainsi
'ardinal-Infant se crut obligé de marcher
ersonne, pour tâcher de la secourir, &
camper au Mont de S. Eloi, dans un lieu
le à défendre, & qui n'étoit separé du
rtier du Maréchal de Châtillon, que par
pleine d'une lieuë. Les François ne pou-
nt recevoir que des vivres d'assez loin,
falloit nécessairement qu'une partie de
s Troupes sortissent des Lignes, pour
aller au-devant. Quoi qu'ils n'en man-
ssent pas encore, dans la crainte que le
ne tirât en longueur, & que les Espa-
s, ne se fortifiassent de nouvelles Trou-
, les Maréchaux pressoient la Cour de
envoyer incessamment un Convoi, &
rirent leurs mesures pour cela, avec le
linal. Le Convoi étant prêt, le Cardinal
ıa ordre à Du Hallier de l'escorter;
en même tems le Roi lui défendit de
ıncer, sans en rien dire au Ministre.
e défense étoit fondée sur une crainte
voit le Roi que Du Hallier, & le Ma-
al de la Meilleraye, qui lui devoit ve-
ıu-devant, étant défaits; les Espagnols
rassent dans le Royaume, & n'y causas-
beaucoup de desordre. Mais il hasardoit
à laisser périr l'Armée, qui assiégeoit
s, pour épargner le Corps que Du Hal-
commandoit. Quand Choupes apporta
rdres du Cardinal, Du Hallier com-
ça à former mille difficultez, pour ne
 point

point marcher. Mais enfin Choupes lui ayant dit, qu'il répondroit de sa conduite au Cardinal, & qu'il se ressentiroit sur lui du mauvais succès du siége, en cas qu'il ne réüssît pas, du Hallier se détermina à obéïr plûtôt au Cardinal qu'au Roi, & le Convoi arriva heureusement dans le Camp. Cette résistance de Du Hallier, qui avoit osé mettre, pendant quelque tems, en balance les ordres du Cardinal, avec ceux du Roi, fut cause qu'il ne put obtenir le Bâton de Maréchal, que long-tems aprés, & le Roi n'osa pas prendre son parti, contre le Ministre.

Cependant les Espagnols ayant sû que le Maréchal de la Meilleraye étoit sorti du Camp, avec trois mille Chevaux & trois mille Fantassins, attaquerent les Lignes des François, qui étoient doubles, & forcerent la premiere, malgré la résistance du Maréchal de Châtillon. Ils alloient encore forcer la seconde, de sorte que soûtenus d'une vigoureuse sortie de la Garnison, ils auroient infailliblement secouru la Place; lors que les François sortant de leur seconde Ligne, les prirent en flanc, les mirent en desordre & les firent penser à la retraite. Dans le fort du combat, le Maréchal de la Meilleraye arriva, & demi heure aprés Du Hallier; de sorte que les Espagnols voyant marcher à eux un si grand nombre de Troupes, se retirerent entiérement, en laissant douze cens morts, dans les Lignes des François. Ceux-ci y perdirent environ la moitié, mais aussi aprés avoir fait de trés-grandes brêches à la Place, ils la réduisirent à se rendre, le 10. d'Aoust. St. Preuil, Capitaine aux Gardes,

qui avoit bien fait son devoir, dans ce siége, en fut fait Gouverneur. Par cette conquête, la Picardie, exposée de tous côtez, aux courses des Espagnols, se trouva couverte de ce côté-là, & au contraire la Flandre fut desormais ouverte aux Armées des François, ce qui a causé depuis des pertes infinies aux Espagnols. Cependant l'Armée de France fut si fatiguée de ce siége, que l'on ne fut pas en état d'entreprendre autre chose, dans les Païs Bas, pendant le reste de cette Campagne.

Du côté de Catalogne, il se presenta une occasion à la France, de faire une bien plus grande brêche à la Monarchie Espagnole. * Il y avoit long-tems que les Peuples de Catalogne, naturellement peu amis des Castillans, se plaignoient que la Cour d'Espagne violoit leurs Privileges; & le Comte-Duc, en particulier, les avoit trés-peu ménagez. Comme les Catalans ne l'aimoient point, il les haïssoit de son côté; de sorte qu'ayant trouvé l'occasion de les mortifier, il l'embrassa avec joie. Ce fut de faire hiverner en Catalogne l'Armée, qui avoit pris Salces; car comme elle n'étoit point payée, il n'y eut insolence qu'elle ne fît aux Catalans; qui n'étant pas d'ailleurs d'une humeur fort patiente, se battirent en plusieurs endroits, contre les Soldats, & enfin en vinrent à un soulevement général; ce qui obligea les Soldats Espagnols de se retirer dans l'Ampourdan, & dans le Roussillon. Le Comte de Ste. Colome Viceroi, quoi que

* *Voyez Siri Mercure T. I. p. 45. & suiv. & Mem. Rec. T. VIII. p. 814. & Aubery, Vie du Card. Liv. VI. c. 49. & suiv.*

natif du Païs, fut tué par des Moissoneurs, près de Barcelone, comme il étoit prêt à s'embarquer, pour éviter la fureur du Peuple. Cet attentat, encore qu'il eut été commis sans préméditation, fit juger aux Magistrats de la Ville, que le Comte-Duc ne manqueroit pas de profiter d'un prétexte si plausible, pour satisfaire la haine, qu'il avoit pour les Catalans, & pour les déclarer déchus de tous leurs Privileges; de sorte qu'ils ne crurent pouvoir mieux faire, que de recourir à la France. Auparavant ils envoyérent Seminat à d'Espenan, Gouverneur de Leucate, pour savoir quel secours la Catalogne pourroit esperer des François, en cas qu'elle se déclarât contre l'Espagne. D'Espenan en écrivit au Cardinal, * qui étoit alors à Amiens, & qui dépêcha incessamment Du Plessis-Bezançon, avec plein pouvoir de négocier au nom du Roi, avec les Catalans. Il fut à Leucate, & ensuite à Barcelonne, où aprés avoir offert la protection du Roi aux Catalans, & avoir eu plusieurs conferences avec divers Membres de la Députation de Catalogne, qui est une espece de Magistrature de ce Païs-là; il fut conclu, que pour engager le Roi à envoïer une Armée en Catalogne, on lui remettroit neuf Otages, trois de chaque Ordre, dont six demeureroient à Toulouse, & trois seroient à la Cour, comme Députez de la Principauté de Catalogne: Qu'on livreroit au Roi deux Portes de Barcelonne, l'une du côté de Tarragone, & l'autre du côté du Roussillon: Que le Roi enverroit un certain nombre de Troupes par mer, & par terre. Ainsi l'on fit une espece de Traité, qui ne fut néanmoins pas signé, à cause de quelques difficultés, qui s'y rencontrérent,

* *Au mois d'Août.*

Peu de tems après, les Otages partirent, avec Villa plana, Catalan, & Du Plessis, & le premier les remit au Prince de Condé, & après avoir conferé avec lui, retourna à Barcelonne; pendant que l'autre se rendit à la Cour, pour instruire le Cardinal de l'état, où étoient les Catalans. Cependant comme le bruit couroit que les Espagnols préparoient une puissante Armée, on envoya ordre à l'Archevêque de Bourdeaux d'aller incessamment en Provence, pour mettre la Flotte en état de mettre à la voile le plûtôt qu'il seroit possible, & au Prince de Condé de faire avancer le Corps, qu'il commandoit, sous d'Espenan Maréchal de Camp, vers la Catalogne. Ce dernier, s'étant mis à la tête de ces Troupes, entra dans cette Principauté, par le Col de Pertuis, avant même que le Traité fût signé; pressé par les Catalans, à cause des avis qu'ils recevoient que l'Armée d'Espagne s'approchoit de leurs Frontiéres. Pour le porter à ne pas balancer plus longtems, ils lui dirent qu'ils avoient quantité de Milices aguerries, qui ne manquoient que de Chef, & que les Espagnols étoient extrêmement foibles. Il marcha donc droit à Barcelonne, avec trois mille Fantassins, & mille Chevaux, & il y fut reçû, avec des acclamations extraordinaires. Bezançon y arriva peu de tems après lui, avec les ordres du Cardinal, en qualité de Sergent Général de Bataille. Cependant l'Armée d'Espagne ayant traversé l'Ebre à Tortose, s'aprocha de Tarragone, où d'Espenan se jetta avec sept ou huit cens Chevaux, & un Régiment Catalan, des nouvelles levées, en attendant que son Régiment & celui d'Enguien fussent arrivez. Il se repentit ensuite d'être entré en cette place, sans Infan-

terie Françoise, lors qu'il sût que les Espagnols avoient une Armée de vingt-cinq mille hommes, & qu'il vit les Milices Catalanes s'enfuir devant eux. Cette Armée étoit commandée par le Marquis de los Veles. nommé Viceroi, & Capitaine Général de Catalogne, & par le Marquis de Torrecusa, qui étoit Mestre de Camp Général, pendant que le Duc de S. George, son Fils, commandoit la Cavalerie.

Bezançon, qui étoit demeuré à Barcelonne, avoit enfin achevé le Traité avec les Catalans, & l'avoit envoyé au Cardinal, qui avoit peine à croire ce qu'il lui écrivoit, & que ce Traité fût veritable, tant cette révolution lui paroissoit importante! Il donna ensuite le titre de Lieutenant Général à Bezançon, qui se rendit à Tarragone, où il proposa, d'Espenan d'en sortir avec sa Cavalerie, & de se joindre à son Infanterie, qui étoit campée à sept ou huit lieuës de là, pour aller attendre, dans quelque poste avantageux, les Milices Catalanes, qui s'assembloient de toutes parts, pendant que le Régiment Catalan de Sainte Olarie, avec deux compagnies de Chevaux Legers défendroient, comme ils pourroient, Tarragone. Il lui representa le danger qu'il y avoit, pour un Général d'Armée, de s'enfermer dans une méchante Place, comme celle-là. D'Espenan ne voulut pas écouter cet avis, & l'on envoya pour faire avancer incessamment l'Infanterie Françoise, & presser les Catalans de se mettre en etat de résistance. Il s'imagina qu'il défendroit Tarragone, comme il avoit défendu Salces; mais n'ayant presque rien trouvé de prêt, lors que les Espagnols l'attaquerent, il fut obligé de capituler, & de promettre de retourner en

France, avec toutes les Troupes Françoises, qui étoient en Catalogne, pour sauver Rosseil, Commandant du Régiment Catalan, & le Drapeau de Ste. Olarie, qui est l'Etendart général du Païs. Il écrivit à Bezançon de venir conferer avec lui, sur le chemin, & lui dit que son dessein étoit d'entrer sur les Frontiéres de France, pour tenir sa parole, & de revenir d'abord après à Barcelone. Quoi qu'on pût lui representer, il fut impossible de l'arrêter davantage en Catalogne, & sa retraite pensa mettre au desespoir les Catalans, & ne déplut pas moins au Cardinal, qui l'auroit infailliblement fait punir de sa lâcheté, si le Prince de Condé n'eût puissamment intercedé pour lui. La Députation de Catalogne ne laissa pas de travailler à mettre Barcelonne en état de défense, de peur de voir tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans cette Principauté, immolé tout d'un coup à la colere des Castillans. Bezançon, qui étoit retourné dans la Ville, & qui entendoit la Langue du Païs, les aida beaucoup de ses conseils. Nous verrons la suite de cette affaire, dans l'histoire des évenemens de l'année suivante.

Dans le même tems,* les Portugais donnerent une nouvelle occupation à la Cour d'Espagne, en secoüant son joug, & en élevant sur le Thrône le Duc de Bragance, sous le nom de D. Juan IV. Ils étoient si las de la domination Espagnole, qu'il ne se trouva personne qui osât prendre le parti du Roi Catholique, & que dans huit jours tous les Castillans furent obligez de sortir de Portugal, sans qu'il fut besoin d'en venir à aucune effusion de sang. On assure que le Cardinal de Richelieu † eut quel-

* *Voyez Siri Mercur. L. I. T. I. p. 115.*

† *Aubery, Vie du Card. Liv. VI. c. 64.*

Pape, qui étoit venu à Turin, pour aider le Nonce à porter les differens partis à la paix, avoit aussi proposé une Trêve, pour quelques années, entre la France & le Milanès, & quoi que le Marquis de Leganès feignit d'être disposé à l'accepter, il faisoit de grands préparatifs, pour se mettre en campagne, avant que les recruës des François pussent avoir passé les Monts. Les François faisoient aussi, de leur côté, toute la diligence possible, en parlant de même que les Espagnols, d'une Paix, ou d'une Trêve.

Tous ces discours ne tendoient qu'à se rendre odieux les uns les autres, & à s'endormir reciproquement, s'il eût été possible. Le Cardinal jugeoit que le Prince Thomas, en particulier, ne parloit d'accommodement, que pour s'attirer l'amitié des Piémontois, qui soupiroient, depuis long-tems, pour la paix, & afin de leur rendre odieuse sa Belle-sœur. Il la fit même avertir, que ce Prince avoit des intelligences, avec quelques-uns des Officiers de sa Maison. Le Prince lui fit proposer de faire un Traité pour elle en particulier, sans avoir égard aux intérêts de la France. Mais elle rejetta hautement cette proposition, comme elle le rapporta elle-même à de la Cour; à qui elle ajoûta, qu'elle avoit résolu de suivre les conseils du Cardinal de Richelieu, quoi qu'il l'eût traitée à Grenoble, avec beaucoup de rigueur; & qu'elle ne laisseroit pas de l'aimer, comme faisoit le Roi, & comme le méritoit un si grand, & un si excellent Ministre.

Aussi lui communiqua-t-elle toutes les propositions d'accommodement, que le Prince Thomas lui avoit fait faire. D'abord qu'il les eut vûës, il les rejetta comme impertinentes,

& fit partir inceſſamment * l'Abbé Mondin, pour en dire ſon ſentiment à la Ducheſſe. Il eut ordre de lui dire que le Roi ne comprenoit pas, comment il y avoit des gens aſſez hardis, pour vouloir l'engager à ſigner quelque Traité que ce fût, ſans avoir conſulté Sa Majeſté, qui étoit ſon unique Protecteur, & qu'elle ne s'apperçût pas que ces gens la vouloient perdre: Qu'elle devoit rompre toutes ces négociations & déclarer qu'elle n'entreroit dans aucun Traité, qui ne fut également ſûr & honorable pour le Duc ſon Fils, & pour elle: Qu'autrement elle ne feroit que ſe perdre, & ruiner ſes Etats: Que dans la Déclaration qu'elle feroit là-deſſus, il falloit inſerer les circonſtances les plus avantageuſes pour elle, que l'on auroit remarquées dans toutes ces négotiations avec le Prince Thomas, & qu'aprés cela ceux qui s'en mêloient ſeroient obligez de ſe retirer. Il eut encore ordre de preſſer la Ducheſſe de mettre le P. Monod hors de Montmeillan. Le Cardinal § écrivit auſſi à cette Princeſſe les mêmes choſes, & lui remontra que ſes Beaux-freres ne cherchoient qu'à la tromper; comme elle l'avoit remarqué elle-même. Il diſoit auſſi au commencement de ſa Lettre; que le Roi ne deſiroit rien tant que de la voir bien rétablie dans ſes Etats, & en bonne intelligence avec ſes Beaux-freres: Que Sa Majeſté ſeroit toûjours prête à lui remettre les Places qu'elle tenoit en Piémont, lors que les Eſpagnols voudroient de bonne foi faire le même de celles qu'ils y occupoient, en ſorte que la Ducheſſe en demeurât véritablement la maîtreſſe: Que néan-

* *En Avril. Voyez ſon Inſtruction, dattée du 20. de ce Mois dans le Recueil d'Aubery. T. II. p. 813.*
§ *Ibid. p. 812.*

néanmoins la fûreté de fa perfonne, & de celle du Duc fon Fils, étant la principale chofe qu'il falloit confiderer, jamais le Roi ne confentiroit que l'un & l'autre tombaffent entre les mains des perfonnes, dont tout l'intérêt confiftoit à les perdre.

Pendant que les François négocioient avec la Ducheffe de Savoie, les Efpagnols avoient d'étroites intelligences avec la Ducheffe de Mantouë, & ce fut avec fon confentement, que le Marquis de Leganès entreprit le fiége de Cafal. Il inveftit cette Place dès le 8. d'Avril, avec quatorze mille Fantaffins, & cinq mille Chevaux; dans un tems auquel les François défendoient à peine la Citadelle de Turin, contre le Prince Thomas, qui l'attaquoit du côté de la Ville. Les Princes de Savoie auroient extrémement fouhaité, qu'il les aidât à prendre cette Citadelle, parce que cette prife auroit tout-à-fait établi leur autorité en Piémont; qui ne pouvoit qu'y être chancelante, pendant que la Citadelle de la Capitalle tenoit pour le Duc leur Neveu. Outre cela, ils ne pouvoient voir Cafal entre les mains des Efpagnols, qu'avec beaucoup de chagrin. Mais ces mêmes raifons portoient Leganès à entreprendre ce fiége, & à le pouffer avec le plus de vigueur, qu'il lui feroit poffible; parce qu'il étoit important à l'Efpagne, que ces Princes euffent befoin d'elle, & que Cafal eft une Place très-propre à tenir dans le devoir des Piémontois. Outre cela, ces Princes lui étoient devenus fufpects, par les fréquentes propofitions d'accommodement, qu'ils avoient faites à leur Belle-fœur; & il jugeoit qu'ils ne fouhaitoient d'avoir la Citadelle de Turin, que pour le faire plus avantageufement pour eux, fans avoir égard aux intérêts de l'Efpagne.

C'étoient-là les raisons qui avo
Leganès à entreprendre le siége de
me contre le sentiment de la plûpa
ciers de son Armée; qui ne le ju
assez fort, pour cette entreprise.
beaucoup d'une intelligence, qu'i
la Place; mais, par malheur pour
Tour, Gouverneur de cette Ville, la
& y mit ordre de bonne heure; de
lui fallut attendre le sort de ce siég
ment de la maniere dont il attaque
Le Gouverneur en donna en mêm
au Comte de Harcourt, & ce Géne
ce qu'il put pour amasser promptem
de Troupes qu'il lui seroit possibl
de faire lever le siége; & écrivit en
à la Cour; qu'il alloit executer cett
se, ou mourir devant la Place. I
aussi que les Troupes destinées p
mont, s'avançassent incessammen
lui envoyât tous les secours nécessa
la Campagne. Le Cardinal, qui
nouvelle, étant à la Comedie; fut s
hardiesse de ce dessein, mais il ne
en détourner le Comte; au contrai
Cornaro, Ambassadeur de Venise, q
prés de lui, qu'il ne s'agissoit plus
conseil au Comte là-dessus, que
chose faite, & qu'il y avoit sujet d
perer, à cause de la bonne conduite
voure du Général François. Ainsi
ayant reçu à Pignerol promesse d
samment secouru, marcha avec sep
tassins, trois mille chevaux, & di
canon, droit à Casal, quoi que le
fussent presque le double plus forts
Marquis de Leganès n'avoit pas enc

les Lignes de circonvallation, lors qu'il eut avis de la marche du Comte de Harcourt. Il fit venir inceſſamment des Pionniers du Milanès, pour y travailler, & fit cependant embarquer le gros bagage & l'artillerie, pour être conduits par le Pô à Breme, en cas qu'il ne pût repouſſer les François. Il fit auſſi attaquer le Château de Roſſignan, à quelques lieuës de Caſal; mais ſes gens furent repouſſez avec perte. L'Armée du Comte parut, le 28. d'Avril, & eſcarmoucha avec les Corps de Garde avancez des Eſpagnols, en allant reconnoître leurs Lignes du côté de Froſſinet. Il les attaqua dès le lendemain, aprés avoir pouſſé quelques Troupes, qui s'opoſerent à ſon paſſage de la Gattola, qui ſe jette dans le Pô, prés de Fraſſinet. Il fit trois attaques, dont l'une étoit commandée par le Vicomte de Turenne, l'autre par le Comte du Pleſſy-Prâlain, & la troiſiéme par la Mothe Houdancourt. Du Pleſſy Prâlain attaqua de ſon côté trois fois les Lignes de l'ennemi; mais il fut repouſſé par trois fois, à cauſe de la profondeur du foſſé. Mais le Comte de Harcourt trouvant plus de facilité ſur la gauche où il étoit, pouſſa lui même ſon cheval avec tant de vigueur, qu'il ſauta le premier dans les Lignes des Ennemis. Ceux qui le devoient ſuivre & qui n'étoient pas ſi bien montez, ne purent entrer avec lui, de ſorte qu'il ſe trouva quelque tems ſeul expoſé à toute la décharge des Ennemis. Cependant la Mothe tomba ſur un endroit plus facile à franchir, à quelques pas de là, & entra avec ſa Cavalerie, à laquelle le Comte s'alla joindre. A la tête de ce Corps, il chargea la Cavalerie Eſpagnole, avec tant d'impetuoſité, qu'elle plia d'abord. Il eut en cette occaſion ſon cheval tué ſous lui, mais il

fut remonté à l'instant, sur celui d'un Capitaine de Chevaux-Legers, qu'il venoit de faire prisonnier de sa main. Peu de tems aprés, en poursuivant l'Ennemi le long de ses Lignes, son cheval demeura dans un fossé bourbeux, & le Comte ne put s'en débarrasser qu'en y laissant une de ses bottes, son chapeau, & un de ses pistolets. Ayant encore été remonté, il continua de pousser les Espagnols, afin qu'ils n'eussent pas le tems de se reconnoître. Turenne & Prâlin, de leur côté, retournerent, avec l'Infanterie, une quatriéme fois à la charge, & forcerent les Lignes; aprés quoi ils renverserent tout ce qui se presenta à eux, malgré le grand feu que l'Ennemi faisoit sur eux des Fortins, & des Redoutes. La cavalerie des Assiégez joignit aussi celle du Comte, & dès-lors le Marquis de Leganès ne pensa plus qu'à faire la retraite vers Frassinet; ce qu'il fit, avec un corps de quatre mille chevaux, qui donna lieu à son Infanterie de se retirer. Comme une partie n'avoit point combattu, elle auroit pû former un corps capable de repousser les François, si elle eût eu le tems de se ranger en bataille; mais ils la poursuivirent de si prés, qu'ils la mirent en desordre. La peur fit jetter beaucoup de gens dans le Pô, où une grande partie se noya, & la nuit sauva le reste. D'autres se retirerent, avec la même confusion, vers Pontesture, & n'eurent pas un meilleur sort. Les Espagnols perdirent en cette occasion cinq mille hommes, huit pieces de canon, six mortiers, toutes leurs munitions, ausquelles ils mirent eux-mêmes le feu, & une grande partie de leur bagage. Leganès n'eut pas même la précaution de faire sauver ses papiers, & l'on trouva dans sa tente les Traitez

secrets,

secrets, qu'il avoit faits avec la Duchesse de Mantouë, concernant Casal, & les Terres que la Maison de Savoie tenoit dans le Montferrat, dont il pensoit à la dépoüiller. Le Comte de Harcourt s'aquit en cette occasion la réputation du plus brave & du plus déterminé Général, que la France eût eu depuis long-tems, quoi qu'il y eût eu beaucoup de témerité, dans cette action. L'importance de la place, qu'il sauva, fit que l'on excusa une hardiesse, que l'on auroit blâmée en toute autre rencontre. Au contraire, on accusa le Marquis de Leganès d'avoir manqué également de bravoure & de conduite. C'étoit une faute grossiere, * que d'attendre dans des Lignes, d'une prodigieuse étenduë, & qui renfermoient un terrain trés-inégal, un Ennemi qu'il pouvoit défaire en rase campagne; & dans le choc, la tête lui tourna si fort, qu'il abandonna son quartier, que le Comte de Harcourt attaquoit, & y envoya en demi-heure sept ordres tout differens.

Aprés un avantage † si considérable, le Roi déconseilla plus que jamais à sa Sœur, d'écouter les propositions d'accommodement que le Prince Thomas lui faisoit faire, & fit dire au Comte Philippe d'Aglié, que l'on croyoit favoriser cet accommodement auprés de la Duchesse, que comme il pouvoit tout esperer de sa liberalité, s'il servoit bien sa Sœur, il devoit s'attendre à un trés-grand ressentiment de sa part, s'il la servoit mal. Le Roi promettoit aussi à la Duchesse de pousser ses Ennemis sans

* *Voyez l'Assedio di Casale, & Torino Assediato d'Eman. Tesauro.*

† *Siri Mem. Rec. T. VIII. p.* 885. *Voyez les Mem. d'Aubery. T. II. p.* 816.

des operations de la guerre ; mais si le Prince Thomas vouloit prendre le parti de la France, & lui remettre Turin, il avoit ordre de lui promettre toutes sortes d'avantages.

Cependant la Duchesse de Savoie, au lieu de suivre l'avis du Cardinal, touchant les Troupes qu'elle devoit envoyer au Comte de Harcourt, retint même celles que le Roi payoit, auprés d'elle, comme si elle eût eu peur que l'Armée Françoise ne fît trop de progrès. Le Cardinal lui en fit faire des plaintes, par * de la Cour, & lui fit remontrer le tort qu'elle faisoit, par cette négligence, aux affaires générales, & aux siennes en particulier. Chavigny envoya aussi un Mémoire † au même, où il lui disoit entre autres choses, que l'on n'avoit pas crû à la Cour qu'il fallût changer le P. Monod, du lieu où il avoit été mis, si ce n'étoit pour l'envoyer en France. Ce Jesuite avoit été mené dans le Château de Miolans, où l'on ordonnoit à l'Ambassadeur de faire en sorte qu'il fût bien gardé & qu'il ne parlât à personne.

Le Comte de Harcourt, aprés avoir délivré Casal, d'une maniere si glorieuse, pensa à executer les ordres qu'il avoit d'aller faire le siége de Turin, & marcha avec tant de diligence, que le 9. de Mai, il vint reconnoître la Place. Il n'avoit que sept mille fantassins, & trois mille chevaux, en comptant les recruës, qui lui étoient venuës. † Cependant aprés s'être saisi du Fauxbourg du Pô, & de quelques pos-

tes

* *Voyez sa Lettre du 9. de Juin. p. 821. du T. II. des Mem. d'Aubery.*

† *Ibid. p. 822.*

† *Voyez le détail de ce siége dans Eman. Tesauro, dans son* Torino assediato & non soccorso.

tes avantageux autour de Turin, il marqua les quartiers le 16. du mois, & fit travailler à la circonvallation. Les Lignes étant achevées, on poussa le siége avec tant de vigueur, que le pouvoit faire une si petite Armée.

Le Marquis de Leganès ayant eu avis à Verceil, où il s'étoit retiré, aprés sa défaite, de l'entreprise du Comte, s'avança pour tâcher de lui rendre la pareille, & vint camper le 26. au delà du Pô, sur les collines du côté de Quiers, avec huit mille Fantassins, & quatre mille chevaux. Aprés avoir consideré à loisir les Lignes des François, il jugea qu'il n'étoit pas possible de les forcer, & qu'il valoit mieux travailler à leur couper les vivres, pour les obliger à lever le siége, par la famine, qu'il esperoit pouvoir mettre dans leur Camp. Ainsi le 9. de Juillet, il fit passer le Pô à douze cens hommes, prés de Montcalier, où ils se retrancherent, pour arrêter les vivres qui pourroient venir de ce côté-là. Mais peu de tems aprés, le Vicomte de Turenne les attaqua, les força, en tailla en piéces une partie, & fit noyer la plûpart des autres dans le Pô, où ils se jetterent en confusion. Ce poste étoit important pour le dessein de Leganès; il y retourna avec toute son Armée, & quoi que les François pussent faire, il ne fut pas possible de le lui faire quitter. Par-là il fermoit le passage aux secours & aux vivres, qui pouvoient venir par Pignerol. Il envoya aprés cela, D. Charles della Gatta, prendre poste à Colegno, pour fermer le chemin de Suze, de peur que les François ne fussent secourus de ce côté-là. En peu de tems les vivres, qui étoient au Camp, furent consumez, & il fallut que l'Armée vécût de ceux qui étoient dans les Magasins de la Citadelle; de

sorte

forte que les François étoient en danger, s'ils n'étoient promptement secourus, de périr par la famine, & d'abandonner Turin. On distribuoit les vivres aux Soldats, avec beaucoup d'économie, lors que l'on apprit que le secours étoit arrivé à Pignerol. Cette esperance fit que les Soldats combattirent avec un courage égal, contre les sorties des Assiégez, qui étoient souvent très-vives, & contre la famine. C'étoit une faute inexcusable du premier Ministre, de n'avoir pas pourvû à cet inconvenient, en faisant de bonne heure des amas de vivres à Pignerol, ou à Suze.

Leganès, averti de l'arrivée du secours, craignit qu'il ne forçât le passage, & qu'il ne rendît ainsi tous ses soins inutiles; de sorte qu'il résolut de donner un assaut général aux Lignes des François, pendant que le Prince Thomas feroit une vigoureuse sortie. Pour cela, on prit le 11. de Juillet, & Leganès devoit attaquer le quartier du Comte, pendant que la Gatta donneroit sur celui de la Mothe. Le dernier avoit alors quatre mille fantassins, & deux mille cinq cens chevaux, & le Marquis autant de cavalerie, & cinq mille hommes de pied.

Le jour étant venu, la Gatta, sans attendre l'heure marquée, attaqua le quartier de la Mothe, fit combler les fossez, & entra avec son corps d'Armée dans les Lignes des François; mais au lieu de les pousser comme il avoit commencé, le long de la circonvallation, & d'empêcher que la Mothe ne se ralliât, il marcha droit à la Ville avec douze cens chevaux, & mille fantassins, sans se mettre en peine si les Ennemis ne s'opposoient point à ceux qui le suivoient. Cependant la Mothe ayant rallié ses Troupes, tailla le reste en piéces, & défit ceux

qui

qui conduisoient la poudre & les munitions que la Gatta devoit jetter dans Turin, qui en manquoit plûtôt que d'hommes. Ceux qui échapperent se sauverent en desordre à Colegno, & ainsi par le peu de capacité de ce Général, l'occasion de tailler en pieces l'Armée Françoise se perdit. Pour le Marquis de Leganès, il attaqua plus tard le quartier du Comte de Harcourt; après y avoir fait tirer plus de quatre cens volées de canon, pendant tout le jour, il fut repoussé deux fois, & poursuivi même par les François, sortis de leurs Lignes. Le Prince Thomas & D. Charles della Gatta, firent cependant une sortie, avec quatre mille Fantassins, & douze cens chevaux, & se rendirent maîtres du Valentin, ce qui ayant été rapporté à Leganès, il ramena son monde à la charge; mais le Comte, qui avoit vû par les attaques précédentes, qu'il étoit peu à craindre, loin de s'en étonner, envoya une partie de ses gens contre le Prince Thomas, & en même temps soûtint l'attaque de Leganès, & contraignit le Prince de rentrer dans la Place. Il se plaignoit que Leganès ne lui avoit pas fait donner le signal, dont on étoit convenu, dans le temps auquel il avoit attaqué les François, pour faire sur eux en même temps la sortie qui avoit été projettée; mais les Espagnols disoient, que la décharge de l'Artillerie, & de la Mousqueterie, devoient bien faire entendre au Prince Thomas, que leur attaque avoit commencé.

Le lendemain le Vicomte de Turenne & le Comte de Tonnerre arriverent de Pignerol, avec six mille Fantassins, & huit cens chevaux, & des provisions pour l'Armée. Le Marquis de Leganès retourna dans son ancien poste, D. Charles della Gatta, manquant de four-

dans Turin, ne pensa qu'à en sortir au
ôt, s'il étoit possible. Mais il l'essaya vai-
ent le 23. & 31. de Juillet, & fut contraint
etourner dans la Place.
epenpendant les François serroient tous les
s Turin de plus prés, & le Prince Thomas
avoit comment faire savoir à Leganés ce
il avoit besoin, ni prendre aucunes mesu-
ivec lui; lors qu'un Ingenieur de Bergame,
mmé Zignon, selon les uns, ou selon les au-
François Gallo, Valet de Chambre du Prin-
'homas, s'avisa d'un expedient qui rendit
mmerce de la Ville & du Camp Espagnol
facile.* Comme Leganés n'étoit qu'à la
ée du Canon on s'avisa de faire des boulets
anon creux, où l'on enfermoit les Lettres,
l'on vouloit envoier de la Ville au Camp
.eganés, ou du Camp à la Ville, & l'on
oit le trou avec du plomb. Avant que de
, on faisoit un signal avec de la fumée,
marquer que l'on prît garde au boulet. On
re même que l'on jetta ainsi, du Camp de
anés, des Bombes pleines de poudres, que
de la Ville alloient prendre dans le fossé,
en tirer la poudre dont ils avoient besoin.
Bourgeois de Turin se servoient aussi de
commodité, pour faire savoir à leurs a-
dans le Camp des Espagnols, ce qu'ils sou-
oient qu'ils fussent; & cela fit que l'on
ima ces Boulets, des *Couriers volans*.
r cette même voie, le Prince Thomas con-
, avec le Marquis de Leganés, de faire une
ureuse sortie le 14. de Septembre, avec
re mille Fantassins, & mille chevaux; pen-
que les Espagnols attaqueroient de leur
côté

*Voyez Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 869. & Tesauro
v. Assed. p. 125.*

côté le même matin. Le Prince ne manqua point de sortir au temps marqué, & il se rendit maître de quelques Redoutes des François, & d'un Pont qu'ils avoient jetté sur le Pô; mais le Comte de Harcourt regagna ces postes, parce que les Espagnols ne parurent point, & contraignit le Prince de rentrer dans Turin, après avoir perdu trois cens hommes. Legarès qui n'avoit pas sû assez bien mesurer le chemin qu'il devoit faire de son côté, par les Vallées étroites, par où il falloit marcher, arriva trop tard : lors que le Prince qui desesperoit de le voir, avoit déja fait la retraite. Ainsi il s'en retourna sans rien faire, & ne songea plus à secourir la Place : comme ceux de dedans ne penserent dès lors qu'à faire la capitulation la plus honorable, qu'ils pourroient. Le Roi & le Cardinal avoient dessein d'envoyer Mazarin, pour negocier avec les Princes de Savoie : mais le Comte de Harcourt l'ayant sû, ne voulut pas qu'un autre lui ôtât l'honneur, après tant de travaux, d'avoir reglé la capitulation de cette Place. Il convint donc avec eux le 22. de Septembre, que le Prince Thomas lui remettroit la Ville de Turin, où il rétabliroit la Régence de la Duchesse, & la Souveraineté du Duc son Fils : Que toutes hostilitez cesseroient, & que l'on donneroit des Otages de part & d'autre; jusqu'à ce que le Prince Thomas se fût retiré, avec ses Troupes, & tout leur bagage, où il trouveroit à propos. Il fut à Yvrée, & le Comte de Harcourt entra dans Turin, avant que Mazarin pût y être. Ainsi dans l'espace de deux ans, le Comte de Harcourt acquit la réputation du Chef le plus brave & le plus heureux, qui eût commandé depuis plusieurs années les Armées de France; quoi qu'il ne passât pas pour un Géne-

neral consommé dans l'art de faire la guerre. Mais sa témerité & son bonheur joints à la lâcheté & au peu de conduite des Ennemis, lui tinrent lieu de capacité & d'experience. Le Comte du Plessy-Prâlain fut fait Gouverneur de Turin, où l'on mit Garnison Françoise de quatre mille hommes; aprés quoi la Duchesse se rendit en cette Ville, avec le Duc son Fils. Les Princes de Savoie s'accommoderent bientôt * aprés avec la France, & avec leur Belle-sœur. Les articles particuliers de leur accord n'ayant pas assez de liaison avec la vie de nôtre Cardinal, je ne m'y arrêterai pas.

Avant que l'année † finit, le Cardinal fit voir à la Duchesse de Savoie, & au Comte Philippe d'Aglié, qu'il n'avoit pas oublié la résistance § qu'ils lui avoient faite à Grenoble; lors qu'il avoit voulu que la Duchesse remît Montmeillan, entre les mains du Roi. Il envoya une Commission secrette à Mazarin, qui étoit à Turin, de faire en sorte que l'on pût arrêter sans bruit le Comte Philippe d'Aglié, avec ordre de ne la communiquer au Comte de Harcourt, & à Du Plessy Prâlain, que sur le point de l'execution, afin qu'ils donnassent les ordres nécessaires pour cela. Mazarin, pour exécuter plus facilement cette commission, engagea les principaux de la Cour de Turin, & des François qui y étoient, à se régaler tour à tour, tous les soirs. Le Comte Philippe fut mis de la partie, & comme ce vint au tour du Comte du Plessy-Prâlain, dont le logis n'étoit pas éloigné de la Citadelle, on donna ordre à un nombre de Soldats de se tenir prêts, pour ce qu'on voudroit faire.

* *Voyez Mem. d'Aub. T. II. p. 833. & suiv.*

† *Le 30. Décembre. Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 877.*

§ *Voyez ci-dessus, sur l'année 1639.*

faire. Le Comte Philippe d'Aglié, qui ne pensoit à rien de semblable, se rendit chez du Plessy, où on le fit monter en carrosse, & conduire à la Citadelle, & delà à Pignerol; sans permission, ni ordre de la Duchesse, qui se plaignit vainement que l'on avoit donné atteinte à la Souveraineté du Duc son Fils.

Sur la fin de cette année, * le Cardinal ennuyé des démêlez qu'il avoit avec la Cour de Rome, à l'occasion du Maréchal d'Estrées, dont l'humeur, prompte & violente, ne s'accommodoit nullement aux manieres de traiter lentes & flegmatiques de cette Cour; fit ensorte que l'affaire dont on a parlé, s'accommodât, à dessein de rappeller d'abord aprés le Maréchal.† On assure que le Cardinal pensoit alors à détruire entierement la Religion Calviniste en France, & qu'il s'en ouvrit plus d'une fois au Chancelier Seguier. Il se proposoit d'avoir une Conference avec les Ministres, par laquelle il esperoit de les réduire, où il voudroit. De peur qu'elle n'eût le même sort, que le Colloque de Poissy, il vouloit auparavant s'assurer de quatre-vingt Ministres, qui joints à ceux, qui peut-être se laisseroient gagner par ses raisons, entraîneroient, comme il le croyoit, la plus grande partie des Huguenots. Pour le reste, il prétendoit se servir de l'autorité du Roi, pour le réduire à force de mauvais traitemens, ou le chasser du Royaume, si l'on n'en pouvoit venir à bout. Il croyoit que peu de Familles aimeroient mieux sortir, & se voir l'entrée du Royaume fermée pour jamais, qu'embrasser la Reli-

* *Siri. Mem. Rec. T. VIII. p.* 884.

† *Siri. ibid p.* 884. *Voyez les Lettres* de Rich. Simon. *T. I. Lett.* 1. *&* 2. *si néanmoins on peut ajoûter foi à cet Auteur.*

ligion Catholique : Qu'ils auroient bien de la peine à se résoudre à aller errans par le monde, pour chercher un asyle: Qu'il se trouveroit des difficultez insurmontables, pour la vente de leurs biens; soit à cause qu'il n'y auroit pas des acheteurs, ou parce qu'il les faudroit donner à trop bon marché. Il jugeoit encore; que si l'on avoit sujet de soupçonner le changement de ceux qui demeureroient peu sinceres, leurs enfans ayant sucé la Religion Catholique, avec le lait, ils en seroient véritablement persuadez. Pour venir à bout de ce dessein, il croyoit qu'il falloit faire prononcer d'abord par l'Assemblée, que l'on peut être sauvé, dans les deux Religions; parce que les Huguenots étant persuadez de cela, ils aimeroient mieux se faire Catholiques, pour éviter ce qu'ils auroient à souffrir dans le Calvinisme; que d'y demeurer exposez en rejettant une Religion, dans laquelle ils croiroient d'ailleurs être sauvez. C'est ainsi que raisonnoit ce Grand Ministre, qui s'imaginoit que les autres n'avoient pas plus de Religion que lui. On a suivi depuis en France une partie de ce projet, & l'on a vû tout le contraire par l'experience; puis qu'un trés-grand nombre de familles ont mieux aimé sortir, sans rien, & s'exposer à mille incommoditez, que le changer. Ceux qui ont un peu étudié ces matieres, savent que les Peuples ont un trés-grand attachement, pour les dogmes qu'ils ont appris dés l'enfance; sur tout lors qu'ils paroissent plus conformes à la raison, que ceux qu'on leur veut faire embrasser. Mais ce n'étoit pas le fort du Cardinal, que ces sortes de spéculations.

Il pensoit encore, comme on l'a dit, à une autre chose,* qui n'étoit pas moins difficile, &

* *Siri Ibid.*

jamais obtenir les Bulles, quoi qu'il pût fai
sorte que desesperant entiérement de la
voir fléchir, cette fantaisie lui passa, ou au n
il l'emporta dans le tombeau; supposé qu'i
eue. Un dessein de cette sorte, demande
tout autre homme que lui, qui étant géné
ment haï, auroit infailliblement succ
dans une entreprise; où, quand il auroit e
mour & l'estime de tout le Royaume, il a
eu encore une très grande peine à réüssir

Le 21. de Septembre, il nâquit un s
Fils au Roi, que l'on nomma d'abord
d'Anjou, mais qui aprés la mort de Ga
eut le titre de Duc d'Orleans. La Reine
eut pas plus d'autorité pour cela, & l'on
me dit que le * Cardinal avoit tiré paro
Roi, que s'il venoit à mourir, & que s'
claroit la Reine Régente, il le feroit Ch
Conseil de la Régence, avec ordre à la R
de suivre ses avis.

Cette année, le Grand Ecuyer pensa êtr
gracié du Roi, & quoi que le Ministre e
quelques sujets de mécontentement de lu

que le Roi étoit couché,& revenoit de même, de sorte que lors que le Roi se levoit, ce qui étoit ordinairement d'assez bon matin,& qu'il demandoit le Grand Ecuyer,on lui disoit qu'il n'étoit pas levé. Cela faisoit que le Roi censuroit souvent Cinq-Mars de sa paresse, sans l'en pouvoir guérir. Ayant sû, aprés cela, cette amourette,le Roi lui défendit de voir cette fille;avec qui le bruit couroit qu'il étoit marié en secret.Comme elle n'étoit pas de la qualité du Grand Ecuyer, & qu'elle n'avoit pas non plus de bien, les parens du Grand-Ecuyer étoient trés-opposez à ce mariage,& le Roi en leur faveur s'y opposoit aussi,outre qu'il n'aimoit pas que ses Favoris fussent mariez.Soit que Cinq-Mars fût naturellement d'une humeur fiére & peu complaisante,ou qu'il crût être si fort maître de l'esprit du Roi,qu'il n'étoit pas possible que sa faveur vint à changer; il répondoit aux censures du Roi, avec peu de respect. Cela fit que le Roi lui défendit de paroître devant lui, & demeura lui-même dans la Chambre, pendant quelques jours, sous prétexte de fiévre.

* Le Cardinal fit ce qu'il put en cette occasion, pour réconcilier le Grand Ecuyer avec son Maître; & comme il étoit à Ruel, & le Roi à S. Germain, il écrivit au Roi, & donna le paquet à † Cinq-Mars, pour le rendre à Sa Majesté. Le Roi ayant lû la Lettre du Cardinal, dit au Grand-Ecuyer: *Monsieur le Cardinal me mande que vous lui avez témoigné grande envie de me complaire en toutes choses, & cependant vous ne le faites pas sur un chapitre, de*

* *Ann.* 1641.

† *Mem. d'Aubery T. II. p.* 838. *où l'on voit une Lettre du Roi au Cardinal, où il lui raconte cette conversation. Elle est dattée du* 5. *de Janvier* 1641.

quoi je l'ai prié de vous parler, qui est sur vôtre paresse. Au lieu de promettre au Roi qu'il se corrigeroit de ce defaut, Cinq-Mars répondit qu'il ne pouvoit changer là-dessus. Le Roi repliqua: *un homme de vôtre condition, qui doit se rendre digne de commander des Armées, & qui m'a témoigné avoir ce dessein-là, la paresse y est du tout contraire.* Cinq-Mars reprit brusquement qu'il n'y avoit jamais prétendu, & le Roi lui soûtint le contraire; aprés quoi il se mit à dire; que la paresse rendoit un homme incapable de toutes les bonnes choses, qu'elle n'étoit bonne qu'à ceux du Marais, où il avoit été nourri, qui étoient entierement adonnez à leurs plaisirs, & que s'il vouloit continuer cette vie, il falloit qu'il y retournât. Le Grand Ecuyer répondit fierement, qu'il étoit prêt à y retourner, & le Roi repliqua: *Si je n'étois plus sage que vous, je sai bien ce que j'aurois à vous répondre là-dessus.* Il ajoûta que Cinq-Mars lui aïant les obligations qu'il lui avoit, il ne lui devoit pas parler de la façon, & le Grand-Ecuyer en revint à son discours ordinaire, qu'il n'avoit que faire du bien du Roi, qu'il étoit tout prêt à le lui rendre, qu'il s'en passeroit fort bien, qu'il seroit aussi content d'être Cinq-Mars que Monsieur le Grand, & qu'il ne pouvoit changer de maniere de vivre. Le Roi & lui continuerent de se piquer réciproquement, en allant au Château, jusqu'à ce qu'ils fussent dans la Cour, où le Roi lui dit qu'étant dans l'humeur, où il étoit, il lui feroit plaisir de ne le point voir. Le Grand-Ecuyer se retira, & ne parut en effet, devant le Roi, de quelques jours.

On voit par ces manieres fougueuses & insolentes, que Cinq-Mars n'étoit pas né pour demeurer

ter long-tems dans un poste aussi avanta-
t, que celui auquel le Cardinal l'avoit éle-
& que Loüis XIII. n'étoit pas un Prince
êmement impatient; puis qu'il souffroit
n jeune homme lui parlât de la sorte. Ce-
lant le Cardinal * prit soin d'appaiser la
re du Roi, sur les instantes prieres que lui
t Cinq-Mars, & le Roi & son Favori vé-
nt ensemble, comme auparavant. Le Mi-
e étoit ravi de rendre le Favori toûjours
dépendant de lui, en lui devenant nécef-
pour entretenir l'amitié, que le Roi lui
t témoignée. Par là il continuoit à savoir
ce que pensoit son Maître, qui dissimulé,
uvert à l'égard de tous les autres, s'ou-
t assez souvent à ses Favoris, de ses plus
tes pensées. Quand même il auroit voulu
er ce qu'il avoit dans l'esprit, ses Favoris
: mettant sur certains sujets, pouvoient
oître ses véritables sentimens, au travers
ute sa dissimulation; de sorte que le Car-
l, averti de tout, régloit sa conduite sur ce
apprenoit. Quoi que le Roi lui laissât le
de ses affaires, il vouloit qu'il lui commu-
ât tout, & il ne manquoit pas de le gron-
s'il apprenoit qu'il lui eût caché quelque
e, ou il en témoignoit au moins son mé-
ntement, lors qu'il s'entretenoit en par-
ier avec ses Favoris, & le Cardinal avoit
de l'appaiser, par des flatteries qu'il mê-
à propos, dans ses discours.

nq-Mars, † raccommodé avec le Roi, s'i-
na de n'avoir plus rien à craindre, quoi
e Roi lui eût dit, que si le Cardinal venoit
: contre lui, il l'abandonneroit entiere-
ment.

Aubery. Ibid.
Siri Mercur. T. II. p. 562.

ment. Le Roi ayant pris garde que ceux qui étoient autour de lui, rapportoient au Cardinal tout ce qu'il disoit, s'ennuyoit quelquefois d'être environné d'espions ; mais le besoin qu'il croyoit avoir de son Ministre, & la haute estime qu'il avoit de sa capacité, l'empêchoient d'éloigner ces gens-là de lui, quoi qu'ils lui déplussent. Pour pouvoir néanmoins parler à quelqu'un avec liberté, il fit jurer le Grand Ecuyer de ne rapporter point au Cardinal ce qu'il lui diroit. Le Ministre s'apperçût bien que le Grand Ecuyer ne le venoit plus avertir, selon sa coûtume, de ce qui se passoit auprès du Roi ; il commença d'abord à lui devenir suspect, & ensuite il forma le dessein de le perdre, à la premiere occasion. Les Ennemis du Cardinal, ayant remarqué de la froideur entre eux, ne manquerent pas d'insinuer au Grand Ecuyer, que le Ministre ne lui vouloit que du mal, & n'attendoit qu'une occasion pour le ruiner. Cinq Mars, qui de son côté n'aimoit pas naturellement son Bienfaiteur, regardoit sa grandeur comme un obstacle à la sienne, & ne lui rendoit plus de bons offices auprès du Roi. Ce Prince reconnut que Cinq-Mars ne rapportoit plus au Cardinal ce qu'il lui disoit, prit pour lui une plus forte amitié que jamais, & résolut de le faire entrer dans son Conseil. Un jour qu'il étoit à Réthel, les Conseillers d'Etat entrant dans la Chambre, avec le Cardinal, pour tenir Conseil, comme les Courtisans se retiroient pour leur laisser la place, & que Cinq-Mars les suivoit, le Roi l'arrêta, & se tournant du côté du Cardinal, il lui dit : *Afin que mon cher ami* (entendant parler du Grand-Ecuyer) *me puisse bien*

servir,

servir, quelque jour, je suis d'avis qu'il s'instruise de bonne heure des affaires de mon Conseil. Le Cardinal qui savoit qu'il ne falloit pas s'opposer directement aux volontez du Roi, n'en témoigna alors aucun mécontentement, & fit tenir le Conseil, sans néanmoins y rien faire proposer d'important. Mais le jour d'aprés, il representa au Roi les mauvaises suites, qu'une nouveauté comme celle-là pourroit avoir, & le tort que cela feroit à sa réputation, & à celle du Conseil, si l'on disoit qu'il ne s'y traitoit rien d'important, sans qu'un jeune homme, de la condition du Grand Ecuyer, y fût appellé. Cette remontrance du Cardinal fit une si forte impression sur l'esprit du Roi, qu'il ne permit plus que Cinq-Mars entrât dans son Conseil.

Dès lors la haine secrette, que le Grand-Ecuyer avoit pour le Cardinal, éclata publiquement; & les sujets de mécontentement, que le Ministre pouvoit lui avoir donnez, eurent bien plus de force sur l'esprit de ce jeune ambitieux, que tous les services qu'il lui avoit rendus. Cependant le Roi voulut les raccommoder, & ils parurent exterieurement aussi bons amis qu'auparavant. Mais bien-tôt aprés ils rompirent de nouveau, à l'occasion d'une pretention du Grand-Ecuyer, qui souhaitoit que le Roi le fît Duc & Pair, pour épouser la Princesse Marie de Mantouë, qui ne le vouloit qu'à cette condition. S'étant ouvert là-dessus au Cardinal, qu'il s'imaginoit ridiculement trouver favorable à ses desirs, le Ministre le traita d'imprudent, & de présomptueux, & lui mit devant les yeux ce qu'il avoit fait, pour élever son Pere & lui, du simple rang de Gentils-

hom-

hommes, aux degrez d'honneur où ils ètoient montez. Cinq Mars, qui n'étoit pas moins fier que le Cardinal, ne put entendre ce discours qu'avec le dernier chagrin, & commença à cabaler de toute sa force, pour perdre son Bienfaiteur. Il engagea dans ses intérêts François de Thou, Fils du fameux Jaques Auguste de Thou.* C'étoit un homme accompli, à l'égard de toutes les qualitez que l'on peut demander dans un homme de robe, & comme il se trouvoit ou parent, ou ami de plusieurs de ceux qui ressentoient des effets de la haine du Cardinal, outre que le Ministre avoit empêché qu'il ne fut fait Conseiller d'Etat, après avoir balancé quelque temps, il entra dans les desseins du Grand-Ecuyer, & y fit entrer le Duc d'Orleans, & le Duc de Boüillon. Il y avoit d'autant plus d'apparence qu'il réüssiroit, que le Roi lui avoit témoigné en particulier souhaiter la paix avec passion, pour mettre fin à toutes les broüilleries, que les intérêts particuliers du Ministre excitoient dans le Royaume. Le Roi avoit aussi maltraité diverses Créatures du Cardinal, qu'il estimoit, & qu'il craignoit, mais que dans le fonds il n'aimoit pas. Cinq-Mars étoit toûjours parfaitement bien dans son esprit, & cela n'attira pas peu de monde, dans le parti du Grand-Ecuyer.

Cependant le Cardinal s'appuya par une Alliance, avec la Maison de Condé, en mariant Claire Clemence de Maille Brezé, Fille du Maréchal de Brezé, avec le Duc d'Enguien. On dit que le Prince de Condé, qui avoit d'abord rejetté les propositions qu'on lui avoit

* *Siri. Mercur. T. II. p. 567.*

avoit faites de ce mariage, se laissa gagner en partie par les grands avantages, que le Cardinal fit à sa Niece, & en partie par la peur qu'on lui donna, que le Cardinal le perdroit, s'il continuoit à mépriser son Alliance. * Les fiançailles s'en célebrerent le 17. de Février, & il se fit un Ballet superbe à cette occasion, dans le Palais du Cardinal. Ce Ballet representoit le prosperité des armes de la France, & les décorations de la Sale changerent cinq fois, aussi bien que les habits des Acteurs. La premiere representoit la Terre embellie de forêts, & l'Harmonie soûtenuë sur une nuée, avec quantité d'oiseaux qui chantoient, la seconde les Alpes couvertes de neige, avec l'Italie sur une Montagne, & dans des éloignemens, Arras & Casal, la troisiéme la Mer environnée d'écueüils, & couverte de Vaisseaux & de Galeres, avec trois Sirenes; la quatriéme un Ciel ouvert, d'où descendoient les neuf Muses, & la cinquiéme la Terre couverte de fleurs, avec la Concorde, sur un Char doré. Le Théatre s'étant changé en une Sale magnifique, la Reine accompagnée de toute la Cour fut se placer au haut, & le Duc d'Enguien l'ayant prise pour danser, le Bal commença, & finit par une superbe collation de confitures. Les Nôces se firent ensuite le 11. du même mois, avec la magnificence, que le Cardinal avoit accoûtumé de faire éclater, en de semblables rencontres.

Pendant les divertissemens de ce § mariage, le Ministre pensoit à mortifier le Parlement de Paris, qui avoit osé, plus d'une fois,

* *Siri Mercur. T. I. Lib. II. p. 231.*

§ *Ibid. p. 232.*

faire quelque résistance à ses volontez. Quelques semaines aprés, le Roi fit assembler toutes les Chambres & s'y rendit, accompagné des Princes du Sang, des Ducs & Pairs, & de plusieurs autres Seigneurs de la Cour. Il y fit lire une Déclaration, qui portoit défense au Parlement de se mêler des affaires d'Etat, & qui lui ordonnoit de recevoir ses Edits, non pour les desapprouver, mais pour les enregistrer. Le Roi déclaroit encore, qu'il entendoit avoir le pouvoir absolu de disposer des Charges du Parlement, & d'en récompenser qui il lui plaisoit; & en même-temps déposoit le Président Barillon, & les Conseillers Scarron, Salo, & quelques autres, qui avoient été releguez auparavant. Il ordonnoit aussi que le Parlement rendroit compte tous les trois mois au Chancelier, & prendroit tous les ans la permission de Sa Majesté, pour continuer dans ses fonctions. Par là le Roi abattit entierement l'autorité du Parlement de Paris, comme s'il en eût abusé, en s'opposant aux volontez trop absoluës du Cardinal. Ce Prince s'imaginoit que lui seul & son Ministre, s'interessoient dans la conservation du Royaume, & qu'il n'y avoit rien de juste, que ce que cet impérieux Prélat trouvoit bon.

Ceux qui osoient défendre les droits du Parlement, disoient en vain, quoi qu'avec beaucoup de raison, que ceux qui le composoient n'avoient jamais prétendu être les Tuteurs des Rois, ni s'arroger une autorité superieure, ou égale à la leur, ni faire les fonctions de Tribuns du Peuple, comme leurs ennemis le disoient. Ils se reconnoissoient Sujets du Roi, & dépendans de son autorité,

mais ils disoient qu'il y avoit un secret de Politique caché, dans l'exercice de leurs Charges, que les Flatteurs de Cour ne savoient pas : Que les anciens Rois de France ayant reconnu qu'une pure Monarchie, où toutes les Loix dépendent de la volonté d'un seul, étant de peu de durée, avoient voulu temperer la forme du Gouvernement, en y mêlant quelque apparence d'Aristocratie, & en établissant des Loix qu'il ne leur fût pas permis à eux-mêmes de violer, afin que le Peuple se soumît avec plus de facilité à leur autorité souveraine : Que c'étoit pour cela qu'ils avoient soumis volontairement leurs Edits à l'examen des Parlemens, afin qu'ils les avertissent, s'il n'y avoit rien contre les Loix & l'équité : Que leur conscience, & leurs véritables intérêts les engageoient également à observer ces Loix, & à ne pas violer la Justice : Que néanmoins, en cas qu'ils crussent que les Parlemens ne leur donnoient pas de bons avis, ils étoient toûjours en état d'user de leur puissance absoluë, comme il paroît par ces termes de leurs Edits, *Car tel est nostre bon plaisir* : Que les Déclarations ne s'adressoient point aux Parlemens par une pure formalité, qui n'étoit nullement nécessaire ; mais pour y être examinées, afin que le Peuple s'y soumît ensuite sans répugnance : Que l'ancienne Politique des Rois de France avoit été de faire dépendre d'eux toutes les graces, & de faire exercer la justice aux Cours Souveraines : Que cela déchargeoit les Rois de ce qu'il pouvoit y avoir d'odieux, dans l'exercice d'une justice severe, & les dégageoit encore de l'importunité des Courtisans, qui sans cela leur auroient fait commettre des inju-

rentrer dans ses Etats, en donnant
satisfaction au Roi, & on * le lui
cordé, en des termes assez avantageu
expédia encore un autre, quelques
aprés, sans qu'il se fut rendu à la
Le Cardinal, qui par l'avidité natur
avoit d'envahir, sans se mettre en p
suites, avoit fait saisir la Lorraine
quelques années, reconnut par l'ex
que cette conduite l'avoit entierem
mé, sur tout en Italie, où il n'y av
de Prince, qui ne regardât avec ch
grandissement de la France, dans l
d'être traité comme le Duc de
Ainsi il jugea qu'aprés l'avoir hum
valoit mieux le rétablir, puis qu'en
toit plus en état de donner de l'o
la France, & gagner par là l'estim
sieurs Princes, comme lui, qui p
beaucoup servir à l'abaissement de
son d'Autriche. Dans ce temps-là
de Lorraine, devenu amoureux de
tesse de Cantecroix, voulut répudie
chesse Nicole, mais c'est à quoi nou

Cardinal, pour engager le Duc de Lorraine à rechercher de nouveau la faveur de la France, qui lui fit promettre qu'elle feroit approuver à Rome le divorce, que le Duc vouloit faire avec la Duchesse. Le mauvais état de ses affaires l'y obligeoit aussi, puis que n'ayant pas de quoi entretenir le petit Corps de Troupes qu'il avoit, il étoit contraint de tout permettre à ses Soldats, ce qui le mettoit mal avec la Maison d'Autriche, sur les Terres de laquelle il avoit eu des quartiers, depuis long-tems.

Enfin étant entré en France, il vit le Cardinal, & il arriva le 10. de Mars à S. Germain, où il fut trés-bien reçu. Lors qu'il parut devant le Roi, il mit d'abord un genouil en terre, & dit qu'il venoit s'humilier lui-même devant lui, & remettre sa fortune à la clémence de Sa Majesté. Le Roi le voulut faire relever, par trois fois, mais il dit qu'il ne se releveroit point de cette posture, jusqu'à ce que Sa Majesté lui eût pardonné ses fautes passées. Le Roi dit là-dessus qu'il n'avoit aucune mémoire du passé, & qu'il vouloit l'aider à l'avenir. Le Duc se releva & se couvrit, aprés quoi il vit la Reine, & le Duc d'Orleans.

Le Duc de Lorraine avoit entrepris ce voyage, pour tâcher de regagner au moins une partie de ses Etats, pour obtenir quelque somme d'argent, afin de faire subsister ses Troupes; & pour engager le Roi à agir à Rome, en faveur de son mariage avec la Comtesse de Cantecroix. S'il obtenoit les deux premiers articles, il étoit en état de se faire accorder de meilleures conditions à la Maison d'Autriche, en cas qu'il voulut embrasser de

nouveau son parti, ou s'il s'en trouvoit bien, il pourroit demeurer attaché à celui de la France. Mais ce qu'il souhaitoit le plus passionnément, c'étoit la confirmation de son mariage, & il auroit même amené la Comtesse en France, si le Roi ne lui eût fait dire de la laisser à Espinal. Le Cardinal avoit cependant donné parole au Nonce, qu'il ne soûtiendroit nullement le Duc, pour ce qui étoit du Divorce avec la Duchesse Nicole; & afin que le Duc de Lorraine ne lui en parlât pas, il fit courir le bruit que le Roi avoit résolu de le presser de se raccommoder avec son Epouse. Les avis, que le Duc reçut de ce prétendu dessein du Roi, l'inquiéterent extraordinairement, car il ne pouvoit entendre parler de ce raccommodement; de sorte qu'il fit comprendre dès-lors, qu'il regarderoit comme une faveur particuliere qu'on lui feroit, si on ne lui en disoit rien, bien loin de prétendre qu'on l'aidât à rompre son mariage. Ainsi il se contenta d'en parler au Nonce, & comme on ne lui en dit rien de la part du Roi, il n'importuna plus le Cardinal de le favoriser, dans une prétention aussi injuste que celle-là.

Sans nous arrêter aux suites de cette affaire particuliere, il suffira de dire que le Roi conclut le Traité, concernant la restitution de la Lorraine, le 29. de Mai, & en jura l'observation le même jour, aussi bien que le Duc, dans la Chapelle de S. Germain. * Le Roi lui rendoit la Lorraine, & la Duché de Bar, à condition qu'il feroit hommage pour ce dernier, & que Clermont, Stenay, Jamets, & Dun, avec

* *Voyez tout ce Traité dans Siri Mercur. T. I. Lib. II. p. 296.*

avec toutes leurs dépendances, demeureroient réünies à la Couronne. Nancy devoit aussi demeurer en dépôt, entre les mains du Roi, jusqu'à la fin de la guerre. Le Duc étoit encore obligé de renoncer à toutes ses intelligences avec la Maison d'Autriche, de remettre ses Troupes au Roi, qui les devoit entretenir, comme les siennes, & de payer à la Duchesse Nicole six-vingt mille livres en forme de pension. Le Traité finissoit par une promesse, que le Duc faisoit d'observer fidélement ces Articles, qu'il consentoit qu'outre ce qu'il laissoit à Sa Majesté, pour être inséparablement réuni à la Couronne, tout le reste de ses Etats fût dévolu à la même Couronne de France, s'il contrevenoit au contenu du Traité, en quelque maniere que ce fût. Par cet Article, le Cardinal mettoit le Roi en droit d'envahir de nouveau la Lorraine, avec beaucoup d'apparence de justice, si le Duc venoit à enfreindre la moindre chose de ce Traité, ce qu'on ne doutoit pas qu'il ne fît bien-tôt, à cause de sa legereté, & de son imprudence naturelle. Cependant la France se faisoit honneur de cette restitution, & les Ministres du Roi vantoient par tout sa génerosité.

Le Duc de Lorraine ne fut pas plûtôt de retour chez lui, qu'il se mit à fortifier la Mothe, Place importante, & que le Maréchal de la Force n'avoit prise, qu'aprés plusieurs mois de siége, comme je l'ai dit ailleurs. Quoi qu'il n'y eût aucun Article, dans le Traité, qui le lui défendît; on ne laissa pas de comprendre par là qu'il avoit dessein de rompre de nouveau, avec la France. Le principal chagrin, qu'il emporta de

Paris, fut que bien loin de l'aider à faire rompre son mariage, on ne voulut jamais consentir que les Lorrains reconnussent, pour Duchesse, la Comtesse de Cantecroix. Ce fut pour cette raison, que cette Dame le détacha du parti de la France, pour le faire rentrer dans celui de la Maison d'Autriche, d'où il n'étoit sorti qu'à sa persuasion, sur les esperances qu'on lui avoit données, d'agir en sa faveur. Ainsi sans penser s'il pourroit se soûtenir contre la France, il renoüa avec le Cardinal-Infant, sous prétexte que le Traité, qu'il venoit de faire, lui étoit trop desavantageux. Le Roi averti des * pratiques du Duc, envoya le Comte de Grancey, à la tête d'un petit Corps d'Armée, en Lorrine, & avec du Hallier, Gouverneur de Nancy, il se rendit maître de nouveau de tous les Etats de ce Prince imprudent, & malheureux. Pour lui, il se retira dans les Païs-Bas, où ses Troupes mal payées recommencerent à commettre mille brigandages.

Le Prince Thomas de Savoie ne fut pas plus fidéle, dans l'observation du Traité, qu'il avoit fait avec la France, sur la fin de l'année précedente. On s'en apperçut au commencement de celle-ci, que l'on vit qu'au lieu de venir à Paris, comme il l'avoit promis, il traitoit de nouveau avec l'Espagne, de sorte que l'on comprit que ce n'étoit, que pour obtenir davantage des Espagnols, qu'il avoit voulu se raccommoder avec la France. Quoi qu'il fût mal satisfait du Marquis de Leganès, & de quelques autres, il ne l'étoit pas du Roi Catholique; mais il n'osoit se fier au

* *Ibid. p.* 464.

au Cardinal de Richelieu, qu'il avoit offensé en diverses manieres, & qui avoit par tout la réputation de ne pardonner jamais.

Ce changement obligea * la Duchesse de Savoie de publier un Manifeste, † par lequel elle défendoit aux Sujets de la Maison de Savoie, d'obéïr aux Princes ses Beaux-freres. Ils y répondirent, par un autre semblable, publié quinze jours aprés, où ils prenoient la qualité de *Tuteurs légitimes de Charles-Emanuel leur Neveu, Duc de Savoie.* Le Prince Thomas se plaignoit, que l'on avoit publié trop tôt son Traité avec la France, & que l'on devoit attendre que sa Femme & ses Enfans fussent revenus d'Espagne. Les François soûtenoient que c'étoit un pur prétexte, qu'il inventoit; mais comme, quand cela auroit été vrai, cette raison étoit trop foible, ce Prince rechercha d'autres infractions du Traité, du côté de la France qu'il publia bien-tôt aprés.

Pour lui faire sentir la faute qu'il venoit de faire, en se rejoignant à l'Espagne, dont les affaires commençoient à aller par tout en décadence; l'Armée Françoise, sous le Vicomte de Turenne, se mit en campagne dès la fin de Février, prit Montcalvo & § son Château en trés-peu de jours, & tint en de perpetuelles allarmes les Troupes Espagnoles, qui étoient en Piémont.

Le Prince Thomas étoit allé à Milan, pour prendre des mesures pour la Campagne prochaine, avec les Ministres d'Espagne. Le Marquis de Leganès fut en ce tems-là rappel-lé

* *Siri Mercur. T. I. Lib. II. p. 249.*

† *Daitée du* 14. *de Mars.*

§ *Le 6. de Mars. Siri Mercur. Lib. II. T. I. p. 337.*

lé du Gouvernement de Milan, parce qu'on étoit mécontent de lui à Madrid; à cause des pertes continuelles qu'il faisoit, par son peu de capacité, quoi qu'il fût plus fort que les François. * Le Prince pressa beaucoup les Espagnols de se mettre en campagne, & d'aller plûtôt chercher l'Ennemi, que de l'attendre; mais les maximes languissantes de Leganès étant demeurées à Milan, aprés son départ, on n'y parloit que de s'y mettre sur la défensive. Le Prince eut nouvelle des progrès des François, qui étoient alors à S. George, à huit milles d'Yvrée, & craignit qu'ils n'attaquassent cette Place; qui étoit l'unique, où il y eut Garnison dépendante de lui. D. Silvio Emanuel de Savoie, son Frere naturel, y commandoit une Garnison assez considerable, pour la grandeur de la Place, & les Espagnols y envoyerent quelque peu de Troupes. § Les François aprés avoir demeuré quelques semaines à S. George, comme on ne soupçonnoit plus qu'ils eussent aucun dessein sur Yvrée, allerent l'assiéger le 11. d'Avril, avant que le Comte de Harcourt fût de retour de France. Cependant Vercellino Maria Visconti, Mestre de Camp, qui commandoit les Troupes Espagnoles, & qui étoit sorti de la Place, pour se faire traiter à Milan d'une incommodité qu'il avoit, y rentra avec quelques autres braves, qui disposerent tout à une vigoureuse résistance. Le Comte de Harcourt étant arrivé, il fit donner l'assaut à la Place, par trois endroits, le 23. d'Avril, mais les brêches n'étoient pas encore assez grandes, & ceux de

* Eman. Tesauro, *Ivrea assediata & liberata.*

§ Siri *Mercur. T. I. Lib. II. p.* 338.

de dedans se défendant courageusement, il fut repoussé avec perte de trois cens hommes.

Le Prince Thomas * auroit bien voulu engager les Espagnols à aller attaquer les François, dans leurs Lignes, avant qu'ils donnassent un second assaut; mais tout ce qu'il put obtenir du Comte de Sirvela, qui gouvernoit Milan avec le Cardinal Trivulce, ce fut qu'il s'approcheroit jusqu'à Bolengo, qui est à deux milles d'Yvrée. Là le Prince, qui commandoit l'Avant-garde, eut avis, que le Comte de Harcourt, averti de sa marche, avoit résolu de venir au devant de lui. Il donna ordre pour faire une diversion, du côté de Birolo, afin d'embarrasser le Comte de Harcourt; qui y envoya le Marquis Ville; avec les Troupes de la Duchesse de Savoie, qui repousserent les Troupes Espagnoles. Cependant lui & le Vicomte de Turenne, s'avancerent à la tête de leur Armée, comme pour attaquer le Prince Thomas; quoi qu'il fût plus fort qu'eux, en toutes manieres. Les Espagnols, résolus de ne recevoir, ni ne donner de combat, jugeoient que si, après quelque petite escarmouche, ils se retiroient, ce seroit assez; mais le Prince Thomas mouroit d'envie de les engager dans un combat; parce qu'il le pouvoit faire, avec beaucoup d'avantage. Comme il rangeoit l'Armée pour cela, on avertit Sirvela, que le Prince disposoit tout pour un combat géneral; ce qui donna tant de peur à cet Espagnol, qui n'avoit aucune experience de la guerre, qu'il ordonna promptement à l'Infanterie de se retirer, sur une colline; d'où le Prin-

* Tesauro lib. 299.

Prince l'avoit fait descendre, pour soûte
cavalerie. Quoi que le Prince Thomas lı
presentât le danger, qu'il y avoit de lai
cavalerie, sans fantassins, il ne fût pas
sible d'obtenir de lui, qu'il la fit av
Le Comte de Harcourt jugea alors, à la
tenance des Espagnols, que la peur les e
choit de marcher à lui, & crut devoir é
leur cavalerie, ce qu'il fit d'abord avec
de succès, mais ensuite il fut repoussé ; d
te qu'il fit sonner la retraite, & les Espa
n'oserent le suivre. Le Prince proposa
attaquer les François, qui la moitié pl
bles, & fatiguez du siége, n'auroient jam
garder leurs Lignes, contre une Armée l
ble plus forte que la leur. Mais Sirv
les autres Espagnols ne le voulurent ja
Tout se réduisit à envoyer du secours
Yvrée, dont il n'entra qu'une partie d
Place, * par la faute des Guides. On
y en jetter d'un autre côté, quelques
après ; mais les François, qui en furent
tis, occupérent les passages, par où il
entrer.

Enfin pour les obliger d'abandonner Y
le Prince fit résoudre les Espagnols à aller
quer Chivas, qui n'étoit pas en état de
grande résistance, puisqu'il n'y avoit q
petite Garnison, avec quelques piéces
non, mais sans boulets de calibre ; de
qu'elle fut obligée de couvrir de plom
pierres, pour les faire servir de boule
Prince crut pouvoir prendre cette Place
escalade le 9. de Mai, & il en seroit app
ment venu à bout, si ses ordres eussent ét
executez ; mais les Espagnols ayant ma

* *Le 29. d'Avril.*

tenu les premiers qui attaquerent, ils furent repoussez; de sorte qu'il fallut se résoudre à attaquer régulierement cette Place.

Le Comte de Harcourt continuoit toûjours à presser Yvrée, mais apprenant le danger où Chivas se trouvoit, il résolut de l'aller secourir, dans la pensée de revenir après cela devant Yvrée, & de reprendre le siége de cette Place. Il partit la nuit du 14. au 15. de Mai, & les Espagnols ne furent pas plûtôt sa marche, qu'ils penserent à se retirer au delà du Pô, sous prétexte que le siége d'Yvrée étant levé, ils avoient executé leur principal dessein. Il ne fut pas possible au Prince Thomas d'arrêter le timide Sirvela, que pour très-peu de temps; & les François virent les Espagnols au delà du Pô, lors qu'ils arriverent. Le Prince fit néanmoins jetter mille chevaux dans Yvrée, sous la conduite de D. Vincent de Gonzague, outre de l'Infanterie qui y entra; ce qui fit que le Comte de Harcourt; qui étoit retourné devant, desespera de la prendre, & leva entierement le siége le 17. de Mai.

Mais l'Armée Françoise ne se retira pas de devant Yvrée, pour ne rien faire. Après l'avoir fait un peu reposer, le Comte de Harcourt la mena prendre diverses petites Places, comme Ceva, & Mondovi, & fut mettre le siége devant Coni, le 29 de Juillet, avec six mille Fantassis, & deux mille chevaux. Pendant que les François pressoient cette Place, qui leur étoit importante, pour la communication de la Provence, & de la côte de Genes avec ce qu'ils tenoient en Piémont; le Prince Thomas s'avança pour la secourir, avec huit mille Fantassins,

&

& quatre mille Chevaux ; mais il trouva tous les passages saisis par les François, ou fermez par le débordement des Rivieres, outre que le Marquis Ville, avec un Corps de deux mille chevaux, & de mille Fantassins, s'opposoit à sa marche ; il ne pensa plus, qu'à faire quelque diversion. Il alla attaquer Quieras, qu'il essaya deux fois vainement de prendre par escalade, & en fut répoussé, avec beaucoup de perte. Les Espagnols réüssirent mieux devant Montcalvo, qu'ils prirent par capitulation, après trois jours de résistance. Cependant Coni se rendit le 15. de Septembre au Comte de Harcourt, qui y mit six cens Fantassins, & trois cens chevaux.

Ainsi les François se rendirent maître d'une des meilleures Places du Piémont, pendant que les Espagnols perdoient le tems sans rien faire ; ou reprenoient Montcalvo, Place de peu de consideration. Coni étant pris, le Comte de Harcourt voulut aller secourir Montcalvo, & fut offrir le combat à l'Armée Espagnole, à un mille & demi d'Asti. Il apprit là que Montcalvo étoit pris, & il ne put obliger les Espagnols d'en venir aux mains. Ainsi après avoir pris quelques Châteaux peu considerables, il mit son Armée en quartier d'hiver, dans le Canavès. Pour lui il se rendit à Turin, sur la fin de Septembre, pour remettre à la Duchesse la Ville de Coni, qu'il venoit de conquerir. Le Cardinal voulut apparemment ôter par là le soupçon, qu'il avoit donné, qu'il ne voulût étendre les limites de la France, aux dépens du jeune Duc de Savoie ; en feignant de n'avoir d'autre dessein, que de le secourir.

Les armes d'Espagne n'étoient guere plus heu-

heureuses dans les Païs-Bas, qu'en Italie; mais comme leurs forces y étoient beaucoup mieux conduites, la réputation de la Monarchie Espagnole se soûtenoit en quelque sorte par là. * Le Cardinal avoit dessein de faire ouvrir la Campagne de ce côté-là par le siége d'Aire, une des plus importantes Places de l'Artois. Aprés quelques marches & contre marches, pour cacher ce dessein, le Maréchal de la Meilleraye fut attaquer divers Forts, qui étoient autour d'Aire, & qui se défendirent trés-mal; parce que Bernovitte, Gouverneur de la Place, voulut épargner son monde, pour la défense de la Ville. Ainsi le Maréchal, aprés en avoir occupé toutes les avenuës, commença à travailler aux Lignes de circonvallation, le 25. de Mai, sans que les ennemis se missent en devoir de l'en empêcher, ou d'arrêter les Convois, qui lui arriverent bien-tôt aprés. Néanmoins le Géneral Bec, étant venu à S. Venant, qui est sur la Riviere de Lis, un peu au dessous d'Aire, trouva moien de faire entrer dans la Place cinq cens hommes de vieilles Troupes, ce qui retarda les progrés des Assiégeans. Bec marcha ensuite du côté de S. Omer, & le Cardinal-Infant s'étant venu joindre à lui, ils reprirent le chemin d'Aire, comme pour attaquer les Lignes des François, à la vûë desquelles leur Armée parut, le 22. de Juin, qui se passa en escarmouches. La nuit suivante les Espagnols firent amas de fascines, pour combler les retranchemens des François, & un endroit marécageux, par où ils vouloient tâcher d'entrer dans la Ville. Mais ayant fait sonder le

* *Siri. Mercur. T. I. Lib. II. p. 402.*

le marais & reconnoître cet endroit, ils trouverent que le marais étoit trop profond, & la garde des François trop bonne pour attaquer de ce côté-là; ce qui fit que le Cardinal-Infant changea de poste, & envoya un petit Corps dans le Bolonnois, pour faire quelque diversion. Cependant la Place se défendoit trés-vigoureusement, divers ouvrages furent pris & repris plusieurs fois, & les Assiégeans achetoient trés-cherement tout ce qu'ils gagnoient. Le Cardinal-Infant étoit résolu de secourir la Place, dès que le Géneral Lamboi, qu'il attendoit avec impatience, l'auroit joint; mais les François, avertis de son dessein, presserent si fort leurs travaux, & par le moyen des mines, firent de si grandes bréches, qu'ils réduisirent * la Garnison & les Bourgeois à capituler, le 16. de Juillet. Pour ne donner pas le tems aux Espagnols de secourir cette Place, les Géneraux François leur accorderent des conditions assez avantageuses. La Garnison sortit le lendemain, tambour battant, mèche allumée, enseignes déployées, balle en bouche, & avec toutes les autres marques d'honneur; que l'on a accoûtumé d'accorder à ceux qui se défendent bien, & qui n'attendent néanmoins pas l'extrémité, pour se rendre.

Le jour même, que la Garnison d'Aire sortit de la Place, celle de Gennep attaquée par les Hollandois capitula, aprés un siége d'environ un mois. Le Roi avoit renouvellé cette année les anciens Traitez, qu'il avoit faits avec les Etats Géneraux, & leur avoit promis douze cens mille livres, à condition qu'ils fissent quel-

* *Voyez la Capitulation dans Siri Mercur. T. I. Lib. II. p. 426.*

quelque entreprise considérable. Ce fut en conséquence de ce Traité, que Frideric Henri attaqua Genep, & aprés s'être rendu maître de la Ville, réduisit le Château à capituler, au tems que je viens de dire.

La prise d'Aire irrita si fort le Cardinal-Infant, à cause des fâcheuses suites que cette conquête pourroit avoir, pour le reste de l'Artois, & pour la Flandre, qu'il résolut * de faire déloger l'Armée du Maréchal de la Meilleraye, & d'entreprendre le siége de la Place, avant qu'on l'eût pû fournir de ce dont elle avoit besoin. Lamboi, s'étant enfin joint à lui, avec quatre mille Fantassins, & deux mille chevaux, un jour aprés la prise de la Place, il entreprit d'assieger l'Armée victorieuse; & pour empêcher qu'elle ne pût recevoir des vivres, ou du secours, fit un détachement de son Armée, sous le commandement du Comte de Salasar, qui emporta Lillers, & le Fort de l'Ecluse, entre Doüay & Cambray; & défit un Convoi qui s'avançoit, pour se jetter dans ce dernier Fort. Les Espagnols firent encore faire de nouveaux Forts prés de Theroüane, & de S. Omer; pour fermer le passage aux vivres, qui pourroient venir par-là.

Le 5. d'Aoust le Cardinal-Infant marcha droit aux Lignes des François, qu'il tint en haleine par de perpetuelles escarmouches, sans pouvoir les attirer au combat; jusqu'à ce qu'enfin le Maréchal de la Meilleraye craignant, que s'il demeuroit dans ce poste plus long-tems, la disette des vivres & des munitions ne perdît son Armée, aussi bien que la Place qu'il venoit de gagner, se retira de nuit le 9. du

* Siri. ibid. p. 465.

même mois, & alla promptement se saisir du passage de Theroüane, de peur que les Ennemis ne le prévinssent. Avant que de partir, il répara les brêches du mieux qu'il put, & combla la plus grande partie de ses Lignes. Il mit trois mille hommes dans la Place, & en donna le Gouvernement à Aiguebertre, avec des provisions de bouche, pour deux ou trois mois, en les ménageant beaucoup. Il ne lui put laisser de poudre, que ce qui lui étoit absolument nécessaire, mais on esperoit de jetter bien-tôt un Convoi dans la Place.

Dès que le Maréchal fut délogé, le Cardinal Infant entra dans ses Lignes, & commença le siége de cette Place, avec beaucoup de vigueur & de promptitude, sans néanmoins trop exposer son monde. Comme il savoit qu'elle n'étoit pas pourvuë de ce dont elle avoit besoin, il esperoit de réduire bien-tôt la Garnison, par la faim. Le Maréchal fit ensuite ce qu'il prit, pour y jetter des vivres; mais les Espagnols étoient si fort sur leurs gardes, que tous ceux qui s'avancerent pour cela furent repoussez avec perte. Le 20. d'Aoust, les Espagnols avoient déja dressé trois batteries, sans que les Assiegez s'éforçassent de les incommoder, par leur canon, parce qu'ils n'avoient pas assez de poudre, & étoient obligez de la réserver pour la nécessité. Peu de tems aprés, la Garnison desarma les Bourgeois, & mit dehors les bouches inutiles. Cependant pour tâcher d'obliger le Cardinal-Infant d'abandonner son dessein, le Maréchal de Brezé attaqua Lens, qu'il prit; celui de la Meilleraye prit aussi la Bassée, & ils firent des courses en Flandre, où ils brû-

brûlerent & pillerent dix ou douze lieuës de païs. Mais les Espagnols continuoient toûjours le siege, qu'ils avoient entrepris, dans l'esperance que la Place alloit tomber bien-tôt entre leurs mains, par la disette des vivres.

Le Prince d'Orange, * pressé par la France, entra aussi en Flandre d'un autre côté, avec l'Armée des Etats; & voulut attaquer le Sas de Gand, mais le Comte de Fontaines, qui s'y rendit avant lui, avec sept mille fantassins, & quarante Compagnies de Cavalerie, l'obligea de se retirer à Bergopzoom, sans avoir rien fait. Les François essayerent aussi en vain de se rendre maîtres d'Armentieres, sur la Lis; & quelques-unes des Troupes de Lamboi, qui y étoient en garnison, les repousserent avec perte.

Mais ayant sû que les Espagnols avoient affoibli toutes leurs Garnisons, pour former un petit Corps d'Armée, afin de s'opposer aux courses, que l'on faisoit sur leurs Terres, le Maréchal de la Meilleraye entreprit le siége de Bapaume; Place d'importance, & difficile à assiéger, à cause du manquement d'eau. Il commença à l'attaquer, au mois de Septembre, & la prit par capitulation le 18. du même mois. La Garnison devoit être, selon la Capitulation, escortée jusqu'à Doüay; mais comme elle n'y put arriver en un jour, elle passa la nuit à l'Ecluse, pour continuer son chemin le lendemain. On se contenta de lui donner un Trompette, pour l'accompagner; mais ayant rencontré Saint Preüil, Gouverneur d'Arras, quoi que le Trompette lui dit,

* *Siri Mercur. T. II. Lib. I. p. 514.*

* il la chargea, en tua une partie, & pilla tout le bagage. Le Roi informé de cette action, de peur qu'on ne la prît pour une perfidie des Géneraux, le fit arrêter; ensuite de quoi il fut accusé de diverses autres choses, & décapité à Amiens.

Cependant le Cardinal Infant étant tombé malade, dans le Camp d'Aire, se fit porter à Bruxelles, pour s'y faire traiter; mais son mal s'y augmenta, & il y mourut le 9. de Novembre. On crut en France que cette mort feroit lever le siege d'Aire; mais D. Francisco de Mello, qui en avoit la conduite, le continua avec la même fermeté, de sorte qu'enfin, aprés avoir consumé tous les vivres, & mangé tout ce dont on pouvoit tirer quelque nourriture, la Place se rendit le 7. de Décembre. Ainsi finit, dans les Païs-Bas, cette Campagne; dans laquelle les Espagnols perdirent trois Places, pour en regagner une, avec une très-grande dépense. On ne laissa pas de blâmer les Géneraux François, d'avoir mis si peu d'ordre pour la conservation de cette conquête, qui leur avoit coûté beaucoup de sang; qu'ils la vinrent reprendre, à leurs yeux, sans trouver le moyen de l'empêcher.

Les Espagnols † ne se soûtinrent pas avec la même vigueur en Catalogne, quoi qu'ils eussent bien plus de facilité de le faire, s'ils avoient donné d'aussi bons ordres, dans cette Principauté, que dans les Païs-Bas. Au lieu de proposer d'abord une amnistie aux Cata-

* *Pontis racante autrement cette affaire, dans ses Memoires T. II. p. 191. & suiv.*

† *Siri. Mercur. T. I. Lib. I. p. 11. Mem. Rec. T. VIII. p. 825.*

Catalans, aprés la retraite des François, afin que le desespoir d'obtenir le pardon de leur soulevement, ne les portât pas à une défense trop obstinée ; le Marquis de los Velès faisoit marquer les hommes & les femmes qu'il prenoit, d'un fer chaud ; & cette cruauté engagea les Catalans, à soûtenir leur rebellion de toutes leurs forces. Ceux de Barcelone se mirent à travailler jour & nuit, pour mettre cette Place en état de défense, sans que personne s'exemptât d'un travail si nécessaire. Cependant le Serignan, Maréchal de Camp, qui étoit demeuré dans le Roussillon, avec son Régiment d'Infanterie, & trois Compagnies de Cavalerie, entra avec ces Troupes dans la Catalogne, & servit beaucoup à arrêter la premiere ardeur de l'Armée Espagnole, & à apprendre aux Catalans, peu aguerris, la maniere dont ils pouvoient se défendre.

Il alla ensuite à Barcelone, & y conduisit quelques Troupes Catalanes, quoi que poursuivi de la Cavalerie Espagnole. Le Marquis de los Velès, étant à quelques lieuës de cette Ville, y envoya un Trompette, avec des Lettres pour la Députation de Catalogne. Le Viceroi promettoit de s'employer en faveur des Catalans, auprés du Roi, pour leur obtenir le pardon de leur soulevement, à condition qu'ils se détachassent de la France; & les menaçoit, au contraire, de peines trés-rigoureuses, s'ils s'obstinoient davantage. Les Catalans, aprés avoir amusé le Trompette, le plus qu'ils purent, afin de gagner du temps, répondirent, que les Priviléges de la Catalogne ne leur permettoient pas de traiter avec qui que ce

fût,

sûr, pendant qu'il étoit en armes dans leur Païs.

Le 26. de Janvier, l'Armée Espagnole s'avança pour attaquer le Montjui, qui est à une demie lieuë de Barcelone, & la Cavalerie Françoise & Catalane, qui étoit au nombre de cinq cens chevaux, sortit de la Ville pour réconnoître le dessein de l'Ennemi. Les Espagnols s'en étant apperçûs, marcherent à l'instant à couvert d'un bois d'Oliviers, pour couper cette Cavalerie, & la firent en même tems attaquer de front par d'autres Troupes, pour l'amuser. Bezançon & Serignan soûtinrent facilement le choc de ces derniers; mais peu de tems aprés le Duc de S. George, à la tête des autres, sortit de derriere le bois, & marcha droit à eux. Quoi que le canon de la Ville commençât à l'incommoder, il ne laissa pas d'avancer toûjours, & même jusqu'à la portée du mousquet, où il attaqua la cavalerie Françoise l'épée à la main, avec une bravoure peu commune. Mais ayant été blessé mortellement, & divers Officiers de marque tuez, il fallut que ceux qui le suivoient se retirassent, en laissant cent cinquante morts sur la place, avec un grand nombre de blessez. Les François & les Catalans y perdirent aussi environ cent hommes.

Le Montjui est une colline, sur laquelle il y a une petite plaine, où étoit un Fanal; mais Bezançon, à la priere de ceux de Barcelone, y avoit fait faire un petit Fort environné d'une muraille de pierres seches, où il avoit mis soixante Mousquetaires François. Cette colline étant accessible par tout, excepté du côté de la Mer, l'Armée Espagnole

le commença, peu de tems aprés, à la monter; & les enfans perdus gagnerent facilement les postes avancez, que l'on avoit donnez à garder aux Catalans, qui fuyoient presque sans les attendre. Mais étant venus au haut, comme ils pensoient qu'il n'y eût plus de résistance, ils furent surpris de se voir accueillis d'une décharge de mousqueterie, & d'une grêle de pierres, qui les obligerent de redescendre, pour se mettre à couvert, en attendant que le gros de l'Armée arrivât. Cependant cinq cens Mousquetaires vinrent de Barcelone du côté de la mer, & les Catalans, qui s'étoient sauvez derriere le Fort, s'imaginerent, que les Espagnols fuyoient ce secours, & trois mille Mousquetaires, que Bezançon & Serignan amenoient par terre; de sorte qu'ayant repris courage, ils allerent charger ces Enfans perdus, & les renverserent sur leur premiere ligne, qu'ils mirent en desordre. Bezançon donnant là-dessus avec mille Mousquetaires, il la rompit, & quoi que la seconde la soûtint, elle ne put se remettre. Le reste de ses gens arrivant de Barcelone, & étant suivi de quantité de peuple, qui avoit vû cet heureux commencement; la peur prit les Espagnols, & ils se retirerent sans bruit, dès que la nuit fut venuë, vers Martorel. Les Catalans ne firent aucun quartier aux blessez, qui ne purent suivre la marche précipitée de leur Armée, & avec ceux, qui furent tuez dans le combat, il y eut deux mille morts sur le Champ de Bataille.

Dans ce temps-là, le Roi D. Juan de Portugal fit avertir les Catalans, de son élévation sur le Trône, par l'Evêque de Lamego,

nego, qui alloit à Rome, ce qui leur donna beaucoup de courage. Le lendemain du Combat, toutes les Cours assemblées résolurent de se soûmettre au Roi de France, à condition qu'il leur conserveroit leurs Privileges, & il en fut fait un Acte, que Bezançon envoya à sa Cour, avec la moitié des Drapeaux gagnez à la Bataille de Montjuf.

Le Cardinal de Richelieu ayant reçu ces nouvelles, fut en doute s'il étoit avantageux à la France d'accepter cette Donation de la Catalogne, à cause de la difficulté que cela apporteroit à la conclusion de la Paix, & à cause des dépenses, que le Roi seroit obligé de faire, pour la conservation de ce Païs-là. Il auroit mieux aimé que cette Principauté formât une République indépendante, sous la protection de la France; parce que le Roi en tireroit le même avantage, sans s'engager trop à sa conservation. Mais il reconnut que les Catalans ne sauroient jamais se gouverner, en forme de République, & qu'ils retomberoient infailliblement sous la domination Espagnole, & jugea enfin qu'il seroit honteux au Roi de refuser une Donation si considérable, de peur de s'engager à quelque dépense, & qu'il falloit l'accepter. Bezançon fut surpris de l'irrésolution du Cardinal, & jugeoit que, si l'on n'eût pas fait tant de façon d'abord, & que si l'on eût employé des forces suffisantes dans ce Païs-là, les Royaumes d'Aragon & de Valence, dont les Habitans avoient de grandes liaisons avec les Catalans, auroient bien pu tomber de la même maniere entre les mains de la France.

Les

Les Espagnols, aprés la défaite du Montjui, se retirerent dans leur premier Camp de Tarragone, & les Catalans encouragez par cette victoire, se disposoient à conserver l'avantage, qu'ils avoient remporté. Le Roi donna ordre au Marquis de Brezé, qui commandoit une petite Flotte sur l'Ocean, de faire voile vers les côtes d'Espagne, pour empêcher qu'elle n'envoyât sa Flotte sur celles de Catalogne. Il trouva près de Cadis la Flotte, qui alloit en Amerique, dont il brûla, ou coula à fonds cinq Galions, dont l'Amiral étoit un, & mit le reste en fuite. L'Archevêque de Bourdeaux donna aussi la chasse aux Galeres d'Espagne, dans la Méditerrannée, commandées par le Duc de Ferrandine, & fut courir les côtes de Naples, où il brûla un Galion, quoi qu'il fût sous le canon de quelques Forts, qui étoient sur le bord de la mer.

* Peu de temps aprés, le Roi envoya ordre à la Mothe Houdancourt, qui étoit en Italie, de s'aller mettre à la tête de trois ou quatre mille hommes, qui devoient entrer en Catalogne. Ce Général se rendit incessamment à Barcelone, avec ces Troupes, & comme l'on vit que le Montjui étoit un poste plus important, qu'on n'avoit crû, il fit faire au-dessus un Fort plus régulier, qui ne fût pas plûtôt en état de défense, qu'il marcha à l'ennemi qui assiégeoit Aytone, & l'ayant obligé d'abandonner cette entreprise, jetta cinq cens hommes dans la Place. Il augmenta aussi la Garnison de Lerida, & tint les Espagnols dans une inquiétude perpétuelle. Leurs Troupes où il y avoit

* *Siri Mercu. T. I. Lib. II. p. 287.*

beaucoup de Portugais, se diminuoient tous les jours, par les desertions; de sorte qu'ils furent contraints de se retirer à Constantin, petite Ville à une lieuë de Tarragone. La Mothe * s'avança de ce côté là, aprés avoir mis Garnison Catalane à Valz; à dessein de favoriser la décente de l'Archevêque de Bourdeaux, qui étoit arrivé depuis peu à Barcelone, & qui amenoit quelques Troupes par mer. L'Armée Françoise s'étant partagée en deux Corps, pour marcher plus commodément, rencontra divers Corps de celle des Espagnols, qu'elle combattit, & qu'elle mit en fuite; aprés quoi les Espagnols abandonnerent la campagne. L'Archevêque mit pied à terre sans difficulté, avec huit cens hommes, & se rendit maître du Fort de Salo. § Peu de jours aprés, les François assiégerent Constantin, à la vûë de l'Armée Espagnole, qui étoit sous le Canon de Tarragone, & l'emporterent dans trois jours. Ensuite la Mothe s'approcha encore plus du Camp des Espagnols, & il y eut une rude escarmouche entre les deux Armées, à la vûë de Tarragone. Celle d'Espagne se trouvoit fort incommodée, par le manquement des fourrages; & cela augmenta encore les desertions, de sorte que les François & les Catalans se trouverent enfin beaucoup plus forts que les Espagnols. La Mothe entreprit alors de tenir bloquée Tarragone, par mer & par terre; à dessein de la prendre par la famine, ou de l'assiéger en forme, lors qu'il auroit plus de Troupes.

Cependant comme il y avoit beaucoup à crain-

* *Le 1. de Mai. Siri ibid. 344.*

§ *Le 12. de Mai.*

craindre pour les secours, que l'on envoyoit par terre de France en Catalogne, pendant que les Espagnols étoient maîtres du Roussillon, & qu'il seroit difficile de conserver la Catalogne, sans avoir cette Comté, * on commença à penser en France à s'en saisir, s'il étoit possible dès cette année. Le Marquis de Montare en étoit Gouverneur, & avoit un petit Corps de cinq mille Fantassins, & de treize cens chevaux. Le Prince de Condé y entra, avec environ sept mille hommes, dès le commencement de Juin, & envoya reconnoître Perpignan, par le Vicomte d'Arpajou, qui eut de la peine à éviter une embuscade des Espagnols. Le Prince s'étant néanmoins avancé devant Canet, emporta cette Place & le Château, dans peu de jours. Les Habitans d'Argeles, Place importante, parce qu'elle peut ôter au Roussillon la communication du Port de Roses, chasserent aussi la Garnison Espagnole, & ouvrirent les portes aux François. Peu de tems aprés, les Païsans Catalans, qui incommodoient extrêmement les Espagnols, par leurs courses, enleverent un Convoi considerable, qui venoit de Collioure à Perpignan, & le Prince de Condé prit Elne, qui est entre Perpignan & Collioure, le 27. de Juin, quoi qu'elle fût assez bien défenduë, par les Troupes Italiennes, qui étoient dedans.

Aprés cela, il partagea ses Troupes en deux Corps, dont l'un fut envoyé à la Mothe, auprés de Tarragone, & l'autre destiné à faire le dégât dans le Roussillon. La Mothe avoit pressé les Espagnols de si prés, qu'il

* *Siri Mercur. T. I. Lib. II. p. 434.*

les tenoit comme assiégez sous le Canon de Tarragone, où ils demeuroient, sans s'efforcer d'en sortir, dans l'esperance d'amuser là, sans rien faire, les Armées Françoises de terre & de mer, pendant le reste de la Campagne, & de ne rien hazarder de leur côté. Lui au contraire se flattoit de les pouvoir affamer dans ce poste, & de les réduire à capituler aux conditions qu'il lui plairoit.

Le 9. de Juillet les Espagnols, dans le dessein de se saisir d'un poste près de la mer, par où ils attendoient du secours, & de favoriser en même temps un Convoi de fourrage, qui devoit leur venir, mirent trois ou quatre mille hommes hors de leurs Lignes. Mais la Mothe averti de cela, par un deserteur Walon; il fut au-devant du détachement, & le défit. Le reste de l'Armée Espagnole, qui s'étoit avancée hors de ses Lignes, pour favoriser la retraite de ceux qui en étoient sortis les premiers, fut aussi battu, aprés une assez grande résistance. On dit qu'en cette rencontre les Espagnols perdirent six cens hommes, & les François cent.

L'Armée d'Espagne étant rentrée dans ses Lignes, ou dans la Ville, commença d'y sentir violemment les incommoditez de la faim, & le Prince de Battero, qui la commandoit, faisoit distribuer par jour à chaque soldat deux onces de ris, & trois de chair de cheval, car on ne fit pas difficulté de tuer les chevaux, parce qu'on manquoit de fourrage. Cependant on travailloit à Madrid à mettre sur pied un petit Corps d'Armée, pour aller délivrer celle qui étoit assiégée à Tarragone, & dès que l'on eut assemblé six

mille

mille hommes de pied, & deux mille chevaux; on donna ordre au Marquis de Leganés de se mettre à leur tête, pour aller forcer les Lignes des François. Le Marquis s'avança dans ce dessein, mais n'étant pas devenu plus habile en Espagne, qu'il ne l'avoit été en Italie, il jugea que les passages étoient si bien gardez, que c'étoit peine perduë que de les attaquer. Ainsi il se retira tranquillement à quelques lieuës de-là, sans rien entreprendre.

Comme l'Armée du Prince de Botero étoit réduite à l'extremité, elle vit paroître une Flotte * de quarante Galeres, avec beaucoup de joie; mais la difficulté étoit d'entrer dans le Port, au travers des Vaisseaux François. Cependant le Prince de Ferrandine, qui commandoit cette Flotte résolut absolument de tenter le passage; puis qu'il n'étoit pas possible de sauver autrement la Place & l'Armée. Ayant remarqué que l'Escadre de l'Amiral & celle du Vice-Amiral des François laissoient quelque distance entre elles, il entreprit de passer entre les deux feux: mais il n'y eut que dix Galeres qui osassent suivre la sienne, au travers des canonnades & de toute la mousqueterie des ennemis. Elles perdirent beaucoup de monde, & elles furent extrêmement endommagées, avant que de pouvoir toucher au Mole, & comme elles déchargeoient, sur cette digue, les vivres qu'elles portoient, l'Escadre de l'Amiral s'étant approchée, commença à les canonner si furieusement, qu'il fallut qu'elles s'en retournassent, par où elles étoient venuës, pour ne pas être toutes coulées à fond.

* *Le 4. de Juillet.*

Elles le firent, & l'Armée Françoise ne prit qu'une seule Galere de quarante & une; mais comme elles ne déchargerent que peu de vivres, & qu'elles mirent des gens à terre, dans un peu de semaines, l'Armée & la Ville se trouverent dans un état plus triste qu'auparavant, & on commença à y manger les chiens, les chats, & les rats. Ainsi l'effort de la Flotte ne servit qu'à faire perir quatre ou cinq cens hommes dans le passage, & à faire mettre bon nombre de Galeres hors d'état de paroître de long-temps sur la mer.

Pour ne pas néanmoins abandonner une Place & une Armée, qui combattoit avec bien plus de courage contre la faim, que contre les Ennemis; l'Espagne fit un dernier effort, & mit en mer une Armée de soixante voiles, suivie de quantité de Brigantins, chargez de vivres. Elle parut six semaines * aprés l'autre, & pendant que les Vaisseaux de guerre & les Galeres attaquoient la Flotte Françoise, qui fut presque surprise, ne croyant pas que l'Espagne pût se remettre en mer en si peu de temps, les Brigantins entrerent dans le Port sans difficulté. L'Archevêque de Bourdeaux, qui avoit réussi quelquefois par hasard, se trouva si surpris, qu'il fut hors d'état de faire tête à l'ennemi; de sorte qu'aprés avoir perdu trois Vaisseaux, il se sauva, avec le reste de sa Flotte fort maltraitée, en Provence. La Mothe demeura encore, quelques jours, dans ses Lignes; mais craignant les secours qui arrivoient incessamment à Tarragone, il reprit les postes, où il avoit été auparavant, contre Constantin & Valz, & abandonna son entreprise.

On

* *Le 30. d'Aoust. Siri Mercur. T. I. Lib. II. p. 468.*

On fut très-mal satisfait de l'Archevêque à la Cour, parce qu'il avoit écrit, qu'il étoit assez fort pour battre quelque Armée Espagnole qui se presentât ; & qu'après avoir abandonné la mer à l'ennemi, il vouloit encore faire accroire qu'il avoit eu la victoire. On assure que cet homme s'étoit rendu agréable au Cardinal, en se donnant entierement à lui, mais sans faire sa Cour à aucun de ses parens, ni de ses Creatures. Il avoit même été Intendant de la Maison du Ministre, & faisoit rendre compte de tout aux Serviteurs & aux Fermiers, avec tant de rigueur, que le Cardinal admiroit son exactitude, outre que l'Archevêque y mettoit souvent du sien, ce qui augmentoit considerablement les revenus du Cardinal. Mais comme tout le monde le haïssoit, & sur tout de Noyers Secretaire d'Etat, on fit tout ce qu'on put, pour le perdre en plusieurs rencontres. On dit que ce fut, dans ce dessein, qu'on l'envoya en Catalogne, avec une Flotte, que l'on savoit n'être pas en état de faire tête à celle des Espagnols ; & que ce fut, contre son avis, que la Mothe entreprit d'affamer Tarragone. Dès qu'il fut arrivé à Toulon, les Officiers se souleverent contre lui, & refuserent de le reconnoître pour leur Amiral. Ils envoyerent aussi des Relations à la Cour, toutes contraires à la sienne, & l'accuserent d'être entêté, & capricieux, & de n'avoir fait aucun cas du conseil de ceux qui avoient le plus d'experience sur la Flotte. Toute la Cour s'étant jointe à ceux qui l'accusoient, le Roi & le Cardinal conçurent d'abord mauvaise opinion de lui ; & ensuite résolurent de

faire prendre des informations, contre ce Prélat. Cependant on lui ôta le Commandement de la Flotte peu seant à un Evêque, & on le relegua à Carpentras. Dans le fonds, quoique cet homme eût tort d'entreprendre de faire un métier qu'il n'entendoit pas, & que sa conduite ne fut nullement dans les regles, le Cardinal, qui prétendoit connoître les gens qu'il employoit, avoit encore plus de tort de donner à un Evêque, & à un homme aussi étourdi que celui-là, une Flotte à commander.

Sur la fin de la Campagne, § les Espagnols surprirent la Ville d'Almenas, & les Habitans s'étant sauvez dans le Château, ils se mirent à l'assiéger. La Mothe y accourut avec deux mille chevaux, & deux mille huit cens Fantassins; mais les Espagnols étant d'un tiers plus forts que lui, il n'osa pas les attaquer. Il sauva néanmoins la Place, par un stratagême, qui fut d'envoyer, par le haut des montagnes voisines, trois cens chevaux, & tous les Tambours, & tous les Trompettes de l'Armée, avec ordre d'attaquer de ce côté-là l'ennemi, avec grand bruit, afin qu'il crût que toute l'Armée y étoit, pendant que d'un autre côté il se jetteroit dans la Ville, avec cinq cens chevaux. Ce projet s'executa trés-heureusement, & les Espagnols abandonnerent leur dessein.

Aprés avoir accepté la donation de la Catalogne, le Roi nomma le Maréchal de Brezé, pour y aller commander en qualité de Vice Roi, & jurer à Barcelone, au nom de Sa Majesté, la conservation des Privileges des Catalans. Il étoit déja dans le Roussillon,

§ *Le 4. de Novembre.*

fillon, où il avoit ordre de bloquer Perpignan, pour empêcher qu'il n'y entrât du secours & des Munitions; parce que le Roi se proposoit d'attaquer cette Place, la Campagne suivante. Il fit saisir tous les passages, & faire des retranchemens où il trouva à propos; mais il ne put empêcher que les Espagnols ne forçassent le passage des Montagnes, le 21. de Décembre, de sorte qu'il se réduisit à se défendre, contre leurs entreprises, en se postant à Argelcs.

Ce qui favorisa le plus les François, de ce côté là, fut l'heureux succès du soulevement des Portugais, qui non seulement chasserent les Castillans de chez eux, mais firent des courses dans tout le voisinage, avec beaucoup d'avantage. La Castille n'avoit rien préparé pour leur opposer, & plusieurs Grands Seigneurs, comme le Duc de Medina Sidonia, étoient mécontens du Gouvernement, & favorisoient sous-main les Portugais. Le Roi D. Juan fut reconnu de la France, & de tous les Ennemis de l'Espagne, qui l'encourageront à conserver la Couronne, qu'il venoit de gagner. Les particularitez de cette révolution n'ayant pas de rapport avec la vie de nôtre Cardinal, nous ne nous y arêterons pas.

En Allemagne, le Géneral Suedois Banier, & le Comte de Guébriant ne firent aucune entreprise considérable, & le premier étant venu * à mourir, Leonard Torstenson prit sa place. Les Princes d'Italie n'étoient depuis long temps, que spectateurs de ce qui se passoit dans le Piémont, & seroient demeurez dans un assez grand calme; sans l'entreprise que les

* *Le 10. de Mai. Voyez Pufendorf Lib. XIII.*

les Barberins firent de mettre le Duché de Castro, & quelques autres Terres que le Duc de Parme avoit auprés de Rome, dans leur Famille. * Sous pretexte de je ne sai quels droits, ausquels je ne m'arrêterai pas, l'Armée du Pape entra au mois de Septembre dans ce Duché, & au mois d'Octobre elle réduisit Castro à capituler, & en fut maîtresse le 13. de ce mois. Le Duc de Parme en fit ses plaintes à tous les Princes d'Italie, & sur tout à la République de Venise, & au Grand Duc de Toscane, qui lui promirent de s'employer pour lui, mais qui auroient bien mieux fait d'empêcher que les Barberins ne le dépouillassent d'une partie de ses Etats, en envoyant du secours à ce Prince, d'abord qu'il l'avoit demandé. Il est incomparablement plus facile de prévenir un mal de cette nature, que d'y apporter du remede, lors qu'il est arrivé. Celui qui servit le mieux le Duc de Parme, en cette occasion, fut le Maréchal d'Estrées, grand ennemi des Barberins, qui ayant été rappellé de son Ambassade de Rome, s'arrêta à Parme, & offrit ses services au Duc, comme on le verra dans la suite, ce qu'il ne fit pas, sans le consentement du Cardinal Duc, qui ne vouloit pas beaucoup de bien à la Maison d'Urbain VIII. non plus que le Maréchal. Le Marquis de Fontenay succeda à ce dernier, dans l'Ambassade de Rome, & comme il avoit autant de flegme, que le Maréchal avoit de feu; on esperoit qu'il pourroit agir avec plus de succès, dans une Cour dont les négociations sont longues, & demandent beaucoup de patience.

Après

* *Voyez Siri Mercur. T. I. Lib. III. au commencement.*

Aprés avoir dépouillé le Duc de Parme, Pape fulmina un Monitoire contre lui, ır lequel il lui ordonnoit de comparoître à ome, sous peine d'excommunication. Le oi de France & toute l'Italie se mirent à terceder pour le Duc; mais les Barberins avoient garde de se laisser fléchir, & ne :nsoient qu'à payer de paroles les Puissan-s, qui intervenoient dans cette affaire. ependant D. Tadeo Barberini, que le Pa-:, entêté de ses Neveux, croyoit être un and Capitaine, faisoit de grandes levées, ı'il envoyoit en Lombardie, & fit bâtir s Forts en divers endroits du Polezin, ıur la conservation de la nouvelle conquê-. Le Duc de Parme levoit des Troupes de n côté, pour opposer la force à la force, fit en même temps publier * un Manifeste, ı il montroit le tort que les Barberins lui oient fait, & ces derniers ne manquerent s d'y répondre.

Pour revenir aux affaires du Cardinal † Reine Mere, qui étoit depuis quelque nps à Londres, fut obligée de sortir d'An-:terre, par les instances secretes qu'il fit ire auprés de Charles I. Ce Prince violem-:nt brouillé avec son Peuple, n'étoit pas état de refuser rien au Ministre de Loüis [II. de peur qu'il ne fomentât ces brouil-'ies, beaucoup plus qu'il ne le faisoit; de rte qu'il fit entendre à sa Belle-Mere, qu'el-l'obligeroit, si elle sortoit d'Angleterre. le souhaitoit de retourner dans les Païs-s, mais quoi que pût faire le Roi d'An-gle-

* *Voyez cette affaire dans Siri Mercur. T. I. Lib. i. p. 715. & suiv.*

† *Siri ibid. Lib. II. p. 489.*

gleterre, les Espagnols, peu satisfaits de sa conduite passée, ni le vouloient pas souffrir, ni même qu'elle passât sur leurs Terres. Les Etats des Provinces-Unies n'oserent pas non plus lui permettre de demeurer sur les leurs, de peur d'offenser le Cardinal; de sorte qu'elle fut obligée d'aller à Cologne; où elle demeura jusqu'à sa mort, dans une très-grande indigence.

Le Cardinal qui se réjouïssoit des mortifications, que cette malheureuse Princesse recevoit, ne fut pas fâché de la voir entiérement abandonnée de ses Filles, & de ses Gendres, comme elle l'avoit été de ses Fils. Il eut encore le plaisir d'apprendre, à la fin de cette année, que le Pape avoit fait une * promotion de douze Cardinaux; entre lesquels étoit son cher ami Jules Mazarin, pour qui la France faisoit demander un Chapeau, depuis long-temps.

Dans le cours de cette même année, où tant de choses, comme on l'a déja vû, contribuerent à affermir la fortune du Ministre, les nouvelles brouilleries du Comte de Soissons capables d'abord de la renverser, se terminerent aussi avantageusement pour lui, qu'il l'auroit pû souhaiter; puis qu'il fut délivré d'un des plus redoutables Ennemis qu'il eût. C'est ce que je vais raconter, pour conclurre par là l'histoire des évenemens de l'année 1641.

J'ai dit ailleurs, que le Cardinal avoit voulu † marier sa Niéce Combalet avec le Comte de Soissons, & que ce Prince n'avoit pas

* *Le 16. de Decembre.*

† *Voyez encore Siri Mercur. T. I. Lib. II. p. 346. & suiv.*

pas voulu consentir à une alliance si inégale. Le Ministre ne se rebutta pas pour cela, il se flatta qu'en mal-traitant, & en ménageant tour à tour le Comte de Soissons, il gagneroit enfin cet esprit altier. Comme il avoit crû que le Roi n'auroit jamais d'enfans, il s'imaginoit, comme l'on dit, que les enfans du Comte & de sa Niéce pourroient monter sur le Throne. Il croyoit en attendant se servir du Comte, Prince fier & peu prudent, pour humilier le Duc d'Orleans & le Prince de Condé; mais la fermeté inébranlable du Comte avoit fait échouër tous ses projets, qui parurent encore plus chimeriques, depuis que le Roi eut eu des enfans. Le Cardinal n'en eut pas moins de haine, pour le Comte; car outre qu'on ne pouvoit pas commettre de petites fautes contre lui, le mépris étoit la chose du monde qui l'offensoit le plus, & dont il se vengeoit le plus cruellement. D'ailleurs les cabales du Comte, opposées à la grandeur du Ministre, avoient entretenu sa haine, dans toute son étenduë, & elle ne devint pas moindre, par le sejour du Comte à Sedan, qui avoit engagé le Roi à payer la Garnison de cette Ville, selon les Traitez; contre le sentiment du Cardinal, qui avoit fait ôter cette subvention au Duc de Boüillon. On dit que son dessein avoit été d'obliger ce Duc à lui vendre cette Place; pour laquelle il lui avoit offert en vain de grandes sommes, & des Terres ailleurs. On assure que le Ministre vouloit se faire une petite Souveraineté sur la Meuse, pour s'y retirer, en cas de besoin. Quoi qu'il en soit, il n'aimoit pas plus le Duc de Boüillon, que le Comte de Soissons. Il étoit encore

trés-

très mécontent de l'Archevêque de Rheims, * Fils du Duc de Guise, qui s'étoit aussi retiré à Sedan, depuis quelques années; parce que le Cardinal n'avoit pas voulu lui permettre de résigner une bonne partie de ses Bénefices à ses Freres, dans le dessein où il étoit d'épouser Anne de Gonzague, Fille du feu Duc de Mantoue. Le Cardinal auroit voulu qu'il renonçât à tous ses Bénefices, & qu'il les remît entre les mains du Roi; après quoi Sa Majesté lui accorderoit un Brevet, par lequel il lui seroit permis de disposer d'une partie en faveur de ses Freres. Mais l'Archevêque craignant qu'on ne se moquât de lui, quand il auroit fait cette renonciation, se retira à Sedan. Là-dessus le Roi, sous prétexte de faire réparer les bâtimens, que l'Archevêque devoit entretenir, lui fit arrêter tout son revenu, & nomma un Administrateur, en son abscence. Ce Prince fit ce qu'il put, pour s'accommoder avec le Cardinal; mais il y eut des difficultez, qui l'empêcherent de rien conclurre. Cependant le Prince de Joinville, son frere aîné, & le Duc de Guise, son Pere, vinrent à mourir; ce qui fit qu'il prit le titre de Duc de Guise.

En ce tems-là, † on fit arrêter en Poitou un Gentilhomme du Duc de Soubise, nommé La Richerie, qui étoit venu d'Angleterre, & qui avoit, disoit-on, des Lettres des Ducs de Soubise & de la Valette, pour le Duc d'Espernon, & pour le Marquis de la Force; où ils les exhortoient de faire soulever les Huguenots de Guienne. On disoit que la Reine Mere & Madame de Chevreuse s'en mêloient.

* *Voyez Siri Mercur. T. I. Lib. II. p. 352.*

† *Sur la fin de l'année 1640. Siri ibid. p. 352.*

loient. Le Marquis de la Force avoit reçû des Lettres, & les avoit remises au Cardinal ; mais on pretendoit qu'il l'eût fait trop tard, & cela le rendit suspect. Soit que ces Lettres fussent véritables, ou non, & que la Richerie dit ce qu'il savoit, ou ce qu'on lui faisoit dire dans la Bastille, où il étoit ; le bruit courut que le Comte de Soissons avoit part en cette Conspiration, & qu'il devoit entrer dans la Champagne, avec une Armée, pendant que le Duc d'Espernon & son Fils agiroient dans la Bretagne. Pendant tout le Ministere du Cardinal, il s'est fait tant de veritables Conspirations, & l'on a aussi tant publié de mensonges ; qu'il est souvent impossible de distinguer le vrai du faux. Comme ses Créatures prenoient la déposition des prisonniers, & que ceux que l'on accusoit ne pouvoient pas se défendre dans les formes ordinaires ; on ne peut savoir si ces prisonniers n'étoient point des gens appostez, ni s'ils ne disoient point ce qu'on leur faisoit dire. Quoi qu'il en soit, le Comte de Soissons nia fortement d'avoir aucune part en cette affaire, & envoya Campion à la Cour, pour protester de son innocence. Le Cardinal, sans s'efforcer de faire voir que le Comte étoit coupable, feignit d'être en partie satisfait de ses protestations, & lui répondit assez froidement.

Comme ce Prince, quoi qu'absent, exerçoit la Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi, il donna quelques ordres, que le Roi ne voulut pas qu'on executât. Cela le chagrina beaucoup, & il essaya de soûtenir ses ordres ; mais il fallut céder, de sorte que dès lors on dit qu'il pensa à se venger.

Le

Le Roi ne voulut plus qu'il nommât aux Charges de sa Maison ; ni que personne allât à Sedan les lui demander, comme on avoit fait jusqu'alors. Il fit aussi arrêter les pensions & les revenus du Comte. Il défendit même de porter aucuns vivres à Sedan ; sous prétexte qu'on les faisoit passer de là, dans le Païs de Luxembourg. Le Duc de Guise n'avoit point encore renoncé à l'Archevêché de Rheims, & cependant il n'en tiroit aucuns revenus, quoi qu'il fît agir Cornaro, Ambassadeur de Venise, pour lui. Le Cardinal entendoit toûjours qu'il remît tous ses Bénefices entre les mains du Roi, & qu'après cela on verroit ce que l'on auroit à faire.

Environ dans le * même tems, on découvrit que certaines personnes, vétuës en Pelerins, avoient conspiré contre le Ministre; & ces gens-là arrêtez, & mis en prison, accuserent le Duc de Vendôme, qu'on en avoit tiré, après l'avoir dépouillé de toutes ses Charges, & qui vivoit éloigné de la Cour, de les avoir portez à cette entreprise. D'abord, que le Duc en fut averti, le Duc de Beaufort, qui étoit le second de ses Fils, alla en poste à Paris ; pour demander au Roi qu'il fût permis à son Pere de venir à la Cour, pour se justifier. Le Duc se rendit presque en même tems à Paris, où il fut incognito, & fit demander au Roi que ces Témoins lui fussent confrontez. Comme on le lui eût accordé, au lieu de paroître, il se retira en Angleterre avec le Duc de Beaufort ; sous prétexte qu'il étoit honteux à un Prince, de se voir confronter avec de la canaille. On le blâma géneralement de l'avoir demandé lui-mê-

* *Siri. Mercur. T. I. Lib. I. p. 223.*

même, & de s'être retiré aprés l'avoir obtenu; & soit qu'il fut coupable ou innocent, il y avoit sans doute de l'imprudence dans cette conduite. Quoi qu'il en soit, les Ducs de Vendôme & de Beaufort augmenterent ainsi le nombre des ennemis déclarez du Cardinal.

Bien des gens ont cru * que ce Ministre, assuré de la foiblesse de l'Espagne, & du parti des Mécontens, ne traitoit si mal les Princes qui étoient à Sedan, que pour les obliger de recourir aux Espagnols, & avoir ainsi occasion de les perdre. Il esperoit par là de ruiner entierement le Comte de Soissons, avec qui il ne croyoit pas pouvoir jamais vivre en paix, à cause des chagrins qu'ils s'étoient causez l'un à l'autre. Le Duc de Bouillon, qui n'avoit pas voulu lui vendre ou lui changer Sedan, contre d'autres Terres, lui étoit aussi devenu insupportable, & les Bénéfices du Duc de Guise, par le moyen desquels il avoit jusqu'à quatre cens mille livres de rente, lui paroissoient une dépouille trop riche, pour la négliger

Il faisoit courir par tout le bruit, qu'ils avoient conclu leur Traité avec l'Espagne, quoi qu'il n'y eût encore rien de fait; mais pour les faire déterminer de ce côté-là, il résolut de faire attaquer Sedan, parce que ces Princes n'étant nullement en état de se défendre par leurs propres forces, ils seroient infailliblement obligez d'avoir promptement recours aux Espagnols. Il savoit que le Comte étoit trop obligé au Duc de Bouillon, pour se détacher de son parti, & qu'ils avoient même signé tous deux un Ecrit,

* *Siri Ibid. Lib. II. p. 471.*

par lequel ils promettoient de ne séparer jamais leurs intérêts ; de sorte qu'il esperoit de les ruiner tous deux, d'un seul coup, en attaquant Sedan. Il faisoit dire au Duc de Guise, que puisque le Roi étoit averti que le Comte, & le Duc de Bouillon avoient traité avec l'Espagne, il feroit bien de se détacher de leur parti, & de venir demander pardon de sa faute, afin que si le Duc donnoit dans ce piege, sa confession servît à faire condamner les deux autres.

Peu de tems aprés, le Cardinal dit tout publiquement, que le Roi avoit des preuves certaines, que les Princes avoient conclu leur Traité, avec les Espagnols, par le moyen de l'Abbé de Mercy, & ensuite de D. Michel de Salamanque, Secretaire du Cardinal-Infant, avec qui le Duc de Bouillon s'étoit abouché, près de Sedan. La Comtesse de Soissons, avertie de ces discours du Ministre, le fut voir avec le Duc de Longueville, pour tâcher de justifier son Fils, & lui obtenir une prolongation de la permission qu'il avoit euë de demeurer à Sedan. Le Cardinal ne répondit rien de positif aux plaintes de la Comtesse, sous prétexte d'en informer auparavant le Roi ; mais quelques jours aprés, il envoya querir le Duc & la Comtesse, & il leur dit, » Que le Roi » & lui vouloient croire, que le Comte » n'étoit pas coupable, bien qu'ils sussent » que le Duc de Bouillon avoit traité avec » D. Michel de Salamanque, sur les Fron» tieres de la Principauté de Sedan, & qu'il » fût difficile de se persuader que le Com» te, qui étoit si fort attaché au Duc de Bouil» lon, n'en fut rien : Que s'il étoit vrai

» qu'il ne le fût pas, il devoit sortir de Se-
» dan, & se détacher des intérêts du Duc :
» Qu'il pourroit aller à Venise, ou à Neuf-
» châtel, ou à quelqu'une de ses Maisons de
» Campagne : Qu'il étoit honteux à un
» Prince, comme lui, de demeurer uni aux
» Ennemis d'un Royaume, où ses descendans
» pourroient peut-être régner quelque jour :
» Qu'enfin ce n'étoit pas assez pour lui, que
» d'être innocent, & qu'il devoit encore
» être exempt de tout soupçon. La Comtesse
excusa, autant qu'elle pût, son Fils, & se plaignit de ce que sur de simples soupçons, on l'avoit suspendu de l'exercice de sa Charge de Grand-Maître de la Maison du Roi & qu'on lui avoit aussi arrêté ses pensions. Mais elle ne put tirer autre chose du Cardinal, si ce n'est, » que si le Comte étoit innocent, il
» devoit sortir de Sedan; ou que s'il étoit cou-
» pable, ils devoient, lui & le Duc de Bouil-
» lon, avoüer leur faute, & qu'on la leur par-
» donneroit : Qu'il feroit bien de se détermi-
» ner au plûtôt à l'un de ces deux partis, par-
» ce que le Roi ne vouloit pas demeurer plus
» long-tems dans l'incertitude, où il étoit de
» sa fidelité.

Quelques-uns des Amis du Comte lui conseillerent, de se retirer de Sedan, & de ceder à la colere du Ministre, qui autrement le perdroit; mais il ne voulut jamais y entendre, & demeura ferme dans la résolution de courir la même fortune que les Ducs de Bouillon & de Guise. Personne d'entre eux n'étant d'humeur de se remettre à la discretion du Cardinal, ils conclurent enfin leur Traité avec l'Espagne, pour en avoir des Troupes. Ils en faisoient en-

core lever d'autres, dans le Païs de Liége, & les hostilitez commencerent de part & d'autre, en enlevant ce qui entroit dans la Principauté de Sedan, ou dans la Champagne, dès le commencement d'Avril. Le Cardinal fit avancer de ce côté-là quelques Troupes sous le Marquis de Sourdis, en attendant que le Maréchal de Châtillon se mît à la tête de l'Armée, destinée pour agir contre eux.

Dans ce tems-là, la Princesse Anne de Gonzague, à qui le Roi avoit défendu de sortir de Bourgogne, passa en Champagne, à dessein de se retirer à Sedan, auprés de son Amant ; mais le Vicomte de Tavanes, qui commandoit quelques Troupes dans cette Province, en ayant été averti, la fit arrêter, jusqu'à ce qu'il lui vint un ordre de la Cour, sur ce qu'il avoit à faire. Le Courrier qu'il avoit envoyé lui reporta ordre, non seulement de laisser passer cette Princesse, mais encore de lui fournir les Carrosses & les chevaux, dont elle pourroit avoir besoin. On crut qu'elle ne feroit que causer de l'embarras au Duc de Guise ; mais la principale raison de la laisser passer, c'étoit que le Cardinal souhaitoit que le Duc se mariât au plûtôt, afin que ses Bénefices vinssent à vaquer.

Cependant les Princes faisoient travailler jour & nuit aux fortifications de Sedan, & amassoient tout ce qui étoit nécessaire pour y faire une vigoureuse résistance, en cas que cette Place fût attaquée. Le Cardinal qui les avoit portez à cette extrémité, en les accusant, avant qu'ils eussent rien fait, & en les maltraitant, commença à craindre à son tour

qu'ils

qu'il ne se fût embarqué, dans une méchante affaire. Si l'on assiegeoit Sedan, il se pouvoit bien faire qu'on en eût l'affront, cette Place étant défenduë par des gens desesperez; & si on ne l'attaquoit pas, il étoit dangereux que dès que les Princes auroient une Armée, ils ne fissent des courses bien avant dans le Royaume. En cas qu'ils remportassent d'abord quelque avantage, il étoit à craindre qu'ils n'attirassent un trés-grand nombre de gens à eux, & que leur parti ne devint formidable.

Ces considerations firent que le Cardinal parut extrêmement irrésolu, & plein de défiance. Quelquefois il ne parloit que de faire périr les ennemis du Roi, d'autrefois il n'étoit pas éloigné d'entrer en quelque composition, & sembloit se repentir d'avoir porté au desespoir des gens qui étoient plus en état de se faire craindre, qu'il ne l'avoit crû d'abord. Ainsi l'Ambassadeur des Etats Generaux ayant parlé au Cardinal de la médiation de ses Maîtres, pour accommoder cette affaire, à cause de l'interêt que le Prince d'Orange prenoit dans la personne du Duc de Bouillon, il fut d'abord écouté du Ministre, avec assez d'attention.

Une autre chose lui causa alors beaucoup d'inquiétude. Il apprit du Roi que Bullion, Surintendant des Finances, lui avoit dit, avant que de mourir, que tout l'argent se consumoit pour la Marine & pour l'Artillerie: (Le Cardinal étoit Intendant de la Marine, & son Cousin, le Maréchal de la Meilleraye, Grand-Maître de l'Artillerie.) Que le Cardinal étoit l'Auteur de cette guerre, & l'entretenoit pour son interêt particulier:

Que

Que lui Bullion ne savoit plus où trouver de l'argent, pour la soûtenir, mais que s'il plaisoit à Sa Majesté d'accorder à son Royaume quelques années de paix, il se faisoit fort de mettre à part des sommes si considerables, qu'elles suffiroient à quelque dessein que ce fût, dans lequel le Roi voudroit s'engager. Enfin Bullion avoit prié le Roi de n'en rien dire à son Eminence, parce que si elle le savoit, elle ne le laisseroit pas mourir dans son lit. Le Roi le lui promit, & comme il croyoit que Bullion disoit la verité, il lui tint parole. Il n'en dit rien au Cardinal, qu'après la mort du Surintendant. Ce fier Ministre répondit au Roi, *qu'il étoit faché que Sa Majesté ne lui citât qu'un témoin mort*, & le Roi repliqua, qu'il s'étoit abstenu d'en parler pendant la vie de Bullion, parce qu'il lui avoit dit, que si le Cardinal le savoit, il seroit perdu.

La négociation de l'Ambassadeur des Etats fut inutile, non à cause de la dureté du Cardinal; mais parce que le Duc de Bouillon rejetta les propositions, que l'Ambassadeur avoit faites. Soit qu'il crût qu'il étoit inutile de s'accommoder avec un homme, dont la haine ne s'appaisoit jamais qu'exterieurement, ou que la vanité l'empêchât de s'humilier devant son Ennemi, comme on le proposoit, il voulut voir si le sort des armes ne pourroit point lui donner quelque avantage, avant que de se réconcilier. * Le Maréchal de Châtillon s'alla mettre à la tête de l'Armée de Champagne, au mois de Mai, & le Roi s'avança à Abbeville, pour être plus

* *Voyez l'Abregé de la campagne de 1641. dans Aubery Mem. T* ... 735.

rés de l'Artois, où il avoit dessein de fai-
nouveau assiéger Aire, comme je l'ai déja
e fut là que le Roi fit une Déclaration,
du 8. de Juin, *où aprés avoir dit, que
inces, qui étoient à Sedan, avoient fait
urs hostilitez, & s'étoient joints à l'Espa-
il ordonne à tous ses sujets de les tenir,
ses Ennemis déclarez; si dans un mois ils
onnoissoient leur faute, & n'avoient re-
à sa clémence.
ır répondre à cette Déclaration, les
s firent un long Manifeste, datté du
Juillet, mais qui ne parut qu'aprés
aille de Sedan, qui mit fin à cette affaire.
moins comme il avoit été fait pour ser-
fondement à une plus longue guerre,
'il décrit assez bien la conduite du Car-
, j'en mettrai ici l'abregé, avant que
nir à cette Bataille. Il étoit intitulé, †
ste pour la justice des armes des Princes de la
, mais le Comte de Soissons y parle
Aprés avoir dit que sa conscience l'o-
ıit de publier les mauvais dessein du
nal, & qu'il ne s'en étoit abstenu,
our laisser au Roi toute la gloire de
r ces orgueilleux Ministre, qui s'étoit
é de l'Autorité Royale, il continuë,
ant, qu'il y avoit quatre ans qu'il avoit
ligé de se retirer à Sedan, pour y vivre
eté, & qu'il n'étoit pas allé ailleurs,
ne pas donner occasion au Cardinal de
ser d'être Ennemi de la France: Que
ıoins le Cardinal avoit cherché tous
oyens possibles de le perdre, & de se
maître de Sedan, quoi que le Duc
de

* *yez là dans les Mémoires de Montresor. p. 365.*
† *yez le dans les Mem. de Montresor. p. 373.*

de Bouillon n'eût rien fait, qui le dût priver de la protection du Roi : Que l'on n'avoit rien oublié, pour faire entendre au Roi la mauvaise conduite de son Ministre; mais que cela n'avoit produit que l'emprisonnement, & la ruine de ceux qui avoient osé le faire : Qu'ainsi on s'étoit trouvé réduit à la nécessité d'employer le bruit des armes, pour faire écouter la raison. Qu'après plusieurs déliberations prises avec les Ducs de Guise & de Bouillon, & plusieurs autres Princes & Officiers de la Couronne, il déclaroit le Cardinal pour le plus grand & le plus dangereux ennemi du Roi & de l'Etat: Qu'il s'étoit rendu maître des plus fortes Places du Royaume, & saisi des embouchures des principales Rivieres, des Ports & des Isles de l'Ocean, des Salines, & généralement de toutes les sûretez de France ; Que pour se maintenir dans cette usurpation, il ruinoit par la guerre, le reste du Royaume, afin de mettre tout le monde hors d'état de lui faire restituer ce qu'il avoit usurpé : Qu'il desiroit de le remettre entre les mains de ceux, avec qui il s'étoit allié, (*Il entend le Duc d'Enguien, qui venoit, comme je l'ai dit, d'épouser une de ses Niéce.*) & qu'il tâchoit d'approcher de la Couronne, quoi qu'ils en dussent être éloignez : Que s'il ne pouvoit venir à bout de ce dessein, il étoit en état de leur donner les Clefs de la France, pour ouvrir & fermer les portes du Commerce, & affamer, quand ils voudroient, les grandes Villes : Que le Roi & Monsieur s'en appercevoient bien, mais qu'ils ne l'osoient pas dire, & que lui Comte de Soissons le disoit, pour toute la Maison Royale : Que cet attentat pa-
roiss-

roissoit clairement, en ce qu'il rendoit steriles les meilleures années du Duc & de la Duchesse d'Orleans : Qu'il y avoit sujet de craindre qu'il ne se cantonnât contre la puissance du Roi & de la Justice, pour ne jamais rendre compte des larcins, qu'il avoit faits dans les Finances, & de l'oppression de tant de gens de bien : Qu'il avoit engagé témerairement la réputation du Roi, dissipé ses deniers, prodigué le sang de la Noblesse & des Soldats, rançonné les Officiers, & réduit le Peuple à la derniere misere, pour satisfaire à ses passions, & soûtenir ses querelles particulieres : Qu'il n'avoit fait déclarer la guerre, que pour soûtenir son autorité, qu'il ne jugeoit pouvoir conserver, que dans les troubles : Qu'il avoit rendu suspects, du crime de Lese-Majesté, tous ceux qu'il avoit voulu perdre, afin de leur ôter leurs Charges ; pour les prendre pour lui, ou en disposer en faveur de ceux, qui vouloient s'engager à soûtenir sa tyrannie : Qu'il avoit ruiné les meilleures Familles du Royaume, pour élever la sienne, & réduit à la misere plusieurs bonnes Maisons, pour enrichir des gens de rien : Qu'il avoit épuisé la France d'argent, pour l'envoyer en espece aux Païs étrangers, & rempli le Royaume de monoye de bas alloi : Qu'il avoit acheté des Suedois, ou d'autres, fort cherement des Places qu'il n'avoit sû garder, comme Philisbourg ; ou qu'il faudroit rendre sans remboursement, comme Brisach & autres : Qu'il avoit répandu, sans discretion, les Finances en Italie, pour s'aquerir des amis, qu'il avoit ensuite ruinez, & rendu ainsi méprisable la protection, que le Roi avoit donnée aux Ducs de Mantouë, de Parme, & de

de Savoie : Qu'il avoit fait en Eſpagne des efforts, qui n'avoient fait que de la honte à la France, & dans les Païs-Bas des conquêtes, qui étoient à charge à l'Etat, & propres ſeulement à rendre la guerre éternelle : Qu'il avoit chargé le Royaume d'un nombre preſque infini d'Officiers, & fait tarir les ſources ordinaires des Finances ; en vendant, ou engageant les Domaines & les Aides à un ſi haut prix, qu'on ne les pouvoit dégager, ſans quelque injuſtice : Qu'il avoit forcé divers Ordres Religieux de l'élire pour Général, comme Cîteaux, Clairvaux, & Prémontré, en mettant en priſon pluſieurs Religieux, qui ne lui avoient pas voulu donner leurs voix ; Que pour les autres Ordres, il les avoit engagez, par mille artifices, à élire en France des Vicaires Généraux, afin qu'ils n'euſſent plus de communication à Rome, & qu'il pût ſe faire Chef de l'Egliſe Gallicane, pour le ſpirituel, comme pour le temporel : Que le Roi n'avoit plus d'Alliez qui le puſſent aſſiſter, parce qu'ils lui étoient tous à charge, & ne pouvoient faire que de foibles diverſions, aux dépens de la France : Que ceux que le Cardinal avoit cru capables de s'oppoſer à ſes volontez, avoient été mis entre les mains des Bourreaux ; aprés être ſortis de celles des Commiſſaires corrompus, qu'il avoit fait nommer, ou pourriſſoient dans les priſons, ou étoient chaſſez de la Cour : Qu'il avoit chaſſé la Reine-Mere, avec une ingratitude effroyable, & maltraité tous les Princes & les Grands du Royaume : Qu'il avoit violé ou anéanti toutes les Loix, & toutes les Ordonnances du Royaume, ſous le prétexte ſpécieux de l'autorité & de la volonté abſoluë du Roi :

Qu'il avoit ôté à toutes les Provinces, & à toutes les Communautez, leurs anciennes Franchises, & cassé les Contracts qu'elles avoient faits avec les Rois: Qu'il s'étoit moqué des Princes, des Ducs, des Pairs, des Maréchaux de France, & des autres Officiers de la Couronne: Qu'il les avoit fait condamner par des Commissaires dépendans de lui, & mis en prison, sans forme de procès, quantité de Noblesse innocente: Que les Evêques avoient été jugez, contre les Loix de l'Etat, quelques autres Ecclesiastiques privez de leurs Bénefices, & tous obligez, outre les Décimes ordinaires, de payer des sommes immenses, & plus que le tiers de leur revenu; pour entretenir sur mer des Corsaires, commandez par un Archevêque, & sur terre des gens qui pilloient les Eglises, soudoyez par un Cardinal: Qu'il avoit extrémement maltraité deux Archevêques, Présidens de la derniere Assemblée du Clergé, pour avoir voulu representer le peu de commodité des Ecclesiastiques de France, qui avoient donné cinq millions & demi, par dessus les Décimes ordinaires: Que plusieurs Nobles avoient été mis à la Taille, forcez à l'Arriére-Ban, & privez de tous emplois, pour n'être pas de son parti: Que les Présidens & les Conseillers des Cours Souveraines, avoient été interdits, chassez, & arrêtez prisonniers, lors qu'ils avoient parlé pour le Roi, & pour le Public, ou s'étoient opposez à des nouveautez, qui tendoient à la ruine du Royaume: Que plusieurs Officiers de Justice & des Finances avoient été ruinez, par des recherches, & par de nouveaux réglemens: Que la Ville de Paris, aprés les assistan-

ces extraordinaires qu'elle avoit données au Roi, avoit été mise à la Taille, comme les autres, & qu'elle avoit vû taxer ses Bourgeois à discretion, sous le beau nom d'Aisez : Que toutes les autres, qui avoient été exemptes de Taille, payeroient de même, tant que la guerre dureroit; c'est à-dire, tant que le Cardinal de Richelieu seroit dans le Ministere : Que l'on avoit mis de grands impôts sur les Marchandises, & que l'on levoit le vingtiéme denier, sur les choses les plus nécessaires à la vie : Que la Campagne étoit desolée par les Soldats, & par les Gardes de Sel, ce qui réduisoit les Païsans à la nourriture & à la litiére des bêtes, ou à mourir de faim, ou à prendre les armes, ou à gueuser, leur faisoit abandonner la culture des terres, & incommodoit infiniment les Ecclesiastiques, la Noblesse & les Bourgeois.

Voilà les plaintes, que l'on faisoit contre le Cardinal de Richelieu, & dont on ne peut pas douter que la plûpart ne fussent bien fondées. Le mal étoit, que l'on croyoit, que, si ceux qui censuroient sa conduite, avec tant de raison, eussent pu prendre sa place ; ils n'en auroient pas moins fait, & n'auroient pas été capables de joindre à cela, à beaucoup prés, autant de conduite que le Cardinal en faisoit paroître.

De peur qu'on ne traitât les Princes & les Seigneurs Mécontens d'Ennemis de l'Etat, ils disoient qu'ils avoient pris toutes les sûretez nécessaires, que l'Empereur & le Roi d'Espagne poseroient les armes avec eux, dès qu'ils auroient obtenu conjointement une paix honorable & sûre ; qu'ils ne croyoient pas pouvoir être bien fermes, tant que le Car-

dinal auroit le pouvoir de la rompre, comme il avoit fait le Traité de Ratisbonne, & tant que chacun n'auroit pas ce qui lui appartenoit : Qu'ils ne prenoient les armes, que pour avoir la paix, que le Cardinal faisoit semblant de desirer, & qu'il ne vouloit point en effet ; Qu'il étoit aussi naturel qu'ils se défendisent, comme ils pouvoient, contre les violences & les trahisons du Ministre. Enfin ils exhortoient les trois Etats du Royaume à se joindre à eux, pour avoir satisfaction des torts, que le Cardinal leur avoit fait ; promettant néanmoins de traiter avec douceur, ceux qui voudroient demeurer neutres ; & déclaroient ennemis du Roi & de l'Etat, le Cardinal & ses Partisans, qu'ils menaçoient de traiter à toute rigueur.

Le Parlement de Paris, avant que cette Déclaration parût, fit * un Arrêt, par lequel il déclaroit criminels de Lese-Majesté, tous ceux qui auroient quelque intelligence avec les Mécontens, & qui les aideroient en quoi que ce soit. Cependant le Maréchal de Châtillon entra dans la Principauté de Sedan, avant que les Ennemis fussent en état de se mettre en Campagne, sans y rien faire de remarquable. Mais Lemboi s'étant joint aux Princes, au commencement de Juillet, le 5. de ce mois, ils marcherent ensemble, avec huit mille Fantassins, & deux mille chevaux, pour combattre le Maréchal, qui avoit mille chevaux, & mille Fantassins de plus qu'eux. † Le Maréchal avoit

 ordre

* *Du 3. de Juillet. Voyez Mem. d'Aubery. T. II. p.* 701.

† *Siri Mercur. T. I. Lib. II. p.* 418. *Relations de la Bataille de Sedan, dans les Mem. de Montresor, p.* 398.

ordre de ne rien hazarder, & s'étoit proposé seulement de les empêcher de passer la Meuse, & d'entrer dans le Royaume, selon les ordres qu'il en avoit. Mais les Ennemis ayant passé la Meuse, la nuit du cinquiéme au sixiéme, à un quart de lieuë du Camp, sans que les gardes du Maréchal s'en apperçussent; comme il s'avançoit le lendemain vers la Riviere, dans la pensée que les ennemis pourroient bien entreprendre de la passer, il trouva que leur Armée marchoit à lui, près du Bois de Marfée. Il se mit promptement en bataille avec beaucoup d'ordre, pendant que les Ennemis en faisoient autant, dans un endroit trop étroit, & beaucoup moins avantageux, de sorte qu'il y avoit apparence qu'ils seroient battus. L'aile droite du Maréchal commença le Combat, avec avantage; mais la Cavalerie de l'aile gauche, y alla pleine de je ne sai quelle terreur panique, ce qui fit qu'elle tourna d'abord le dos, & qu'étant suivie par celle des Princes, elle se renversa sur sa propre Infanterie, qu'elle mit en desordre; de sorte que l'Infanterie Royale, attaquée par les Princes, fut rompuë, aprés quelque résistance, & prit la fuite avec la Cavalerie, que rien n'avoit été capable de rallier. Ce mouvement emporta aussi l'aile droite, & le Maréchal fut obligé de se retirer, comme les autres. Pendant que le reste de l'Armée fuyoit, le Régiment de Roussillon, & les deux Compagnies de Cavalerie de la Reine-Mere, avec celle de Monsieur, qui furent presque les seules qui firent bien, poussérent l'Ennemi avec tant de vigueur, qu'elles pénetrerent jusqu'au lieu où étoit le Comte de Soissons. Ce Prince voyant ses gens plier,

plier, marcha droit à l'Ennemi, pour soûtenir le choc, & comme il s'exposoit en simple Soldat, il fut blessé d'un coup de pistolet au visage, qui lui perça la tête, & l'abattit mort aux pieds de son cheval. Quelques uns ont dit, que c'étoit un Soldat de la Compagnie de Monsieur, qui l'avoit fait sans le connoître; d'autres, que c'étoit un Soldat des Gardes du Comte. Quoi qu'il en soit, ces trois Compagnies de cavalerie, qui s'opiniâtrerent à combattre un Ennemi victorieux, furent entierement taillées en piéces. L'Armée Royale perdit cinq cens hommes, car le reste se sauva si promptement dans les bois voisins, que l'Ennemi ne le put suivre. Il y eut néanmoins deux mille prisonniers, & entre eux plusieurs Officiers de consideration. Les Mécontens gagnerent aussi tout le canon, tout le Bagage, & toutes les munitions de l'Armée Royale, & ils ne perdirent que très peu de monde. Mais la mort du Comte de Soissons, qui abattit le courage de tout le Parti, fut infiniment plus funeste pour eux, que la victoire ne leur fut avantageuse. Le Maréchal de Châtillon se retira à Rethel, pour y ramasser les débris de son Armée, & on lui * envoya le Maréchal de Brezé, qu'il n'aimoit point, pour commander avec lui, afin de le punir de ce qu'il avoit passé ses ordres. Cependant Lamboi prit Dunchery, qui fit beaucoup de résistance; mais qui n'étant pas fortifié, fut contraint de se rendre. L'Armée Royale, renforcée de divers Corps, s'avança, dès que le Roi y fut arrivé, pour reprendre cette Place, qu'elle réduisit en † deux jours, sans que Lamboi osât s'y oppo-

 ser.

* *Le 15. de Juillet.*

† *Le 31. de Juillet.*

ser. Ensuite comme elle se disposoit à aller attaquer Sedan, à moins que le Duc ne s'accommodât promptement, il ne jugea devoir attendre qu'on l'assiégeât. Il s'accommoda au plûtôt, avec le Roi, en rendant les prisonniers & tout ce qui avoit été gagné dans la Bataille du 6. de Juillet. Le Roi accorda au Duc, & à tous ceux de son parti, * des Lettres de pardon, & la neutralité pour la Principauté de Sedan, afin qu'elle ne fût pas exposée aux Courses des Espagnols. Lamboi alla cependant joindre le Cardinal-Infant prés d'Aire, comme je l'ai déja dit. Le Duc de Bouillon fut en personne à Dunchery, pour y faire la réverence au Roi; & l'on assûre que le Cardinal estimoit si fort sa conduite, dans toute cette affaire, qu'il dit, » que » si ce n'avoit été une rebellion, il l'auroit » préferée à toutes les entreprises du fameux » Spinola. Ainsi cet heureux Ministre vit un terrible orage, qui menaçoit sa tête, & qui avoit éclaté d'abord par une victoire signalée, se dissiper de lui-même, par la mort de l'un de ses plus grands Ennemis. Le Duc de Bouillon ne devint pas néanmoins son ami, pour cela, comme on le verra, dans l'histoire de l'année suivante.

† L'Evêque de Nice, § & les autres Agens du Cardinal de Savoie, & du Prince Thomas son Frere, obtinrent, aprés de longues négociations à Madrid, que l'on secourroit ces Princes, mieux qu'on avoit fait la Campagne

* *Voyez-les dans les Mem. d'Aubery. T. II. p. 736. & des Articles d'accommodement, dans Siri Mercur. T. II. Lib. I. p. 15.*

† *Ann.* 1642.

§ *Siri Mercur. T. II. Lib. I. p. 362.*

ne précedente. On accorda au Cardinal
munitions de guerre & de bouche, autant
l en falloit pour un an, pour le Comte de
e, & les pensions que l'on avoit promi-
lui & à son Frere. On donna ordre parti-
erement au Comte de Sirvela, Gouver-
: de Milan, de fournir exactement à ces
ices, ce qu'on leur promettoit. Mais com-
e Prince Thomas devoit être Géneral en
f de l'Armée d'Espagne, & partager l'au-
é avec Sirvela; ce dernier, envieux des
itages de ce Prince, n'oublia rien pour le
lre suspect à la Cour de Madrid, sans se
ier des intérêts de la Couronne, qui de-
doient qu'on ménageât ce Prince, qui au-
pû faire beaucoup de mal à la France, &
toit seul capable de commander l'Armée
gnole en Italie. Le Gouverneur de Milan
ya à Madrid des comptes, par lesquels il
issoit que les Princes de Savoie devoient
coup à la Thresorerie de Milan, loin de
voir demander à l'Espagne des arrerages
urs pensions. Quoi que le Comte Mas-
i, Agent du Prince Thomas, fît voir
ement la fausseté de ces comptes, le
ite Duc entêté de Sirvela, ne voulut
écouter. Les Princes de Savoie ayant
ces nouvelles de Madrid, penserent
tout de bon à se racommoder avec la
ce, & pour le faire avec plus de bien-
e, ils envoyérent dire au Comte de
la, que le Roi de France étoit prêt de
e les Places du Piémont, qu'il tenoit
uc de Savoie, pourvû que les Espa-
en fissent autant de leur côté. Le Com-
pondit, qu'il n'avoit aucun pouvoir de
r d'une affaire de cette consequence, ce
qui

qui donna lieu au Prince de renouveller toutes les plaintes, qu'ils avoient faites contre les Ministres d'Espagne, & de dire particulierement, que l'on voyoit par là que les Espagnols avoient dessein de dépoüiller la Maison de Savoie, & non de la secourir contre la France, comme ils l'avoient dit.

Il y eut diverses négociations là-dessus, & sur d'autres difficultez, entre les Princes de Savoie, & le Comte; mais enfin les Espagnols ne leur donnant pas la satisfaction, qu'ils demandoient, ils firent leur accommodement avec la France, & avec la Duchesse de Savoie, qui fut conclu à Turin, le * 14. de Juin. Pour le pouvoir faire avec sureté, ils firent auparavant courir le bruit que les François alloient assiéger Trino, dans le Montferrat, & prierent Sirvela d'y envoyer incessamment du monde. Le Comte donnant dans ce piége, tira les Espagnols qui étoient dans Yvrée, pour les faire marcher de ce côté-là; & depuis le Prince Thomas ne voulut jamais permettre qu'ils y rentrassent. Le Cardinal de Savoie fit aussi sortir de Nice Tuttavilla, qui y commandoit les Troupes Espagnoles, en le faisant embarquer seul, sans lui permettre de parler à personne, sur un Brigantin, sous prétexte qu'on avoit reçû avis qu'il vouloit surprendre le Château de Ville Franche. Il ne fut pas difficile, après cela, de mettre dehors les Troupes destituées de leur Chef; de sorte que le Cardinal se trouva en état de conclurre avec la France, & avec sa Belle sœur, sans rien risquer. Il épousa ensuite sa Niéce, Fille de la Duchesse de Savoie, quoi qu'il y eut

* *Voyez Siri. ibid. p. 615. & suiv.*

eut une très grande différence d'âge entre eux.

Le Duc de Longueville eut ordre d'aller commander l'Armée d'Italie, & le Prince Thomas prit des mesures avec lui pour regagner les places que les Espagnols tenoient en Piémont, & pour attaquer le Milanès, ce qu'ils commencerent à executer très-heureusement, pendant que l'Italie étoit brouïllée par la guerre des Barberins contre le Duc de Parme, comme je le dirai dans la suite.

Les Etats Généraux des * Provinces Unies, ayant résolu de demeurer cette année sur la défensive, les Espagnols n'eurent pas besoin de leur opposer un Corps d'Armée considérable. Ainsi ils tournerent toutes leurs forces des Païs-Bas, contre la France, & ils attaquerent Lens le 17. d'Avril, avec une Armée de vinq-cinq mille hommes, commandée par D. Francisco de Mello Gouverneur des Païs-Bas. D'Amisy, qui en étoit Gouverneur, s'aquitta si mal de son devoir, que l'Ennemi prit une partie des dehors, sans qu'ils lui fussent contestez, & y entra par composition le 19. Le Comte de Harcourt, qui commandoit dix mille hommes dans la Picardie, ayant sû cette lâcheté, le fit condamner à avoir la tête tranchée, par le Conseil de Guerre, si on le pouvoit saisir ; ou à être executé en effigie, dans la Place de Peronne, en cas qu'on ne le pût prendre. A la nouvelle du siége de Lens, le Maréchal de Guiche † avec un Corps d'Armée, qu'il avoit pour couvrir la Champagne, s'étoit mis en chemin afin de l'aller secourir ; mais ayant sû

* *Siri. Mercur. T. II. Lib. II. p.* 310.

† *Antoine de Grammont, qui fut fait Maréchal de France, le 22. de Septembre* 1461.

sû qu'il s'étoit rendu, il alla à Peronne, qui étoit le rendez-vous de l'Armée du Comte de Harcourt, avec qui il devoit se joindre.

Peu de jours après la prise de Lens, D. Francisco de Mello alla mettre le siége devant la Bassée, petite Place; mais que les François avoient très-bien fortifiée, selon l'usage de ce temps-là, depuis qu'ils l'avoient prise. Le Géneral Espagnol n'eût que faire d'avoir beaucoup de Pionniers, pour travailler à la circonvallation, parce qu'il étoit couvert de la Riviere de Lis, & de divers canaux dont le Païs est coupé, excepté d'un côté dans l'étenduë d'une lieuë, où il fit de si bons retranchemens, qu'il n'étoit pas possible de les forcer. Les François les étant allé reconnoître, au nombre de quinze mille hommes, n'oserent les attaquer, & quoi que le siége s'avançât lentement, à cause de la résistance de la Garnison, néanmoins les Espagnols emporterent peu à peu les dehors, & Bourdonné Gouverneur de la Place, qui n'avoit aucune esperance d'être secouru, la rendit le 13. de Mai, à des conditions honorables. La Garnison, qui avoit été forte de trois mille hommes, n'en avoit plus que deux mille quatre cens; dont plusieurs étoient malades, ou blessez.

L'Armée Espagnole demeura dans ses Lignes, jusqu'au 24. de Mai, après quoi elle se separa en deux Corps, pour obliger les François, qui étoient plus foibles qu'eux, à en faire autant. Le Comte de Harcourt alla camper prés d'Hêdin, à l'Abbaye de Cercamp, & le Maréchal de Guiche, près de Catelet, à celle de Honneçourt. Ce dernier s'étoit retranché assez legerement près d'un Bois,
qu'il

croyoit impénetrable à une Armée, de
qu'il n'avoit fait aucun retranchement
: côté-là. Soit que D. Francisco de Mel-
ı fût averti, ou non, il marcha droit
, avec la plus grande partie de ses Trou-
Pendant qu'elles attaquerent d'un côté
:tranchemens, de l'autre elles entrerent
le bois, en délogerent quelques Trou-
rançoises, qui y étoient, & se mirent en
lle entre le Bois & le Camp. Quoi que les
;ois se battissent avec beaucoup de coura-
k retournassent plusieurs fois à la charge,
ne ils étoient beaucoup inferieurs en
ɔre, il fallut enfin ceder & prendre la
. Ils perdirent quinze cens hommes, &
rent plus de deux mille prisonniers en-
:s mains des Espagnols, qui gagnerent
la plûpart des Drapeaux, tout le baga-
k cent mille écus en argent, destinez au
ment de l'Armée. Ils perdirent de leur
fort peu de monde, & ils auroient pû
presque toute l'Armée Françoise pri-
iere, s'ils l'avoient suivie avec plus de
:ur. Le Maréchal desesperé de se voir dé-
s'arrêta assez long-temps dans l'Abbaye,
sein de se laisser faire prisonnier, & ce
t qu'avec beaucoup de peine, qu'on l'o-
a de se retirer.
ɔrés la perte de cette Bataille, la Pi-
e, destituée de défense suffisante, crut
ir piller en peu de jours, parce que
oi qui étoit en Roussillon, comme je
rai dans la suite, ne pouvoit pas y met-
rdre. Mais le Géneral Espagnol, au lieu
rofiter de sa victoire, s'arrêta long-
s à déliberer s'il iroit en Allemagne, atta-
quer

Le 26. de Mai.

quer * le Maréchal de Guébriant ; où s'il entreroit en France, pour obliger les Armées, qui attaquoient le Roussillon & la Catalogne, à venir défendre le Royaume. On croyoit que D. Francisco de Mello ne manqueroit pas de prendre ce dernier parti, au moins aprés s'être reposé quelques jours ; mais il ne se résolvoit point, sous prétexte qu'il avoit ordre de Madrid de n'engager l'Armée dans aucune entreprise considérable ; parce que la Cour d'Espagne croyoit s'en servit dans une occasion dont je parlerai ensuite ; mais qui étoit déja passée, sans que le Gouverneur des Païs-Bas le sût.

Le Cardinal ayant reçu à Frontignan, où il étoit, la nouvelle de la défaite du Maréchal, qui avoit épousé une de ses parentes, & le chagrin mortel, où ce Général étoit, à cause de ce malheur, lui écrivit ce Billet, que j'ai crû devoir rapporter : *Les hommes font tout ce que la prudence & les occasions presentes leur suggerent, mais les évenemens sont dans la main de Dieu. Il n'y a point de Capitaine au monde, qui ne puisse perdre une Bataille, & quand ce malheur lui arrive, il doit se consoler, lors qu'il a fait ce qu'il a pû & dû faire, pour la gagner. Consolez-vous donc, mon pauvre Comte, & n'oubliez rien de ce qui dépendra de vous, pour empêcher que l'accident, qui vous est arrivé, n'ait de mauvaises suites. Si j'avois un bon bras, je vous l'offrirois, mais en quelque état que je sois, je suis entierement à vous.* Le 6. de Juin 1642. Les irrésolutions de D. Francisco de Mello tirerent le Maréchal de la crainte où il étoit, &

* *Le Roi le fit Maréchal de Narbonne ; aussi bien que la Mothe Houdancourt.*

& ce coup, qui étoit capable de perdre le Cardinal lui même, si les Espagnols en eussent sû profiter, n'ébranla en aucune maniere son autorité.

Enfin les desseins* du Grand Ecuyer, dont je parlerai bien-tôt, ayant été découverts, & le Duc de Boüillon arrêté, les Espagnols s'imaginerent que s'ils s'avançoient du côté de Sedan, les Duchesses de Boüillon, Mere & Femme du Duc Prisonnier, leur ouvriroient les portes de cette importante Place, pour se venger de ce qu'on venoit de lui faire; ou au moins leur accorderoient un passage libre, dans la Champagne. Mais les Duchesses, jugeant que la vie du Duc dépendoit de leur bonne conduite, le refuserent entierement au Général Espagnol, de sorte qu'il se retira autour de Mons, où étoit le Général Bec. Cependant † D. André Cantelmo ne laissa pas de faire une irruption, avec six mille Fantassins, & douze cens chevaux, dans le Bolonois, où il se saisit de divers Forts, & de plusieurs postes importans, entre les Villes de Graveline, de Calais, & d'Ardres. Mais le Comte de Harcourt, ayant envoyé promptement le Marquis de Seneterre, avec deux mille Fantassins, & six cens Chevaux, le suivit bien-tôt aprés lui même, & ils arrêterent d'abord les progrés de Cantelmo. Ensuite le Comte regagna en vingt-quatre heures, & avec une trés-grande facilité, ce que Cantelmo avoit gagné avec peine dans six jours. Le Bolonois ne laissa pas de souffrir beaucoup, de cette invasion des Espagnols; mais ils ne firent

* *Siri Mercur. T. II. Lib. II. p. 880.*
† *Au mois d'Août.*

firent aucune diversion des forces, que l'on employoit contre eux dans le Roussillon, & en Catalogne, & n'entreprirent plus rien de considérable dans les Païs-Bas, pendant le reste de cette année. Ainsi la mauvaise conduite du Comte-Duc & des autres Ministres Espagnols, fit perdre à la Couronne d'Espagne la meilleure occasion, qu'elle pût avoir d'humilier la France, en portant la guerre dans le cœur du Royaume, comme les François tâchoient de le faire, à l'égard de l'Espagne. On peut dire, en cette occasion, comme en plusieurs autres, que le peu de conduite du Comte-Duc faisoit admirer celle du Cardinal-Duc, qui auroit souvent paru trés-médiocre, s'il eût eu à faire avec des gens, dont la prudence eût été seulement commune.

Pour venir presentement aux affaires du Roussillon & de la Catalogne, dès le commencement de l'année, il avoit été résolu d'entreprendre la conquête du Roussillon, qui étoit absolument nécessaire, ou pour couvrir les Frontieres de France de ce côté-là, ou pour soûtenir la rebellion des Catalans, à qui il étoit difficile d'envoyer du secours, sans avoir le Roussillon. D'ailleurs la France prétendoit avoir des Droits sur cette Comté, ce qui a fait qu'elle ne l'a pas renduë depuis. Outre * ces raisons d'Etat, le Cardinal, qui s'apperçevoit que le Roi avoit quelque froideur pour lui, étoit bien-aise de l'engager dans une entreprise considérable, dans laquelle il n'étoit pas en état de se passer de ses conseils. Ce Prince qui avoit commencé à tomber dans la langueur, dont

* *Siri Mercur. T. II. Lib. II. p. 566.*

lont il mourut, * quelques mois aprés le
Cardinal, ne voulut pas d'abord faire ce
voyage, comme contraire à sa santé. Le pre-
mier Medecin étoit de cet avis, & le Grand-
Ecuyer le soûtenoit en secret auprés du Roi.
Mais le Cardinal fit en sorte que le premier
Medecin changeât de discours, & que le Roi
se résolût d'y aller. Il semble que le Cardi-
nal avoit seulement dessein que le Roi al-
lât en Languedoc, † sans se porter en per-
sonne au siége de Perpignan; au moins il le
témoigna, dans la suite.

Cette résolution étant prise, le Roi réso-
lut de faire marcher du côté de Narbonne
vingt-deux mille hommes des meilleures
troupes du Royaume, ausquelles celles,
qui étoient déja dans le Languedoc & dans le
Dauphiné, se devoient joindre, outre quan-
tité de Volontaires. Cependant le Maréchal
de Brezé, Vice-Roi de Catalogne, & la Mo-
the Houdancourt, avoient ordre d'observer
les Espagnols, sur les Frontieres de l'Arra-
gon, pour les empêcher d'envoyer du secours
dans le Roussillon, au travers de la Catalogne.

Avant que le Roi partît pour le Languedoc,
on mit ordre, autant qu'on le put, à la garde
des autres Frontieres de l'Etat, d'où le Roi
seroit éloigné pendant ce voyage. On or-
donna au Comte de Guébriant, qui comman-
doit toûjours les restes de l'Armée du Duc
de Wymar, de ne s'éloigner pas du Rhin, au-
prés duquel il étoit, dans l'Electorat de Colo-
gne, de peur que les Armées de la Maison d'Au-
triche en Allemagne n'entreprissent quelque

* *Le 14. de Mai 1643.*

† *Voyez la Lettre du Roi au Chancelier, qui est dans les Mem. d'Aubery T. II. p. 842.*

chose, contre la France. Le Prince d'Orange lui envoya une partie de sa cavalerie, aux instances pressantes du Cardinal, qui menaça les Etats de leur ôter les Régimens, que le Roi entretenoit dans leur Armée, s'ils ne secouroient le Comte en cette occasion, où les Espagnols avoient envoyé quatre-vingts Cornettes de cavalerie aux Impériaux, qui étoient aussi sur le Rhin. On envoya aussi trois mille hommes au Colonel d'Erlach en Alsace, pour la défense des Places qu'il y tenoit pour la France. Du Hallier commandoit dans la Lorraine, & le Comte de Grancey en Bourgogne. Le Duc de Bouillon devoit aller joindre l'Armée d'Italie, pour la commander, avec le Duc de Longueville. On pourvût aussi à la Picardie, à l'Artois, & à la Champagne, comme je l'ai déja dit.

Tout étant disposé de la sorte, le Cardinal conseilla au Roi de mener avec lui la Reine & le Duc d'Orleans, de peur qu'il ne se fit, pendant son abscence, quelque cabale contre son Ministere. Il jugeoit aussi qu'on ne pouvoit laisser les Fils de France, au Bois de Vincennes, sous une bonne garde, où ils ne courroient aucun risque. Ces étranges conseils, qui supposoient que l'Etat étoit en danger, si les personnes les plus interessées à sa conservation n'étoient sous les yeux, ou sous la garde du Ministre, donnérent lieu à ses Ennemis de dire, qu'il cherchoit à faire perir le Roi, & à se rendre Régent du Royaume. Peut-être n'y pensoit-il pas, mais cette maniere dure & fiére, avec laquelle il traitoit les premieres personnes de la Cour, augmentoit tous les jours le nombre de ses Ennemis, & faisoit dire des choses de lui, que

ıe l'on n'auroit autrement peut-être jamais
.tes. La Reine rompit le dessein, que le Roi
'oit formé de l'emmener, en lui disant tou-
en larmes, qu'elle ne souffriroit pas que
ɔn séparât d'elle ses Enfans ; & comme on
: les voulut pas exposer à un si long voya-
: , le Roi lui permit de demeurer avec
x à S. Germain. Le Prince de Condé fut
issé à Paris, avec le Titre de Régent, pen-
ınt l'absence du Roi, & deux cens hommes
ɔur sa garde.
Les Troupes marcherent, dès le commen-
ment de l'année, du côté de Lion, &
rent suivies du Maréchal de la Meille-
ye, qui les devoit commander, & du
icomte de Turenne, qui avoit la qualité
Lieutenant-Géneral. Le Duc de Bouillon
rendit aussi à Paris, le 22. de Janvier,
ıur y recevoir le Commandement des Ar-
ées d'Italie. Il fut voir ensuite le Roi à S. Ger-
ain, & le Cardinal à Ruel, où il fut parfai-
ment bien reçu. On dit néanmoins que le
ardinal l'avertit de bien prendre garde de
entrer plus dans aucun dessein, qui tendît
ɔrouiller le Royaume, & lui dit qu'une re-
ute seroit mortelle. Le Duc ne se mit gue-
en peine de cet avertissement, comme la
ite le fit voir, & la prédiction du Cardi-
ıl fut accomplie.
Avant que les Chefs partissent de Paris, le
ardinal les régala magnifiquement, dans
n Hôtel, avec Monsieur, & quantité de
rands Seigneurs. Dans la même Sale, il y
t une seconde Table pour les Dames, qui
t servie, avec la même magnificence. Le
pas fut suivi d'une Comedie, que l'on re-
esenta exprès.

Le Roi partit aprés la Chandeleur, accompagné du Cardinal, & ils se promettoient l'un & l'autre de porter la guerre jusqu'au milieu de l'Espagne, & de bouleverser cette Monarchie, en faisant soulever ses Sujets, aprés la conquête du Roussillon; mais ils ne savoient ni l'un, ni l'autre que la mort mettroit bien-tôt fin à tous les injustes projets que faisoient depuis tant d'années, l'un par foiblesse, & l'autre par ambition. Le Roi, arrivé à Lion, fit la revûë des Troupes, qui se trouverent autour de cette Ville, dans la place, & compta jusqu'à quinze mille Fantassins, & quatre mille chevaux.

Les Espagnols ayant eu avis des préparatifs du Roi de France, Sa Majesté Catholique fit publier des Lettres * de pardon pour les Catalans, s'ils rentroient dans leur devoir, avec promesse de leur donner toute sorte de satisfaction, sur leurs plaintes, & de leur conserver tous leurs Privileges. Mais ce remede, qui auroit été bon d'abord, ne produisit aucun effet, parce que les Catalans n'osoient pas s'y fier. Les Ministres d'Espagne furent aussi avertis, † dès les premiers jours de l'année, que la disette des vivres étoit si grande à Perpignan, qu'il auroit de la peine à tenir encore quelques semaines. Ils envoyerent donc des vivres à Collioure, qui devoient être escortez par six mille hommes, jusqu'à Perpignan. Mais le Maréchal de Brezé s'étant posté sur une petite Riviere, nommée Baranco, avec sept mille hommes, & huit cens chevaux, se mit en état d'en empêcher l'entrée. Cependant le Marquis

* *Le 4. de Janvier. Siri Mercur. T. II. Lib. I. p. 50.*

† *Siri Mercur. T. II. Lib. II. p. 133.*

quis de Torrecuse, qui commandoit les Troupes Espagnoles, trouva moyen de faire entrer de nuit dans Perpignan, quarante Mulets chargez de vivres, sans que les François s'en apperçussent. Peu de jours aprés, malgré le Maréchal, * Torrecuse conduisit encore du secours & des vivres dans la Place; mais ce ne fut pas sans combattre. Les François eurent néanmoins presque toûjours du dessous, dans trois ou quatre rencontres; & le Marquis, aprés avoir mis quelques Régimens dans Perpignan, ramena le reste de ses Troupes à Collioure, sans perte, quoi que les François le suivissent. De-là, où il laissa le Marquis de Mortare pour Gouverneur, il alla en Castille, où sa conduite fut beaucoup loüée. La Mothe Houdancourt surprit cependant un quartier des Troupes Espagnoles, commandées par le Marquis d'Inoyosa, à quelques lieuës de Valz, & l'obligea de se retirer à Tarragone. Le Maréchal de Brezé fit, peu de tems aprés, son Entrée solemnelle à Barcelone: & jura, au nom du Roi, † le 23. de Février, l'observation des Priviléges, & des Franchises des Catalans.

Le Roi partit le même jour de Lion, pour prendre le chemin de Narbonne. Etant à Valence, il donna de sa main le Chapeau de Cardinal à Mazarin, qui dés lors s'attacha uniquement au service de la Couronne. Le Roi, quoi qu'incommodé, ne laissa pas de se rendre ensuite à Narbonne, malgré le froid & les neiges. Il fit le 23. de Mars deux Maréchaux

* *Sur la fin de Janvier.*

† *Voyez en l'Abbé dans Siri Mercur. T. II. Lib. I. p. 137.*

§ *Ibid. p. 313.*

chaux de France, le Comte de Guébriant, & la Mothe Houdancourt. L'Armée ne retarda point non plus sa marche, à cause de la rigueur de la saison; & dès le 17. de Mars, elle alla assiéger Colioure, qui étoit défenduë par le Marquis de Mortare, avec trois mille hommes de garnison. Ce Port étoit nécessaire aux François, pour empêcher que les Espagnols ne secourussent par là le Roussillon, & pour s'en servir eux-mêmes. Le Comte-Duc en connoissant l'importance, envoya ordre à D. Pedro d'Arragon, Marquis de Powar, qui commandoit l'Armée de Catalogne, de s'avancer, avec toute sa Cavalerie, jusqu'à Collioure, & de hazarder tout, pour secourir cette Place. Le Marquis lui representa la difficulté qu'il y auroit à traverser la Catalogne, Païs montueux, & plein de défilez, malgré la Mothe Houdancourt, qui faisoit garder tous les passages, avec beaucoup de soin. Outre cela c'étoit commettre une imprudence extrême, que de hazarder la seule cavalerie, que l'Espagne avoit de ce côté-là, pour sa défense. Comme le Comte étoit un homme opiniâtre, & qui affectoit d'avoir des sentimens particuliers, il ne changea point d'avis, & fit envoyer de nouveaux ordres au Marquis, qui se disposa à les exécuter, à quelque prix que ce fut. Aprés avoir fait quelques mouvemens, pour cacher sa marche aux Ennemis, il prit le chemin de Ville Franche à Martorel, avec trois mille cinq cens chevaux. Mais le 26. de Mars, il ne put empêcher que le Maréchal de la Mothe, qui soupçonnoit son dessein, ne taillât en piéces une partie de son Arriere-garde, au passage de la Riviere d'Hrbergue,

Deux

ux jours aprés, la Mothe attaqua de nou-
.u les Espagnols, au passage d'une autre
viere, la passa aprés eux, & les contrai-
t de se retirer dans un Bois, aprés leur
oir tué beaucoup de monde; de sorte que
Pedro d'Arragon résolut enfin, malgré
ordres réïterez de Madrid, de retourner
Tarragone. Comme il n'avoit pris que
s-peu de vivres avec lui, croyant tra-
ser la Catalogne en peu de jours; ils
irent à lui manquer, & les François, d'un
re côté, tenant perpétuellement son Ar-
e en haleine, ses Troupes se trouvérent
raordinairement fatiguées, avant que
voir pû rien executer. Enfin le 31. de
rs, ayant été investies de toutes parts,
les François, & par les Catalans, sans
uver moyen d'échapper; D. Pedro d'Ar-
on se rendit prisonnier de guerre au Ma-
hal, avec environ deux mille chevaux.
nsi, le mauvais conseil du Comte-Duc
périr les principales Troupes, que l'Es-
gne eût pour sa défense, en les engageant
is une entreprise trés-difficile à tout au-
, & absolument impossible au Marquis
Povar. Les Géneraux François donne-
t d'abord la liberté aux Portugais, parce
ils étoient en guerre avec l'Espagne, &
t le reste fut envoyé en Languedoc, &
Provence. On accusoit le Marquis de Le-
iès d'avoir donné au Comte-Duc le con-
d'envoyer D. Pedro d'Arragon, dans le
ussillon, & peut-être qu'il le fit, afin de
re voir à l'Espagne, qu'il n'étoit pas le seul
uvais Géneral, qui commandât ses Ar-
es, & la difficulté qu'il y avoit à surprendre
François.

Ce-

Cependant le Maréchal de la Meilleraye s'étoit rendu maître de la Ville de Collioure, & il ne restoit plus que le Château, qui est sur un Rocher, & que l'on desesperoit de pouvoir prendre par force. Mais une mine, dont on n'attendoit presque aucun effet, parce que le Rocher avoit empêché, qu'on ne la pût pousser assez loin, remplit en joüant le puits de ce Château, où il n'y avoit aucune autre eau que celle-là, & obligea la Garnison à se rendre, quand on y pensoit le moins. Elle capitula le 10. d'Avril, & le Château S. Elme: qui est sur un Rocher inaccessible au dessus du Port, fut aussi compris dans la Capitulation, quoi qu'il pût encore tenir plusieurs jours.

Ensuite on alla reconnoître Perpignan; & le Roi ayant eu avis que la Place n'avoit que peu de vivres, voulut la prendre plûtôt par la famine, que par la force; parce qu'il y avoit une puissante Garnison dedans, & que la Citadelle sur tout étoit si forte, par sa situation naturelle, & par l'art, qu'il n'auroit pas été possible de réduire cette Place, en l'attaquant, sans y perdre beaucoup de gens. D. Flores d'Avila en étoit Gouverneur, & avoit pour Lieutenant D. Diego Cavalliero, & ils paroissoient disposez à la défendre, jusqu'à l'extremité. Le Roi s'y rendit néanmoins en personne, & fit lui-même le plan des Lignes de Circonvalation & de Contrevallation.

L'Espagne se trouvoit, en cette conjoncture, dans un extrême embarras. Elle se voyoit sans argent, sans Armée aguerrie, & sans Chefs pour la commander; pendant que d'un côté les Portugais se soustrayoient à son obéissance,

ſance, & tenoient tout le voiſinage en allarme, & que de l'autre la France lui enlevoit le Rouſſillon, & la Catalogne. Les Miniſtres du Roi Catholique étoient perpetuellement aſſemblez, ſans rien conclurre; parce que quelques uns étant d'avis que le Roi allât en perſonne dans les Royaumes d'Arragon, & de Valence, pour en aſſembler les Etats, & pourvoir de plus près aux beſoins de la Catalogne; le Comte-Duc s'y oppoſoit ſous-main, de peur que le Roi, qui ne voyoit rien que par ſes yeux, ne s'apperçût par lui même des mauvais ordres, que ſon Favori donnoit partout. La Nobleſſe & le Peuple ne laiſſoient pas de ſe plaindre tout haut, de ce que le Comte-Duc faiſoit perdre le tems au Roi en déliberations, dans la plus belle ſaiſon de l'année, quoi que le Roi de France ſe fût mis en campagne, avant la fin de l'hiver. Le Comte-Duc n'étoit nullement capable de prendre une bon réſolution, & encore moins de l'executer avec la promptitude néceſſaire, dans une occaſion auſſi preſſante, & le Roi commençoit à s'en appercevoir, un peu trop tard, pour la Couronne d'Eſpagne. Enfin il réſolut d'aller en Arragon, malgré les artifices de ſon Favori; mais il auroit fallu faire ce voyage dès l'année précedente, avant qu'il y eût un ſi grand nombre de Troupes Françoiſes dans la Catalogne, & dans le Rouſſillon.

Le Maréchal de la Mothe ayant, en ce même tems-là, reçû un nouveau renfort de Troupes, penſa à prévenir le Roi d'Eſpagne, & entra dans le Royaume de Valence. Mais après y avoir aſſiégé pluſieurs jours Tortoſe, & y avoir perdu beaucoup de monde, il fut

seulement quelques onces de pain p
chaque Soldat, avec quelque peu d
de cheval. La Nation Espagnole, n
ment sobre & patiente, supportoit as
cement cette maniere de vivre, & l
chal de la Meilleraye, qui avoit ét
qu'on employât la force contre le
gez, commençoit à s'impatienter,
long blocus. Il disoit qu'en attaquan
ce, on obligeroit le Gouverneur d
buer les vivres plus liberalement, p
ner de la force & du courage aux S
& que par consequent on les cons
plûtôt; mais le Roi demeura toûjou
ses premiers sentimens, pour épar
sang de ses Sujets. Les Espagnols am
le plus grand nombre de Troupes qu'
voient, & ils avoient déja, auprés
ragone, dix mille hommes, sous
quis de Leganès, & six mille Fantas
deux mille chevaux, sous le Marquis
recuse. Ce dernier devoit venir par m
ses, & secourir Perpignan, & l'autr
combattre le Maréchal de la Mothe. L

huit cens hommes dans Monzon, pour avoir toûjours l'entrée ouverte dans le Royaume d'Arragon, retourna à Lerida; pour observer les Espagnols en Catalogne, & s'y opposer à leurs desseins.

Le Roi Catholique partit enfin le 24. d'Avril, avec un très-petit cortege, & sans aucunes Troupes. Le Comte Duc, qui auroit dû faire en sorte que quelques Officiers des Armées de ce Prince partissent avec lui, pour l'entretenir sur les affaires de la Campagne, le fit accompagner par une Troupe de Comediens, afin que son voyage fut le plus lent qu'il seroit possible, & en effet il employa tous les mois de Mai & de Juin, pour s'avancer jusques sur les Frontiéres du Royaume de Valence, quoi que le Marquis de Leganès le pressât de s'approcher, parce que son Armée manquoit de tout, & que les Peuples de ce Royaume ne vouloient point contribuer à l'entretenir. Enfin il s'avança à Molina, sur les Frontiéres d'Arragon. On y tint plusieurs fois Conseil de Guerre, & il fut conclu, que l'on enverroit les Marquis de Torrecuse par terre, dans le Roussillon, au travers de la Catalogne; pendant que les Marquis de Leganès & de Tavara, amuseroient les François & les Catalans.

Au commencement de Juillet, il y eut un combat, sur les côtes de Catalogne, entre les Armées Navales de France & d'Espagne, pendant deux jours, sans grande perte ni de part, ni d'autre; mais qui porta beaucoup de préjudice aux Espagnols, qui ne pouvoient presque esperer de sauver le Roussillon, sans battre la Flotte Françoise. Cette derniere se retira à Barcelone, & l'Espagnole à Majorque. A

peine ce combat étoit-il commencé, qu'un homme, se disant envoyé du Duc de Ciudad-real, Amiral de la Flotte Espagnole, se mit en chemin pour porter nouvelle au Roi, que le Duc avoit remporté une entiére victoire, & avoit pris aux François seize Vaisseaux & dix Galeres. En y allant, cet homme fit part de son dessein à un nommé Perazza, Capitaine dans le Régiment de Mortare. Ce dernier, pour gagner le Régal, que le porteur d'une si bonne nouvelle auroit sans doute du Roi, prit adroitement les devants, & remplit la Cour de joie, avant que l'autre arrivât. L'autre arrivant ensuite passa pour un nouveau Courrier, qui confirmoit ce qu'avoit dit le précedent. Le Roi & le Favori pleins de joie, sans examiner ces porteurs de nouvelles, expédierent Dominique d'Herrera à la Reine, pour lui en donner avis, & la Reine lui fit donner trois cens écus, & une chaîne d'or. En même-tems, on envoya dire au Marquis de Torrecuse, qui étoit en marche, de s'arrêter où il seroit, jusqu'à nouvel ordre; parce que la victoire, que la Flotte venoit de remporter, ouvroit aux Troupes d'Espagne le passage de la mer, & ainsi on lui fit manquer l'occasion de secourir Perpignan.

Peu de tems après, il arriva une Barque à Veneros, qui apporta la veritable rélation du combat, & la Cour l'ayant apprise, se trouva extrémement confuse, d'avoir crû si legerement une chose de cette importance, & d'en avoir donné par tout de faux avis. De l'extrême joie, le Roi passa à l'extrême frayeur, & envoya un second ordre au Marquis de Torrecuse; par lequel il lui défendoit de hazarder quoi

quoi que ce fût sans avoir reçû de nouveaux renforts. Il se joignit ensuite au Marquis de Mortare, qui venoit de Sarragoce, & ils marcherent ensemble à Tarragone, au nombre de quatre mille chevaux, & de douze mille Fantassins. Le Roi demeura encore quelque tems à Molina, & ensuite alla à Sarragoce, où il demeura jusqu'au mois de Septembre, & comme il ne prenoit point de résolution, sur les affaires de la guerre, l'Armée Françoise du Roussillon demeura tranquillement dans ses postes, autour de Perpignan, jusqu'à ce que la Place se rendît.

On peut dire qu'une partie des pertes, que faisoit la Couronne d'Espagne, & la plûpart des avantages que la France remportoit sur elle, étoient des effets de la prudence du Cardinal Duc. Cependant peu s'en fallut qu'il ne fût assassiné, ou ne survêcût à sa faveur; au milieu de tant d'évenemens si favorables à la Couronne.

Le Grand-Ecuyer étoit devenu son ennemi, comme je l'ai dit, & ne songeoit plus qu'à le perdre. Il crut pour cela avoir nécessairement besoin du secours de Monsieur, qui n'avoit jamais aimé ce Ministre, & qui en ayant reçû toutes sortes de chagrins, le haïssoit, malgré toutes les réconciliations qui s'étoient faites. Ainsi il ne fut pas difficile à Cinq-Mars de le gagner, en lui representant que le Cardinal,* qui voyoit le Roi incommodé, travailloit à se faire nommer Régent du Royaume, par son Testamment, à l'exclusion de tous ceux qui y pouvoient prétendre. Le Duc, qui ne souhaitoit rien,

* *Voyez Siri Mercur. T. II. Lib. II. p. 571.*

avec plus de passion, & qui connoissoit l'ambition du Ministre, le crut facilement, & eut plusieurs conférences secretes avec le Grand Ecuyer, pour chercher les moyens de perdre le Ministre. Mais comme le Duc d'Orleans n'étoit pas propre à trouver aucun expédient, le Grand Ecuyer crut devoir faire venir à Paris le Duc de Bouillon, qui étoit engagé dans le même dessein. Il le fit prier de s'y rendre, dans le même tems que le Cardinal lui envoya un Courrier; pour l'obliger de venir, avant que le Roi en partît, afin d'y recevoir ses ordres, pour aller commander l'Armée d'Italie. Il y vint, & vit le Grand-Ecuyer à Paris & à S. Germain, * où ils conclurent qu'il falloit traiter avec l'Espagne, pour en avoir une Armée qui couvrît Sedan, & qui fût capable de donner une bataille, comme l'année précedente; sans quoi on ne pourroit pas défendre Sedan, contre les Armées de France, qui étoient en Champagne, en Picardie, & dans l'Artois. Ils arrêterent encore entre eux, que l'on traiteroit avec le Roi d'Espagne, au nom de Monsieur, qui donna les Lettres & les Mémoires nécessaires à Fontrailles, pour s'adresser en son nom au Comte-Duc. Ce dernier arriva heureusement à Madrid, & † conclut un Traité avec le Comte-Duc, par lequel le Roi d'Espagne prometroit de donner à Monsieur douze mille Fantassins, & cinq mille chevaux de vieilles Troupes, outre quatre cens mille écus contans, pour en lever d'autres. Monsieur promettoit de

* *Voyez la Relation de Fontrailles, dans les Mémoires de Montresor.*

† *Signé le 13. de Mars. Voyez Siri, ibi. p. 572.*

de ſon côté de ſe rendre dans une Place de ſûreté, qui étoit Sedan, pour ſe mettre à la tête de cette Armée, & entrer en France, à deſſein d'obliger le Cardinal de conſentir à la Paix entre les deux Couronnes, ce que l'on diſoit être la fin du Traité. Mais dans le fonds, ce n'étoit que pour faire chaſſer le Cardinal, en faiſant une guerre civile en France, & le Duc d'Orleans ne ſe ſoucioit pas plus du bien des Peuples, que le Miniſtre du Roi ſon Frere.

Le Cardinal s'appercevoit facilement que le Grand Ecuyer machinoit quelque choſe contre lui, mais il ne ſavoit rien du détail de ſes deſſeins. Le bruit couroit que l'affection que le Roi avoit euë pour ce Miniſtre, étoit fort diminuée, & que Cinq-Mars avoit beaucoup plus de part à la faveur du Roi. Le Cardinal craignant que ce bruit, que ſes Ennemis répandoient par tout, ne devînt veritable, s'il ne l'étoit pas encore, ne voulut pas perdre le Roi de vûë, dans ſon voyage de Rouſſillon. Ils logerent, pendant toute la route, dans les mêmes lieux; quoi qu'avec beaucoup d'incommodité, & qu'auparavant, ils euſſent toûjours accoûtumé de loger en differens lieux. Outre cela, le Cardinal eut ſoin de voir le Roi tous les matins, & tous les ſoirs, afin de diſſiper par ſa preſence, tout ce que l'on pourroit faire, pour gagner l'eſprit du Roi, contre lui, & comme le Grand-Ecuyer n'approchoit pas de l'habileté du Miniſtre, dans l'art de ménager l'eſprit d'un Prince aſſez difficile, le Cardinal rompoit facilement toutes les meſures du Favori.

On aſſure que ce dernier avoit eu plus d'u-

ne fois dessein de tuer le Cardinal, * mais que ni le Duc d'Orleans, ni De Thou, à qui il en avoit parlé, n'avoient pû donner leur approbation, ni leur consentement à cet attentat. D'autres disent, † que le Grand Ecuyer étoit convenu avec Monsieur, d'executer ce projet dans le voyage de Languedoc; mais qu'en ayant trouvé l'occasion à Briare, il n'avoit pas osé l'executer dans l'absence de Monsieur, que la goutte avoit empêché de suivre le Roi. Il eut encore un semblable dessein à Lyon, où un grand nombre de Noblesse d'Auvergne l'étoit venuë voir, & il le † proposa au Roi, qui le rejetta avec détestation, quoi que d'ailleurs il parût quelquefois mécontent du Cardinal, & souffrît que Cinq-Mars parlât mal de lui. Pendant ce temps-là, le Duc d'Orleans tâcha d'attirer dans son parti le Duc de Beaufort, qui étoit de retour d'Angleterre, & qui demeuroit à Vendôme. Mais le Duc qui savoit que l'Abbé de la Riviere, Chapelain de Monsieur, ne tâchoit d'engager son Maître & ses amis dans quelque méchante affaire, qu'afin d'en faire son profit, en les trahissant, ne voulut jamais y entrer.

Cependant le Grand-Ecuyer, qui auroit dû entretenir la bonne volonté, que le Roi avoit pour lui, par beaucoup de complaisance, pour toutes ses volontez, & en applaudissant à tous ses discours, prenoit plaisir à le contredire, & s'éloignoit le plus qu'il pouvoit de la personne du Roi, dans le temps que le Roi souhaitoit le

* *Fontrailles dans sa Relation.* † *Siri ibid. p. 377.*
§ *Voyez la Lettre du Roi au Chancelier, dans le T. II. des Mem. d'Aubery, p. 842. & celle du Cardinal au Roi, dans les Mem. de Montresor. p. 203.*

le plus qu'il fût auprés de lui. Quand ses amis l'avertissoient qu'il se perdroit ; par cette mauvaise conduite, il leur disoit, qu'il ne pouvoit souffrir la mauvaise odeur de l'haleine du Roi. Après cela, il n'y a pas lieu de s'étonner si le Cardinal ruina un jeune homme si fier, & si imprudent. Aussi s'apperçut on à Narbonne que l'amitié, que le Roi avoit euë pour lui, étoit considérablement diminuée.

Le Cardinal tomba alors extrêmement malade, dans cette Ville, d'un mal de bras, qu'il avoit déja eu, & de deux abcès, qui se formerent dans sa poitrine, comme je le dirai en parlant de sa derniere maladie. Ses parens le crurent mort, & il fit son Testament, * qu'il ne put signer, le 23. de Mai. On dit que le Grand-Ecuyer, craignant que le refroidissement qu'il remarquoit dans le Roi, ne fût un avant coureur de sa disgrace, avoit absolument résolu de se défaire du Cardinal ; mais qu'ayant appris des Medecins, qu'il ne pouvoit vivre que peu de semaines, il avoit mieux aimé le laisser mourir de maladie, que de hâter sa mort par une violence, qui pourroit bien être fatale à celui qui en seroit l'Auteur. La mauvaise intelligence du Cardinal & du Grand-Ecuyer étoit cependant devenuë si publique, que dans le Champ de Perpignan, toute l'Armée étoit divisée en deux Factions, dont l'une se nommoit des Royalistes, & l'autre des Cardinalistes, & il sembloit que les plus braves de l'Armée se déclarassent pour la premiere.

Le Roi étant dans l'Armée, y tomba dange-

reuse-

* *Voyez à la fin de la Vie du Card. par Auber[y].*

reusement malade, mais son mal ne dura pas. Cependant le Grand-Ecuyer s'assura des Gardes & des Suisses, & fit promettre aux Officiers qu'ils serviroient le Duc d'Orleans, dans la contestation, qui alloit naître entre lui & le Cardinal, touchant la Régence. Les Maréchaux de Schomberg & de la Meilleraye étoient Chefs du parti contraire; mais si le Roi fût mort, il y avoit grande apparence, qu'ils auroient succombé. Cependant la faveur du Grand-Ecuyer diminuoit tous les jours, & il ne lui en restoit presque plus que l'apparence, qu'il conservoit le plus qu'il pouvoit. Le Roi n'avoit plus avec lui les longues Conférences, qu'il avoit auparavant, dès qu'il étoit couché. Cela faisoit que Cinq-Mars pressoit incessamment Monsieur de se retirer à Sedan, pendant que le Roi le pressoit de son côté de venir à Perpignan. Mais le Duc ne s'ébranloit ni pour l'un, ni pour l'autre. Il n'obéïssoit pas au Roi, sous prétexte de sa goutte, pour laquelle on lui avoit conseillé d'aller aux Eaux de Bourbon, & il n'alloit point à Sedan, parce qu'il falloit avoir pour cela un ordre par écrit du Duc de Bouillon, pour le Gouverneur de cette Place, & que l'on avoit oublié de le lui demander, avant qu'il passât les Monts. Il fallut donc l'envoyer querir, & l'on chargea de cette commission De Montmor, à qui le Duc de Bouillon, qui ne le connoissoit pas, refusa de donner l'ordre qu'on lui demandoit. On y envoya donc le Comte d'Aubijoux, Domestique de Monsieur, qui partit habillé en Capucin.

Cependant le Cardinal étant toûjours malade à Narbonne, & le Roi près de Perpignan,

le

Ministre eut nouvelle d'Espagne, que l'on
ait vû plusieurs fois un François, dans
nt ichambre du Comte-Duc, & le bruit
iroit par tout que les Ennemis du Cardi-
avoient traité avec les Espagnols. Mais
i'avoit pas encore été possible au Mini-
: d'avoir aucune Copie de ce Traité. Cela
enoit dans une inquiétude perpétuelle, &
it prier le Roi de venir à Narbonne, sous
texte de l'entretenir d'affaires de la der-
re importance ; mais ce fut inutilement,
Roi ne voulut jamais quitter le blocus de
pignan. Le Cardinal remarqua encore que
Roi s'informoit assez négligemment de sa
té ; ce qui le fit craindre que ses Enne-
s n'eussent entiérement gagné son esprit.
ne se crut pas en sûreté à Narbonne,
sous prétexte que l'air de cette ville ne
étoit pas bon, & qu'on lui avoit conseil-
de prendre les Eaux de Tarascon, il en
tit, & lors qu'il vouloit prendre un
emin, il faisoit courir le bruit aupara-
it, qu'il en alloit prendre un autre ; il en
ingeoit souvent, & il s'embarqua même
Agde, pour faire une partie du chemin
mer, afin qu'en cas de besoin il pût se
irer en Italie. On dit encore qu'il faisoit
ir son argent tout prêt, pour le faire em-
ter au premier ordre, aussi bien que ses
rreries.

Ce fut alors que le bruit courut qu'il alloit
e disgracié, & l'on trouve un Billet du
i, du 3. de Juin, qui l'assura, *que quelques*
its que l'on fit courir, il l'aimoit plus que ja-
is, & qu'il y avoit trop long-tems qu'ils étoient
emble, pour se jamais séparer, ce qu'il vouloit
bien

' *Aubery Mem. T. II. p.* 841.

bien que tout le monde sût. Ce Billet devoit le rassurer, mais la conduite imprudente du Grand-Ecuyer, qui ne sût ni cacher son dessein, ni se conserver la faveur du Roi, le mettoit encore plus en sûreté.

Pendant que Monsieur & le Grand Ecuyer déliberoient sur ce qu'ils auroient à faire, sans prendre aucun parti; le Cardinal reçût un Paquet, où il trouva une Copie du Traité de Madrid. Quelques uns disent que ce fut le Nonce d'Espagne, qui le lui envoya, d'autres nomment d'autres personnes. Si les Espagnols eurent l'imprudence d'en laisser tirer copie, ils commirent une faute énorme, & si cette copie vint des Conjurez, ç'en fut encore une plus grande. Quoi qu'il en soit, le Cardinal ayant recouvré une copie de ce Traité, il envoya Chavigny au Roi, pour la lui faire voir, & le prier de faire arrêter Cinq-Mars. Quoi que le Roi eût conçû du dégoût pour son Favori, Chavigny eût toutes les peines du monde à le faire résoudre à remettre ce criminel entre les mains de la Justice. Il se mit à genoux, pour prier Dieu qu'il lui inspirât la résolution la plus avantageuse, & il envoya querir le P. Sirmond Jesuite, son Confesseur, pour lui demander son avis. Le Pere Confesseur ne manqua pas de dire que, dans un crime si énorme, le Roi ne pouvoit faire difficulté de faire arrêter son Favori. Selon l'usage de Loüis XIII. faire arrêter quelqu'un, pour crime d'Etat, & le faire mourir, c'étoit à peu prés la même chose, comme s'il lui eût été défendu de faire grace, une fois en sa vie, à quelques-uns des Ennemis du Cardinal.

Il étoit difficile d'arrêter le Grand Ecuyer ans l'Armée, où il étoit extrêmement aimé, cause de quoi le Roi prit la résolution d'al- :r à Narbonne, sous prétexte qu'il avoit la évre, quoi qu'il n'y eût jamais voulu aller, endant que le Cardinal y étoit. Dès lors il ouhaita de s'aboucher avec ce Ministre, our mettre ordre aux affaires de la Picar- ie, qui étoit en danger, par la défaite du Maréchal de Guiche. Etant donc allé à Nar- onne, pendant que le Ministre étoit à Taras- on; le Grand-Ecuyer, à qui sa Charge ne ermettoit pas de s'éloigner du Roi, l'y sui- 'it, encore qu'on l'eût averti que ses des- eins étoient découverts. Ainsi il fut arrêté e 14. de Juin, quoi qu'il se fût caché, & ju'on n'eût fait inutilement fouiller les mai- ons une fois, car il ne put s'enfuir, parce que e Roi avoit donné ordre auparavant de faire ermer les Portes de la Ville. On fit aussi ar- êter De Thou, la nuit de devant, avec Cha- vignac, Huguenot, & quelques-uns de leurs gens. Ces deux derniers furent ensuite menez i Tarascon, sous bonne garde, & l'autre dans a Citadelle de Montpellier.

Cependant Ossonville, Lieutenant des Gar- les du Duc de Bouillon, & qui étoit de sa part uprés du Grand Ecuyer, dès qu'il sut qu'il étoit arrêté, prit la poste pour en aller porter la nouvelle au Duc, afin qu'il prît ses mesures là- dessus. Il passa par Monfrin, Bourg du Lan- guedoc, vis-à-vis de Tarascon, de l'autre côté du Rône, où étoit le Vicomte de Turenne, & crut lui devoir dire cette nouvelle. Le Vi- comte, qui ne savoit rien de toute cette in- trigue, & qui croyoit que le Cardinal n'en sauroit peut-être encore rien, jugea qu'il lui

feroit

feroit plaisir de l'en avertir, & lui fit dire, en même temps, qu'il tenoit cette nouvelle d'Offonvile, qui alloit en Italie. Le Cardinal n'eût pas plûtôt appris cela, qu'il fit partir un homme, avec les ordres nécessaires pour faire arrêter Offonville, qu'il atteignit à Valence, & qui fut mis en prison. On avoit déja envoyé* ordre à Aiguebonne, Du Plessis Prâlain, & Castellan, Maréchaux de Camp dans l'Armée d'Italie, d'arrêter le Duc de Bouillon. Cet ordre fut § éxécuté à Cazal, quoi que le Duc se fût caché promptement, dans le temps que Couvonges, Gouverneur de la Place, étoit allé querir l'ordre du Roi, pour le lui faire voir. Ainsi le Duc & le Grand Ecuyer furent pris, sans pouvoir échapper, en partie par leur imprudence, & en partie par une espece de bonheur, qui étoit comme attaché aux desseins du Ministre, à qui trés-peu de ses Ennemis échapérent, pendant qu'il se tiroit heureusement des plus éminens dangers. On garda quelque temps le Duc, dans la Citadelle de Cazal; & au mois d'Aoust on le fit transporter à Lion, dans la Prison de Pierre Ancise.

Le Duc d'Orleans ayant appris que le Grand-Ecuyer étoit arrêté, au lieu de chercher les moyens de sauver ses Amis, eut la même foiblesse qu'à l'ordinaire. Comme il se crut découvert, il envoya de Moulins, où il étoit, l'Abbé de la Riviere au Roi, pour lui avouer sa faute, & pour lui en demander pardon. Il écrivit, en même tems, des Lettres, †dattées du 25. de Juin, au Roi, aux Cardinaux de Richelieu & Mazarin, & aux Secretaires d'Etat De Noyers & Cha-

* *Datté du Camp devant Perpignan, du 12. de Juin.* ...ry. *Mem. T. II. p.* 759. § *Le* 23. *de Juin.* † *Voyez-les dans les Mem. de Montresor. p.* 162.

Chavigny, pleines de bassesses & de mensonges; ou pour demander grace, ou pour prier le Cardinal Mazarin, & les deux Secretaires, de l'aider à l'obtenir. Le Duc brûla néanmoins l'original du Traité, que Fontrailles lui avoit apporté d'Espagne, & n'en garda qu'une copie, qu'il auroit pû brûler aussi; de sorte que s'il eût eu de la fermeté, on n'auroit pû le convaincre de rien. Le Roi lui pardonna, aprés cet aveu précipité, à condition qu'il iroit à Nisy, en Savoie, Maison du Duc de Nemours, où il demeureroit, avec deux cens mille livres de pension, qui lui seroient assignées, & que le reste de ses revenus seroit arrêté, pour satisfaire ses créanciers. Monsieur souhaita de voir le Roi, avant que d'y aller, mais le Roi le lui refusa, & le Marquis de Villeroi eut ordre de l'accompagner On avoit eu d'abord dessein de l'envoyer à Venise, * comme il paroît par plusieurs Lettres; mais on changea ensuite d'avis. Il n'alla pas non plus à Nisy, & il semble qu'on feignoit de le vouloir faire sortir du Royaume, pour l'obliger de dire tout ce qu'il savoit.

Cependant les Secretaires d'Etat eurent soin d'entretenir le Roi en mauvaise humeur contre les Prisonniers; & comme les Abbez d'Effiat & de Thou, voulurent interceder pour leurs Freres, il leur envoya dire qu'il ne vouloit pas les voir. Il continuoit toûjours à être malade, & avoit résolu de retourner à Paris, mais avant qu'il partit le Cardinal obtint de lui qu'il se feroit porter à Monfrin, à une lieuë de Tarascon, pour l'y voir. Pour cela on dressa dans la même Chambre, où le Cardinal étoit couché, un autre lit pour le Roi, que l'on mit dessus

* *Voyez les Mem. de Montresor. p.* 170. 175. 195.

dessus en arrivant. Il n'y avoit que Dé Noyers & Chavigny, qui fussent presens à cette visite. On dit que le Cardinal aprés avoir décrit, avec beaucoup d'exaggeration, les services qu'il avoit rendus à la Couronne, reprocha au Roi qu'il avoit fomenté des machinations contre sa personne, en souffrant que le Grand-Ecuyer demeurât auprés de lui, aprés les desseins qui avoient éclatté & que Sa Majesté avoit bien su qu'il avoit. Ce discours tira des larmes des yeux du Roi, qui raconta au Cardinal tout ce qui s'étoit passé à son desavantage, au Camp de Perpignan, & qui étoit venu à sa connoissance, & lui promit d'abandonner les Conjurez à la Justice. Ensuite le Roi prit le chemin de Lion, & le Cardinal demeurant encore à Tarascon, lui fit demander, par les * Secretaires d'Etat, *si en choses importantes & pressées, il donneroit les ordres de ce qu'il jugeroit à propos, pour son service, comme Sa Majesté le lui avoit commandé plusieurs fois*. En cas que le Roi le voulût, il souhaitoit qu'il le lui écrivit, comme de son propre mouvement. Le Roi ne manqua pas de faire ce qu'il desiroit, & lui écrivit une † Lettre du dernier de Juin, dans laquelle il lui dit, qu'étant contraint par la consideration de ses affaires, & par l'état de la santé du Cardinal, de le laisser en Languedoc; son intention étoit qu'il y fit les choses, qui regarderoient l'Etat, avec la même autorité que si lui-même y étoit; & qu'il pourvût aux affaires pressées, sans lui en donner avis. Le Cardinal répondit § au Roi,

* *Montres. Mem. p.* 161.

† *Aubery. Mem. T. II. p.* 841.

§ *Le* 2. *de Juillet. Montres. p.* 181.

Roi, que comme il n'avoit jamais abusé des honneurs qu'il lui avoit plû de lui faire, il useroit du pouvoir, que Sa Majesté lui donnoit, avec toute la modération qu'il devoit.

Le Duc d'Orleans avoit bien avoué d'abord, en géneral, qu'il avoit eu des liaisons avec le Grand-Ecuyer, & avec le Duc de Bouillon, & promis d'en dire le détail au Cardinal; mais on souhaitoit qu'il mit par écrit ce détail. On eut quelque peine à l'obtenir, mais enfin il fit une Déclaration du 7. de Juillet, * où il dit tout ce qu'il savoit. Elle est dattée d'Aigueperce, en Auvergne, où on lui avoit permis de s'arrêter, au lieu d'aller en Savoie. Enfin il s'engagea à faire tout ce que l'on voudroit, pour convaincre ses Amis de la Conspiration, qu'ils avoient faite, à condition qu'on le laissât vivre dans le Royaume, en particulier, & sans aucun train, que celui que le Roi lui voudroit donner.

Le Duc de Bouillon ayant su que le Duc d'Orleans avoit tout avoüé, confessa aussi tout ce que j'ai raconté, de ses liaisons avec le Grand-Ecuyer, & de leurs desseins contre le Cardinal, excepté qu'il nia d'avoir consenti au Traité de Madrid. Pour instruire ce Procès, & pour prononcer la Sentence aux Criminels, le Cardinal fit, selon sa coûtume, nommer des Commissaires, qui se transporterent sur les lieux, & qui firent toutes les formalitez nécessaires. Le Chancelier en étoit le Chef, & les autres étoient, Laubardemont, de Marca, Miraumesnil, De Paris, Champigny, Conseillers aux Conseils de Sa Majesté, De Chazé, & de Seve, aussi Conseillers du Roi, &

* *Voyez-là dans Montres. p. 212.*

Maître des Requêtes ordinaires de son Hôtel.

Pendant que l'on instruisoit ce Procès, le Cardinal, qui étoit encore à Tarascon, apprit que la Reine-Mere, son ancienne Bienfaitrice, & depuis plusieurs années l'un des principaux objets de sa haine, étoit morte à Cologne le 3. de Juillet. Il lui fit faire un Service magnifique, dans l'Eglise Collegiale, comme pour lui faire réparation, aprés sa mort, du mal qu'il lui avoit fait pendant sa vie. On dit que le Roi témoigna beaucoup de douleur, en apprenant cette nouvelle, & que la tendresse qu'il avoit pour sa Mere se renouvella, lors qu'il vint à penser que par sa dureté, & pour satisfaire un Ministre inexorable, il avoit laissé mourir sa Mere dans l'exil, & dans l'indigence; sans avoir voulu se réconcilier avec elle; quoi qu'elle eût pû faire pour cela.

Le Cardinal aprés avoir demeuré encore quelque tems à Tarascon, se trouva mieux, & songea à reprendre le chemin de Paris. Comme il n'étoit pas encore entierement remis, & qu'il craignoit que le mouvement ne renouvellât son mal, il fit faire une espece de Litiére, dans laquelle étoit son lit, avec une petite table & une chaire, pour une personne qui s'entretenoit avec lui. Elle étoit couverte de Damas, & d'une toile de cire par dessus, en tems de pluye. Cette Litiére devoit être portée par dix-huit hommes, & le Cardinal avoit résolu de faire choisir des païsans pour cela; mais ses Gardes s'offrirent de lui rendre cet office, & ils se relayoient tour à tour, comme avoient fait autrefois les Soldats d'Alexandre, dans une semblable occasion. Quelque tems qu'il fit,

ceux qui portoient sa Litiére avoient la tête découverte. Comme cette Litiére étoit trop large, pour passer par les Portes des Villes, il fallut abattre la muraille de toutes celles dans lesquelles le Cardinal voulut entrer; aussi bien que celles des maisons, où il logea, & où il voulut faire entrer sa chambre portative. Il fallut encore élargir les chemins, lors qu'ils étoient trop étroits, & les rendre plus unis, où ils étoient trop raboteux. Ainsi cet ambitieux Ministre fit, dans ce lit triomphal, prés de deux cens lieuës de chemin, & entra, pour ainsi dire, par tout par la brêche, aprés avoir également ruiné ses Ennemis particuliers, & détruit tous les Priviléges de la France.

Pour revenir presentement aux Conjurez, Cinq-Mars * conduit à Lion & examiné, soûtint d'abord fortement, que ce que Monsieur avoit déposé étoit faux. Il eut la même fermeté, lors qu'on lui confronta le Duc de Boüillon, quoi qu'il en fût extrémement étourdi. Ce qui embarrassoit les Juges, dans cette rencontre, c'est que n'ayant qu'une copie du Traité, il étoit difficile de condamner le Grand Ecuyer, sans sa confession. On fit ce qu'on put, pour citer la verité de De Thou, que Monsieur & le Duc de Bourbon assuroient avoir tout su, excepté la Ligue avec l'Espagne; mais il protesta qu'il n'avoit rien su de tout ce qu'on lui demandoit, & qu'il n'avoit travaillé à joindre le Duc de Bouillon d'amitié avec Cinq-Mars, que pour des intérêts qui n'avoient rien de criminel. On parla de confronter le Duc d'Orleans, avec les Prisonniers, mais il pria si fort

* *Siri. Mercur. T. II. Lib. III. p. 1182. & suiv.*

le Roi de l'en exempter, & déclara si nettement, qu'il s'enfuiroit plûtôt au bout du monde, que d'en venir là; que contre toutes les Loix, son témoignage passa pour bon, sans confrontation, pourvû qu'il répondit aux Interrogats du Chancelier, en presence de sept Commissaires. Cependant Cinq-Mars ayant témoigné qu'il avoüeroit tout, si on lui promettoit la vie; le Cardinal lui envoya Laubardemont, Rapporteur de ce Procès, qui la lui promit, à condition qu'il dit la vérité contre De Thou, qui avoit, disoit-il, déposé contre lui. Il donna dans ce piege, & étant interrogé le 12. de Septembre, par le Chancelier & les autres Commissaires, il avoüa tout, & répondit à l'égard de De Thou, qu'enfin le Traité avec l'Espagne lui avoit été communiqué à Carcassonne, par Fontrailles; mais qu'il s'étoit récrié contre ce dessein, & l'avoit blâmé de toute sa force: Qu'au reste il avoit dit plus d'une fois, que s'il n'avoit peur du crédit des coupables il iroit tout découvrir au Roi, & qu'il avoit tâché de détourner le Duc de Bouillon d'un dessein, qu'il jugeoit devoir échoüer, pour plusieurs raisons. On fit comparoître, peu de tems aprés, De Thou, qui nia d'abord, mais qui étant confronté avec Cinq-Mars, avoüa le tout, & ajoûta seulement, Qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour détourner le Grand Ecuyer de cette entreprise, & qu'il lui avoit fait de grands reproches, de ce qu'il en étoit venu à cette extrémité sans en considerer les consequences: Qu'au reste n'étant instruit de l'affaire que trés-imparfaitement, & n'ayant en main aucunes preuves, pour convaincre les Criminels devant le Roi, il n'avoit pas cru devoir reveler ce qu'il

en

en savoit ; sur tout considerant que les Conjurez n'étoient point en état de la faire réüssir. De Thou crut devoir tout confesser, sans se faire presser davantage, de peur d'être mis à la question ; ce qu'il n'auroit pu éviter, s'il eût toûjours nié le fait, & dont il avoit une frayeur extraordinaire.

Le Procureur du Roi conclut à la mort, contre l'un & l'autre. Tous les Juges tomberent d'accord que le Grand Ecuyer la méritoit, pour avoir fait un Traité avec les Ennemis de la Couronne. On jugea aussi de Thou coupable du crime de Leze Majesté, pour n'avoir pas révelé le Traité, dès qu'il l'avoit sû, & pour les présomptions que l'on avoit contre lui, qu'il avoit travaillé à unir les Conjurez, contre le bien de l'Etat. Il n'y eut que deux Juges, qui n'opinerent pas à la mort ; & en cette occasion Laubardemont fit valoir un Edit de Loüis XI. par lequel ceux qui savent qu'il se pratique quelque chose contre l'Etat, & qui ne le révelent pas, sont déclarez Criminels de Leze Majesté. Ainsi ils furent condamnez à avoir la tête tranchée, dans la Place des Terreaux, * & le même jour la sentence fut exécutée, de peur que le Roi, qui avoit beaucoup aimé le Grand Ecuyer, & qui pouvoit être touché de pitié à l'égard de De Thou, qui n'étoit coupable que de n'avoir pas accusé son Ami, ne leur fît grace. Le Cardinal eut toûjours la maxime de ne perdre personne à demi, & de prévenir la clémence de Loüis XIII. par une prompte exécution. Dans le fonds, on ne pouvoit douter que les Accusez ne fussent coupables pour s'être voulu rendre maîtres de l'administration des affaires

*Voyez leur Procès dans le II. Tome du Mercure de Siri. Lib. III. & la Relation de leur mort.

avantageusement pour la France, de la derniere entreprise que l'on fit contre lui. Quoi que ceux qui portoient envie à son autorité ne fussent pas, à proprement parler, Ennemis de l'Etat, comme ils ne pouvoient perdre ce Ministre, qu'en troublant le Royaume, par le moyen de ses véritables ennemis, ils donnoient lieu de les accuser assez plausiblement de vouloir trahir le Roi & leur Patrie. Le Cardinal reçût la nouvelle de la mort de Cinq-Mars & de De Thou, presque en même tems qu'il reçut celle de la prise de Perpignan; sur quoi il écrivit une Lettre au Roi qui commençoit de cette maniere : *Sire vos armes sont dans Perpignan, & vos Ennemis sont morts.* Dans un même mois, la France se mit ainsi en possession de deux Places de la derniere importance pour elle; particulierement étant en guerre, avec l'Espagne. Perpignan l'assuroit du Roussillon, & la mettoit en état de conserver la Catalogne en cas qu'elle eût eu dessein de le faire, & Sedan fermoit aux Espagnols l'entrée de la France de ce côté-là, au lieu qu'auparavant, en gagant le Duc de Bouillon, ce qui n'étoit pas difficile, ils y pouvoient entrer, quand il leur plaisoit. Au contraire, les affaires de l'Espagne alloient toûjours plus mal.

Jean IV. ayant été proclamé Roi de Portugal, pensa non seulement à conserver la Couronne; qu'on venoit de lui mettre sur la tête, mais encore à regagner tout ce qu'elle avoit autrefois possedé en Afrique, en Amerique, & dans les Indes. La domination des Castillans étoit devenuë si odieuse, par tout où il y avoit des Portugais, que ce dessein ne réüssit pas moins bien, loin

loin de l'Espagne, qu'il avoit réüssi autour du Tage. Les Portugais reçûrent avec joie les nouvelles du rétablissement de la Maison de Bragance, qu'ils reconnurent presque par tout malgré les Espagnols. Cependant le nouveau Roi trouvant les Castillans hors d'état de conserver leurs usurpations, les chassa non seulement dés anciennes bornes du Royaume de Portugal; mais entra encore dans les Etats du Roi Catholique, & s'avança jusqu'à Salamanque. Il saccagea quantité de Villes dans la Gallice, l'Estremadure, & l'Andalousie, & auroit même fait de ces Provinces le théatre de la guerre, en y faisant subsister son Armée; s'il y avoit eu des Places fortes, ou en état d'être fortifiées, pour s'y retirer en cas de besoin.

L'Espagne se trouvoit en une extrême foiblesse, par le peu de prévoyance du Comte-Duc, & par le mécontentement de quelques Provinces & de divers Grands Seigneurs. Les Royaumes de Valence & d'Arragon, qui avoient d'assez grands Priviléges, ne les voyoient enfraindre tous les jours, qu'avec beaucoup de chagrin. La Catalogne, qui venoit d'appeller les François, pour cette seule raison, leur avoit donné un très-mauvais exemple, & pouvoit les porter à faire quelque chose de semblable, si l'on n'y mettoit ordre de bonne heure. Les intrigues du Duc de Medina Sidonia, & du Marquis d'Aiamont, rendoient l'Andalousie chancelante; & elle étoit d'ailleurs irritée, par le changement que l'on avoit fait depuis peu à la monoie, qui aprés avoir été fort haute, avoit été ensuite décriée. Les Biscains avoient assassiné un Fermier, qui avoit été envoyé chez eux, pour introduire le papier

marqué, contre les Franchises de ce Païs, & les principaux Mécontens, attirez à Madrid par le Comte Duc, sous promesse de pardon avoient été punis. Quoi que cela se fût passé quelques années auparavant, la Biscaye se ressentoit encore de cette perfidie. Enfin la pauvreté de la Gallice, qui de plus est environnée de plusieurs côtez par le Portugal, la mettoit hors d'état de contribuer beaucoup aux frais de la guerre. Joignez à cela que le Roi Catholique avoit fait de grandes pertes en Catalogne, sans y rien avancer, par la mauvaise conduite de ses Géneraux, & que la Flotte de l'Amérique s'étoit perduë, de sorte que l'on avoit été contraint de prendre la vaisselle d'argent des Particuliers, pour en battre de la monoye. L'on ne donnoit, depuis long-tems, les Gouvernemens, & les Charges, qu'à des Créatures du Favori, sans se mettre en peine de leur capacité, & ceux qui pouvoient le mieux servir étoient éloignez de la Cour, pour ne pouvoir se soumettre à sa fierté.

Cependant il faisoit défiler de toutes parts, avec des dépenses incroyables, des Troupes pour tâcher de secourir Perpignan; mais l'on remarque que dans six mois de tems, en faisant les derniers efforts, il ne put mettre que trente mille hommes sur pied. Pour comble de malheur, ils arrivérent trop tard; parce que la Place, affamée depuis long-tems, sans qu'on eût eu soin de la pourvoir, fut obligée de se rendre, le 7. de Septembre, aprés avoir souffert de trés-grandes extrémitez. D. Flores d'Avila la remit au Maréchal de la Meilleraye, entierement dépourvûës de vivres, mais parfaitement bien garnie de munitions de guerre; puis qu'il y avoit un Arsenal

ca-

capable d'armer vingt mille hommes à pied & à cheval, six vingt pièces de Canon, & trois mille quintaux de poudre, avec tout ce qui pouvoit servir à la bien défendre. Le Maréchal en donna le Gouvernement à Varennes, Maréchal de Camp, jusqu'à ce que le Roi y eût autrement pourvû.

Cette conquête donna une trés-grande joie à la Cour de France, à cause de l'importance d'une Place qui couvroit ses frontieres de ce côté-là, & la rendoit maîtresse du Roussillon. Le Roi d'Espagne au contraire en eut un chagrin mortel, & ne pouvoit se dissimuler; pendant que le Comte-Duc affectoit par une mauvaise politique, une joie & une gayeté, qui surprenoit tout le monde. Il s'imaginoit par là de soûtenir l'esprit du Roi, qui sembloit s'abattre, & de rendre le courage à l'Armée & aux Peuples, qui s'effrayoient des progrés de l'Ennemi. Il ne laissoit pas de former la plus grande Armée qu'il lui fût possible, & les Grands d'Espagne contribuerent à l'envi à la lever & à l'entretenir, dans les besoins pressans de l'Etat. Mais au lieu de lui donner un Général capable de relever les esperances de l'Espagne, il fit nommer le Marquis de Leganès, pour la commander, contre l'attente générale; parce que ce Marquis n'avoit même pas pû obtenir de venir à la Cour; & étoit comme relegué à Valence, à cause des plaintes des Alliez, & des Sujets de l'Espagne; mais quoi qu'on le maltraitât en apparence, le Comte-Duc lui faisoit esperer en secret de nouveaux avancemens. Pendant qu'il se mettoit en état de marcher, D. Benito Henriquez de Quiroga rendit Salces aux

Maréchaux de Schomberg & de la Meilleraye, le 30. de Septembre, faute de vivres.

L'Armée de France, que l'on avoit employée au blocus de Perpignan & de Salce, marcha ensuite en partie en Catalogne, pour renforcer celle du Maréchal de la Mothe, qui se disposoit à soûtenir toutes les forces de l'Espagne prêtes à y entrer, pour tâcher de réparer la perte du Roussillon par quelque avantage. Lerida étoit particuliérement menacée, & pendant que Leganès y marchoit d'un côté, le Marquis de Torrecuse, Italien, s'avançoit d'un autre; sans que le Maréchal, qui suivoit ce dernier, pût retarder sa marche. Il étoit d'avis d'attaquer promptement la Place, sans attendre Leganès; mais les Espagnols, qui commandoient sous lui, s'y opposérent. Cela le chagrina si fort, qu'il remit le Commandement au Marquis d'Inoyosa, qui avoit été l'un de ceux qui l'avoient le plus contredit. L'Espagnol, peu capable de profiter de la conjoncture, quitta le poste où il étoit, de peur que les François ne lui coupassent les vivres, & mena ses Troupes joindre Leganès. Ce dernier, au lieu de se servir des conseils de Torrecuse, infiniment plus capable de commander que lui, le contraignit de quitter le Camp, & d'aller trouver le Roi à Sarragoce. Il disoit même que quand il devroit conquerir la France, par les conseils de cet Italien, il ne le feroit pas. L'Armée Espagnole étoit de dix-sept mille Fantassins, de quinze cens Dragons, & six mille chevaux, & avoit quarante piéces de canon. Presque toute la Noblesse d'Espagne s'y trouvoit, & particuliérement un grand nombre de gens qui avoient

avoient servi dans les Armées de cette Couronne ; de sorte qu'il y avoit sujet de s'en promettre un bon succès. L'Armée du Maréchal de la Mothe n'étoit que d'environ huit mille Fantassins, & de quatre mille chevaux, mais l'expérience du Chef suppléeoit au petit nombre de ses Troupes. Il y avoit même cette difference, entre celles des Espagnols, & celles des François ; que les derniéres se fioient entiérement dans leur Géneral, au lieu qu'une bonne partie de l'Armée Espagnole avoit perdu courage, en voyant partir le Marquis de Torrecuse, généralement estimé de ceux qui le connoissoient. Les Armées étant dans cet état, Leganès crut devoir aller attaquer la Mothe, & marcha à lui en ordre de bataille, dés le commencement d'Octobre. Le septiéme les Armées furent en presence, & les François, à cause de l'inégalité de leurs Troupes, tâcherent de profiter du terrain, en se plaçant sur des hauteurs, où ils avoient fait mettre leur Canon ; dont il falloit nécessairement essuyer toute la décharge, pour aller à eux. Cependant les Espagnols s'avancerent, avec beaucoup d'intrépidité, & ayant donné vigoureusement, renverserent d'abord la Cavalerie de l'aile droite, & la mirent en fuite; mais ils furent repoussez à la gauche, où le Maréchal se trouvoit en personne. La Cavalerie Françoise de l'aile droite, abandonna aux Espagnols trois piéces de canon, & Leganès craignant de les reperdre, donna ordre qu'on travaillât incessamment à les tirer de là, pour les joindre à l'Artillerie Espagnole. Dans cet intervalle, son Avantgarde, qui venoit de les gagner, au lieu de continuer à charger

les François, s'arrêta tout court, jusqu'à ce qu'on eût retiré les trois pièces de Canon; de sorte que le Maréchal eut le tems de rallier sa Cavalerie, & de la ramener à la charge. Elle rendit en très peu de tems la pareille aux Espagnols, & les chassa en desordre vers le gros de leur Armée, qu'ils mirent en confusion. L'inégalité des Troupes & la nuit, qui approchoit, empêcherent le Maréchal d'en profiter. Il fit sonner la retraite, & se retira dans son Camp; mais comme on lui rapporta peu de tems aprés, que les Espagnols se retiroient aussi, il revint dans le Champ de bataille, où il passa la nuit, pour faire voir que l'avantage de cette journée lui étoit demeuré. Leganès de son côté écrivit à la Cour, qu'il avoit remporté une victoire signalée sur les François, & qu'il leur avoit pris leur canon. Cependant la perte avoit été assez égale, & l'on comptoit environ cinq cens hommes de morts, de l'un & de l'autre côté; mais le petit nombre des François rendoit leur avantage plus considérable; outre qu'ils avoient fait ce qu'ils s'étoient proposez de faire, en empêchant par là que les Espagnols ne formassent le siége de Lerida. La Cour d'Espagne ne laissa pas de faire de grandes réjoüissances de cette prétenduë victoire; & c'est un ancien usage, en ce Païs-là, que de repaître le Peuple de nouvelles chimeriques, en dissimulant, ou en extenuant les pertes, & en augmentant de beaucoup les avantages que l'on remporte. Les Espagnols, qui sortent peu de leur Païs, & n'entretiennent presque aucun commerce avec les Etrangers, ne pourroient savoir la vérité que des Officiers de

leur

leur Nation, qui servent dans les Armées du Roi, & qui instruits des maximes de la Cour, n'ont garde de publier leurs pertes. Ainsi on croit communément en Espagne, que les Armées du Roi sont victorieuses par tout, & que les Provinces éloignées qu'elle possede demeurent toûjours en leur entier, jusqu'à ce que les Traitez de Paix fassent voir le contraire. Encore le détail n'en parvient-il qu'à peu de gens, & le commun du monde demeure dans son ancienne erreur.

Leganès finit la Campagne, par la prise de quelques petits Châteaux, dans la Châtellenie d'Amposte, & donna de si mauvais ordres pour les vivres, que son Armée fut obligée de se nourrir, pendant trois jours, de chair d'âne, & de biscuit gâté ; ce qui produisit de grandes maladies, & dissipa entierement les Troupes au mois de Novembre. Cela affermit les François, dans la possession de la Catalogne, & les Catalans dans la Rebellion. Alors le Roi ouvrit enfin les yeux, & s'apperçût qu'on l'avoit trompé, en lui excusant la conduite de Leganès. Ce qui s'étoit passé dans cette Campagne le persuada, que les plaintes, que les Italiens avoient portées contre lui, depuis si long-tems, n'étoient que trop véritables. Les Artifices du Comte-Duc, qui commençoit à perdre le crédit dans l'esprit du Roi, furent inutiles ; Leganès fut déposé de son Généralat, envoyé d'abord en prison, & enfin comme rélegué dans sa Maison de Madrid, d'où il lui étoit défendu de sortir, aussi bien que d'y recevoir quoi que ce fût. D. Philippe de Silva, qui avoit servi long-temps dans les Armées d'Espagne, mais sans y

aquerir aucun honneur, fut mis en sa place, aprés avoir été disgracié, pour n'avoir pas secouru Arras. Toute l'Europe fut surprise d'un si étrange choix, mais la disette de gens capables de commander étoient dés-lors si grande en ce Païs-là, qu'on ne savoit sur qui jetter, les yeux.

Pendant que la France remportoit ces avantages, sur les Espagnols, les affaires de la Maison d'Autriche n'alloient pas mieux en Allemagne. * Leonard Torstenson, Géneral des Suedois, les défit deux fois pendant cette Campagne. Il tailla en piéces en Silesie l'Armée de l'Empereur, commandée par François Albert, Duc de Saxe Lawembourg, & le prit lui même prisonnier. Il défit aussi, prés de Leipsic, l'Archiduc Léopol. Il prit plusieurs Places considérables, & remporta d'autres avantages, sur les Impériaux.

Le Comte de Guébriant, avec quelques Troupes Françoises, & le reste de l'Armée du Duc de Wymar; qu'il commandoit toûjours depuis le départ du Duc de Longueville, contribua beaucoup à ces Victoires, quoi qu'il fût trés-éloigné des Suedois, parce qu'il arrêta, autour de Rhin, un Corps considerable de Troupes Impériales. Il † entra, dès le commencement de l'année, dans l'Archevêché de Cologne, avec sept mille hommes, & cinq pieces de canon. Le Comte de Herberstein se joignit à lui, avec quatre mille hommes des Troupes du Landgrave de Hesse, & neuf piéces de Campagne. Ils assiégerent ensemble Ordinguen, & le prirent par capitulation, quoi que Lamboi ne fût qu'à trois lieuës de là, avec dou-

* *Voyez le XIV. Liv. de Pufendorf Hist. Rec. Suec.*
† *Siri. Mercur. T. II. Lib. I. p. 4. & suiv.*

douze mille hommes. Mais soit qu'il crût que la Place tiendroit plus long-tems, ou qu'il voulût attendre que le Géneral Hazfeldt se joignît à lui, il ne fit aucun mouvement. Le Comte de Guébriant averti du dessein que ces deux Généraux avoient de se joindre, résolut d'attaquer Lamboi; quoi que retranché dans un lieu avantageux, & aussi fort que lui, pour ne les avoir pas tous deux ensemble, sur les bras. Il divisa son Armée en trois Corps dont l'un étoit composé des François, qu'il commandoit lui-même, l'autre des Hessiens, commandez par leur Géneral, & le troisiéme des Troupes du Duc de Wymar, sous le Géneral Tubadel. Dans cet ordre, il fit attaquer les retranchemens des Impériaux, & aprés une assez longue résistance, il les emporta de trois côtez, & mit Lamboi en déroute, quelque effort qu'il fit pour rallier ses gens. Ce Géneral desesperé de voir son Armée défaite, revint à la charge, avec un petit Corps de réserve, & aprés avoir donné de grandes preuves, de valeur, fut obligé de se rendre prisonnier. Il perdit trois milles hommes, qui demeurerent sur la place; outre quatorze cens prisonniers, entre lesquels étoient les principaux Officiers, aussi bien que le Géneral. Ensuite * le Comte de Guébriant prit la Ville de Nuys, & quantité d'autres petites Places de l'Electorat de Cologne, où il fit de grands ravages.

On parla beaucoup cette année du lieu du Congrès, pour traiter de la Paix génerale, & des Passeports des Ambassadeurs, qui s'y devoient trouver. † Les Espagnols souhaitoient en

* *Le 26. de Janvier.*

† *Siri Mercur. T. II. Lib. II. p.* 1064.

en leur particulier de conclurre, avec la France, une Tréve pour deux ans, dans la pensée de faire de nouveaux préparatifs, pendant ce temps-là, mais la France étoit dans une posture trop formidable pour y consentir, & le Cardinal témoigna qu'il ne vouloit qu'une Paix, & par laquelle il prétendoit garder quelques Places, pour entrer en Allemagne & en Flandre, quand le Roi le voudroit.

L'Angleterre continuoit dans ses troubles, & le Roi en faisant ensuite la guerre au Parlement, s'engagea dans les brouilleries, dont il ne put sortir, & qui lui furent enfin fatales. On le soupçonnoit en France d'être porté pour l'Espagne, & en Angleterre d'avoir du penchant pour la France. L'Ambassadeur de cette derniere Couronne s'étant adressé au Parlement, aprés que le Roi eut rompu avec lui; ce Prince en eut un chagrin mortel, & en fit porter de grandes plaintes à la Cour de France. Loüis XIII. répondit que c'étoit sans ses ordres, & pour en convaincre l'Envoyé d'Angleterre, il lui promis de rappeller cet Ambassadeur, & le rappella peu de tems aprés. Bien des gens ont crû, que l'Ambassadeur n'avoit pas fait une démarche de cette conséquence, au moins sans l'ordre du premier Ministre, qui étoit bien aise que ces brouilleries ne finissent pas si-tôt; parce qu'il étoit à craindre que l'Angleterre, jalouse de la grandeur de la France, ne se déclarât pour l'Espagne, dès qu'elle seroit en repos. L'Ambassadeur de France protesta néanmoins au Roi d'Angleterre qu'il n'avoit rien fait, qu'à dessein de porter le Parlement à la paix, & l'on di-

soit

soit en France qu'il n'étoit pas de l'intérêt de cette Couronne, de laisser trop augmenter l'autorité du Parlement ; parce que le Calvinisme s'établissoit par là plus fortement en Angleterre, & que cette Rebellion pouvoit être de mauvais exemple, pour les Calvinistes François. Mais enfin on ne fit rien en faveur du Roi, pour le soûtenir contre ses sujets, & dans la suite du tems, la France se déclara ouvertement pour Olivier Cromwel, Protecteur d'Angleterre, de peur qu'il ne se joignît aux Espagnols.

L'Italie, qui auroit peut-être pû se mêler de la partie, & se déclarer pour les plus foibles, étoit encore étrangement troublée. Malgré * l'intervention de presque toutes les Puissances d'Italie, pour accommoder le Duc de Parme avec les Barberins ; ils prétendoient retenir ce qu'ils lui avoient pris, & qu'il allât encore demander pardon au Pape. Ils le firent citer à Rome, pour y comparoître dans un certain tems, sous peine d'excommunication, & comme le Duc n'eût garde d'y aller, le Pape lança l'excommunication, le 13. de Janvier. Ils parlerent même de mettre ses Etats à l'interdit ; mais comme ils virent que toutes les Puissances, qui avoient intercedé pour ce Prince, se déclareroient pour lui, si l'on en venoit à ces extrémitez, ils changerent de dessein. Cependant le Duc prit toutes les mesures possibles, pour s'assurer de la fidelité de ses Sujets Laïques, & Ecclésiastiques, & continua à faire les préparatifs de guerre nécessaires pour sa défense. Le Pape en faisoit autant de son côté, & l'on craignoit qu'il n'en voulût au reste des Etats.

* *Voyez Siri. Mercur. T. II. Lib. I. p. 178.*

en leur particulier de conclurre, avec la France, une Tréve pour deux ans, dans la penſée de faire de nouveaux préparatifs, pendant ce temps-là, mais la France étoit dans une poſture trop formidable pour y conſentir, & le Cardinal témoigna qu'il ne vouloit qu'une Paix, & par laquelle il prétendoit garder quelques Places, pour entrer en Allemagne & en Flandre, quand le Roi le voudroit.

L'Angleterre continuoit dans ſes troubles, & le Roi en faiſant enſuite la guerre au Parlement, s'engagea dans les brouilleries, dont il ne put ſortir, & qui lui furent enfin fatales. On le ſoupçonnoit en France d'être porté pour l'Eſpagne, & en Angleterre d'avoir du penchant pour la France. L'Ambaſſadeur de cette derniere Couronne s'étant adreſſé au Parlement, aprés que le Roi eut rompu avec lui; ce Prince en eut un chagrin mortel, & en fit porter de grandes plaintes à la Cour de France. Loüis XIII. répondît que c'étoit ſans ſes ordres, & pour en convaincre l'Envoyé d'Angleterre, il lui promit de rappeller cet Ambaſſadeur, & le rappella peu de tems aprés. Bien des gens ont crû, que l'Ambaſſadeur n'avoit pas fait une démarche de cette conſéquence, au moins ſans l'ordre du premier Miniſtre, qui étoit bien aiſe que ces brouilleries ne finiſſent pas ſi-tôt; parce qu'il étoit à craindre que l'Angleterre, jalouſe de la grandeur de la France, ne ſe déclarât pour l'Eſpagne, dès qu'elle ſeroit en repos. L'Ambaſſadeur de France proteſta néanmoins au Roi d'Angleterre qu'il n'avoit rien fait, qu'à deſſein de porter le Parlement à la paix, & l'on di-

soit en France qu'il n'étoit pas de l'intérêt de cette Couronne, de laisser trop augmenter l'autorité du Parlement ; parce que le Calvinisme s'établissoit par là plus fortement en Angleterre, & que cette Rebellion pouvoit être de mauvais exemple, pour les Calvinistes François. Mais enfin on ne fit rien en faveur du Roi, pour le soûtenir contre ses sujets, & dans la suite du tems, la France se déclara ouvertement pour Olivier Cromwel, Protecteur d'Angleterre, de peur qu'il ne se joignît aux Espagnols.

L'Italie, qui auroit peut-être pû se mêler de la partie, & se déclarer pour les plus foibles, étoit encore étrangement troublée. Malgré * l'intervention de presque toutes les Puissances d'Italie, pour accommoder le Duc de Parme avec les Barberins ; ils prétendoient retenir ce qu'ils lui avoient pris, & qu'il allât encore demander pardon au Pape. Ils le firent citer à Rome, pour y comparoître dans un certain tems, sous peine d'excommunication, & comme le Duc n'eût garde d'y aller, le Pape lança l'excommunication, le 13. de Janvier. Ils parlerent même de mettre ses Etats à l'interdit ; mais comme ils virent que toutes les Puissances, qui avoient intercedé pour ce Prince, se declareroient pour lui, si l'on en venoit à ces extrémitez, ils changerent de dessein. Cependant le Duc prit toutes les mesures possibles, pour s'assurer de la fidelité de ses Sujets Laïques, & Ecclésiastiques, & continua à faire les préparatifs de guerre nécessaires pour sa défense. Le Pape en faisoit autant de son côté, & l'on craignoit qu'il n'en voulût au reste des

Etats.

* *Voyez Siri. Mercur. T. II. Lib. I. p. 178.*

ché en France, que l'Italie se brouillât, on craignoit que les Princes Liguez, voyant les heureux succès de l'entreprise du Duc de Parme, ne formassent quelques desseins desavantageux au reste de l'Italie. Ainsi l'on étoit bien aise d'arrêter les progrès de la Ligue, comme on le fit en recommençant à négocier. Les Ministres de divers Princes, & ceux du Pape, se trouverent à Castel Georgio pour cela; mais après bien des propositions de part & d'autre, on ne conclut rien, & cependant le Duc de Parme retira ses Troupes de l'Etat Ecclesiastique. C'étoit-là ce que les Barberins souhaitoient, & peut-être que d'autres Puissances les aidérent à tromper les Princes Liguez.

Il est au moins certain que, pendant ces divisions, le Prince Thomas de Savoie, General des Troupes de France en Italie, prit Nice de la Paille au Roi d'Espagne, par une composition, dattée du 3. de Septembre. Le 20. du mois suivant, le Marquis de Pianezze reprit aussi Verruë; dont la prise fut de consequence, pour la suite du temps; & le Prince Thomas se rendit encore maître de la Ville de Tortone, au commencement d'Octobre, & du Château le 25. de Novembre. Le Roi, pour récompenser les services de ce Prince, lui fit present de cette Ville, & de son Territoire, & la Campagne finit de la sorte en Italie. Les Espagnols avoient vainement essayé de secourir la Place; ils n'avoient pû empêcher qu'elle ne fût prise, & le secours, qu'ils introduisirent peu de temps après dans le Château, ne le défendit pas avec plus de succès. Ainsi les projets de la France étoient presque par tout heureux, sous la conduite du Cardinal-Duc, pendant

dant que le Comte-Duc voyoit le Royaume d'Espagne aller par tout en décadence, par son peu d'habileté. Il lui arriva encore une autre disgrace, sur la fin de l'année, lors qu'il voulut essayer de faire quelque chose, avant que de retourner en Castille. Le Roi Catholique envoya quelques Troupes contre la Ville de Monzon, que les François tenoient sur la Frontiere d'Arragon, & d'où ils inquiétoient la plus fertile partie de ce Royaume; mais il survint une furieuse tempête, qui rompit le Pont de Frague, qu'il falloit passer, & qui dissipa entierement le peu de Troupes qui restoit à l'Espagne. Aussi arriva-t-il bien-tôt après, que le Roi irrité de ne voir que de mauvais succès de tout ce que l'on entreprenoit, disgracia le Comte-Duc, après avoir été pleinement convaincu, que ce Favori n'étoit, en aucune maniere, comparable au premier Ministre de Loüis XIII.

Pour revenir presentement au Cardinal, & pour representer la derniere Scene de sa vie; quoi qu'il eût pris tout les soins imaginables pour rétablir sa santé, il avoit toûjours été dans une espece de langueur, depuis son retour du Roussillon. Le Roi étant à Fontainebleau, * au mois d'Octobre, ce Ministre s'y rendit; quoi qu'il eût eu quelque accés de fiévre. De là il alla à Paris, où il fit venir les Conseillers d'Etat chez lui, & commença à travailler aux projets, que l'on pouvoit faire pour la Campagne prochaine. Quelques-uns étoient d'avis que l'on fît une irruption dans le Royaume d'Arragon, dont l'entrée se trouvoit facile, par la dissipation de l'Armée du Marquis de Leganés. Mais les autres objectoient à cela,

* *Le 17. Siri Mercur. T. II. Lib. III.*

cela, qu'il étoit inutile de s'avancer si loin, parce que par le premier Traité de Paix, qui se feroit, on seroit obligé de rendre tout ce que l'on auroit conquis de ce côté-là, & que d'ailleurs ce Païs étant trop éloigné du cœur de la France, & de la presence du Roi, nécessaire pour animer toutes les grandes entreprises, il ne s'y pourroit rien faire de considérable. D'autres vouloient que l'on fît le principal effort du côté des Païs Bas, qui sont plus proches; mais on objectoit aussi à cela qu'il y avoit trop de Places fortes, & que l'expérience avoit fait voir, que pour en prendre une, il falloit une Campagne entiere, de sorte que l'avantage que l'on en pouvoit tirer, n'égaloit pas la dépense qu'il y faudroit faire, pour y conquerir quelque chose. Il y en avoit qui proposoient l'Italie, mais il y falloit auparavant détruire la Ligue, & en détacher principalement les Venitiens, qui paroissoient les plus zélez pour le repos de leurs Voisins, & qui prendroient l'allarme, s'ils voïoient une puissante Armée de-là les Monts. Enfin on parloit d'entreprendre en même tems la Franche-Comté, dont on viendroit beaucoup plus facilement à bout. Le Cardinal écoutoit ces propositions, comme un homme qui avoit bien des années à vivre, & se flattoit de faire de grandes conquêtes, en peu de Campagnes.

Pour se délasser néanmoins de tant d'occupations serieuses, qui affoiblissoient insensiblement sa santé, il s'avisa de faire representer dans son Palais une étrange * Comedie, qui contenoit une partie des pensées, qui lui passoient par l'esprit. Elle étoit intitulée, l'Europe,

* *Le 15. de Novembre.*

pe, & l'on y voyoit une Princesse, à qui l'on donnoit ce nom, & qui avoit plusieurs Amans, qui tâchoient de gagner son estime. Les deux principaux se nommoient, l'un Ibere, & l'autre Francion, & le mérite de ce dernier l'emportoit enfin sur son Rival. On avoit fait entrer dans cette Piéce le récit de tout ce qui s'étoit passé de plus considerable, depuis l'ouverture de la guerre, jusqu'à la Conspiration de Cinq-Mars.

Cependant le Roi demeurant à S. Germain, on ne prenoit aucune résolution, dans les Conferences qui se faisoient pour la Guerre; si bien que le Cardinal jugeoit à propos de les tenir devant Sa Majesté; mais il ne vouloit pas aller à S. Germain, qui étoit un lieu, disoit-il, trop ouvert, & peu sûr pour lui à cause des Gardes du Roi, infectez des desseins du Grand-Ecuyer. Il proposoit donc au Roi de venir lui-même à Paris, où d'aller à S. Maur, ou au Bois de Bologne, à peu prés comme un Souverain agiroit avec son égal. Aprés avoir vû ce Prince lui abandonner son Favori, & n'oser faire grace à personne, de peur de l'offenser; il ne voyoit plus rien, qui fût au-dessus de lui, ou que le Roi ne dût faire en sa faveur. Il exigea de ce Prince foible qu'il congediât Tilladet, la Sale, des Essards, & Treville, Capitaines dans les Gardes, contre qui il ne pouvoit rien dire, sinon qu'ils n'avoient pas été ennemis de Cinq-Mars. Il vouloit sur tout qu'on chassât le dernier, qu'il savoit avoir été sollicité contre lui par Cinq-Mars, & avoir répondu qu'il feroit tout ce que le Roi lui commandoit. Etant d'un naturel ouvert & intrepide, il le croyoit capable de tout entreprendre, dès que le Roi par-


plus de lumie
que toute la France ne lui en
moins, qu'au bon Loüis XIII. Mais a
les François ſont paſſionnez pour l
de leurs Rois, autant haïſſent-ils l
tres, qui abuſent de leur autorité
que ſi le Cardinal ſût ſe faire crain
put jamais ſe faire aimer.
Il fit encore, en ce tems-là, der
autre choſe au Roi, que l'on n'au
mandée impunément à tout autre l
qu'il entendoit que deſormais, lo
voir le Roi, ſes propres Gardes f
duits, & ſe mêlaſſent en nomb
ceux du Roi. Ce Prince, qui cro
les bons ſuccès des Armées, & des
étoient attachez à la perſonne de
& qui étoit accoûtumé depuis
avoir de trés grandes complaiſa
reçut aſſez doucement la propo
dinal, qui auroit fait un crim
jeſté, en tout autre. Cet habil
noiſſant parfaitement bien l'h
Maître, & voulant ſe faire
Maître, ... ce tems-là de

tes considerables, & fait tant d'injustices,
e je ne sai s'il s'en est autant fait sous plu-
urs Régnes, que pendant les dix-huit ans
son Ministere. Il arriva alors une chose
par hazard, ou par l'adresse du Mini-
, qui ne servit pas peu à augmenter l'in-
étude du Roi là dessus. D'Estrade, qui
it à la Cour, de la part de Frideric Hen-
Prince d'Orange, dit que son Maître
loit ingenûment d'avoir écouté des pro-
tions de Paix, ou de Trêve avec l'Espa-
lors qu'il avoit appris que le Cardinal
oit de Narbonne, & que la faveur du
d Ecuyer s'augmentoit, dans la pensée
e Ministre étant éloigné des affaires,
pourroit faire desormais aucun fonds,
alité de la conduite de la France. Le
extrêmement frappé de ce discours,
fut rapporté, & le Cardinal en fut si
u Prince d'Orange, qu'il lui écrivit,
nes avant que de mourir, par le
stade qui retournoit en Hollande,
mes : *Il* (d'Estrade) § *vous rapporte-*
oissance que j'ai des sentimens avanta-
oi, que vous avez eu sur le sujet de ma
les traverses que quelques mauvais
oulu donner aux affaires du Roi. Je
paroles, pour vous remercier de
vous m'avez faite en ces occasions ;
re de croire que je n'en perdrai
faire v que je suis véritable-

d'abord se résou-
nes, qu'il savoit
z, & de la fidelité
r; mais le Cardi-
 nal,
344.

nal, pour lui arracher ce qu'il demandoit, lui envoya Chavigni, Secretaire d'Etat, avec un Ecrit par lequel il prioit Sa Majesté de le décharger des affaires. Alors le Roi, contre sa coûtume, ne put s'empêcher de se fâcher contre Chavigni, & de lui défendre de se présenter devant lui. Il ajoûta même, que tenant pour suspects plusieurs de ceux qui étoient auprés du Cardinal, il étoit juste que ce Ministre le satisfit aussi, en les éloignant, & nomma Chavigni lui-même & de Noyers. Il traita aussi fort mal ce dernier, & ne se radoucit, qu'aux instances du Cardinal Mazarin. Mais aprés s'être fâché, comme un Particulier se fâcheroit contre son égal, il s'appaisa de même, & sacrifia au Cardinal les plus zelez de ses Serviteurs. Il leur donna néanmoins permission de vendre leurs Emplois, & voulut qu'en attendant leurs Lieutenans les exerçassent, & que leurs pensions leur fussent payées dans les lieux où ils se retiroient. Il envoya même un Gentilhomme à Treville, pour l'assurer que le Roi l'aimoit autant qu'auparavant, & que sa faveur ne diminueroit point par l'absence.

La Cour ayant été purgée, comme parloient les Partisans du Cardinal, du reste des Factieux, son autorité parut dans toute son étenduë; mais en même tems, non-seulement la santé du Roi, qui avoit été extrémement alterée depuis la mort de Cinq-Mars, mais encore celle du Cardinal commença à diminuer sensiblement, & sur la fin de Novembre, il se trouva attaqué d'une trés-grande douleur de côté, accompagnée de fiévre. Il avoit été, pendant plusieurs années, incommodé des Hemorrhoïdes, & ce mal l'avoit souvent beaucoup fait souffrir,

frir, jusqu'à ce qu'un Médecin les lui arrêtât. Mais depuis ce tems-là, comme si ce sang trop acide se fût jetté sur les parties superieures, il eut une fluxion sur le bras à laquelle il fallut employer le feu & le fer. Il passa néanmoins l'année 1641. sans incommodité considérable, mais la suivante, comme il eut fait fermer l'ulcere qu'il avoit au bras, il semble que l'humeur, qui sortoit par là, forma deux abcès au dessus du poûmon, qui abregerent ses jours. C'est souvent la destinée des Grands d'être les plus mal servis, en ce qui regarde la cure de leurs maladies, parce qu'ils ne sont accessibles qu'à des Courtisans, & que comme les Courtisans n'entendent aucun métier, que celui de la flatterie, ils ne peuvent avoir de bons Medecins.

Comme il arrive d'ordinaire, dans la maladie dont le Cardinal étoit attaqué, que les malades sont quelquefois mieux; les esperances des Parens, & des Créatures de ce Ministre, augmentoient & diminuoient tour à tour, & l'on voyoit tantôt la joie, & tantôt la tristesse, peintes sur leurs visages. On assure que la maniere, dont le Roi avoit reçû d'abord ses dernieres prétensions, quoi qu'enfin il eût fait ce qu'il vouloit, le fâcha, comme si le Roi eût dû être entierement soumis à toutes ses volontez. Il est au moins certain, que le 29. de Novembre, son mal de côté s'augmenta extraordinairement, ce qui fit qu'on le saigna deux fois. On ordonna aussi que le S. Sacrement seroit exposé * dans toutes les Eglises de Paris, pour tâcher d'obtenir de Dieu sa santé; mais ces prieres de ceremonie ne furent pas plus efficaces, que les vœux interessez de ses parens. Le jour suivant, il sembloit qu'il étoit mieux, &

* *Le 30. qui étoit un Dimanche.*

& ceux qui souhaitoient sa conservation commençoient à dire, que Dieu lui même s'y interessoit aussi; mais sur la fin du même jour, il fallut changer de discours, parce que son mal de côté devint beaucoup plus grand, aussi bien que sa fiévre, qui fut aussi accompagnée d'une difficulté extraordinaire de respirer, ce qui fit que ses Parens ne l'abandonnerent plus ni jour ni nuit. Le 2. Decembre on fit faire une Consultation par les Medecins, dont le résultat fut, que le Cardinal n'avoit que trés-peu de tems à vivre. Le Roi averti de l'extrémité, où il se trouvoit, lui rendit visite, & lui parla avec beaucoup de tendresse. Le Cardinal lui dit, entre autres choses, » Qu'il prenoit congé
» de Sa Majesté, sachant qu'il étoit con-
» damné à payer en peu de tems le tribut
» commun, que tous les hommes doivent à
» la Nature : Qu'il disoit ce dernier adieu
» à Sa Majesté, avec la satisfaction, qu'il
» ressentoit toute entiere, de n'avoir ja-
» mais rien fait qui fût contraire à son ser-
» vice : Qu'il laissoit la France dans la plus
» haute réputation, où elle eût jamais été,
» & ses Ennemis au contraire humiliez : Qu'il
» ne demandoit de Sa Majesté autre récom-
» pense de ses soins & de ses peines, que la
» continuation de sa protection Royale en-
» vers ses Parens, à qui il ne donneroit sa
» benediction, qu'à condition qu'ils gar-
» deroient une inviolable fidélité au Roi:
» Qu'il recommandoit enfin à Sa Majesté,
» de ne pas changer de Ministres, ceux qui
» étoient alors dans l'administration des affai-
» res de l'Etat, en étant parfaitement bien in-
» struits, & trés-capables de bien servir la
» Couronne. Il joignit à cela des instructions im-

importantes, pour la grandeur du Royaume, que l'on n'a pas publiées, mais que l'on assure avoir été suivies. Le Roi répondit à tout cela, en témoignant d'être extrêmement touché de l'état, où il voyoit le Cardinal, & lui promit de proteger ses Parens, dont il dit avoir d'ailleurs sujet de se louër. Ensuite, comme on apportoit au malade deux jaunes d'œufs, le Roi les prit, & les lui offrit de sa propre main. Aprés cela, il se confessa à M. de Lescot, nommé à l'Evêché de Chartres, de qui il reçut l'absolution. Il demanda ensuite aux Medecins, combien de tems ils jugeoient qu'il pût encore vivre; ils répondirent que le voyant si résolu à la mort, ils ne lui dissimuleroient rien, mais qu'ils ne croyoient pas encore sa maladie desesperée, & qu'il falloit attendre le septiéme jour. Cependant se trouvant beaucoup plus mal sur le soir, il demanda le Viatique, & le Curé de S. Eustache le lui apporta. Comme il entroit, le Cardinal dit : *Voilà mon Juge, qui prononcera bien-tôt ma Sentence, je le prie de tout mon cœur de me condamner, si dans mon Ministere je me suis proposé autre chose, que le bien de la Religion & de l'Etat.* Il étoit si accoûtumé à se confondre avec sa grandeur & avec son autorité, qu'il y a apparence qu'il se faisoit illusion à lui-même, & qu'il croyoit que tout ce qui lui étoit avantageux étoit inséparable du bien de l'Etat. Le lendemain * à l'aube du jour, il voulut recevoir l'Extrême-Onction, & le Curé lui ayant dit, qu'il n'étoit pas nécessaire, qu'une personne de son rang passât, par toutes les formes, ausquelles les autres étoient soumis, il ne vou-

* *Le 3. Decembre.*

voulut pas qu'on le traitât autrement, qu'un homme du commun. Ainsi, aprés lui avoir recité les principaux Articles de Foi, il dit, *qu'il les embrassoit avec une foi parfaite, & qu'il souhaiteroit d'avoir mille vies, pour les sacrifier pour la Foi & pour l'Eglise.* A sa demande, s'il ne pardonnoit pas à ses Ennemis, il répondit, *qu'il le faisoit de bon cœur, & de la même maniere qu'il supplioit la Justice Divine d'en user envers lui.* Ce pardon venoit un peu tard, puis qu'il avoit fait perir, il y avoit long-temps, la plus grande partie de ceux, qui avoient osé s'opposer à lui, ou les avoit au moins ruinez. Comme on lui demanda, si en cas que Dieu lui donnât une plus longue vie, il ne s'employeroit pas mieux à son service que par le passé, il repliqua: *que Dieu m'envoie plûtôt mille morts, s'il prévoit que je doive consentir à un pechê mortel.* Il se recommanda aussi aux prieres des Assistans, d'une maniere qui les toucha extrêmement; & un homme, qui auroit vécu d'une maniere tout-à-fait conforme à l'Evangile, n'auroit pû témoigner plus de confiance en Dieu.

Quoi qu'il eût été condamné par les Médecins, & qu'il n'y eût aucune apparence qu'il en réchappât, un Empirique de Troyes, nommé le Fevre, s'étant presenté, & ayant extraordinairement vanté je ne sai quelle eau, & je ne sai quelles pilules qu'il avoit, le Cardinal voulut tenter si cet homme n'en sauroit point plus que les autres. Il prit le même jour avant dîner de son eau & de ses pilules, dont il parut un peu soulagé; néanmoins il continuoit à dire adieu à ceux qui étoient autour de lui, avec une voix

ferme

ferme & un visage serein, sans qu'il parût aucun trouble en son esprit. Le Roi le fut encore voir, aprés dîner, & lui témoigna de nouveau une trés-grande tendresse. Sur les cinq heures, il prit une nouvelle pilule, & il lui sembla qu'il se trouvoit beaucoup mieux. Le 4. de Décembre au matin, aprés avoir pris médecine, sa fiévre paroissoit diminuée, & on le crut hors de danger. Mais dans peu d'heures il tomba dans une si grande foiblesse, que l'on reconnut, sans difficulté, qu'il étoit à l'agonie. Alors un Religieux, nommé le Pere Leon, ayant fléchi le genou auprés de son lit, lui demanda si étant aux derniers soupirs de sa vie, dont il alloit rendre compte à Dieu, & s'approchant à grands pas de l'éternité, il ne vouloit pas recevoir la derniere absolution. Le Cardinal ayant marqué de la souhaiter, le Religieux repliqua, que pendant que la fluxion lui ôtoit le libre usage de la parole, il devoit s'unir de cœur à ce qu'on lui diroit, & que pour signe de véritable repentance, il le prioit de lui serrer la main, ce qu'il fit. On lui recita donc les Prieres ordinaires, que l'on fait pour les agonisans, & de temps en temps on lui donnoit des cuillerées de vin, pour le fortifier. Cependant les sueurs froides le prirent, & sur le midi, en répetant, *In manus tua, Domine*, &c. il rendit l'esprit, sans aucune violence. Ainsi mourut ce grand Ministre, la cinquante huitiéme année de sa vie, la dix-huitiéme de son Ministere, & le neuviéme mois de sa maladie, aprés six jours de fiévre.

Il avoit fait son Testament à Narbonne le 23. de Mai, dont on ne rapportera pas

* les Articles. On dira seulement, qu'outre le Palais-Cardinal, & quelques autres-choses, qu'il avoit données au Roi par Contract, il lui légua huit tentures de Tapisseries, & trois Lits, pour servir à une partie des ameublemens des principaux Appartemens de ce Palais; l'Hôtel qui étoit au-devant, & dont il vouloit faire une Place, & de plus la somme de quinze cens mille livres, de laquelle il disoit s'être servi trés-utilement dans les plus grandes affaires de l'Etat, en sorte que s'il n'eût eu cet argent en sa disposition, quelques affaires, qui avoient eu un bon succès, eussent apparemment mal réüssi; ce qui faisoit qu'il supplioit Sa Majesté de destiner cette même somme, pour l'employer en des occasions pressantes, lors qu'il n'y auroit pas d'autre argent dans ses coffres. Il voulut aussi que l'on conservât sa Bibliotheque dans son entier, & que la Sorbonne nommât trois personnes, dont les Ducs de Richelieu choisiroient une, pour être Bibliotequaire, avec le gage de mille livres par an. Il récompensa encore tous ceux qui l'avoient servi, & dont il étoit satisfait; à moins qu'il ne les eût récompensez pendant sa vie. Quand on compare ses Legs & ses autres Donations, avec la maniere dont bien des Princes ont récompensé leurs Serviteurs, il semble qu'on lit le Testament d'un Roi, lors qu'on lit le sien, & que l'on voit ceux de quelques Particuliers, quand on lit les dernieres volontez de ces Princes. S'il laissoit d'immenses richesses à Armand de Maillé son Neveu, & à ses autres Héritiers, on peut dire qu'il n'a-
voit

* *Voyez-le dans le Mercurio de Siri T. II. Lib. III. & à la fin de sa Vie par Aubery.*

voit néanmoins pas épuisé les Finances de l'Etat, pour s'enrichir, ni presque jamais laissé manquer les Armées du Roi, ni négligé aucune occasion favorable, faute de vouloir faire quelque dépense, défauts ordinaires des Ministres d'Etat.

On ouvrit son corps, & on lui trouva deux abcès, dont l'un étoit crevé depuis quelque tems, & dont l'autre lui donna la mort en crevant. Il avoit aussi les poûmons gâtez, mais le reste de ses entrailles étoit en bon état. Ceux qui ont écrit l'histoire de sa vie remarquent, qu'on lui trouva * *les organes de l'entendement doubles ou triples*, sans marquer quelles parties du cerveau ils prennent pour les organes de l'entendement; aprés quoi ils ajoûtent, que l'on attribua à cela la vivacité de son esprit, & la force de son jugement. Je laisse aux Anatomistes & aux Philosophes, à juger de cette remarque. Le corps demeura exposé trois ou quatre jours en habit de Cardinal, sur un lit de brocard. On voyoit à ses pieds d'un côté la Couronne de Duc, & de l'autre le Manteau Ducal. Au bas du lit il y avoit une Croix, & plusieurs flambeaux d'argent, garnis de cierges allumez. Le treiziéme de Décembre ce corps fut porté dans l'Eglise de Sorbonne, sur un char couvert d'un poële de velours noir, croisé de satin blanc, sur lequel étoient ses armes. Ce char étoit tiré par six chevaux, avec des couvertures traînantes de même étoffe. A côté, marchoient ses Pages, avec des cierges de cire blanche à la main. Une infinité de gens suivirent le cercueil, en carrosse, à cheval, &

* *Aubery, Siri.*

à pied. Le vingt huitiéme de Janvier, *on lui fit un Service solemnel à Nôtre-Dame, auquel les Cours Souveraines furent invitées. Voici les termes de l'invitation : *Nobles & dévotes personnes priez pour l'Ame de trés-haut, trés-puissant, trés vertueux Illustrissime & Eminentissime Seigneur, Monseigneur* ARMAND-JEAN DU PLESSIS, *Cardinal de Richelieu, Duc, Pair, Grand-Maître & Intendant de la Navigation & Commerce de France, l'un des Prélats & Commandeurs de l'Ordre du S. Esprit, Chef du Conseil, & principal Ministre de l'Etat du Roi, pour l'Ame duquel se feront les Services & Priéres dans l'Eglise de Paris; auquel lieu Lundi prochain, aprés midi, seront dites Vêpres & Vigiles des Morts, pour y être le lendemain Mardi, à dix heures du matin, célebré son Service solennel. Priez Dieu qu'il en ait l'Ame.* On lui fit encore un autre grand Service, le quatorziéme de Février, dans l'Eglise de Sorbonne, où Isaac Habert, Théologal de Nôtre Dame, & ensuite Evêque de Vabres, fit son Oraison funebre.

Telle fut la mort, & telles furent les funerailles du Cardinal de Richelieu. † On décrit sa personne de la sorte, pour le corps & pour l'esprit. Il avoit l'air agréable, quoi qu'il fût maigre; il étoit d'une taille déliée & assez haute. Sa complexion étoit délicate, & ses grandes applications l'avoient renduë encore plus foible. Pour l'esprit, il l'avoit prompt & vif, & en même temps pénetrant & vaste, dans les affaires d'Etat. Son jugement étoit profond & solide, dans ces sortes de choses. Il ne pouvoit souffrir

* 1643.

† *Siri, Aubeij.*

frir les injures, & rien ne lui étoit plus agréable que la vengeance, qu'il exerçoit d'une maniere dure & implacable. Il étoit orgueilleux, & colere; & en même-temps affable & plein de douceur, dans l'abord. Il parloit facilement, & avec assez d'éloquence; talent qu'il avoit acquis & cultivé par l'étude, aussi-bien que par l'usage. Il n'étoit pas destitué de savoir, mais il auroit infiniment augmenté, s'il eût pû continuer à étudier, comme il avoit commencé. Il étoit courageux, & intrépide dans les dangers, où se trouvoit l'Etat, & hazardoit beaucoup, quoi qu'on l'accuse de timidité, dans ses affaires particuliéres. Quand elles ne rèüssissoient pas, il se trouvoit abattu & épouventé; & quand il obtenoit ce qu'il souhaitoit, il étoit fier & insultant. Il aimoit excessivement la flatterie, & les complimens ne lui plaisoient, que lors qu'ils étoient extraordinairement hyperboliques.

Outre quantité de maximes de ce Ministre, bonnes, ou mauvaises, que l'on a pû lire dans cette Histoire, & qu'on ne répetera pas ici, * on dit qu'il en avoit trois, qui sont dignes de rèmarque, & qu'on avoit apprises de lui-même. I. Il disoit que, dans des choses de trés-grande importance, il avoit expérimenté que les moins sages donnoient souvent les meilleurs expédiens. Il jugeoit qu'à cause de cela, il falloit toûjours prendre conseil. II. Il disoit que les résolutions qu'il avoit prises en colere, lui avoient toûjours mal réüssi, & qu'il s'en étoit repenti. III. On lui a aussi oüi dire, que les Grands devoient se garder de tenir dans leur Chambre, & près de

* *Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 670.*

leur personne, des Serviteurs trop pénetrans; parce qu'à la moindre parole, ou même au moindre signe, ils pouvoient découvrir, malgré eux, leurs sentimens les plus secrets, & leurs desseins les plus cachez.

Ceux qui avoient été Favoris du Roi, depuis le * Connêtable de Luines, comme Baradas & S. Simon, s'étoient contentez de joüir de la faveur du Prince, sans se mêler des affaires d'Etat; mais le Cardinal ne fut pas plûtôt dans la faveur, qu'il prit en main l'administration de tout. Il étoit l'Arbitre de toutes les déliberations, à l'égard de la Paix & de la Guerre, le Maître des Finances, & le Dispensateur de toutes les graces du Roi. Il disposoit des Places les plus fortes de l'Etat, & de toutes les Charges qui dépendent de la Cour; de sorte que les plus Grands ne briguoient pas sa faveur, avec moins d'empressement, que les plus petits. On ne pouvoit rien obtenir de lui, sans lui être tout-à-fait soumis & dévoué, & il souffroit les contradictions, avec beaucoup moins de patience que le Roi; quand même il avoit à faire à des Souverains, comme il parut, par la maniere dont il traita les Maisons de Savoie & de Lorraine; pour ne pas parler de la Reine, de la Reine-Mere & des Princes du Sang.

Le Roi l'avoit aimé au commencement, avec beaucoup de tendresse, mais cette amitié étoit fort diminuée les dernieres années; à cause de la trop grande fierté du Cardinal, qui traitoit souvent de pair à pair avec lui. Cependant la timidité naturelle de Loüis XIII. & les grands services de ce Ministre, empê-

* *Siri Mercur. T. II. Lib. III.*

pêcherent que cette froideur n'eût aucune fâcheuse suite pour le Cardinal. Le Roi avoit témoigné, plus d'une fois, quelque légere envie de lui ôter l'administration des affaires; sur tout lors que lui ayant fait savoir, comme le disent quelques-uns, par le Duc d'Angoulême, qu'il trouvoit à propos qu'il licentiât les Gardes, qu'on lui avoit accordez pour sa sûreté; le Cadinal avoit répondu, qu'il étoit prêt d'obéïr à Sa Majesté en cela, & en toute autre chose; mais que pendant que le Roi se serviroit de sa personne, il prétendoit vivre en repos, & se garder des Embuches, que des Factieux lui pourroient dresser.

De peur d'être accablé, par le poids des affaires d'Etat, ausquelles sa complexion foible ne lui permettoit pas de vaquer sans discontinuation; il avoit de certaines heures de recreation, où il ne vouloit entendre parler de rien, qui demandât trop d'application. Il tenoit pour cela auprés de lui l'Abbé Boisrobert, qui le divertissoit par mille contes agréables, & qui lui apprenoit toutes les nouvelles de la Cour & de Paris, propres à le faire rire. On peut mettre encore, dans le nombre de ses amusemens, le plaisir qu'il prenoit de parler de la Langue & de la Poësie Françoise. L'Auteur de l'Histoire de l'Académie en a rapporté plusieurs marques, ausquelles je ne me suis pas arrêté; parce que je m'étois proposé d'écrire l'Histoire du Ministere du Cardinal, & non celle de ses divertissemens particuliers. Il donnoit ordre, qu'on ne lui proposât les affaires épineuses, que l'une aprés l'autre, & il employoit, & pour les siennes en particulier, & pour celles de

l'Etat, des Noyers, Bouthillier, & Chavigny, quoi qu'il y en eût quelques-unes, qu'il ne communiquoit qu'au Roi.

Il favorisa les Lettres, plus qu'elles ne l'avoient été sous les regnes précedens. Il se fit de son tems, & par ses ordres de trés-belles Editions des Auteurs Sacrez, Ecclesiastiques & Profanes, dans l'Imprimerie du Louvre. Il fit donner des pensions à quantité d'hommes de Lettres, & fut cause de l'établissement de l'Academie Françoise, où l'on ne reçoit personne, qui ne fasse l'éloge de son fondateur.

Aprés avoir pris les soins, qu'il jugeoit nécessaires pour la conservation de sa personne, il ne pensoit à rien avec plus d'application, qu'à se maintenir dans la faveur; ce qui n'étoit pas facile, à cause de la multitude des envieux, & des mécontens qu'il faisoit. On tâchoit incessamment de jetter dans l'esprit du Roi des soupçons desavantageux à ce Ministre, & ce Prince changeant, défiant, & difficile à connoître, ne lui donnoit pas peu de peine. Aussi pour empêcher que le Roi ne se trouvât prévenu contre lui, avant qu'il pût se justifier, il eut soin d'éloigner tous ceux qui lui étoient suspects, & ne laissa auprés de Sa Majesté, que des gens qui dépendoient absolument de lui. Comme il voyoit que le Roi étoit scrupuleux, & que la crainte de faire quelque chose, contre la justice, le tenoit souvent dans une suspension dangereuse, pour les affaires d'Etat, il voulut être le Directeur de sa conscience, & lui lever les scrupules qui l'embarrassoient. Il prétendoit que le Confesseur du Roi suivit ses maximes, & le P. Caussin, Jesuite, pour ne l'avoir

pas

pas voulu faire, fut relegué ; comme on l'a dit.

La plus grande passion de ce Ministre étoit celle de commander, & de faire du bruit dans le monde, & pour cela il falloit se conserver dans son poste, & se rendre absolument nécessaire au Roi. C'est ce qu'il faisoit, en l'engageant continuellement dans de nouvelles entreprises ; parce que ce Prince avoit pour maxime de ne se défaire d'aucun Ministre, qu'aprés l'avoir laissé achever les affaires, qu'il avoit commencées, & qu'il ne se croyoit pas capable de conduire l'Etat par lui même. Il voyoit le Roi d'un côté peu ami de la Maison d'Autriche, & de l'autre trés enclin à la Paix. Pour satisfaire ces deux penchans, il lui promit d'abaisser en sorte cette Puissance, que cela produiroit à la France une Paix assurée. Le Roi, quoi que d'un naturel doux & pacifique, n'étoit pas ennemi de ce qui pouvoit lui aquerir de la réputation, pourvû qu'une entreprise ne lui donnât pas trop de peine, & le Cardinal tâchoit de lui proposer pour cela des projets, propres à faire beaucoup de bruit, & se chargeoit du soin de les faire réüssir. Ainsi il se trouvoit maître de l'esprit du Roi, & faisoit ce qu'il vouloit sous son nom.

Pour sa propre gloire, il s'engageoit volontiers dans des entreprises d'éclat, & comme il faisoit la guerre avec assez de bonheur, il ne perdoit aucune occasion de faire de nouvelles conquêtes, & employoit toutes sortes d'artifices, pour en venir à bout. Il pensoit à la Monarchie Universelle, & il ne desesperoit pas d'y arriver par la ruine de l'Espagne à qui il porta de dangereux coups, sûr

sur tout en soûtenant les Rebellions des Catalans & des Portugais.

Pour pouvoir travailler à l'execution de ces vastes desseins, il falloit avant toutes choses mettre la France à couvert des invasions des Voisins, & en état de se jetter de quelque côté qu'elle trouveroit à propos. C'est aussi ce qu'il avoit commencé de faire, avec beaucoup de succès. Paris étoit trop prés de la Frontiere des Païs-Bas, & avoit été épouvanté plus d'une fois, par les courses de l'Ennemi, comme du tems de l'expedition de Jean de Werth. Le Cardinal entreprit d'éloigner de ce côté-là les Frontieres du Royaume; ce qu'il fit par la conquête de l'Artois, & qu'il auroit continué, par la réduction de plusieurs Places, qui auroient servi dès lors de rempart à la France, s'il eût vêcu, & que le Successeur de Louis XIII. n'a pas manqué de prendre depuis, & de faire bien fortifier; précaution qui a sauvé la France, dans la guerre finie en 1713. & que les Etats Voisins dévroient imiter, aprés avoir vû de quelle consequence elle est. Le Cardinal coloroit ces desseins, du prétexte de recouvrer ce qui avoit autrefois appartenu à la Couronne. La même raison lui fit attaquer le Roussillon, qui étant conquis mettoit à couvert la France, du côté des Pirenées. C'est encore pour cela qu'il avoit conseillé au Roi d'avoir à quelque prix que ce fût, une Place sur le Rhin; ce qui fit qu'à la mort du Duc de Wymar, la France se saisit de Brisach, avec beaucoup d'avidité. Ce fut aussi, dans cette seule vûë, que le Roi ne voulût jamais rendre Pignerol, afin d'être en état d'agir en Italie, quand il lui plairoit; car

pour

pour lors il n'y faisoit la guerre, que pour soûtenir sa Sœur & son Neveu, contre les Espagnols. Aprés avoir envoyé en vain Belliévre, pour porter les Princes d'Italie à faire une Ligue contre l'Espagne, il ne songea plus à y faire aucune conquête, dans la pensée que cette entreprise ne pouvoit réüssir qu'avec le secours, au moins, d'une partie des Puissances, entre qui l'Italie est partagée.

Parmi ces projets, concernant la grandeur de la Couronne, & pour satisfaite sa propre ambition; il avoit eu soin de se ménager une retraite assurée, en cas qu'il lui arrivât quelque malheur, qui l'obligeât de se retirer. Il avoit toûjours pour cela une somme considerable au Havre de Grace, pour s'en servir dans le besoin. Il s'étoit même aquis une Souveraineté sur la Meuse, en achetant Château Renaud, sous le nom du Roi, & se rendant Maître de Charleville. Il avoit aussi fait construire un Fort Royal, à quelque distance de Sedan, sur une Montagne, à dessein de se rendre Maître de cette Ville; lors que cela se pourroit faire, sans l'incorporer à la Couronne. Cette raison l'avoit empêché de l'attaquer, avec toutes les forces de l'Etat, au commencement des brouilleries du Duc de Bouillon, comme il l'auroit pû faire. Son dessein étoit de l'acheter, pour lui-même, lors qu'il en trouveroit une occasion favorable.

A cela prés, il est certain qu'il rendit le Roi Maître absolu de ses Etats, en changeant les Gouvernemens, qui étoient ordinairement à vie; afin que les Gouverneurs ne devinssent pas trop puissans, par la longueur du tems,

& en punissant severement les Rebellions, au lieu qu'auparavant, on ne faisoit poser les armes aux Rebelles, qu'en leur donnant quelque récompense. Sous son Ministere il ne se fit aucun Traité, par lequel on accordât à ceux, qui avoient excité quelque brouillerie, autre chose que l'impunité, & l'on ne leur permit presque jamais de se mêler ensuite des affaires de l'Etat.

Par une conduite ferme & égale, il sut tirer avantage de tout ce qui arriva pendant ce temslà, & convertir les plus grandes tempêtes en calmes, où il jouït tranquillement des fruits de ses travaux. Enfin aprés avoir triomphé de tous ses Ennemis particuliers, aussi bien que de ceux de l'Etat, il mourut dans le comble de la gloire, & dans une estime extraordinaire de son Prince.

On a publié en Hollande, plus de quarante ans aprés la mort de ce Ministre, un Ecrit sous son nom, intitulé : *le Testament Politique du Cardinal de Richelieu*, qu'on lui fait dédier au Roi Louïs XIII. On lui fait dire, dans la Dédicace, qu'il avoit eu dessein d'écrire l'Histoire de son Regne, qu'il avoit déja amassé les materiaux pour cela, qu'il en avoit rangé une partie en ordre, & même mis l'Histoire de quelques années dans l'état, auquel il prétendoit la mettre au jour. On lui fait encore ajoûter *que comme il goûtoit la douceur de ce travail, les maladies & les continuelles incommoditez, ausquelles la foiblesse de sa constitution s'étoit trouvée sujette, jointes au faix des affaires, le contraignirent de l'abandonner, pour être de trop longue haleine*; de sorte qu'il s'étoit réduit à faire ce *Testament Politique*, dans la pensée *que,*

sans

ſans en être reſponſable devant Dieu, il ne pouvoit ſe diſpenſer de laiſſer au Roi quelques mémoires de ce qu'il eſtimoit de plus important pour le Gouvernement du Royaume. Il y a eu pluſieurs habiles gens, qui ont cru que cet Ouvrage étoit véritablement de lui, & l'on ne peut pas diſconvenir, qu'il n'ait été composé par un homme qui connoiſſoit à fonds l'état de la France, qu'on n'y raiſonne par tout conformément aux Maximes du Cardinal, & en un mot qu'il ne ſoit digne de lui. Mais ceux qui liront avec ſoin ſa Vie, auront de la peine à fixer un tems, ſur tout dans le milieu de ſon Miniſtere, auquel il ait pu former le deſſein d'écrire l'Hiſtoire de Loüis XIII. ou plûtôt la ſienne propre, & commencer à l'exécuter; vû les occupations infinies, dont il étoit accablé. On n'en trouvera pas non plus un, ſur la fin de ſa Vie, auquel on puiſſe rapporter commodément la compoſition de ce Teſtament; aprés les maladies, dont il fut attaqué. D'ailleurs on n'a point entendu parler de cette Hiſtoire commencée, ni même de ce Teſtament, pendant pluſieurs années depuis ſa mort. Je ne me ſouviens pas d'en avoir rien oüi dire, ni rien lû. On ne voit point pourquoi on n'auroit pu publier le ſecond Ouvrage, pendant la Minorité du Roi Loüis XIV. & même depuis, ou au moins pourquoi ceux, qui en avoient une copie tirée de ſon Original, auroient fait un ſi long myſtere de cela. Il n'y a rien, que je ſache, qui ſoit contre le bien de l'Etat, ou qu'il fût dangereux de publier. Ce ſont les Maximes du Cardinal, qui étoient aſſez connues, & ſelon leſquelles la France
s'eſt

s'est gouvernée depuis, pour la plûpart du tems.

Il me sembleroit qu'on pourroit attribuer ce Testament, plûtôt à quelque habile homme, qui avoit été employé dans les affaires, & avoit étudié ses manieres, qui se seroit diverti à le composer peu de tems aprés sa mort, dans le dessein de publier ses propres pensées, à couvert d'un si grand nom, & de leur donner ainsi plus de poids. Il a pu arriver que l'Auteur soit mort, avant que de trouver un moyen commode de faire paroître cet Ouvrage, sans le faire soupçonner de supposition. Le Manuscrit étant ensuite tombé entre les mains de gens, à qui il parut digne du jour, ils l'envoyérent en Hollande, sans avoir d'autre certitude que le Cardinal en fût l'Auteur, que le titre qu'ils y voyoient, auquel la matiere & l'expression ne répondoient pas mal. Si quelqu'un avoit des lumieres plus assurées là-dessus, il feroit bien de les communiquer au Public; en attendant, le plus sûr sera de suspendre son jugement.

FIN.

AVERTISSEMENT.

J'Ai trouvé à propos d'ajoûter ici le Traité de Madrid, concernant la Valteline, parce que j'en ai parlé plus d'une fois, sans l'avoir mis nulle part, le Cardinal n'ayant pas encore été dans le Ministere, au tems auquel il fut fait. Néanmoins il est necessaire, pour bien entendre divers endroits de sa Vie.

Traité de Madrid, tiré de l'Ambassade d'Espagne du Maréchal de Bassompierre.

SUR la fin du mois de Février 1621. François de Bassompierre, Chevalier des Ordres de S. M. Conseiller en son Conseil d'Etat, & Colonel Géneral des Suisses, ayant été envoyé de la part du Roi en Espagne, comme son Ambassadeur extraordinaire, pour traiter avec le Roi Catholique du rétablissement de la Valteline, à cause des interêts, qui obligeoient Sa Majesté Très-Chrétienne de conserver les Grisons dans leur Païs, il trouva Sa Majesté Catholique malade, de telle sorte qu'il ne put executer sa Commission de vive voix. Ayant donné sa Lettre de Créance, & mis par écrit les principaux points de sa Commission, la mort non prévûë de S. M. C. fut cause qu'Elle ne put mettre en effet la bonne intention qu'Elle avoit de restituer la Valteline, selon la demande du Roi T. C, d'autant plus qu'en ce même temps Sa Sainteté en fit instance fort expresse, par un Bref particulier. Mais

S.

S. M. C. laissa en mourant, parmi les Clauses ajoûtées à son Testament, l'Article suivant.

D'autant que le 27. de Mars de la presente année, je reçus une Lettre de la main de Sa Sainteté Gregoire XV. par laquelle il m'exhortoit qu'en sa consideration, & ayant égard au bien public, je pensasse à accommoder l'affaire de la Valteline, & a ôter toute occasion de scandale qui en pourroit arriver, j'ordonne au Serenissime Prince, mon très cher fils, de recevoir en ceci le conseil paternel de S. S. dans la forme que j'ai dite, puis que ma principale intention n'a été que d'agir pour le bien public & pour la sûreté des Catholiques de cette Vallée, dont S. S. prend soin comme Pere Universel. Je veux que cet Ecrit soit tenu pour une Clause spéciale de mon Testament, comme si elle avoit été comprise dans l'article, par lequel je commande que tous les papiers, qui paroissent signez de mon nom, soient tenus pour des parties de mon Testament. Fait à mon Palais Royal de Madrid le 30. de Mars 1621.

D. Philippe IV. incontinent après être parvenu à la Couronne, voulut accomplir ce que le Roi son Seigneur & Pere lui ordonnoit ; ce que S. S. desiroit pour la tranquillité commune, & ce que le Roi T. C. lui demandoit, conformément à ce à quoi il étoit obligé par sa Royale parole donnée aux Seigneurs des trois Ligues. Ainsi S. M. C. deputa avec ample pouvoir pour Commissaires Jerôme Caymo Regent de son Conseil suprême d'Italie & Jouan de Ceriça, Chevalier de l'Ordre de S. Jaques, Commandeur de Riviere, Conseiller & Secre-

tai-

taire d'Etat . pour traiter sur ce sujet avec les Comtes de Bassompierre & de Rochepot Ambassadeurs Extraordinaires & Ordinaires de Sa M. T. C. en cette Cour ; lesquels sont convenus au nom de leurs Majestez des Articles suivans.

I. Que toutes choses seront remises dans leur premier état ; tant d'un côté que d'autre, chacun retirant ses forces & ses garnisons établies de nouveau, & conséquemment que Sa M. C. retirera les Troupes, qu'elle a sur les confins de l'Etat de Milan, joignant la Valteline & le Val de Chiavenne, en sorte qu'il n'y ait aucunes Troupes que celles qui avoient accoûtumé d'y être avant les derniers mouvemens, & que d'autre part, les Grisons en feront de même dans la Valteline, & dans les Comtez de Chiavenne & de Bormio.

II. Que Mrs. des Ligues accorderont un pardon géneral, pour tout ce qui a été fait en ces derniers mouvemens, sans que leurs Sujets de la Valteline, & dès Comtez de Chiavenne & de Bormio, puissent jamais être inquietez, dans leurs personnes, ou dans leurs biens, pour tout ce qui a été fait à cette occasion.

III. Que pour ce qui concerne la Religion, dans la Valteline, & dans les Comtez de Chiavenne & de Bormio, on ôtera toutes les nouveautez préjudiciables à la Religion Catholique, qui y pourroient avoir été introduites, dés le commencement de l'année 1617. jusqu'à present.

IV. Que les Grisons feront les sermens & les Promesses requises, selon la coûtume,

pour l'obſervation de ce qui a été accordé ci-deſſus, & donneront ces ſermens, & ces promeſſes aux trois perſonnes déclarées dans l'Article ſuivant; & que le Roi T. C. promettra de faire obſerver la même choſe, comme feront auſſi les XIII. Cantons & les Valeſiens, ou la plûpart d'entre eux.

V. Que le Roi C. donnera incontinent avis au Seigneur Archiduc Albert ſon Oncle, afin qu'il envoye le Preſident du Parlement du Comté de Bourgogne, ou quelque autre perſonne du même Comé à Lucerne, pour ſe trouver là le plûtôt que faire ſe pourra, mais au plus tard le dernier du mois de Mai prochain, auquel lieu, il ſe joindra avec le Nonce de S. S. & l'Ambaſſadeur de S. M. T. C. pour accommoder & mettre toutes les choſes preſentement concertées en execution; entendant & déclarant outre cela que les anciens Traitez faits avec la Maiſon d'Autriche, & en particulier pour le Comté de Tirol ſubſiſteront toûjours & ſeront obſervez.

VI. Que celui que l'Archiduc enverra du Comté de Bourgogne portera avec ſoi une Lettre antidatée de Son Alteſſe pour le Duc de Feria, lui donnant avis que l'affaire eſt entierement vuidée; & qu'il execute maintenant l'ordre qu'il aura de S. M. C. de rétablir le tout & de le laiſſer au premier état, où il étoit auparavant; laquelle Lettre il enverra auſſi-tôt au Duc de Feria, aprés l'execution des choſes mentionnées au quatriéme Article ci-deſſus; & que pour cela, S. M. C. envera au même Duc de Feria un commandement trés-exprés de remettre tout au premier état, dés qu'il aura reçu ce commandement.

VII. Que ce Traité ſera ratifié par le Roi T. C.

T. C. & que la ratification ſera délivrée à Paris au Marquis de Mirabel, Conſeiller de guerre de S. M. C. & ſon Ambaſſadeur ordinaire réſident dans la Cour de France, d'abord aprés que le Comte de Baſſompierre y ſera arrivé.

VIII. Qu'il ſe fera deux copies de ce Traité, l'une en Langue Françoiſe, & l'autre en Langue Caſtillanne, toutes deux ſignées des Commiſſaires François & Eſpagnols, pour être miſes dans les mains de chacune des parties, la Françoiſe à D. Joüan de Cerica, & l'Eſpagnole à Baſſompierre. *Fait à Madrid, le 25. d'Avril 1621. Signé Baſſompierre, d'Angennes, le Regent Caymo & Joüan de Cerica.*

INDICE

DES MATIERES

Contenuës dans la Vie du Cardinal de Richelieu.

a *marque le premier Tome*, b *le second*, c *le troisiéme*.

A

B

Bar-

Bolonois

Buël

C

Cengio

 ble.

E

Espa-

F

Traité

H

M

N

O

Orme

[illegible] Général.
[illegible] dans le [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] contre [illegible]
[illegible] Chapeau de Cardinal [illegible]
[illegible]
[illegible] avec le [illegible]
[illegible]
[illegible] Ville. [illegible]
[illegible] par le Cardinal.
[illegible] Duc de [illegible]
[illegible]
[illegible] le Vicomte de T[illegible]
[illegible]
[illegible] pris de [illegible]
[illegible]
[illegible] Duc de [illegible]
[illegible] Rochelle [illegible]
[illegible] Troupes [illegible]
[illegible] France. [illegible]

Q

R

Savoie

Turin

FIN.

